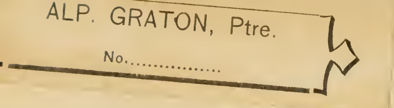

U d'/of Ottawa
39003023728586



ŒUVRES

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

TOME VI

PROPRIÉTÉ DE

Migen (Don)

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ET

CONFÉRENCES DE TOULOUSE

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME CINQUIÈME

ANNÉES 1851, 1854

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

—

1893

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1851

DE L'ÉCONOMIE PROVIDENTIELLE DE LA RÉPARATION

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

DE LA RÉALITÉ DU GOUVERNEMENT DIVIN

—

Monseigneur (1),

Messieurs,

Après avoir traité de la chute et de la réparation de l'homme, de sa chute par la faute de l'homme primitif, de sa réparation par la mort volontaire et expiatrice du Fils de Dieu fait homme, la suite des choses exigerait, ce semble, que nous traitassions de la formation et de la nature de l'Homme-Dieu. Mais au moment d'aborder ce sujet, qui doit couronner notre enseignement dogmatique, nous sommes arrêtés par une question capitale que l'incrédulité nous adresse souvent. L'incrédulité nous dit donc : « S'il

(1) Mgr Sibour, archevêque de Paris.

est vrai que la volonté de Dieu ait été de réhabiliter le genre humain, il est bien étrange qu'il s'y soit pris aussi tard. C'est la date même de la venue du Christ qui juge son œuvre et lui imprime le sceau de l'humanité. Si Dieu eût voulu sauver le monde, il l'eût sauvé dès les premiers jours; il n'eût pas laissé tant d'âges et tant de nations s'égarer dans des voies incertaines, et s'en aller au hasard dans les abîmes d'une éternelle perdition. Le Calvaire eût été contemporain du paradis terrestre, Adam eût vu de ses yeux son libérateur et celui de sa race; il eût bu le sang divin que devait boire à longs flots sa postérité. Or, de l'aveu même des chrétiens, il n'en n'a pas été ainsi, et nous n'avons besoin contre eux que d'une date avouée par eux. Le Christ, disent-ils, le Christ, Fils de Dieu, est né il y a dix-huit siècles; cela suffit, nous n'en voulons pas davantage. Nous leur faisons la même réponse que ce sauvage qui demandait à un missionnaire si son père avait pu être sauvé sans avoir connu l'Évangile, et qui, ayant entendu que non, lui avait dit avec le ressentiment de la piété filiale : « J'aime mieux être avec mon père qu'avec le Dieu qui n'a pas sauvé mon père. »

Je pourrais, Messieurs, vous satisfaire en une seule fois sur cette difficulté, si je la restreignais à ses termes propres; mais je préfère lui donner plus d'étendue, afin de donner à ma réponse un champ plus vaste, et d'entrer dans l'exposition générale des voies de Dieu en ce qui concerne notre salut. Je veux donc, à l'occasion de la date où le Fils de Dieu a fait son apparition parmi nous, traiter de l'éco-

nomie providentielle de la réparation, ce qui inclut un grand nombre de vérités de l'ordre le plus haut, que nous n'avons point encore touchées jusqu'à présent. Je les résume dans les questions que voici : Existe-t-il un gouvernement divin? Quelles sont les lois fondamentales du gouvernement divin? Quels sont les résultats historiques ou présumables du gouvernement divin?

Il faut avant tout que nous sachions ce que c'est qu'un gouvernement.

Gouverner, c'est diriger des êtres libres vers leur fin. Je dis des êtres libres; car des êtres qui ne le sont pas, étant assujettis à une loi irrésistible et fatale, n'ont pas besoin d'être gouvernés. Ils agissent le second jour comme le premier, le troisième comme le second, et l'éternité les retrouve, sans qu'il leur en coûte rien, au point même de leur commencement. Ne touchez pas à cette mécanique, ne vous en occupez pas; elle a reçu de Dieu une impulsion qui lui suffit, et qui ne s'arrêtera que sur un ordre dont la souveraineté ne rencontrera pas plus d'obstacles que n'en a rencontré le mouvement. Telle est la nature, et c'est pourquoi la nature, si nous la considérons en dehors de ses relations avec l'humanité, n'a pas besoin d'être gouvernée : elle va toute seule, sous le joug pesant des lois mathématiques, qui sont sa règle immuable et son éternel frein. Là où sont les mathématiques, le gouvernement n'a point de place, et c'est la raison qui fait que les esprits accoutumés à ce genre de spéculation sont généralement de très-pauvres gouverneurs d'hommes, parce qu'ils igno-

rent les choses qui résistent, et que la liberté échappe par son essence même à tous leurs calculs. C'est de la liberté que naît le gouvernement, le gouvernement est la direction des êtres libres vers leur fin.

Mais pourquoi, me demanderez-vous, les êtres libres doivent-ils être dirigés vers leur fin? Ils doivent l'être, parce qu'ils peuvent s'en écarter, et que s'il est une bonté qui veille sur leur sort, sa pente naturelle est de leur prêter une assistance qui dépend des divers modes par où ils sont exposés à leur perte. Or ces modes sont nombreux.

Vous êtes voyageur. Vous suivez une route large et éclairée ; mais peu à peu le jour descend, l'obscurité se fait, le chemin se perd dans des sentiers incertains, vous ne savez plus où poser le pas sans vous égarer. Un homme se présente et vous dit : Où allez-vous? Voici votre route. Cet homme, c'est un gouvernement.

Ou bien votre voie vous est connue; mais vous êtes las, sans pain et sans abri, et déjà le silence du soir vous présage l'abandon d'une nuit cruelle. Un homme vient et vous dit : Que faites-vous là? Venez sous mon toit, vous y passerez la nuit. Cet homme, c'est un gouvernement.

Ou peut-être êtes-vous plein de courage et sachant bien votre route ; mais vous rencontrez en plein jour un ennemi plus fort que vous. Tandis que vous résistez ou retournez en arrière, un homme accourt et vous dit : En avant, chassons ce misérable. Cet homme, c'est un gouvernement.

Il y a donc trois actes de gouvernement : éclairer,

soutenir, combattre : éclairer les aveugles, soutenir les faibles, combattre les ennemis. Mais pour éclairer ceux qui par ignorance s'écartent de leur fin, il faut la connaître soi-même, et par conséquent posséder la science des destinées. Or la science est le fait des esprits, elle n'appartient qu'à eux. Et ainsi le gouvernement n'est possible qu'à une intelligence, ou, pour mieux dire, il est une intelligence, et une intelligence supérieure, puisqu'elle doit diriger les autres, en leur dévoilant le mystère d'où dépend leur sort. En outre, soit pour soutenir les faibles, soit pour combattre les obstacles que les forts peuvent rencontrer, il est nécessaire de posséder une puissance prépondérante; sans quoi, en voulant défendre les autres, on ne ferait qu'ajouter sa ruine à la leur. Le gouvernement est donc une puissance qui domine toute puissance, et dès qu'il s'en présente une qui surpasse la sienne, il cesse à l'instant même d'être un gouvernement.

Mais d'où vient qu'une intelligence et une puissance supérieures se mettent au service d'autrui? Ce ne peut être, en général, que par un sentiment de bonté, c'est-à-dire d'amour gratuit. Car on ne voit pas que la justice proprement dite exige dans tous les cas que le fort protége le faible et que le savant éclaire l'ignorant. Il entre ainsi dans l'idée du gouvernement, comme cause ou mobile de son action, un élément d'amour, et d'amour supérieur, puisque cet amour embrasse d'innombrables multitudes sur lesquelles la clarté doit se répandre et la protection se manifester incessamment. Bref, Mes-

sieurs, le gouvernement est une intelligence, une puissance et un amour supérieurs, qui dirigent des êtres libres vers leur fin, en leur communiquant la lumière et la force dont ils ont besoin pour y parvenir. Cette définition pourra surprendre plus d'un gouvernant et d'un gouverné; mais il en est ainsi.

Toutefois une définition n'est pas de soi-même une réalité, et, après avoir entendu cette notion idéale du gouvernement, vous me demanderez peut-être : Le gouvernement existe-t-il? Est-ce autre chose qu'un rêve ou une création de notre esprit? Y a-t-il rien dans les faits de ce monde qui témoigne d'un gouvernement quelconque, et nous porte à croire que plus haut que nous il soit un gouvernement universel, suprême, véritablement divin? Messieurs, regardez-vous. Je ne vous dis pas : Regardez-vous dans votre union avec le ciel et la terre, mais regardez-vous seuls, séparés du monde entier et n'ayant affaire qu'à vous-mêmes. Savez-vous bien ce que vous êtes? Vous êtes un gouvernement. Car vous êtes un être libre composé de deux parties, d'une partie obscure et faible, qui est votre corps, et d'une partie lumineuse et puissante, qui est votre esprit; et la partie supérieure éclaire, dirige, protége incessamment la partie inférieure avec un amour qui ne manque jamais. Je sais bien qu'il se rencontre de lâches humains qui ne se gouvernent pas; je sais que, comme il y a des rois sur le trône qui ont abdiqué le commandement, il y a aussi de simples hommes qui ont abdiqué la direction de leur propre personnalité :âmes vendues à leur corps, ne sachant

ni n'osant lui donner un ordre, ce signe de la possession de soi-même, par où éclate en nous la virilité. Mais cette dégradation de quelques-uns ne prouve rien contre la nature de tous; l'homme esclave ne dépouille pas l'homme libre de sa royauté, et lui-même, jusque dans la servitude, il conserve encore les titres de sa gloire native et le pouvoir de la reprendre quand il le voudra.

L'homme est un gouvernement. Je dis l'homme seul avec lui-même : que sera-ce si nous le considérons à l'heure où il sort de lui pour se propager dans les branches d'une race? Le voilà père, c'est-à-dire qu'il règne sur des âmes venues du ciel en pleine ignorance de tout, auxquelles il doit tout révéler, même leur naissance, et dont la vie est un épanchement continu de la sienne. Il faudra qu'il ouvre leurs yeux, qu'il façonne leurs oreilles, qu'il transforme leur respiration sur leurs lèvres et en fasse une parole qui dise leurs pensées; qu'il assouplisse leurs membres, prépare leur beauté, travaille au mystère de leur conscience et y verse avec le bien la joie de l'accomplir. Il faudra qu'il leur laisse un nom, un patrimoine, un état stable dans ce monde qui ne fait que changer, qu'il les conduise enfin de toutes les impuissances de leur berceau à la liberté d'une jeunesse sans tache et capable de se contenir. Qu'est-ce qu'une famille, sinon le plus admirable des gouvernements? Nul de nous n'échappe à cette sainte tutelle; nul de nous ne peut se dire qu'il s'est formé tout seul, et nos vertus, si nous en avons, ne sont qu'un écho prolongé de l'âme de nos pères. Nous re-

disons leur vie dans la nôtre, et, en y ajoutant nos propres mérites, nous ne faisons qu'élever leur gloire et couronner leur œuvre.

Mais du moins, sorti par l'âge du gouvernement domestique, l'homme se verra-t-il affranchi de tout autre gouvernement? N'aura-t-il plus à répondre de lui qu'à lui-même? Sera-t-il à lui seul sa lumière, sa puissance et sa loi? Il n'en va pas de la sorte, Messieurs, et toute notre ardeur d'émancipation, dans les plus effrénés jours de la jeunesse, ne parvient qu'à nous rendre esclaves de nos vices sans rompre le moindre fil des liens tissus autour de nous. Dès que l'homme met le pied au seuil de sa maison, il rencontre la cité, ou, si vous l'aimez mieux, la commune, c'est-à-dire l'association d'un certain nombre de familles rassemblées sous un même territoire et sous un gouvernement plus étendu que le gouvernement paternel. Dans la famille, l'homme n'était assujetti qu'à l'amour de ses parents; il était éclairé, protégé et conduit par la plus douce autorité qui soit au monde; mais en entrant dans la cité, un regard moins proche et moins indulgent tombe sur lui. La sévérité s'augmente avec la force, et les devoirs s'élèvent dans la mesure où grandit la protection. Ce n'est plus le père ou la mère qui instruit, qui redresse et qui sauve : ce sont des concitoyens que leur âge et leurs services ont élus. Ils gouvernent les intérêts communs au nom de la confiance de tous, et la nécessité qui a fait leur magistrature est soutenue de l'opinion publique qui a choisi leurs personnes.

La commune toutefois n'est que l'élément borne d'une puissance bien autrement vaste. De même que la famille ne subsisterait pas sans la commune, qui la contient et la protége, la commune à son tour n'aurait aucune chance de durée si elle n'était comprise dans un gouvernement plus général et plus fort. L'instinct de la sécurité l'eut bien vite appris à l'homme. Il ne se contenta point d'entourer de murailles des champs et des maisons pour y défendre avec la cité le premier élément de sa vie, il étendit sa droite, et, prenant au loin possession de l'espace, il se fit avec les fleuves et les montagnes des barrières que ses vertus rendirent sacrées. Il y mit son nom avec un drapeau, et, tranquille par son courage derrière cette lointaine circonvallation, il fut un peuple et commença l'histoire. Mais ni frontières profondes ni combats victorieux ne suffisent à l'existence d'un peuple; il y faut une intelligence unique et universelle, qui remplisse de son action toutes les parties du territoire commun, règle et maintienne les droits, prévoie les besoins, et soit comme l'âme où respirent le vouloir et la pensée de tous. Un peuple qui perd son gouvernement se perd lui-même, à moins que, par un effort immédiat, il ne tire de ses ruines un homme ou un corps qui lui rende l'intelligence et la puissance avec l'unité. Car l'intelligence et la puissance, nous l'avons dit, sont les conditions essentielles du gouvernement, et quelle que soit sa forme, monarchie, aristocratie, démocratie, c'est toujours, sachez-le bien, Messieurs, l'intelligence qui conduit, la puissance qui protége,

et il n'est aucun moyen d'échapper à ce droit naturel de la supériorité. Si vous vous étiez flattés jamais de créer un État où, par amour d'une égalité parfaite, le gouvernement appartiendrait aux esprits sans lumière et aux bras sans génie, détrompez-vous de ce rêve. Athènes fut la plus populaire des républiques; Athènes pourtant nommait dans ses institutions l'aréopage et le sénat. Et encore que l'assemblée du peuple eût un pouvoir qui dominât tout le reste, la tribune aux harangues s'élevait encore plus haut. Elle ne supportait pas l'ambition sans habileté; elle repoussait Démosthènes encore trop jeune dans l'éloquence, et suscitait de ses marches souveraines les grands hommes qui ont fait du nom de la Grèce une partie même de l'immortalité, Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide, Phocion, Périclès, et tant d'autres qui se nomment sans vous et malgré moi. Il est vrai, le peuple athénien s'indignait souvent d'obéir à la gloire de ses héros, et cherchait dans l'ostracisme une consolation de ses jalousies. Mais le lendemain du jour où il avait banni l'éloquence et le courage, il les applaudissait à la tribune, et la Grèce, docile aux caprices de ses enfants, leur rendait d'autres Miltiades et d'autres Thémistocles par une fécondité plus inépuisable que la proscription.

A tous les degrés donc de l'existence, dans la famille, dans la cité, dans l'État, l'homme est gouverné. Nulle part, pas même au fond des forêts, ne vit sans une intelligence qui le guide et sans une puissance qui le couvre. Spectacle d'autant plus

remarquable que nous n'aimons pas le pouvoir, et que tout un côté de notre génie nous pousse à l'humilier. Mais c'est en vain. Si le nom de roi nous fait peur, nous nous donnerons un archonte; si le nom d'archonte nous semble encore trop fier, nous choisirons un consul; si le nom de consul nous blesse, nous mettrons à notre tête un président; enfin, si tout titre et tout règne nous sont importuns, nous prendrons pour un jour un enfant dans la foule, et nous lui dirons : Sois l'homme d'aujourd'hui!

Peut-être m'opposerez-vous cependant qu'après tout l'humanité n'est pas gouvernée, mais que, réduite en tronçons qui se heurtent et se déchirent, elle ne présente aux yeux qu'un amas informe où l'on ne discerne ni plan, ni unité, ni progrès, rien qui annonce un corps avançant sous une main éclairée et puissante vers une fin connue. Flots brisés par des flots, les peuples se succèdent aux mêmes lieux avec de pareilles vicissitudes, et leur nom demeuré dans leur héritage ne nous apprend d'eux et de nous que notre commune fragilité. C'est l'apparence, Messieurs, mais ce n'est pas l'état vrai. L'humanité n'a pas de gouvernement visible et connu pour les choses de l'ordre temporel, et cela par un dessein exprès de Dieu, qui n'a pas voulu placer sous une seule main tous les droits et tous les intérêts du monde, mais en partager la direction pour en maintenir l'harmonie par la lutte et la liberté. L'ordre temporel d'ailleurs ne contient pas la fin dernière de l'homme; il n'en est que la préparation, et il convenait qu'un gouvernement général ne fût

donné au genre humain qu'en ce qui concerne son bien universel et final. Nierez-vous que ce gouvernement existe? Nierez-vous qu'il y ait au monde, quant à notre fin religieuse et suprême, une intelligence, une puissance, un amour, par qui nous sommes universellement et solidairement gouvernés? Mais je n'ai pas besoin de vous interpeller ainsi : vous l'avez nommée déjà cette autorité unique, qui étend sa providence au delà de toutes les fonctions créées par le hasard des armes et la justice des peuples, et qui, sans distinction de races ni de cultures, pousse le genre humain comme un seul homme au terme où Dieu lui a promis de se trouver. Sans doute vous n'acceptez pas tous volontairement son éminente direction; mais qu'importe! elle n'en existe pas moins. Elle atteint malgré eux les enfants qui la renient, et poursuit leur ingratitude de bienfaits qui ont pour ce monde même une éclatante efficacité. Comme l'Araxe mugissait sous le pont que lui avaient un jour bâti les consuls romains, ainsi les flots des générations passent, en lui jetant l'outrage, sous l'arche tutélaire de l'Église catholique. L'Église, tranquille dans sa lumière et dans sa force, laisse dire leur colère; elle bénit ceux qui l'insultent avec ceux qui la respectent, et leur ouvre à tous la route qui mène par la vérité à l'océan de l'éternité.

C'est le sort commun des gouvernements d'être méconnus d'une partie de ceux qui jouissent des effets de leur protection. Le père, dans sa famille, n'est pas exempt de cette dure loi; le magistrat et le

prince la subissent plus haut, et l'Église, sommet vénéré de toute humaine direction, est au delà de toute autre la victime de l'empire qu'elle exerce et des biens qu'elle répand. Un lien mystérieux unit ici-bas la souffrance et le pouvoir. L'âme elle-même subit l'injure du corps qu'elle conduit, et jusqu'au plus profond nœud de notre invisible personnalité, la révolte a des heures, pour ne pas dire des âges. C'est donc ne rien affirmer contre le gouvernement universel de l'Église que de lui opposer l'indifférence ou la rébellion d'une partie du genre humain; son pouvoir, quoique nié et combattu, ne s'en exerce pas moins avec une plénitude qui pénètre l'ensemble et conduit ou dispose à ses destinées la postérité d'Adam. Lumière supérieure à toute lumière, force invincible à toute force, amour plus grand que tout autre amour, l'Église réunit à un incomparable degré les éléments qui composent la notion idéale du gouvernement. Elle couronne ici-bas cette magnifique hiérarchie de direction et de protection dont l'âme humaine est le principe et dont Dieu sans doute est l'invisible et dernier anneau. Car comment s'imaginer que cette loi généreuse du gouvernement ne remonte pas plus haut que l'homme, et que Dieu se soit interdit d'éclairer et de conduire le monde qu'il a fait? Partout où nous avons rencontré le fort avec le faible, nous avons vu le faible sous la protection du fort; partout où nous avons saisi l'ombre avec la lumière, nous avons vu la lumière envelopper l'ombre pour la dissiper; or, Dieu est la souveraine force, et l'homme n'est devant lui qu'un point

obscur et débile, d'autant plus digne de pitié qu'il gravite vers l'infini, et que c'est Dieu lui-même qui lui a fait signe de venir. Est-il permis de croire qu'il l'abandonne, après l'avoir appelé, et que cette main libérale et puissante soit la seule main qui ne tienne pas le sceptre du gouvernement ?

Écoutons là-dessus, Messieurs, le sens de l'humanité. Sachons d'elle-même si elle se croit gouvernée par Dieu, et si dans cette grande question de la réalité du gouvernement divin, elle nous parlera comme l'Église et comme Jésus-Christ.

Sa réponse n'est ni longue ni douteuse; elle est contenue dans un seul mot que toute la terre connaît, parce que toute la terre l'a répété : la Providence! la Providence, mot admirable, qui a jailli de deux autres mots, où la conscience universelle a puisé l'éloquente expression de sa foi, *prævidere*, *providere*, prévoir et pourvoir. C'est qu'en effet les deux fonctions principales de tout gouvernement sont de prévoir les besoins par une sagesse qui plonge dans l'avenir, et d'y pourvoir par une puissance qui commande aux événements. Et l'humanité croit que cette sagesse est en Dieu, que cette puissance s'y trouve aussi, et qu'un amour sans bornes les met l'une et l'autre au service des faibles, c'est-à-dire au service de tous, mais particulièrement de ceux qui savent leur faiblesse, et qui, la confessant à Dieu dans la prière, lui demandent humblement son secours. C'est pourquoi l'humanité prie en tout lieu et à toute heure; il n'est aucun de

ses besoins qu'elle croie étranger au cœur de Dieu. Elle s'adresse à lui comme à la clarté qui voit tout, à la souveraineté qui peut tout, à la bonté qui veut tout ce qu'elle peut, et fallût-il des miracles pour exaucer sa prière, elle y compte fermement, comme sur l'effet naturel d'un ordre qui commande à toutes les lois. Ce n'est pas seulement dans de rares et solennelles circonstances que sa voix suppliante monte vers Dieu, comme si Dieu ne s'était réservé d'intervenir que dans les événements fameux qui changent le cours des choses et des nations. Non, la prière sort du cœur des pauvres comme du cœur des rois, elle se croit aussi forte en s'élevant du toit de chaume qu'en s'élevant des lambris de cèdre, en parlant à Dieu d'un morceau de pain qu'en l'occupant d'un empire. *Ce pauvre a crié,* disait David, *ce pauvre a crié, et Dieu l'a entendu. — Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum* (1). Même à voir la confiance des petits dans le gouvernement du Très-Haut, on croirait qu'ils savent à fond cette grande loi qui engendre la protection de l'impuissance même, et qui fait ainsi de Dieu et de l'opprimé les deux choses qui se touchent de plus près.

Je ne crois pas, Messieurs, que personne puisse nier l'universalité de la prière, ni démentir cette conséquence qu'elle porte avec elle, de la foi du genre humain au gouvernement de Dieu. Sans doute il est des hommes qui ne prient pas; il y en

(1) Psaume XXXIII, vers. 7.

a même aujourd'hui peut-être plus qu'il n'y en eut jamais. Depuis que le christianisme a enseigné aux hommes la prière dans toute sa pureté, cette pureté même a soulevé des dégoûts, et le cœur d'un plus grand nombre s'est retiré en soi, loin de tout secours divin. Mais cette apostasie de l'orgueil envers la Providence n'a pas ébranlé le fond de l'espérance commune : l'âme humaine se tourne encore vers Dieu dans ses difficultés, et ceux-là mêmes qui ont appris du raisonnement à ne plus s'appuyer qu'en eux, réapprennent du malheur le secret de la supplication. Ce qu'ils ôtent dans les jours de leur gloire à l'unanimité du témoignage en faveur du gouvernement de Dieu, ils le lui rendent avec usure dans les jours de leur infirmité. Et ce cri plaintif et confiant ne pût-il jamais être arraché de leur poitrine, que fait l'obstination de quelques-uns contre la pente naturelle de tous?

Vous me direz peut-être à votre tour : Que fait la foi de l'homme à la réalité du gouvernement divin? Messieurs, rappelez-vous toujours que je ne me suis pas posé devant vous comme un philosophe, mais comme un chrétien. Je ne vous enseigne pas ce que j'ai appris des investigations de ma pensée, mais ce que j'ai reçu de Jésus-Christ, après m'être démontré et vous avoir démontré à vous-mêmes la divinité de son œuvre et de sa personne. Cette autorité divine plane au-dessus de tout mon enseignement. Elle en est la lumière, la garantie, la puissance; j'y ajoute une clarté de plus, celle de la raison. Je tiens de Jésus-Christ que Dieu gouverne le monde. J'ai en-

tendu les prophètes qui ont préparé sa venue s'écrier à l'envi : *Peuples de la terre, adorez le Seigneur; que les nations se réjouissent et qu'elles triomphent, parce que, Seigneur, vous les gouvernez avec équité et que vous les conduisez dans la justice! Votre trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles, et le sceptre de votre règne est un sceptre de direction* (1). J'ai entendu Jésus-Christ prononcer lui-même cet oracle, plus magnifique encore dans sa simplicité : *Ne soyez pas inquiets de votre vie au sujet de la nourriture que vous lui donnerez, ni de votre corps au sujet du vêtement dont vous le couvrirez. Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni ne rassemblent la moisson dans les greniers, mais c'est votre Père céleste qui les nourrit. Or, n'êtes-vous pas plus qu'eux?... Et pourquoi seriez-vous inquiets de votre vêtement? Regardez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'était pas couvert comme l'un d'eux. Si donc Dieu habille ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et que demain l'on jette au feu, combien plus vous autres, hommes de peu de foi! Cherchez donc d'abord le règne de Dieu et la justice, et tout le reste vous sera donné par-dessus* (2). Les chrétiens ont reçu avec amour cette

(1) Psaume LXVI, vers. 4 et 5. — Psaume XLIV, vers. 7.
(2) Saint Matthieu, chap. VII, vers. 25 et suiv.

ineffable expression de la Providence de Dieu; ils n'ont pas besoin d'une autre assurance pour se tenir convaincus de l'action qu'elle exerce à toute heure en faveur de tous. Mais, tranquilles sur une parole qui ne les a jamais trompés, ils sont bien aises pour vous que la voix du genre humain s'unisse à la voix du Fils de l'homme pour rendre hommage à la réalité du gouvernement divin. Car, même en séparant ce témoignage du témoignage prophétique, il n'est pas facile à la raison des incroyants de mépriser la raison de l'humanité. Nous sommes tous de la même chair et du même esprit; nos instincts, nos sentiments, nos intuitions, nos expériences, tout cela vient du fond de l'homme, et compose une solidarité intellectuelle dont il n'est permis à personne de briser légèrement le faisceau. Ici d'ailleurs la pensée commune n'est pas un simple fait, une attestation dénuée d'évidence et de raisonnement : le genre humain, en donnant sa foi au gouvernement de la Providence, cède à la clarté d'une loi générale dont il est partout l'acteur autant que le témoin. Tout être sur la terre, même les poisons, et sauf les scélérats, nous apparaît sous la forme d'une activité bienfaisante, et plus l'être s'élève, plus il répand autour de lui le parfum et la semence des biens dont il a le trésor. Un être inactif est une chimère, et une activité qui ne se verse pas en bienfaits est un monstre. Comment donc l'Être infini, l'Être créateur, l'Être seul qui ne perd rien en se donnant, comment Dieu, le monde une fois créé, cesserait-il d'être actif à notre égard? et comment, s'il reste

actif, nous dispenserait-il autre chose que la lumière, la force et l'amour, en qui se résument tous ses attributs? Mais la lumière illumine, la force soutient et combat, l'amour échauffe ce qui est déjà illuminé, et resserre dans une étreinte puissante ce qui est déjà fortifié : or, être éclairé, soutenu, protégé, embrassé, c'est être gouverné. Ou Dieu se tait à notre égard, ou il nous gouverne : c'est l'un des deux. Mais dire qu'il se tait, dire qu'il s'enfonce loin de nous dans son inaccessible essence, spectateur à peine curieux de nos efforts et de nos maux, c'est l'accuser d'être moins utile qu'une goutte de pluie et moins généreux que le calice d'une fleur : ni la pluie ne garde sa fécondité, ni la fleur son baume.

J'entrevois votre pensée : Dieu, dites-vous, n'est jamais inactif à l'égard de l'homme, et pourtant il ne le gouverne pas. Il n'est point inactif, parce qu'il le conserve dans son être par le sien; il ne le gouverne point, parce qu'il n'ajoute rien, selon les circonstances, à la quantité d'être qu'il lui a départie primitivement. Dieu est le soleil unique dont le rayonnement immortel soutient les existences; mais il ne varie point sa splendeur selon leur faiblesse ou leur force, et c'est leur liberté qui roule autour de son astre immobile dans une orbite diversement féconde en vigueur ou en défaillance, en illumination ou en obscurcissement.

Sans doute, Messieurs, Dieu, dans cette supposition, n'est pas métaphysiquement inactif à l'égard de l'homme, mais il lui est strictement indifférent.

Fais ce que tu peux, va où tu veux, deviens je ne sais quoi, telle est, selon vous, la pensée de Dieu pour sa créature libre, pour cette créature qu'il a faite par amour, et prédestinée, si elle est fidèle, à vivre éternellement avec lui. Est-ce là le rôle d'une activité bienfaisante, le rôle d'un père? Suffit-il d'avoir donné la vie à une âme fragile, en lui assignant un but immense, pour que soit accompli le devoir du fort envers le faible, du père envers le fils? Et si l'on veut distinguer la simple conservation du fait même de la création, suffit-il à la bonté infinie de ne pas replonger les êtres dans le néant, et de les tenir suspendus sur l'abîme où la liberté les retient et peut les faire tomber? Qu'une puissance, comme le soleil, privée de délibération et de vouloir, verse sa lumière sur les corps inférieurs avec une indifférence mathématique, cela se conçoit; mais que la lumière vivante et libre se répande avec la même impassibilité, cela se conçoit-il? Le soleil, outre qu'il n'est pas le maître de lui, n'éclaire que des mondes subordonnés comme lui à des lois mécaniques, qui ne leur permettent pas de s'écarter du plan où les rayons de l'astre souverain peuvent les atteindre et les vivifier. Mais les intelligences, qui ont Dieu pour astre, ne sont pas soumises à l'empire inflexible du mécanisme; elles s'éloignent de leur centre autant qu'elles le veulent, et si Dieu ne les suit pas dans leur fuite, il est manifeste que l'ordre moral manque des secours surabondamment départis à l'ordre physique, et que Dieu traite les esprits avec une négligence que n'avoue point la paternité. Si je le pensais tout seul, je

m'inquièterais de l'isolement de ma pensée; mais c'est le genre humain qui le pense avec moi. Il ne sépare point l'idée de Dieu de l'idée de la Providence, et, chose digne d'attention, il s'est beaucoup plus mépris sur la nature divine que sur la nature du gouvernement divin. L'antiquité païenne s'est fait plus ou moins des dieux indignes : elle ne refusait à aucun d'eux une oreille sensible à nos plaintes, une intervention dans nos biens et nos maux, et, encore qu'elle supposât qu'il y en eût de méchants, elle savait des chemins pour descendre jusqu'aux enfers et y toucher le cœur des plus durs immortels. La négation de la Providence commença dans Épicure le règne de l'athéisme; le premier qui voulut rejeter Dieu au nom de la sagesse, se contenta de rejeter son gouvernement. C'était frapper au cœur la notion même de la Divinité. Élevez dans le ciel, aussi haut que vous le voudrez, une intelligence et une puissance immesurables; donnez-lui des noms sublimes et des attributs aussi grands que ces noms : si vous retirez de sa main le sceptre qui gouverne, sachez-le, vous n'aurez pas même fait une idole. Le peuple passera sans le voir, et, plus puissant que votre implacable métaphysique, il redira, sur un mode ou sur un autre, le chant de David : *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur. — Celui qui habite en pensée dans le secours du Très-Haut, habitera réellement dans la protection du Dieu du ciel* (1).

(1) Psaume xc, vers. 1.

M'opposerez-vous, Messieurs, opposerez-vous au genre humain que le gouvernement de la Providence est incompatible avec le maintien des lois générales qui régissent l'univers? Mais que me répondrez-vous si je vous dis que le gouvernement est lui-même une loi générale? et n'ai-je pas commencé cette Conférence en vous démontrant qu'il en est ainsi? Une loi générale est un ordre constant, qui embrasse les êtres et les faits de même nature et se les assujettit. Or tel est le gouvernement. Dieu, auteur de toutes les lois, en donnant aux intelligences le pouvoir de les méconnaître, a préparé aussi le moyen de les y maintenir et de les y ramener. En même temps qu'il fondait la liberté, il fondait le gouvernement, et tous les deux sont les éléments réciproques dont se compose l'ordre moral. Sans la liberté, l'ordre moral, cet ordre où l'être travaille à sa propre perfection, n'existerait pas, et sans le gouvernement il se perdrait dans une irrémédiable confusion. La liberté est le fleuve des actes responsables; le gouvernement est le rivage qui les contient et les conduit à leur terme naturel. Chaque goutte d'eau, chaque vague peuvent s'écarter du cours où ils sont compris et se frayer des routes sans issue; mais la masse des eaux ne se dérobe jamais tout entière à la force de la pente et des rives, et il en reste toujours assez au fond du vrai lit pour que l'ordre subsiste et que le plan divin obtienne sa réalisation. Ou il faut nier la notion même des lois générales, ou il faut convenir que le gouvernement en porte tous les caractères avec soi.

Il est vrai que les lois de l'ordre moral n'agissent

pas comme celles de l'ordre physique, c'est-à-dire qu'elles ne saisissent pas les êtres et les faits de leur domaine par une irrésistible action ; la volonté gouvernée demeure libre devant la volonté qui gouverne : mais s'ensuit-il que la loi du gouvernement n'existe pas? S'il en était ainsi, la loi serait synonyme de nécessité, et à la matière seule appartiendrait le privilége d'être ordonnée. D'une autre part, la liberté se confondrait avec le désordre, et toute intelligence serait de sa nature un chaos.

Restons dans le vrai. Que la peur d'être éclairés par la bonté divine, soutenus et conduits par elle, ne nous précipite pas dans les profondeurs d'un matérialisme sans conscience et sans humanité. Confessons que l'harmonie universelle se décompose en deux ordres, l'ordre physique et l'ordre moral, tous les deux régis par des lois qui agissent selon la nature des êtres compris dans leur sphère, tous les deux venant de Dieu, qui est leur modérateur parce qu'il est leur principe, et qui les fait servir à la destinée des esprits capables de le connaître et de l'aimer. Ni les lois de l'ordre moral ne détruisent celles de l'ordre physique, ni les lois de l'ordre physique ne détruisent celles de l'ordre moral. Dieu éclaire les intelligences par une lumière qui ne blesse en rien la lumière des corps; il les soutient par une force qui n'altère en rien la force mécanique; il les conduit par un mouvement qui n'arrête point le mouvement des mondes, en quelque manière qu'ils parcourent les champs infinis de l'espace où Dieu les a semés. Le miracle, il est vrai, entre pour une part

dans le gouvernement de la Providence; mais quand même il suspendrait çà et là les lois de l'ordre physique, il n'en compromettrait pas l'ensemble et la gravité. Une goutte d'eau détournée de sa place dans l'Océan y creuserait plus de sensation qu'un miracle perdu dans l'ordre entier des choses. Le miracle d'ailleurs, ainsi que je l'ai prouvé en parlant de ceux de Jésus-Christ, est un hommage de la toute-puissance de Dieu à la stabilité de la nature. Dieu respecte la nature en paraissant la violer; il n'y trouble en rien l'ordonnance mathématique qui est la seule loi des corps, et l'effet qu'il obtient de leurs forces par l'application de la sienne est aussi simple que l'effet que nous y produisons par l'application de la nôtre.

Dieu gouverne le monde, l'humanité le croit, et l'humanité se rend compte de cette croyance, qui fait partie de ses plus chères pensées et de ses plus invincibles traditions; mais il fait plus encore que d'y croire et de se justifier sa foi, elle voit de ses yeux, à n'en pouvoir douter, l'action même du gouvernement divin. Dieu est invisible dans son essence, il ne l'est point dans ses actes. S'il était dans ses actes aussi mystérieux que dans son essence, nul ne croirait en lui, ou du moins la voix du peuple ne le saluerait pas de cette acclamation unanime et invétérée qui fait frémir l'enfer du bruit de son nom, et le rapporte jusqu'au ciel à l'oreille émue des purs esprits. Le peuple raisonne peu, il voit, il touche, il sent, et, pour qu'il s'émeuve de Dieu, il faut que Dieu lui arrive moins comme une idée que comme

une sensation. Ainsi en est-il. Pendant que le ciel et la terre roulent dans leur cycle impassible, l'homme s'agite en d'autres révolutions, et la Providence lui apparaît sur un double théâtre, le théâtre privé des âmes, et le théâtre public de l'histoire. Quel est celui de nous qui n'a point rencontré dans sa vie une autre main que la sienne, une main imprévue, habile, profonde, inexplicable par un autre nom que le nom de la Providence? On n'en peut douter quelquefois, on n'en doute pas toujours. Si le succès cause aisément l'ingratitude de l'orgueil, le malheur que nous n'avons pas cherché nous révèle en nous un autre artisan que nous. Et encore que je ne puisse pas dire d'où nous vient cette certitude, elle nous vient pourtant. Une âme est bien maudite qui ne s'arrête jamais dans ses annales intérieures à un certain point, pour se dire : Ce n'était pas moi. Mais, quoi qu'il arrive des sages et des superbes, les simples de ce monde, ceux qui n'ont point de ressources contre leur conscience, ceux-là s'aperçoivent de Dieu dans le tissu de leur vie, et tous les astres ensemble ne les touchent pas autant que cette entrevue privée que les Écritures appellent la visitation de Dieu. *Qu'est-ce que l'homme,* disait David, *pour que vous ayez souvenir de lui, et le fils de l'homme pour que vous le visitiez* (1)? Et Job, s'épanchant dans les mêmes termes, disait aussi : *Qu'est-ce que l'homme pour que vous approchiez de lui votre cœur? Vous le visitez dès le matin, et vous l'éprouvez aussitôt* (2).

(1) Psaume VIII, vers. 5.

(2) Job, chap. VII, vers. 17 et 18.

Mais ces mystères de l'existence intime brisent tout à coup leur enveloppe, et deviennent, s'appliquant aux peuples, des événements qui font de leur histoire l'histoire même de Dieu. On travaille bien contre cette histoire pour lui ravir dans le passé son caractère divin; on lui fait du temps un linceul pour y cacher la Providence aux regards trompés : heureusement l'histoire n'est jamais finie, elle se poursuit vivante sous les yeux des générations, et tous, avant de mourir, nous la voyons un jour ou l'autre telle qu'elle est. Vous la voyez, Messieurs : et sans regarder en arrière ni en avant de notre âge, et en nous tenant à l'heure précise où nous sommes parvenus, je vous le demande, qui tient le sceptre de nos destinées? Qui se flatte de nous conduire? Qui peut se promettre ou même nous nommer le port? Ni les hommes d'expérience pourtant, ni le sens, et l'esprit et le courage ne manquent à notre nation : elle est encore ce peuple éloquent et brave que dépeignait César, doué du plus beau territoire qui soit au monde, d'une antiquité supérieure à toute antiquité des peuples ses contemporains et ses rivaux, et d'une histoire qui lui assure les titres de premier-né de l'Église, de bouclier de la foi et d'épée de Dieu pour la justice. Si une terre habitée par des hommes pouvait se passer du gouvernement de la Providence, ce serait la nôtre : et pourtant, au XIVe siècle de notre âge, au sein de tant de souvenirs et de trésors, nous voici incertains de nous-mêmes, tremblants devant l'avenir, et, que nous le voulions ou non, attendant de Dieu seul le secret et l'heure de notre salut. Vous

vous étiez flattés de le mettre à l'écart; vous vous disiez désabusé de son Christ, et n'accordiez plus à l'Évangile que l'honneur vieilli d'avoir été le préparateur ou le précurseur du règne de la raison. Qu'en dites-vous à l'heure qu'il est? Le bras de Dieu est-il si peu de chose, son secours inutile, son nom une simple antiquité de la métaphysique et de l'abstraction? Dans quel fabuleux labyrinthe il a pris votre sagesse! et si je pouvais autre chose que pleurer dans vos égarements les malheurs de la patrie, avec quelle sanglante volupté ne jouirais-je pas de votre incroyance vaincue par ses fruits!

Or ce que vous voyez, le monde l'a vu dans tous les temps. Sous des formes qui changent et des noms qui se succèdent, la vanité des peuples se montre tôt ou tard. Je dis tôt ou tard, parce que la Providence n'est pas toujours également visible; si elle paraissait toujours, elle ne paraîtrait jamais. Une apparition n'a lieu qu'en vertu d'une absence. Dieu se cache et se révèle tour à tour, afin d'être mieux vu. Son silence fait le relief de sa parole, son ensevelissement donne crédit à sa résurrection. C'est pourquoi il veut être attendu, et David, son prophète, disait excellemment au peuple d'Israël : *Attends le Seigneur..., et tu le verras.* Et quand le verra-t-il, Messieurs? Écoutez : *Tu le verras quand les pécheurs périront. — Exspecta Dominum..., cum perierint peccatores videbis* (1).

Oui, Dieu est dans l'histoire; il est dans l'histoire

(1) Psaume XXXVI, vers. 34.

des âmes et dans celle des peuples. Et lorsqu'il me dit par l'Évangile, que *les cheveux de ma tête sont comptés* (1), je n'ai pas besoin de le croire, je le sais, je le sens, je le vois. O Dieu, c'est vrai, vous avez compté mes cheveux, et pas un ne tombera de ma tête sans votre permission. Vous m'avez marqué mon heure et ma place; vous me versez votre lumière, vous me portez dans votre main, vous combattez pour moi. Je ne suis qu'un passereau; mais un passereau, vous l'avez dit, *n'est pas en oubli devant vous* (2). Combien plus un homme et un chrétien! un homme fait à votre image, un chrétien baigné dans le sang de votre Fils! C'est là, Messieurs, la force indicible du chrétien : plus que toute chose ici-bas, il est dans la droite de Dieu. La Providence, qui enveloppe et gouverne tout, l'enveloppe et le gouverne avec prédilection. Que sera-ce de l'Église, cénacle immortel des âmes rachetées, où, dans l'obscurité du temps et du changement, la foi, l'espérance, la charité, la prière, toutes les vertus et toutes leurs œuvres se tiennent debout devant Dieu en attendant son jour! Si ce jour vient pour tout le monde, combien plus vite pour l'Église, et plus inévitablement! Combien tout enfant de cette mère féconde et sublime doit-il répéter avec une certitude que rien n'a jamais confondue, le mot de David : *Attends le Seigneur..., et quand les pécheurs périront, tu le verras!*

(1) Saint Luc, chap. XII, vers. 7.
(2) *Ibid.*, vers. 6.

Mais je me lasse de ces accents élevés ; je voudrais descendre, et au lieu que le poëte romain disait :

Sicelides musæ, paulo majora canamus,

il me plairait, en parlant de la providence de Dieu, d'humilier mon langage, et d'oublier les cèdres des montagnes pour l'hysope des champs. Car c'est ainsi que la Providence descend elle-même; du rayon dont elle illumine le front des astres, elle éclaire la fente du rocher, et la tempête dont elle ébranle l'Océan réserve une goutte d'eau pour la feuille qui se meurt au fond des bois. Je voudrais l'imiter; laissant là les empires, les grands destins, les chutes et les avénements des choses fameuses, je voudrais rechercher dans une âme des souvenirs obscurs, mais qui nous seraient fraternels, et qui réveilleraient au cœur de nous tous la mémoire de Dieu dans ses bienfaits inconnus.

Je vais prononcer un nom qui n'est plus celui d'un homme vivant, mais qui est pourtant un nom contemporain. Celui qui l'a porté me le pardonnera sans peine; car je ne dirai rien qui ne puisse honorer sa vie et ranimer ses cendres.

Notre âge se rappelle encore la célébrité dont jouissait, il y a un quart de siècle, un homme qui avait porté dans les œuvres de la chirurgie une intrépidité d'âme aussi rare que la précision de sa main. Cet homme, déjà vieux, vit entrer dans son cabinet une figure simple, grave et douce, qu'il re-

connut aisément pour un curé de campagne. Après l'avoir entendu et examiné quelques instants, il lui dit d'un ton brusque, qui lui était naturel : « Monsieur le curé, avec cela on meurt. » Le curé répondit: « Monsieur le docteur, vous eussiez pu me dire la vérité avec plus de ménagement; car bien qu'avancé dans la vie, il y a des hommes de mon âge qui craignent de mourir. Mais en quelque manière qu'elle soit dite, la vérité est toujours précieuse, et je vous remercie de ne me l'avoir point cachée. » Puis, posant sur la table une pièce de cinq francs préparée d'avance, il ajouta : « Je suis honteux plus que je ne puis le dire de si mal témoigner ma reconnaissance à un homme comme Monsieur le docteur Dupuytren : mais je suis pauvre, et il y a bien des pauvres dans ma paroisse; je retourne mourir au milieu d'eux. » Cet accent parvint au cœur de l'homme que le cri de la douleur n'avait jamais troublé; il se sentit aux prises avec lui-même, et courant après le vieillard qu'il avait repoussé d'abord, il le rappela du haut de sa porte et lui offrit son secours. L'opération eut lieu. Elle touchait aux organes les plus délicats de la vie; elle fut longue et douloureuse. Mais le patient la supporta avec une sérénité de visage inaltérable; et comme l'opérateur étonné lui demandait s'il n'avait rien senti : « J'ai souffert, répondit-il, mais je pensais à quelque chose qui m'a fait du bien. » Il ne voulait pas lui dire : J'ai pensé à Jésus-Christ, mon Maître et mon Dieu crucifié pour moi; il eût craint de blesser peut-être l'incroyance de son bienfaiteur, et retenant sa foi sous le voile de la plus

aimable modestie, il lui disait seulement : J'ai pensé à quelque chose qui m'a fait du bien. A plusieurs mois de là, par un grand jour d'été, le docteur Dupuytren se trouvait à l'Hôtel-Dieu, entouré de ses élèves à l'heure de son service. Il vit venir de loin le vieux prêtre, suant et poudreux, comme un homme qui a fait à pied un long chemin, et tenant à son bras un lourd panier. « Monsieur le docteur, lui dit le vieillard, je suis le pauvre curé de campagne que vous avez opéré et guéri il y a déjà bien des semaines; jamais je n'ai joui d'une santé plus solide qu'aujourd'hui, et j'ai voulu vous en donner la preuve en vous apportant moi-même des fruits de mon jardin, que je vous prie d'accepter en souvenir d'une cure merveilleuse que vous avez faite et d'une bonne action dont Dieu vous est redevable en ma personne. » Dupuytren prit la main du vieillard : c'était la troisième fois que le même homme l'avait ému jusqu'aux entrailles.

Enfin cet homme illustre, le docteur Dupuytren, se trouva lui-même sur son lit de mort, et du regard dont il avait jugé le péril de tant d'autres, il connut le sien. Cette heure le trouva ferme; il avait eu trop de gloire pour regretter la terre et se méprendre sur son néant. Mais la révélation du peu qu'est la vie ne suffit pas pour éclairer l'âme sur sa destinée, et peut-être est-elle le plus grave péril de l'orgueil aux prises avec la mort. Il faut à ce moment suprême reconnaître également la misère et la grandeur de l'homme, et si le génie peut s'élever de lui-même jusqu'à sentir sa misère, il ne peut pas en même

temps comprendre sa grandeur. Ce double secret ne s'unit et ne se manifeste à la fois que dans une clarté qui vient de plus haut que la gloire. Dupuytren la vit venir. En roulant dans les replis de sa mémoire le spectacle des choses auxquelles il avait assisté, parmi tant de figures qui s'abaissaient sous son dernier regard, il en était une qui grandissait toujours, et dont la simplicité pleine de grâce lui rappelait des sentiments qu'il n'avait éprouvés que par elle. Le vieux curé de campagne était demeuré présent à son âme, et il en recevait, dans ce vestibule étroit de la mort, une constante et douce apparition. Messieurs, je ne vous dirai pas le reste : Dupuytren touchait aux abîmes de la vérité, et pour y descendre vivant, il n'avait plus qu'à tomber dans les bras d'un ami. C'est le don que Dieu a fait aux hommes depuis le jour où il leur a tendu les mains du haut de la croix, le don de recevoir la vie d'une âme qui la possède avant nous, et qui la verse dans la nôtre parce qu'elle nous aime. Dupuytren eut ce bonheur. Au terme d'une mémorable carrière, il connut qu'il y avait quelque chose de plus heureux que le succès et de plus grand que la gloire : la certitude d'avoir un Dieu pour père, une âme capable de le connaître et de l'aimer, un Rédempteur qui a donné son sang pour nous, et enfin la joie de mourir éternellement réconcilié avec la vérité, la justice et la paix. Messieurs, la Providence gouverne le monde, et son premier ministre, vous venez de l'apprendre, et vous en devez à Dieu d'immortelles actions de grâces, son premier ministre, c'est la vertu.

SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

DES LOIS FONDAMENTALES DU GOUVERNEMENT DIVIN

—

Monseigneur,

Messieurs,

Il existe un gouvernement divin : ce n'est pas seulement la foi de l'Église catholique, c'est la foi persévérante du genre humain tout entier, et vous avez vu les motifs qui élèvent cette croyance à la clarté d'un dogme philosophique autant qu'à la certitude d'un dogme religieux. Mais ce n'est pas tout que de connaître l'existence d'un gouvernement, il faut aussi connaître ses lois, c'est-à-dire les règles qu'il suit dans la direction et la protection des êtres libres qu'il se propose de conduire à leur fin. Et comme toutes les règles ont elles-mêmes leur source dans certains principes premiers et généraux qui

prennent le nom de lois fondamentales, nous nous demanderons ces deux choses : Le gouvernement divin a-t-il des lois fondamentales? Quelles sont ces lois ?

Or se demander si le gouvernement divin repose sur des lois fondamentales, c'est-à-dire sur des principes qui le dirigent lui-même, c'est se demander s'il est absolu ou tempéré, arbitraire ou rationnel, en d'autres termes, si la volonté de Dieu considérée en soi est la norme unique et suprême des choses, ou bien si cette volonté est elle-même régie par une lumière qui est la racine de l'ordre, son type et son flambeau. La question est grande, Messieurs; car, Dieu étant l'exemplaire universel, la forme de son gouvernement nous révèlera la forme vraie des gouvernements inférieurs qui dérivent du sien.

Je le répète donc : est-ce la volonté pure de Dieu qui règle tout et qui décide de tout, et faut-il inscrire à la première page des lois divines, source de lois humaines, ce vers fameux :

Sic volo, sic jubeo, stet pro ratione voluntas?

ou bien Dieu, dans l'équité sereine et sublime de son être, consulte-t-il au dedans de lui quelque chose quand il veut commander? La volonté est le siége du commandement ; mais le commandement que rien n'éclaire et ne dirige est, de sa nature, une puissance aveugle, et la volonté d'où il sort n'est pas non plus, à ne considérer qu'elle-même, une lumière et

une direction. Cette lumière et cette direction, où sont-elles, et Dieu, à supposer qu'elles existent, y trouve-t-il une loi première et immuable, qui soit la loi de son gouvernement ?

Écoutez la réponse de la théologie catholique, et écoutez-la par la bouche de ce grand docteur, saint Thomas d'Aquin : *De même que la raison divine, en tant que tout est créé par elle, prend le nom d'art, d'exemplaire, ou d'idée, de même prend-elle le nom de loi en tant qu'elle dirige toutes choses à leur fin* (1). Ainsi c'est la raison divine qui présente à Dieu le modèle de la création, et c'est elle qui, l'univers une fois créé, lui trace la règle de son gouvernement. Dieu regarde sa raison pour produire un être ou un monde ; il la consulte pour les gouverner. Dans le premier cas, sa raison est l'exemplaire original des choses; dans le second, elle est leur loi primordiale et éternelle, et en même temps celle de Dieu. Pourquoi celle de Dieu ? Parce que s'il était libre de s'en affranchir, il serait libre de violer sa raison, laquelle, faisant partie de son essence, est aussi inviolable que lui. Au lieu donc que Dieu choisit librement entre les types des choses possibles ceux qu'il lui plaît de réaliser, il n'a plus la même latitude lorsqu'il s'agit de les conduire à leur fin, parce que son gouvernement doit nécessairement répondre à leur nature et à leur vocation. Libre dans son choix, il est lié par ce choix même; sa raison, qui n'est qu'un exemplaire quand il se propose de

(1) Summa, 1ª 2æ, qu. 93, a. 1.

créer, est une loi quand il se propose de gouverner : s'il vous restait un doute à cet égard, sortez un instant du monde moral pour considérer le monde matériel. Dieu est le maître assurément de ne pas donner l'existence à des corps doués de figures géométriques; mais s'il le fait, s'il appelle des sphères à rouler dans l'espace, il est impossible que ces sphères n'aient pas tous les points de leur orbe extérieur à une égale distance de leur centre, et qu'elles n'accomplissent pas dans les profondeurs du ciel des mouvements en harmonie avec le mode de leur configuration. Or, ce qu'est la loi mathématique pour les corps, la loi morale l'est pour les esprits. De même que Dieu ne peut pas produire une figure qui soit en contradiction avec l'essence même de cette figure, il ne peut pas davantage faire à une âme intelligente et libre des conditions de nature et de gouvernement qui blessent l'intelligence et la liberté. Il est lié à l'égard des esprits par la loi de justice, comme il est lié à l'égard des corps par la loi mathématique, et ces deux lois préexistent dans son éternelle raison à tous les corps possibles et à tous les esprits créables. En un mot, l'entendement divin éclaire et dirige la volonté divine, et le gouvernement de la Providence est un gouvernement qui puise ses lois fondamentales dans la constitution même de Dieu.

Aussi le voyons-nous bien paraître dès les premières pages de l'histoire sainte. Après que Dieu eut six fois éveillé sa toute-puissance par un commandement créateur, comme pour nous donner dans

ces intervalles affectés la leçon de la patience et du conseil, il est écrit qu'il s'arrêta pour considérer son œuvre, et que, l'ayant embrassée d'un dernier regard, il jugea qu'elle était digne d'approbation : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (1). Par où il apparaît clairement que vouloir et agir ne sont pas pour Dieu des choses qui n'ont point de règle, mais qu'il existe en lui une lumière, un ordre, une loi, auxquels il compare ses actes, et qui lui donnent ensemble la mesure de ce qu'il veut faire et la preuve qu'il a bien fait. Quelquefois même il semble qu'il ne veuille pas pousser d'abord les choses à leur perfection, afin de se reprendre lui-même, et de nous révéler par là le soin de conscience qu'il apporte à ses ouvrages. C'est ainsi qu'ayant formé de ses mains le limon de l'homme et l'ayant animé de son souffle, l'Écriture ajoute qu'il ne fut pas content, mais qu'il prononça cette parole de retour sur soi : *Non est bonum esse hominem solum. — Il n'est pas bon que l'homme soit seul* (2). Les annales du gouvernement divin sont pleines de ces exemples et de justifications que Dieu se donne à lui-même de sa conduite, soit en se parlant seul à seul, soit en appelant ses créatures en témoignage de ses bienfaits.

Nous pouvons donc nous rassurer dans nos craintes sur la toute-puissance de Dieu. Elle ne débordera pas sur nous dans des flots sans rivages ; ce sceptre

(1) Genèse, chap. I, vers. 31.

(2) *Ibid.*, chap. II, vers. 18.

que David appelle un *sceptre de direction* est aussi appelé par saint Paul un *sceptre d'équité* (1). Entre Dieu et l'homme, entre la force qui gouverne et la faiblesse gouvernée, il est une loi de justice, une loi première, éternelle, fondamentale, qui est la raison même de Dieu, et dont Dieu ne pourrait s'écarter qu'en s'anéantissant. Est-ce là cependant toute notre garantie? Non, Messieurs; si grande qu'elle fût, Dieu a eu peur qu'elle ne nous semblât point suffisante, et il a voulu prendre des précautions pour n'être point seul dans ses conseils et ses jugements sur nous. Se voyant si fort et nous si faibles, il s'est défié en quelque sorte de sa justice même, et lui qui est l'indépendance et la souveraineté, il lui a plu de se lier à notre égard par des actes positifs, comme en font entre eux de simples mortels. Écoutez-le parlant à Noé, le second père du genre humain, et à ses fils : *J'établirai mon alliance avec vous et avec votre race après vous... Et voici le signe de l'alliance que je fonde entre moi et vous et avec toute âme vivante au milieu de vous, dans la suite éternelle des générations : Je poserai mon arc dans les nuées, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et la terre* (2). Dieu ne se contente pas de prendre un engagement solennel avec les hommes; il le confirme par un symbole extérieur dont la perpétuité doit rassurer à jamais nos ancêtres et leurs descendants. Quels que soient leurs crimes, la vengeance universelle des

(1) Épître aux Hébreux, chap. I, vers. 8.
(2) Genèse, chap. IX, vers. 11 et suiv.

flots déchaînés ne les atteindra plus. Cependant, malgré de si terribles souvenirs tempérés par de si grandes miséricordes, l'homme se corrompt une seconde fois; l'idolâtrie commence à poindre au milieu des obscurcissements de la tradition, et Dieu, pour sauver son culte, se choisit une race privilégiée dans un homme fidèle, au moyen d'un pacte nouveau.

Je suis le Dieu tout-puissant, dit-il à cet homme élu; *marche devant moi, et sois parfait... Et j'établirai mon pacte entre moi et toi, et avec ta race après toi dans toutes ses générations, afin que je sois ton Dieu et le Dieu de ta race après toi...: et vous circoncirez votre chair, pour être le signe de l'alliance entre moi et vous* (1). Cette fois, ce n'est plus de la nature extérieure qu'est tiré le symbole du contrat entre Dieu et l'homme; c'est la chair de l'homme lui-même qui en reçoit et en perpétue le stigmate, pour indiquer de combien plus près Dieu s'est approché de nous. Il va plus loin encore. Après avoir éprouvé l'obéissance d'Abraham en lui demandant la vie de son fils unique, il confirme son alliance avec le patriarche en cette étonnante manière : *Je l'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, parce que tu as fait cela, et que tu n'as point épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est au bord de la mer; ta race possèdera les portes de ses ennemis, et en elles seront bénies*

(1) Genèse, chap. XVII, vers. 1, 7, 11.

toutes les nations de la terre (1). Ici le serment intervient pour donner au signe et à la promesse un surcroît de puissance, et Dieu, par qui jure tout esprit quand il veut attirer créance à sa parole, descend à cette ressource devant sa créature, et se prend lui-même en témoignage de sa sincérité sous une forme d'autant plus auguste qu'elle paraît indigne de lui. Aussi, deux mille ans après, saint Paul, encore tout ému de ce serment fait à ses pères, disait à leur postérité : *Les hommes jurent par un plus grand qu'eux, et le serment appelé en confirmation de leurs droits met fin à toutes leurs controverses. C'est pourquoi Dieu, voulant montrer aux héritiers de l'alliance l'inviolabilité de son conseil, interposa entre eux et lui un serment, afin que par deux choses immobiles qui ne permettent pas à Dieu de mentir, nous eussions en sa parole une inébranlable consolation* (2).

Suivons Dieu dans cette voie, Messieurs, allons jusqu'au bout de son respect pour l'homme et de ses scrupules de conscience contre l'immensité de son pouvoir.

Le peuple, choisi dans Abraham, venait de quitter la terre étrangère; il avait, sous la protection visible de Dieu, trompé les injustices et brisé la puissance de l'oppression. Ses bataillons, rangés dans le désert, au pied fumant du Sinaï, attendaient en silence la législation qui devait constituer à jamais sa natio-

(1) Genèse, chap. XXII, vers. 16 et suiv.

(2) Épître aux Hébreux, chap. VI, vers. 16 et 17.

nalité, et que Moïse, son libérateur et son chef, devait rapporter de la montagne, après l'avoir reçue de la bouche même de Dieu. Moïse descend en effet; il lit au peuple le *livre de l'alliance* (1), et prenant du sang sur l'autel du sacrifice, il en arrose la multitude, en disant : *Ceci est le sang de l'alliance que le Seigneur vient de contracter avec vous par la loi que vous avez entendue* (2). Puis il dresse une tente en face du peuple, selon le modèle que Dieu lui avait fait voir, et il l'appelle le *tabernacle de l'alliance* (3). Il y place derrière un voile inviolable un coffre de bois revêtu d'or, qui reçoit le nom d'*arche du testament* (4), et entre les parois de cette arche, comme au lieu le plus saint et le plus inaccessible, il dépose deux tables de pierre où Dieu lui-même avait gravé la loi, et qui sont appelées les *tables du pacte* (5). Ainsi le sang du sacrifice, le temple, l'arche, les tables de la loi, la loi elle-même, tout, dans cette inauguration solennelle du peuple élu, prend un seul et même nom, le nom d'*alliance,* de *testament* ou de *pacte,* Dieu voulant se lier à son peuple et son peuple avec lui par la force sacrée d'un volontaire et réciproque engagement. Et lorsque les prophètes reprocheront à ce peuple ses longues prévarications, ils ne le feront jamais avec plus d'éloquence qu'en lui

(1) Exode, chap. XXIV, vers. 7.
(2) *Ibid.,* vers. 8.
(3) *Ibid.,* chap. XXXIII, vers. 7.
(4) *Ibid.,* chap. XXX, vers. 26.
(5) Deutéronome, chap. IX, vers. 9.

rappelant la mémoire incorruptible de ce premier moment de son histoire, lorsqu'il jurait à Dieu fidélité, et que Dieu lui rendait face à face de pareils serments.

Enfin arrive le jour où devait se consommer dans le Christ, Fils de Dieu, la promesse faite aux âges précédents. Comment s'appellera l'ère prédestinée qui va s'ouvrir? Quel nom sorti de la pensée divine se substituera au nom glorieux de l'alliance? Par quels signes fédératifs seront détruits et remplacés les signes antérieurs de l'iris et de la circoncision? Le prophète Jérémie disait : *Voici que viennent les jours, dit le Seigneur, et je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle; non pas selon le pacte que j'ai juré avec leurs pères lorsque je les prenais par la main pour les tirer de la terre d'Égypte, pacte qu'ils ont annulé, dit le Seigneur, et à cause de quoi je les ai traités avec empire; mais voici le pacte que je ferai avec la maison d'Israël en ces jours-là, dit le Seigneur : Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple* (1). Ainsi c'est le nom de l'alliance qui succède au nom de l'alliance, le nom de pacte au nom de pacte, le nom de nouveau Testament au nom d'ancien Testament, et quant au signe fédératif qui présidera pour jamais à ce dernier traité entre Dieu et l'homme, ne le cherchez plus à la voûte du ciel ni dans la chair de l'homme, il est ailleurs maintenant;

(1) Chap. xxxi, vers. 31 et suiv.

il ne sort plus des nuées qui précèdent ou qui suivent la tempête, ni d'une blessure douloureuse faite à des membres honteux : il est plus grand, plus doux, plus près à la fois de Dieu et de l'homme. Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance, l'a tiré de sa double nature, et l'a institué la veille de sa mort, dans les sereines joies du banquet pascal, en disant à ses apôtres : *Prenez et mangez, ceci est mon corps :... buvez tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance* (1). Voilà dix-huit siècles qu'obéissant à cet ordre, nous buvons le sang de la nouvelle alliance, et que s'accomplissent en lui et par lui les plus efficaces mystères de ce gouvernement divin, dont vous venez de sonder les bases primordiales.

Ces bases, vous l'avez vu, sont au nombre de deux : une loi éternelle de justice, un pacte volontaire de justice. La loi éternelle de justice est la raison même de Dieu, en tant qu'elle renferme, outre les exemplaires primitifs des êtres créables, l'ordre nécessaire de leurs rapports. Le pacte de justice est ce qu'ajoute à ces rapports, sans blesser ce qu'ils ont d'absolu, le libre concours des intelligences et des volontés. Nul, pas même Dieu, ne peut déroger à la loi éternelle de justice; tous, Dieu compris, peuvent se lier par des engagements personnels. Si tel eût été le plaisir de Dieu, il se fût abstenu de promesses à notre égard, et n'eût obéi dans le gouvernement du monde qu'à l'invincible lumière de sa

(1) Saint Matthieu, chap. XXVI, vers. 26 et 27.

souveraine raison; mais nous ayant appelés par pure grâce à la participation de sa nature et de sa vie, ce don, le plus haut de tous, l'a conduit à nous traiter, pour ainsi dire, d'égal à égal, et à s'abaisser vers nous par des obligations contractées sous la foi du serment. Peut-être aussi, dans cette double économie de sa providence, voulait-il nous offrir un modèle accompli de nos gouvernements humains. Instruits à cette leçon, princes et peuples, n'oublions pas qu'il est au-dessus de nous, pour règle de nos rapports, une loi éternelle de justice à laquelle Dieu lui-même est soumis, non comme à un pouvoir qui lui soit étranger et supérieur, mais comme à l'empire de sa propre essence et de son infaillible raison. Quiconque viole cette loi, si grand qu'il soit, attaque à sa source même le commandement et l'obéissance, et il ne recueillera de cette audace impie que des renversements. Rien ne s'assoit, dans l'ordre moral, que sur la justice; rien ne dure que par elle. Et si les annales du monde présentent un spectacle si rempli de vicissitudes, une succession alternative de ruines et d'édifications, qui sont comme le flux et le reflux de l'histoire, à quelle cause l'attribuer, sinon à l'oubli de la loi éternelle, qui seule est le fondement du droit et de la stabilité? L'injustice appelle l'injustice, la violence engendre la violence, et tôt ou tard les maîtres du monde, après avoir élevé leur fortune aussi haut que leur vouloir, viennent se briser contre un écueil qui leur apprend qu'aucune puissance n'est rien quand elle n'a pas la raison de Dieu pour règle et pour appui. Dieu n'a pas

besoin de pousser du pied leur domination pour la détruire; il lui suffit de les laisser faire. De même qu'une maison croule quand l'architecte y a violé la loi mathématique, de même tombent les empires quand la loi éternelle de justice s'est retirée d'eux.

Mais la loi éternelle, à cause de sa sublime généralité, ne peut pourvoir toute seule au règlement des nations. La vie humaine reçoit du temps, des lieux, des besoins, des faits, des mœurs, une impulsion vive et variable, qui cherche nécessairement sa force dans des pactes de justice, soit tacites, soit exprès. De là vient que les peuples, outre la loi éternelle qui leur sert de lien commun et de fondement premier, se donnent ou reçoivent des institutions appropriées à leur génie, d'où naît parmi eux un droit national qui communique son empreinte et sa vie à tout le reste de leur législation. Ces pactes n'ont pas pour but de créer la société, parce qu'elle existe naturellement entre les êtres doués d'intelligence; mais ils ont pour but, s'il est permis de parler ainsi, de déterminer la figure d'un peuple, le mode de son existence et de son action.

Vous entendrez plus d'une fois, Messieurs, traiter légèrement cette matière, et il est vrai que, dans nos temps mal assis, on a beaucoup abusé du droit de faire et de défaire les pactes nationaux. Mais de quoi les hommes n'abusent-ils pas? Élevez votre esprit plus haut que votre époque, et quand vous serez tentés de mépriser les choses à cause de leur profanation, regardez-les dans leur exemplaire divin, là où

elles ont leur origine, leur sanction et leur sainteté. Souvenez-vous que Dieu lui-même, si sûr qu'il fût de sa justice, n'a pas cru inutile de s'engager envers nous par des promesses appuyées de son serment. Souvenez-vous que le plus grand des législateurs humains, Moïse, a donné une constitution à son peuple, et que ce peuple, encore régi par elle, survit, après quatre mille ans, à toutes les injures de l'âge et de l'adversité. Souvenez-vous que Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, venu ici-bas pour sauver le monde, a donné une constitution à l'humanité régénérée, et qu'en vertu de cette constitution divine, l'Église, plus forte et plus durable que tout empire, accomplit fidèlement parmi nous son impérissable mission. Souvenez-vous que les fondateurs d'ordres religieux, saint Basile, saint Benoît, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, saint Vincent de Paul, ont donné des constitutions à leur postérité mystique, et que par elles chacune de ces familles bénies unit son immortalité terrestre à l'immortalité divine de son fondateur. Et, s'il était permis d'affaiblir de si augustes exemples par des exemples profanes, souvenez-vous que les plus illustres cités de l'ancien monde, Athènes, Sparte, Rome, eurent aussi des institutions consacrées par le temps, et qu'elles leur durent cette suprématie dans la guerre et dans la paix, dans les arts et dans les lettres, qui a porté si haut leur gloire, et en a fait, à quelque degré, des instruments préparateurs de la civilisation chrétienne.

Mais par-dessus tout, Messieurs, en quelque ma-

nière que vous soyez appelés, maintenant ou un jour, au gouvernenement des hommes, souvenez-vous d'aimer la justice et de ne la sacrifier jamais. Faites-lui dans votre cœur un asile où ne pénètrent ni les intérêts, ni les passions, ni les engagements de parti, où elle règne seule, et d'où elle se répande en une incorruptible efficacité sur tous les actes de votre vie. Vous vivrez souvent dans la solitude avec la justice; les événements, plus forts que le droit, vous apporteront l'injure et l'ironie: ne craignez rien, laissez passer l'outrage avec le temps. Tôt ou tard la justice relèvera sa tête inclinée; les hommes, après l'avoir bannie, reviendront à ses autels, et, vous trouvant debout à ses côtés, votre main dans la sienne, ils mettront sur vous le signe de l'admiration, ce signe qui s'efface d'autant moins qu'il a été précédé des coups de l'ingratitude. Mais ne dussiez-vous jamais recueillir des hommes le prix de votre inviolable droiture, il vous restera encore une récompense qui suffit à elle seule, celle qui navrait le cœur du grand pape saint Grégoire VII mourant à Salerne et disant à sa conscience ces douces paroles : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. »

Après avoir établi que le gouvernement divin n'est pas un gouvernement arbitraire, mais un gouvernement de raison, de droit, d'équité, régi en conséquence par des lois fondamentales, nous nous demandons naturellement quelles sont ces lois. Les connaissons-nous? Nous ont-elles été révélées? Ou bien, ensevelies dans la conscience inscrutable de Dieu, n'avons-nous d'autre consolation que de savoir

qu'elles existent, et que Dieu les prend pour règle de ses rapports providentiels avec nous?

Saint Paul s'écriait : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies incapables d'investigations* (1)! Ce cri d'une telle âme devant les conduites mystérieuses de la Providence devrait, ce semble, nous arrêter au seuil des conseils de Dieu, et ne nous permettre que l'adoration tremblante de leur équité. Mais David nous rassure lorsqu'il disait dans ses épanchements avec Dieu : *Seigneur, montrez-moi vos voies, apprenez-moi vos sentiers... Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice pour ceux qui recherchent ses témoignages et son testament* (2). S'il y a des ombres, il y a donc aussi des lumières; et si le voile ne peut se lever tout entier, il peut du moins s'entr'ouvrir, et là, comme en toutes les questions divines, il ne faut ni tout se permettre, ni tout se refuser, mais allier la pudeur d'une sainte réserve à la confiance d'une âme éclairée de Dieu. Les Écritures ne sont autre chose que l'histoire authentique du gouvernement divin pendant quarante siècles : comment ne nous apprendraient-elles rien des lois de ce gouvernement? Comment nous laisseraient-elles ignorer les causes en présence de leurs effets? D'ailleurs, Messieurs, l'Église a rendu dans ces matières, qui sont celles de la distribution de la grâce, de nombreuses

(1) Épître aux Romains, chap. XI, vers. 33.
(2) Psaume XXIV, vers. 4 et 10.

décisions, et nous n'aurons qu'à les suivre pour être sûrs de ne pas nous égarer. Approchons-nous donc avec respect, mais avec espérance, du trône où siége, dans la miséricorde, la droiture et la vérité, Celui qui tient le sceptre de toutes les destinées, et qui, ayant appelé les intelligences libres à participer de sa perfection et de sa béatitude, les conduit à cette fin surnaturelle par un épanchement de lumière, de force et d'amour, dont il ne nous a point entièrement dérobé les lois.

Le premier article de ces lois fondamentales, qu'on pourrait appeler la constitution du gouvernement divin, est ainsi conçu : *Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits.*

Je dis le premier article, Messieurs, non pas, vous le comprenez, qu'il y ait en Dieu une charte divisée par chapitres et paragraphes, mais parce que, selon l'ordre naturel de toute législation, le premier droit est le droit du souverain. Le souverain, en effet, est celui qui est le principe de la vie d'une société : d'où il suit qu'étant la source, tout droit commence par le sien. Ainsi, dans la société intime qui constitue notre personnalité, c'est l'âme qui est le principe de vie, par conséquent le souverain, et son droit est en nous le premier droit. Dans la société domestique, c'est le père qui, étant le principe de vie, est aussi le souverain, et son droit est à l'intérieur de la famille le premier droit. S'il s'agit de la société politique, il faut distinguer : ou l'État est une monarchie, et alors le prince qui est le point de départ et le centre de la vie sociale, est naturellement le souverain, et son

droit est le premier droit; ou l'État est une république; et, en ce cas, la communauté étant elle-même le principe et la règle de sa propre vie, c'est elle qui est le souverain, et son droit est le premier droit. Que si notre orgueil s'offensait de cette hiérarchie dans la distribution des droits, qu'il se console en pensant que le premier droit entraîne aussi le premier devoir, et que l'âme, le père et le prince, placés en avant de tous par la juridiction, le sont aussi par la responsabilité. Il n'est pas si aisé que vous le croyez peut-être de revendiquer des droits; car c'est par là même revendiquer des devoirs. Et c'est la cause qui a obscurci dans l'histoire la renommée de tant d'hommes fameux pour s'être portés les libérateurs des nations. Illustres comme tribuns, ils ont péri comme princes. Du jour où le droit reconquis s'est changé en devoir sur leur tête, ils sont tombés au-dessous de l'espérance qu'ils avaient donnée d'eux, et l'autorité les a faits d'autant plus petits, que la liberté les avait faits plus grands. Le gouvernement est l'épreuve dernière des hommes, parce qu'il contient dans le droit suprême le devoir suprême aussi.

Or Dieu étant le premier principe de tout, est par cela même le premier et universel souverain, et c'est avec raison que la théologie catholique place son droit en avant et au-dessus de tous les droits, en le résumant dans cette belle formule : *Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits.*

Dieu est libre, c'est-à-dire qu'il est le propriétaire de soi. Être libre, c'est se posséder soi-même. Qui-

conque se possède dans son âme et dans son corps, celui-là est libre. Or Dieu se possède ainsi, et à un degré qu'il ne nous est pas permis de concevoir, parce que la liberté dont nous avons l'idée par la nôtre n'est qu'une ombre de la vraie liberté. En quelque état d'indépendance que nous élèvent la fortune, le génie, l'autorité, la vertu, il reste en nous des liens que nous ne saurions détruire qu'en nous séparant de la nature et de l'humanité, solitude chimérique, qui, fût-elle réalisable, ne serait que la mort voilée par l'orgueil d'un nom fastueux. Nous ne pouvons respirer sans être les sujets de l'air qui enfle et rafraîchit notre poitrine, ni marcher sans obéir à la terre qui nous porte, ni penser sans nous asservir aux images que nous recevons des corps, ni vivre sans payer aux plantes et aux animaux le honteux tribut d'une apparente domination : l'esclavage nous presse de toutes parts, et chacun de nos actes, même ceux où nous nous croyons les maîtres, renferme avec un signe de notre indépendance une insulte à notre vanité. Dieu seul ne dépend de rien, parce qu'il vit de soi et par soi ; immobile en son éternité solitaire, son être, sa pensée, sa vie, son action, c'est lui-même, et rien que lui. Il est : voilà son nom, et voilà sa liberté. Étranger à tout lien par la force métaphysique de son essence, il ne connaît non plus d'obligation morale avant de l'avoir voulue. Car, à qui devrait-il, puisqu'il est seul? Une dette suppose que l'on est deux, et si Dieu est plusieurs dans le secret impénétrable de son intime épanchement, cette pluralité ne multiplie pas sa substance, et ne détruit

pas son unité. Il n'est toujours que lui, de lui et par lui; sa triple personnalité se résume en un seul droit, qui est le sien. Sans doute la loi éternelle de justice préexiste dans l'essence divine dont elle fait partie; mais tant que Dieu est seul, cette loi demeure sans application, attendant en silence l'heure où elle rencontrera au dehors les relations qu'elle doit régler.

Ainsi Dieu est libre d'une liberté incomparable; il se possède pleinement; il est par nature sans lien et sans obligation. Comment s'affranchira-t-il de cette liberté? Comment, sans blesser son essence, sortira-t-il de cette absolue propriété de soi? Quand on a des dettes, on sort de la propriété en les payant: quand on n'en a pas, qu'on est parfaitement libre et le maître, on sort de soi et de sa propriété par un moyen très-simple, quoique merveilleux, par le don gratuit. On se possède et on se donne; on se donne d'autant mieux qu'on se possède avec plus de plénitude. Se posséder est le premier acte de la vie divine; se donner est le second. Mais le premier acte est nécessaire, tandis que le second dépend de la libre volonté de Dieu, sauf dans cette effusion intérieure d'où procède le mystère de la très-sainte et ineffable Trinité. Le don gratuit est une conséquence de la liberté absolue de Dieu à l'égard de tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire à l'égard de tout. La créature, au contraire, se doit avant de se donner, parce qu'elle a reçu d'autrui avant même qu'elle fût. Que ne doit pas l'homme en particulier à ceux qui l'ont précédé dans la vie? Que n'a-t-on pas fait pour cet

être innomé encore, inexistant, qui pouvait venir ou ne pas venir, et qui, apparaissant un jour, a pris sa place dans un ordre préparé, mais préparé par les sueurs, les larmes et le sang des générations? Cependant l'homme n'est pas tout lien et toute servitude, et c'est pourquoi il connaît aussi la gloire du don gratuit. Le don gratuit est l'âme de l'amour humain comme de l'amour divin; car l'amour, quel qu'il soit, renferme dans son essence le dévouement volontaire, et qu'est-ce que le dévouement volontaire, sinon le don gratuit de soi-même, l'imitation de l'acte par lequel Dieu se communique à des êtres dont il n'avait pas besoin et qui n'avaient aucun droit sur lui?

Mais il existe entre le don gratuit humain et le don gratuit divin des différences sensibles, qu'il importe de vous dire. L'homme, dans ses affections les plus pures et les plus ardentes, cède à l'attrait des qualités qui ornent l'objet de son choix. Son choix est libre, et pourtant déterminé par des mérites qui le précèdent et dont il n'est pas l'auteur. Dieu, au contraire, avant de choisir et d'aimer, ne découvre rien nulle part que le néant. Le premier moteur de ses préférences n'est pas la créature, puisqu'elle n'existe pas, ni les beautés qu'elle renferme au moment de la création, puisque c'est lui qui en est le dispensateur souverain. Il aime, et il se donne par un mouvement qui vient de lui seul, et qui est la cause originelle de tout le bien qui se rencontre dans l'être créé. Celui-ci, en vertu de son libre arbitre, aidé de la grâce, peut se tourner ensuite vers Dieu,

et mériter vraiment son amour; mais il n'en reste pas moins établi que Dieu a commencé, et a commencé sans autre raison déterminante que sa libre et absolue volonté.

En second lieu, quoique l'homme n'ait pas besoin d'aimer tel ou tel de ses semblables, il a cependant besoin d'aimer; son cœur est un abîme qui appelle à haute voix la plénitude et le rassasiement que l'amour seul contient. Lors donc qu'il se donne, il se donne par une impulsion dont il est à la fois la victime et le bénéficiaire; il pourra mourir de son amour, mourir de douleur ou de joie; mais en quelque manière que son sacrifice se consomme, il se trouvera lui-même dans son sang répandu, et il ne pourra se rendre le témoignage de s'être livré sans s'être satisfait. Pour Dieu il n'en est pas ainsi. L'amour, qui est sa nature encore plus que celle de l'homme, obtient au dedans de lui-même, dans les plis et replis de sa triple personnalité, une ineffable et pleine satisfaction, et lorsque de cet éternel enivrement il jette un regard sur les mondes qui ne sont pas encore, il sait, il voit qu'il n'a pas besoin d'eux pour aimer et pour être aimé. Le mystère est accompli tout entier au dedans de son essence, et s'il lui permet de déborder sur les siècles, ce sera par une effusion dont la gratuité sublime ne trouvera jamais l'univers assez reconnaissant.

Enfin ce que l'homme donne à l'homme dans l'amour le plus généreux n'est pas au-dessus de l'homme; celui qui reçoit est l'égal de celui qui donne, et ce qui est donné et reçu entre eux est de

même nature que le cœur de l'un et de l'autre, faible, borné, mortel. Mais qu'il en est autrement quand c'est Dieu qui est le donateur! Ce qu'il épanche sur la créature, c'est l'infini, c'est une semence de l'éternité; une aspiration à sa propre vie dans une âme qui en est naturellement incapable, et plus tard, si cette âme est reconnaissante et fidèle, une union étroite et indissoluble entre elle et lui, entre le néant et la perfection, la misère sans bornes et la suprême félicité. Là encore le don est gratuit d'une gratuité incompréhensible à notre pensée, et devant laquelle l'homme ne peut plus parler de ce qu'il donne, fût-ce mille fois son être tout entier.

Tout cela, Messieurs, vous fait juger combien est importante, dans l'économie du gouvernement divin, cette première loi fondamentale que j'exprimais ainsi: Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits. Voici la seconde : *Dieu dispense à tous les êtres libres les secours dont ils ont besoin pour atteindre leur fin.*

En effet, une fois la créature mise au monde et volontairement appelée de Dieu à une fin qui est sa destinée, Dieu ne peut plus sans injustice lui refuser les moyens de parvenir au but où il l'attend, parce qu'il lui a commandé de s'y rendre. Or les intelligences libres, et l'homme en particulier, ont reçu de Dieu la vocation de le connaître, de l'aimer, de le servir et de le posséder un jour face à face dans une vraie et pénétrante contemplation. Telle est leur fin, et cette fin, aucune créature, si élevée qu'elle soit, n'est capable d'y atteindre d'elle-même, à cause de

la disproportion infinie qui existe entre le créé et l'incréé. Il faut donc, pour que la pensée de Dieu se réalise, pour que le droit conféré aux intelligences ne soit pas chimérique, et leur devoir impossible à remplir, il faut que Dieu lui-même vienne à leur aide par un secours persévérant de lumière et de force qui les attire dans l'atmosphère naturellement inaccessible de leur divine vocation. Ce secours, nous l'avons dit ailleurs, s'appelle la grâce. La grâce doit donc être le bénéfice de tous, parce qu'elle est le besoin de tous, le moyen de tous, et que tous sont appelés. Aussi le voyons-nous déclaré de la sorte à chaque page de l'Écriture. Salomon disait : *Il n'y a pas d'autre Dieu que vous qui prenez soin de tous... C'est votre vertu qui est le principe de la justice, et parce que vous êtes le Seigneur de tous, vous avez pitié de tous* (1). Saint Jean-Baptiste dira au Sauveur des hommes : *C'est celui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, qui est antérieur à moi, et de la plénitude duquel nous avons tous reçu* (2). Saint Jacques dira : *Dieu donne à tous avec abondance* (3). Et saint Pierre : *Dieu agit avec patience à cause de vous, ne voulant pas que quelques-uns périssent, mais que tous reviennent à pénitence* (4). Et saint Paul : *Nous espérons au Dieu vivant qui est le Sauveur de tous les hommes... Le*

(1) Sagesse, chap. XII, vers. 13 et 16.
(2) Saint Jean, chap. I, vers. 15 et 16.
(3) Épître cathol., chap. I, vers. 5.
(4) IIe Épître, chap. III, vers. 9.

Christ est mort pour tous... De même que tous sont morts en Adam, tous seront vivifiés dans le Christ (1). Et l'Église priant, le samedi saint, pour les hérétiques, les Juifs et les païens : *O Dieu tout-puissant et éternel, qui êtes le sauveur de tous, qui ne voulez la mort d'aucun..., qui ne repoussez pas même de votre miséricorde la trahison des Juifs..., qui ne cherchez point la mort des pécheurs, mais toujours leur vie!* Et saint Thomas d'Aquin : *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et c'est pourquoi la grâce ne manque à aucun; mais il se communique à tous, autant qu'il est en lui* (2).

Ces magnifiques témoignages du droit des intelligences au secours de Dieu me dispensent de tout raisonnement ultérieur, et je passe à la troisième loi fondamentale du gouvernement divin, dont voici la teneur théologique : *Dieu respecte l'efficacité d'action des êtres libres, soit pour le bien, soit pour le mal.*

Être secouru, Messieurs, être éclairé, fortifié, gouverné, en un mot, ce n'est pas perdre dans l'action qui nous aide l'énergie et le mérite de notre propre action. Autrement il faudrait dire que gouvernement et servitude c'est une seule chose, et même cette expression ne suffirait pas encore; mais il faudrait dire que gouverner c'est absorber, c'est

(1) Ire Épître à Timothée, chap. IV, vers. 10. — IIe Épître aux Corinthiens, chap. V, vers. 15. — Ire Épître aux Corinthiens, chap. XV, vers. 22.

(2) Sur l'Épître aux Hébreux chap. XII.

annihiler l'être sujet au gouvernement. En effet, l'être n'est rien qu'une activité dans une substance, et l'activité n'est réelle que par l'action qui en jaillit. Or qu'est-ce qu'une action qui manquerait d'efficacité? Qu'est-ce qu'une action dont le principe nous serait étranger, dont la responsabilité ne nous appartiendrait pas, dont le résultat final reviendrait tout entier à un autre que nous? Il est manifeste qu'une telle action serait un pur néant, qui entraînerait dans son inanité continue la suppression de l'activité elle-même, et par suite l'anéantissement moral de l'être ainsi dépouillé au dedans et au dehors de lui de toute cause et de tout effet. Il resterait, je le veux bien, une substance, mais une substance inerte qui aurait à peine l'honneur de servir d'instrument passif au moteur inexorable de son infériorité. Dieu, en agissant ainsi à l'égard de ses créatures libres, agirait en contradiction de la nature qu'il leur a donnée, et il n'aurait pas même l'excuse de les conduire sûrement à leur fin. Car leur fin n'est pas seulement la béatitude, mais la perfection. La béatitude serait compatible peut-être avec la passivité absolue; la perfection suppose dans une créature l'acquisition du mérite personnel par l'emploi libre de l'activité.

C'est pourquoi le gouvernement divin, en raison même de son but, doit à la liberté des intelligences un respect profond. Il doit, tout en les dirigeant, leur laisser la qualité de cause, qualité sans laquelle l'action ne serait en eux qu'une apparence, et l'activité qu'un mensonge. Dieu est la cause première, parce

qu'il a produit le monde et qu'il le gouverne; les esprits sont la seconde cause, parce qu'ils produisent des actes efficaces sous le gouvernement de Dieu. Et cette efficacité ne va pas seulement à faire librement ce que Dieu leur inspire de faire, mais à lui résister avec une énergie victorieuse, et à substituer l'empire de leur volonté à l'empire de ses conseils, de ses commandements et de ses impulsions. Quand les esprits obéissent au mouvement divin qui sollicite leur concours, ils travaillent à l'œuvre de la perfection et de la béatitude de tous : c'est le bien. Quand ils se refusent aux inspirations de la grâce et méconnaissent le vouloir de Dieu par un vouloir contraire, ils travaillent à la dégradation et au malheur de tous : c'est le mal. Dans le premier cas, ils sont les coopérateurs de Dieu; dans le second, les instruments de leur propre perversité. Mais toujours ils sont libres, actifs, puissants, responsables, véritablement causes dans le drame profond de l'universelle destinée.

Ce drame, il s'en faut donc bien, n'est pas un spectacle préparé d'avance, où chaque personnage a reçu son rôle et le remplit fidèlement. Les esprits et les mondes ne viennent pas, sous l'œil de Dieu, lui réciter une pièce qu'il a composée pour son plaisir et qu'il fait jouer par des acteurs dont la pensée répond à sa pensée, le vouloir à son vouloir, et où les catastrophes morales ont été prédestinées à l'ornement du tout. Non, Dieu ne veut pas le mal, il a pour lui l'horreur d'une infinie sainteté; le mal est son adversaire, le mal se prend corps à corps avec lui, et

s'il en avait le pouvoir, il le précipiterait du trône d'où sa Providence le voit et le permet, afin de laisser pleinement aux fils de la liberté ce titre magnifique de cause sans lequel la vertu n'aurait pas tout son lustre, l'amour tout son prix, la récompense toute sa vérité. Dieu et les esprits, dans le drame de la destinée, sont chacun à leur place, des acteurs sérieux qui ne font pas tout ce qu'ils souhaitent, qui ne veulent pas tout ce qu'ils peuvent : les esprits, parce qu'ils sont bornés ; Dieu, parce qu'il est Dieu, et que sa toute-puissance même arrête sa toute-puissance par respect pour la sincérité du but qu'il nous a donné. Si Dieu eût jeté dans la balance le poids total de son action, c'en était fait du mystère même des choses libres. Quel que fût l'art avec lequel il aurait exclu la possibilité du mal, en quelque manière qu'il eût introduit dans les âmes l'influence maîtresse de sa grâce, par cela seul qu'elle eût toujours, en tout temps, tout lieu, tout esprit, obtenu son effet, il ne fût resté rien de grave et d'héroïque dans le combat des destins. Le péril manquant, la gloire eût manqué, et Dieu n'eût pas voulu préparer à de si faibles vertus un si haut couronnement.

Mais puisque Dieu respecte la libre efficacité des esprits jusqu'à leur permettre le mal, quelle est donc la mesure de puissance qui reste à son gouvernement? Se borne-t-il à répandre dans les âmes une certaine quantité de lumière et de force, sans rien prévoir ni disposer du cours des choses? Ne suit-il aucun plan? Son plan, s'il en a un, est-il supérieur

à la révolte des esprits, ou bien est-il tantôt brisé, tantôt rectifié, selon que le bien et le mal l'emportent tour à tour l'un sur l'autre?

Messieurs, il est manifeste que Dieu suit un plan, parce qu'aucune sagesse n'agit à l'aventure; mais il est manifeste aussi que ce plan ne se réalise pas dans toutes ses parties d'une manière infaillible, sans quoi le mal serait inefficace, ou bien il eût été directement prédestiné de Dieu comme un élément essentiel de l'ordre expressément voulu de lui, ce qu'il est impie d'affirmer. Le mal n'est pas prédestiné de Dieu; le mal existe, le mal est une violation du plan divin : donc ce plan n'obtient pas son entière réalisation. Mais Dieu le rectifie incessamment en transportant ses grâces, et en tirant le bien du mal par une manœuvre sublime qui maintient dans le monde la vérité et la justice, sans que jamais la prévarication des intelligences puisse en éteindre le règne et le flambeau. Le mal se fait ainsi sa part, mais une part impuissante, qui n'altère l'ordre que pour mieux le révéler. Sous la main réparatrice de Dieu, les ténèbres éclairent, le mensonge témoigne, la négation affirme, le blasphème adore, et toute l'armée des esprits reconnaît tôt ou tard dans son triomphe la victoire de Dieu.

Le gouvernement divin considéré dans la coordination de ses actes se décompose donc en deux plans, le plan primitif et le plan rectifié. Le plan primitif renferme l'enchaînement des choses et des grâces tel qu'il eût été si les créatures libres eussent en tout répondu aux inspirations de Dieu, et soumis pleine-

ment leur volonté à la sienne ; le plan rectifié renferme l'enchaînement des choses et des grâces tel qu'il est résulté de l'obéissance et de la révolte, du mérite et du démérite des esprits, dont l'efficacité réelle forme avec l'action divine le mouvement complexe et définitif de l'univers moral. Ainsi, pour me servir d'un exemple, le paradis de délices où l'homme fut placé à son origine appartenait au plan primitif de la Providence, l'Incarnation et la Passion du Fils de Dieu appartiennent au plan postérieur ou rectifié : car le Verbe divin n'eût pas pris chair et souffrance, si l'homme n'avait pas rompu la trame de sa destinée par la prévarication. Sans doute Dieu avait permis et prévu cette prévarication; mais il ne l'avait ni souhaitée ni préparée, parce qu'il est impossible à la sainteté infinie de souhaiter et de préparer le mal. D'où il suit que comme il y a deux plans du gouvernement divin, le plan primitif et le plan rectifié, il s'y rencontre aussi deux prédestinations, la prédestination primitive et la prédestination rectifiée. En effet, tout plan suppose que l'intelligence prévoit une suite d'actions coordonnées pour un but, et que la puissance éclairée par la prévision pourvoit à ce que les moyens soient en proportion avec la fin. Or ce double acte de prévoir et de pourvoir, appliqué au gouvernement de la Providence, s'appelle prédestination; et puisque la Providence s'est tracé deux plans de conduite, l'un idéal, l'autre repris en sous-œuvre, il s'ensuit que le mystère de la prédestination a éternellement subi le même partage et la même loi. Ainsi, pour me servir d'un nouvel exemple,

la vocation de Saül à la royauté d'Israël appartenait à la prédestination primitive de ce jeune homme; sa réprobation, causée par ses fautes, fut un effet de la prédestination rectifiée. C'est pourquoi Dieu, dans l'Écriture, annonce qu'il se repent, et qu'il retire ses promesses, qu'il transporte ses grâces, et il emploie mille expressions semblables qui n'auraient point de vérité si, réellement, il n'avait sous les yeux de premières résolutions modifiées par le défaut de concours des êtres qu'il avait idéalement prédestinés. Sans doute l'intelligence divine n'est pas sujette comme la nôtre à des successions et à des retours, et tout en Dieu prend la forme sacrée de l'unité. Mais cette unité, comme nous le voyons dans le mystère même des trois personnes coéternelles, n'exclut pas la distinction, et par conséquent rien n'empêche que d'un seul regard Dieu n'embrasse à la fois ce qu'il eût fait des esprits fidèles et ce qu'il fera des mêmes esprits révoltés contre son amour. En ce sens il n y aura, si on le veut, qu'une seule trame du gouvernement divin, un seul plan, une seule prédestination; mais, de même que l'analyse physique découvre sept couleurs dans l'unité de la lumière, l'analyse métaphysique découvrira deux ordres de résolutions dans l'unité du prévoir et du vouloir de Dieu. C'est là, ce semble, le nœud des contradictions apparentes de l'Écriture sur ce sujet profond. Quand saint Paul dit de Jacob et d'Ésaü : *Avant qu'ils fussent nés et qu'ils eussent fait ni bien ni mal, afin que le décret de Dieu eût pour base l'élection et non les œuvres, il leur fut annoncé que l'aîné servirait le plus*

jeune (1); quand, dis-je, saint Paul tient ce langage, il parle évidemment de la prédestination primitive, antérieure à tout mérite, et n'ayant d'autre règle que la liberté même de Dieu. Quand saint Pierre dit : *Mes frères, efforcez-vous par vos bonnes œuvres de rendre certaines votre vocation et votre élection* (2), il parle évidemment de la prédestination rectifiée, c'est-à-dire de ce que peut l'usage de notre libre arbitre aidé de la grâce pour confirmer, infirmer ou même étendre l'effet de la prédestination primitive à notre égard. C'est en ce sens que saint Thomas d'Aquin a dit : *Encore que deux baptisés reçoivent une grâce égale, ils n'en usent pas également; mais l'un en tire un plus grand profit par ses soins, l'autre manque à la grâce de Dieu par sa négligence* (3).

La quatrième loi fondamentale du gouvernement divin peut s'exprimer ainsi : *L'ordre surnaturel étant la fin des êtres libres, l'ordre naturel est conduit et s'explique au point de vue de l'ordre surnaturel.*

Cela veut dire que la possession éternelle de Dieu étant notre vocation et notre fin, le monde visible avec tout ce qui s'y passe n'est pour nous qu'un lieu d'épreuve et de préparation : d'où il suit que ce monde n'est pas gouverné de Dieu en vue de l'état présent, mais en vue de l'état futur, par la raison

(1) Épître aux Romains, chap. IX, vers. 11 et suiv.
(2) IIe Épître, chap. I, vers. 10.
(3) Somme, 3e partie, question 69, art. 8, 2e argum.

décisive que le gouvernement est la direction des êtres libres vers leur fin, et que cette direction suppose nécessairement que tout se fait pour la fin, et non pour le moyen. Ce seul mot, Messieurs, tout bref qu'il est, vous explique les obscurités qui couvrent ici-bas les jugements de Dieu sur les hommes; il vous explique, en particulier, pourquoi trop souvent le juste est atteint par des maux qui semblent épargner d'heureux criminels. Qu'importe, en effet, que le juste souffre en passant des douleurs qui ne lui sont pas dues, puisqu'il marche vers une éternité plus vaste que sa vertu? Ou plutôt il importe beaucoup qu'il souffre beaucoup pour lui et beaucoup pour nous. Pour lui, la souffrance est une occasion de mérites, un moyen de s'élever vers Dieu par la sincérité du détachement et l'héroïsme de l'immolation. Pour nous, le spectacle de ces malheurs nous avertit éloquemment que la terre n'est pas notre lieu, et qu'il faut chercher plus loin et plus haut la raison de notre vie, le repos de nos vicissitudes et la récompense de nos devoirs remplis. Quoi de plus grand que de souffrir persécution pour la justice! Quoi de plus digne de Dieu, de l'homme et de la vertu! Arrière donc les questions puériles de la philosophie antique sur le gouvernement de la Providence! ou plutôt rendons-lui cette gloire de ne s'être point aveuglée tout à fait, et d'avoir entrevu dans le mystère des souffrances imméritées la preuve et les arrhes de notre immortalité. C'est ainsi que Socrate, condamné par Athènes, le présageait dans cette nuit fameuse où il expira. « Mes amis, disait-il,

ne méconnaissons pas les dons du Ciel; croyons à Dieu, puisque je meurs injustement; croyons à la récompense invisible, puisque la récompense terrestre ne nous est pas donnée. Buvons avec joie le breuvage mortel, vous du cœur, moi des lèvres; car c'est un parfum de l'immortalité qui descend de Dieu sur nous. »

Telles sont en abrégé, Messieurs, les lois fondamentales du gouvernement divin. Je les ai disposées métaphoriquement par articles, afin de leur donner une plus grande clarté. Le premier établit le droit de Dieu sur les créatures et dans la distribution de ses grâces; le deuxième et le troisième expriment le droit des êtres libres à l'égard de Dieu et de ses dons; le dernier montre quel est, dans l'ordre de la Providence, le rapport du présent avec le futur, du temporel avec l'éternel. Éclairés par cette révélation, il nous sera maintenant permis de considérer dans le spectacle même des choses la marche du gouvernement divin, et de voir si elle répond en réalité aux lois dont nous venons de reconnaître la justice et la grandeur.

SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE LA DISTRIBUTION DES GRACES AUX AMES DANS LE GOUVERNEMENT DIVIN

—

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous connaissons les lois fondamentales du gouvernement divin. Il nous faut maintenant considérer ce gouvernement non plus d'une manière purement spéculative, mais dans les faits personnels et historiques qui sont sous nos yeux, afin de juger si les réalités répondent aux principes, les phénomènes aux lois. Ainsi considéré, le gouvernement divin se présente sous un double aspect, en tant qu'il régit les âmes prises chacune à part, et en tant qu'il régit l'ensemble de l'humanité. Nous l'envisagerons aujourd'hui sous le premier point de vue.

Or dès que l'on jette un regard sur les âmes dans leurs rapports avec le gouvernement de la Providence, on y discerne aisément deux ordres de phénomènes, le phénomène de l'inégalité dans la distribution des dons divins, et le phénomène du progrès dans l'usage de ces dons. Inégalité, progrès, voilà le spectacle permanent qu'offrent les âmes à l'œil scrutateur du philosophe et du théologien. Nous devons en rechercher les causes, nous demander d'où vient l'inégalité dans le partage des dons de Dieu, et d'où vient aussi le progrès auquel a voulu les assujettir la main qui les distribue.

Tout homme naît créé à l'image de Dieu : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam* (1). Tout homme naît racheté par le sang de Dieu : *Pro omnibus mortuus est Christus* (2). Tout homme est appelé à l'éternité de Dieu : *Speramus in Deum vivum, qui est salvator omnium hominum* (3). Ces trois choses, l'image de Dieu, le sang de Dieu, l'éternité de Dieu, nous appartiennent à tous ; elles sont le trésor commun de l'humanité, mais aussi le trésor personnel de chaque âme, le capital divin avec lequel tout esprit fait son avénement dans la chair. Car, de même que nous sommes investis par notre naissance d'un certain patrimoine que nous ont acquis nos aïeux, et qui, sous le nom de capital, est le premier fondement de notre vie terrestre, de même

(1) Genèse, chap. I, vers. 27.
(2) IIe Épître aux Corinthiens, chap. V, vers. 15.
(3) Ire Épître à Timothée, chap. IV, vers. 10.

pouvons-nous appeler de ce nom le patrimoine que nous recevons du Ciel en naissant, et qui est le premier fondement de notre éternelle vie. Mais ce capital divin, donné à tous, ne leur est pas donné avec une mesure égale pour tous. Comme il y a des pauvres et des riches dans l'ordre naturel, il y a aussi des pauvres et des riches dans l'ordre surnaturel. Les uns viennent au monde pénétrés du souffle d'en haut, avec une foi si vive qu'elle ne leur coûte point d'efforts, et que leur âme semble être une page de l'Évangile écrite de la main même de Dieu. Leurs sens, dociles aux ordres de la raison, ne connaissent pas les injures de la révolte, ou, s'il arrive qu'un vent trop fort les émeuve un instant, ils se font de ce trouble passager une paix plus profonde, un ciel plus serein. Leurs jours sont des œuvres, leurs pas des grâces. D'autres, pesamment courbés vers la terre, ne lèvent qu'avec effort leurs yeux vers l'ordre invisible, et quand ils en recherchent le spectacle par un hasard plutôt que par une volonté, ils n'y discernent que des lignes mal éclairées qui éveillent leurs doutes autant que leur foi. L'orgueil altère en eux toutes les visions, et le goût des voluptés les détourne de ce qu'il leur est encore permis d'apercevoir. Entre ces deux extrêmes, et dans une dégradation de nuances infinies, se range la multitude des âmes plus ou moins abondamment favorisées de Dieu.

Or quelle est la cause de cette prodigieuse diversité dans la distribution des grâces? Pourquoi tous recevant le nécessaire, les uns ont-ils le superflu,

les autres ne l'ont-ils pas? Pourquoi celui-ci est-il saint Pierre, celui-là saint Jean, ce troisième saint Paul? Est-ce pur effet du choix divin, ou bien la coopération libre et différente des âmes dans toute la suite des générations est-elle le nœud où ce mystère prend son éclaircissement? Sans contredit, Messieurs, la vertu personnelle et l'enchaînement héréditaire des mérites contribuent à dévoiler le secret de la Providence dans l'épanchement de ses dons. Mais ils ne suffisent pas à l'expliquer. D'une part, avant toute correspondance volontaire de l'homme, on remarque en lui une action plus ou moins efficace de la grâce divine, et, d'autre part, cette action n'est pas toujours en rapport avec le trésor d'œuvres laissé par les aïeux à leur postérité. Il arrive même que l'impiété sort d'une souche bénie, et la bénédiction d'une race de colère, comme aussi quelquefois Dieu semble poursuivre d'une miséricorde spéciale l'âme qui le fuit avec le plus d'ingratitude et d'obstination. Encore que ces cas ne soient pas la règle générale, ils existent pourtant, ne fût-ce que pour arrêter notre esprit en face des jugements de Dieu, et nous interdire une trop facile appréciation de leurs causes.

Que dirons-nous donc? Recourrons-nous à cette loi fondamentale que nous avons écrite en tête de la législation providentielle: *Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits.* Il est vrai, Messieurs, et vous en avez vu la démonstration, Dieu ne doit rien à personne avant de lui avoir promis et donné; mais quand il s'agit du plan général de l'ordre surnaturel,

la liberté n'exclut pas dans l'intelligence divine une raison qui la dirige et dont nous avons le droit de rechercher les motifs. Dieu pouvait s'arrêter à l'un ou à l'autre de ces plans : ou dispenser à tous une grâce égale, qui n'aurait reçu d'accroissement qu'en proportion du mérite et du démérite de chacun ; ou bien, tout en laissant aux efforts personnels une influence sur le cours ultérieur de la grâce, en distribuer dans le principe une part inégale aux esprits créés. Dieu a choisi le second plan, et nous nous demandons pourquoi. Nous nous demandons pourquoi, parce qu'il nous est impossible de supposer que Dieu ait fait ce choix au hasard, sans se rendre compte à lui-même de sa prédilection, et que, s'il s'en est rendu compte, il nous est permis, avec le respect d'une intelligence bornée pour l'intelligence suprême, d'interroger le mystère d'une volonté qui nous touche d'aussi près.

Or un plan, quel qu'il soit, est un ordre, et l'ordre renferme quatre éléments, que je vais dire. Premièrement, la multiplicité. En effet, l'ordre est un enchaînement de relations disposées avec harmonie, et les relations supposent que l'on est plusieurs, c'est-à-dire la multiplicité. Et plus l'ordre est vaste, étendu, profond, plus la multiplicité y entre et s'y accroît, mais avec un second élément, qui est la similitude : car il n'y a que les êtres semblables qui soient susceptibles de se lier entre eux par des relations. A quoi il faut joindre la variété, sans laquelle la similitude, au lieu de produire l'harmonie, n'engendrerait qu'un tissu froid et monotone, incapable

de donner à la vue de l'esprit comme à la vue du corps cette satisfaction qui naît de la beauté. Choisissez dans la nature la plus belle des choses créées, le cèdre ou la rose, le lion ou l'homme, et réduisez l'univers à cette chose unique indéfiniment multipliée, sans qu'il apparaisse nulle part dans ses traits la plus légère modification : je vous le demande, que deviendra la beauté, et par conséquent l'ordre de l'univers? Vous n'y rencontrerez même plus l'étendue, et l'on pourrait dire que la multiplicité s'y perdrait dans la foule insignifiante causée par une identique répétition. Le cèdre ou la rose vue quelque part, vous auriez tout vu, et l'immensité de la nature, tout en subsistant, ne serait plus qu'un obscur et imperceptible point. Mais la variété dans la similitude et la multiplicité n'achèvent pas encore la notion de l'ordre : il y manque le trait suprême, qui est l'unité. Il faut que tous les êtres dont se compose l'ensemble, à quelque distance qu'ils soient les uns des autres et malgré l'opposition de leur figure et de leur mouvement, se ramènent à une seule vie embrassée d'un seul coup d'œil. Il faut que le multiple soit un, que l'un soit multiple; que le multiple soit semblable et divers : semblable pour tendre à l'unité, divers pour y mieux tendre encore; car l'unité est la pénétration réciproque des êtres, et les êtres se pénètrent à la fois par leur similitude et leur diversité. « Nie-moi quelque chose, afin que nous soyons deux, » disait un ancien à son ami trop complaisant. « Accorde-moi quelque chose, afin que nous soyons un, » aurait pu répondre l'interlocuteur.

Tel est donc l'ordre : multiplicité, multitude, variété, unité. Qu'en conclure? me direz-vous. Ah! qu'en conclure? vous l'allez voir. La multiplicité est de sa nature indifférente à l'égalité ou à l'inégalité; elle subsiste aussi bien avec des êtres égaux qu'avec des êtres inégaux. La similitude, au contraire, appelle déjà l'inégalité : car elle est d'autant plus sensible, que certaines nuances interviennent entre les objets pour les distinguer. Mais, en admettant que des êtres semblables ne perdissent rien du mérite de leur similitude dans une égalité parfaite, il n'en est plus ainsi lorsqu'on ajoute à la notion de leurs rapports celle de leur variété. La variété suppose le plus et le moins, le grand et le petit, le vaste et le restreint, le ruisseau et l'Océan, l'abîme du néant et l'abîme de l'élévation. Quoi que vous fassiez par un effort de compensation impartiale, jamais le lierre n'égalera le chêne qu'il étreint de ses fragiles anneaux; jamais la mousse attachée aux flancs humides du rocher n'égalera l'oiseau brillant dont elle tapisse le nid; jamais l'herbe foulée aux pieds du pâtre n'égalera le lis qui bravait la pourpre de Tyr et de Salomon. La variété se rencontre jusque dans les êtres de même famille, et les nuances qu'elle y produit, sans détruire leur identité de nature, y causent pourtant de sensibles inégalités. Que sera-ce entre des êtres qui, n'ayant pas la même constitution, n'appartiennent pas à la même espèce? Et par là, Messieurs, vous comprenez déjà comment l'inégalité fait partie de la nature même de l'ordre; mais allez jusqu'au bout, considérez que l'unité, qui est

le caractère suprême et dernier de l'ordre, tient par son essence à l'idée de hiérarchie, puisque rien n'est ramené à l'un que par la subordination, et alors vous saurez tout ce qu'il entre d'inégalité dans une ordonnance de choses, quelle qu'elle soit. Sur quatre éléments de l'ordre, un seul, la multiplicité, est indifférent de soi à l'égalité ou à l'inégalité; les trois autres appellent l'inégalité dans une gradation croissante : la similitude un peu, la variété beaucoup, l'unité davantage encore. Telle est la loi.

Or Dieu, qui est l'ordre, ne peut faire que de l'ordre. Soit donc qu'il étende la main pour créer des mondes ou pour épancher des grâces, soit qu'il prenne le temps ou l'éternité pour l'orbite de ses bienfaits, il distribue la vie avec nombre, poids et mesure, nommant les anges après les séraphins, jetant les satellites autour de leurs soleils, élevant des monts sur les collines, conduisant les fleuves aux mers, élisant l'un de préférence à l'autre, faisant enfin de similitudes et de diversités innombrables un seul monde pour un seul Dieu. C'est son droit qui le permet, sa volonté qui l'ordonne, sa puissance qui l'exécute, sa raison qui le justifie; et l'univers, expression de tout ce qu'il dit, nous redit à la fois son droit, sa volonté, sa puissance et sa raison. Avouons donc hardiment avec saint Paul que Dieu a voulu l'inégalité des grâces par un dessein premier et principal, et disons avec lui : *Le vase demandera-t-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait de la sorte* (1)? Car tout vase, même celui qui a été

(1) Épître aux Romains, chap. IX, vers. 20.

préparé pour des usages d'ignominie, appartient à l'ordre général d'une maison, et y trouve avec sa place la gloire de l'utilité. Dans la maison de la grâce, d'ailleurs, tout vase est un instrument libre et méritoire, qui a le temps pour épreuve, l'éternité pour but, et qui peut, à force de vertu, rectifier sa prédestination originelle, et s'élever au plus haut degré de l'honneur final.

Mais remarquez un autre point de vue de l'inégalité prédestinée. L'ordre étant un par la pénétration réciproque des êtres qui le composent, ce qui est donné à l'un d'eux comme sa dotation personnelle appartient véritablement à tous. Si Dieu allume un astre au plus haut du firmament, c'est pour éclairer les mondes; il n'y a qu'un soleil, mais tous les yeux le voient, et la plus obscure planète, rejetée à l'extrémité du ciel, reçoit la lumière et la chaleur de l'astre privilégié. De même, parmi nous, si un homme s'élève et conduit son siècle, ce n'est pas en vue de sa gloire propre qu'il a été tiré de la multitude, mais en vue du peuple auquel il a été donné, et qui abrite sous son génie le cours las et incertain de sa destinée. L'instinct populaire ne s'y trompe pas; il salue dans le législateur qui lui rend les lois, ou dans le capitaine qui lui rend la victoire, le ministre de son salut, et il fait de l'élévation d'un seul homme la commune et solidaire élévation de tous. Quel peuple s'y est jamais mépris? Quel ostracisme n'a pas tôt ou tard ramené dans la patrie les os illustres, et élevé à leur mémoire des tombeaux aimés? L'histoire d'un peuple est celle de ses grands

hommes; il oublie tout, excepté eux, et, en se souvenant d'eux seuls, il est persuadé qu'il se souvient assez de lui-même. Combien plus en est-il ainsi dans l'ordre surnaturel, dans cet ordre où les législateurs sont des saints, les conquérants des apôtres, les citoyens des martyrs, et où l'abnégation de soi consomme les vertus qui s'épanchent sur tous! Est-ce que quand saint Paul tombait à Damas sous la foudre de sa conversion, Dieu entendait lui donner, dans une élection égoïste, la vérité, l'éloquence et le courage pour lui seul? Oh! non; l'Écriture nous le dit assez, Dieu l'envoyait aux nations, il en faisait le témoin universel de sa vie ressuscitée, le glaive étincelant de sa parole, l'homme du Juif, du Grec, du Romain, du barbare, et il se proposait de faire tomber sa tête après qu'elle aurait lui sur le monde dans un holocauste éternellement visible au genre humain. Saint Paul était un don du Ciel à l'humanité régénérée, sa grâce était la grâce de tous, sa prédestination la prédestination de son siècle et des siècles à venir. Aussi entendez-le lui-même vous parler de ce mystère, il vous dira dans son grand langage: *Dieu donne à chacun une manifestation de l'esprit pour l'utilité commune, à l'un la parole de sagesse par l'esprit, à l'autre la parole de science par le même esprit, à celui-là la grâce de foi dans le même esprit, à celui-ci la grâce de guérison dans l'esprit qui est un; puis les œuvres de vertus, le ministère de prophétie, le discernement des âmes, le don des langues, l'interprétation des discours: et c'est un même esprit qui opère tout cela, en se partageant*

entre tous comme il lui plaît (1). Et si vous lui en demandez plus expressément la raison, il vous dira: *Car de même que le corps est un dans une multitude de membres, et que la multiplicité des membres n'empêche pas l'unité du corps, ainsi est le Christ. Ainsi tous avons-nous été baptisés en un seul esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Gentils, soit esclaves, soit libres* (2). Vous l'entendez, il en appelle à l'unité et à la solidarité de l'Église pour justifier la différence d'effusion des grâces, et, comme il prévoit encore la plainte de l'égoïsme, qui se croira mal partagé, il ajoute immédiatement : *Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat?... S'il n'y avait qu'un membre, où serait le corps? Mais maintenant vous êtes plusieurs membres pour être un seul corps... Et ce corps c'est celui du Christ* (3).

Les dons de Dieu sont personnels dans le siége qui les porte, universels dans l'office qu'ils doivent remplir. Et c'est ce qui explique l'horreur que le genre humain eut toujours pour l'envie. Les hommes estiment l'orgueil; ils pensent voir dans une certaine fierté le signe d'une âme qui comprend son excellence et qui est prête aux plus grands services pour en défendre l'honneur. Je n'examine pas jusqu'à quel point ce sentiment est juste; je le constate seulement, pour vous faire remarquer que le monde,

(1) 1re Épître aux Corinthiens, chap. XII, vers. 7 et suiv.
(2) *Ibid.*, vers. 12 et 13.
(3) *Ibid.*, vers. 17, 19, 20, 27.

qui estime l'orgueil, méprise l'envie, cette fille pourtant naturelle de l'orgueil. C'est que l'envie, au lieu de chercher sa gloire dans ses propres dons, veut s'élever par la haine et l'abaissement des dons d'autrui : mouvement injuste, égoïste, étroit, qui, dans la spoliation d'un homme, aurait pour terme la spoliation du genre humain. L'envie est la conspiration d'un seul contre la grandeur de tous; et tous le sentent, tous comprennent qu'elle hait la lumière parce qu'elle n'est pas la lumière, semblable à un aveugle qui tenterait de monter au firmament pour en arracher le soleil. De quelle excuse peut se voiler une passion aussi insensée? de quelle vertu peut-elle se couvrir? C'est donc justement qu'elle tombe sous le mépris de tous; mais ce mépris nous prouve que l'inégalité dans le partage des dons est une loi naturelle, équitable, utile à tous, digne à la fois de l'homme, du monde et de leur auteur.

Cependant, Messieurs, nous sommes loin encore d'avoir expliqué le mystère de la diversité dans la prédestination des grâces. On conçoit bien que l'ordre, considéré en général, exige cette diversité: mais pourquoi est-ce l'un qui en reçoit le bénéfice, et l'autre qui en subit la défaveur? Dieu veut l'inégalité, j'y consens; elle est nécessaire, soit: mais il n'est pas nécessaire que ce soit l'un plutôt que l'autre à qui profite le choix divin. Saint Jean pouvait, comme saint Pierre, être appelé à la fonction privilégiée de chef de l'Église; il pouvait, comme lui, au lieu d'être surnommé *fils du tonnerre,* prendre le nom de *Céphas,* et s'entendre dire : *Tu es Pierre,*

et sur cette pierre je bâtirai mon Église. Pourquoi l'un fut-il élu de préférence à l'autre? Ici, Messieurs, nous touchons aux dernières profondeurs de la théologie et de la destinée, et force nous est de remonter à l'origine des choses.

Adam, je vous l'ai dit autrefois, était le principe et le représentant unique de sa postérité; il contenait dans sa vie la vie de tous, dans sa science la science de tous, dans son innocence et sa beauté l'innocence et la beauté de tous : le genre humain avait reçu en lui une mesure égale de biens, et, père impartial autant qu'universel, il était chargé d'en ouvrir la source sur toutes les générations par un épanchement qui devait suivre la loi du mérite à chaque degré. Comme une eau sortie du même bassin, au pied des monts, s'en va selon la pente des terres et se divise en mille rameaux, ainsi le don primordial fait aux hommes dans la personne de leur père commun devait se distribuer à sa race tel qu'il avait été primitivement dispensé, et ne souffrir d'altération que par la libre activité de ses dépositaires successifs. Et cela était vrai des dons de la grâce aussi bien que des dons de la nature. Car Adam était à la fois le principe de la vie naturelle et de la vie surnaturelle de ses descendants; il était homme et sacrement tout ensemble : comme homme il devait transmettre la vie humaine selon les lois de la génération extérieure; comme sacrement, il devait transmettre la vie divine selon les lois d'une génération plus profonde cachée à tous les regards. Et dans l'un et l'autre cas Dieu n'intervenait que pour protéger la

libre communication de ce double capital primitif. Il laissait faire l'homme, parce que l'homme était roi, pontife, investi souverainement de la confiance de son créateur. L'action élective de la Providence ne devait paraître qu'en second lieu, lorsque chaque homme, ayant reçu le capital adamique dans son intégrité, eût surajouté à ce trésor de nature et de grâce l'effet de son travail personnel et de sa propre vertu. Alors Dieu eût élevé les uns de préférence aux autres, selon la proportion de leurs mérites, et la hiérarchie se fût manifestée dans le monde comme un surcroît de perfection dû au concours de l'homme en Dieu.

Cet ordre sublime, le péché le brisa. Adam, devenu prévaricateur, perdit dans sa personne le dépôt de la grâce qui lui avait été confié comme son trésor et celui de sa race. Il cessa d'être le principe de la vie surnaturelle, pour ne plus garder dans son sein entr'ouvert et dévasté que le flot corrompu de la vie de nature. Dans cet état de mutilation, nous ne recevons pas de lui le capital uniforme et plein qui devait être pour nous le point de départ de notre libre activité; nous venons au monde sans la grâce, sans même en posséder un débris, pauvres et nus sous ce rapport, comme des naufragés qui abordent un rivage inconnu d'eux. Ce qui nous reste de notre premier père, c'est une nature infirme, infirme en tous, mais de plus sillonnée des diversités qu'elle recueille en passant à travers les siècles et les générations. Chacun de nos mille ancêtres a laissé une cicatrice bonne ou mauvaise sur la substance qui

nous arrive par ces longs détours de la vie héréditaire, et, victimes de leurs fautes comme bénéficiaires de leurs mérites, nous naissons plus ou moins pauvres, plus ou moins dénués de dispositions heureuses, selon les branches qui nous ont portés. L'avénement de l'âme dans la chair ne change en rien ces hasards de notre naissance; car, en vertu des lois qui l'unissent au corps, elle en subit elle-même la physionomie, et y contracte, avec la souillure commune du péché originel, les nuances particulières qui s'y ajoutent par la diversité des filiations. Bien mieux, dans la doctrine de saint Thomas d'Aquin, Dieu imprime à l'âme une prédisposition analogue à celle qui doit la recevoir, afin que l'harmonie de son alliance soit plus parfaite, et que la similitude du fils au père, qui appartient à l'essence de la paternité, obtienne une plus entière réalisation (1). Ainsi l'homme naît différent de l'homme quant aux qualités naturelles, non par la volonté arbitraire de Dieu, mais par l'effet des lois générales qui président à la transmission de la vie, dont la source est plus ou moins corrompue, plus ou moins purifiée par le mérite et le démérite de nos aïeux. Je ne veux pas dire que Dieu s'interdise à jamais d'intervenir dans la dispensation de cet ordre de qualités; mais s'il le fait, c'est par exception pour quelque grand dessein.

(1) *Manifestum est enim quod quanto corpus est melius dispositum, tanto meliorem sortitur animam.* (Somme, 1re partie question 85, art. 7.)

Cela posé, Messieurs, nous nous rendons compte de la distribution des inégalités de la nature : mais le mystère n'est point éclairci quant à la distribution des inégalités de la grâce. Dirons-nous que Dieu proportionne les unes aux autres, et que de même qu'il destine une âme plus parfaite à un corps plus parfait, selon la doctrine de saint Thomas d'Aquin, il envoie aussi une grâce plus abondante à l'âme qui est le mieux douée d'intelligence, d'énergie et de native beauté? Ç'a été la pensée de ce fameux hérésiarque, Pélage, et de ses sectateurs, en y ajoutant que le don naturel entraîne la collation du don surnaturel par l'effet d'un mérite déterminant. L'Église a condamné Pélage. En effet, comment une qualité humaine reçue de nos ancêtres, même en invoquant le principe de la solidarité, pourrait-elle avoir un droit de justice à l'éternelle possession de Dieu renfermée en germe dans le don de la grâce? Quel rapport de proportion existe-t-il entre l'humain et le divin, le fini et l'infini? Aucun. Un homme naît : il est d'un sang généreux; son intelligence embrassera un jour avec facilité tous les objets de la spéculation scientifique; il écrira heureusement, il parlera avec éloquence; son cœur aura du feu, de la pitié, de la tendresse; la vertu s'y ouvrira de grands chemins. J'admire cette magnifique dotation d'un homme : mais qu'est-ce que cela fait pour recevoir du Christ une meilleure part? Est-ce que Jésus-Christ est mort plus particulièrement au Calvaire pour les enfants de famille et les gens d'esprit? Est-ce qu'il a réservé une goutte de son sang pour les privilégiés

de la nature? Non, il est mort pour tous, en présence de l'indignité de tous. Il a vu au pied de sa croix le grand et le petit, le pauvre et le riche, le poëte et l'idiot, le cœur ardent et le cœur insensible; et tous il les a vus pécheurs, tous il les a vus condamnés, tous il les a vus sans droit qu'à sa colère et à son abandon. C'est cette misère universelle qui a ouvert ses deux bras à droite et à gauche, et qui, arrachant de sa poitrine sa vie cruellement et surabondamment versée, lui a fait dire à tous : Buvez gratuitement !

Si l'ordre primitif, qui était l'ordre d'innocence, avait persévéré, l'homme, venant au monde avec la grâce, eût pu mériter immédiatement et donner lieu à une préférence de justice et de raison. Mais il vient au monde sans la grâce, et de plus avec le péché, deux fois impropre au royaume de Dieu. Comment Dieu discernerait-il en lui une cause de préférence? Et cependant il faut un choix, puisqu'il faut un ordre. Qui est-ce qui le fera? Qui est-ce qui marquera leur place à ces êtres dégradés, et leur distribuant la vie divine avec mesure, préparera dans cette première et libérale effusion l'éternelle harmonie de la cité de Dieu? Manifestement ce ne peut être que Dieu. Quand un architecte a devant lui des matériaux également impropres à se placer dans le fondement ou dans le couronnement de l'édifice qu'il se propose d'élever, il ne cherche pas en eux le motif d'un choix qui ne s'y trouve point, il le tire de sa souveraine volonté : il prend ceux qu'il lui plaît, à droite, à gauche, au centre, et si vous lui demandez

la raison qui le détermine, il ne vous comprendra même pas. Ce qui le détermine, c'est qu'il faut bâtir: et ainsi en est-il de Dieu bâtissant la Jérusalem céleste, avec cette différence que les pierres qu'il emploie sont des pierres vivantes, des pierres douées d'action et de liberté, qui ne sont définitivement placées qu'après avoir accepté leur élection et transfiguré par leur concours la forme primitive qui leur avait été donnée sans leur vouloir. La cité de Dieu ne se construit qu'une fois, dans le ciel; mais elle se construit avec des matériaux qui se préparent ici-bas, et leur préparation finale est le résultat logique autant que mystérieux du double travail de la grâce et de la liberté. La grâce commence, la grâce choisit, la grâce prévoit et pourvoit; mais la liberté accepte, confirme, infirme, étend, détruit, et, toujours inséparable de l'impulsion divine, elle met pourtant son sceau propre à l'œuvre commune de l'éternelle édification.

En vous disant, Messieurs, que l'inégalité des grâces, dans son origine première, dépend de la volonté de Dieu, et n'a point dans les dons naturels son principe et son régulateur, je ne veux pas dire que la nature soit absolument étrangère à l'œuvre compliquée de notre prédestination. Il est loin d'en être ainsi. Car, en premier lieu, les dispositions innées favorisent ou contrarient plus ou moins l'influence de la grâce, selon leur degré de perfection morale, et il résulte de cette rencontre différemment heureuse un véritable élément de diversités dans le succès de la lutte entre l'âme et Dieu. Il est des

cœurs naturellement simples et droits, qui ne cherchent point à se tromper; l'Évangile répond à leur droiture par la sienne, à leur simplicité par son accent. Ils en discernent au goût la vérité, et chacune de ses paroles rend à leur oreille un son qui les persuade avant de les avoir convaincus. On pourrait dire qu'ils sont nés chrétiens. D'autres, plus habiles qu'ingénus, n'ont rien dans leur intelligence qui sympathise avec l'œuvre du Christ; ils pensent aisément que l'Évangile est un livre assez mal conçu, et plus mal encore exécuté. Ceux-là ont plus d'âme que de passions; ils entendent le sacrifice de Jésus-Christ par leurs entrailles, et ils n'ont que de faibles efforts à tenter pour asservir leurs sens à la loi de l'immolation. Ceux-ci ont des reins où le vice roule du feu, et la foi elle-même, la foi la plus sincère et la plus généreuse, tout en leur donnant la science de la pureté, leur laisse par derrière l'horreur d'affreux combats. Je pourrais étendre ces oppositions, Messieurs; mais leur nombre ne vous apprendrait rien que vous ne sachiez. Il est manifeste que le corps, selon sa température organique, altère plus ou moins les facultés de l'âme, et que le corps et l'âme ensemble, selon la perfection de la personnalité qu'ils constituent, opposent à l'action divine une résistance plus ou moins facile à surmonter. La même grâce peut donc, en tombant sur deux vases diversement préparés, y produire des résultats inégaux, et en ce cas l'inégalité ne vient pas de Dieu, mais de l'homme.

Gardez-vous de croire cependant que ce soit là

une règle générale. Comme il n'y a pas de proportion entre la nature et la grâce, il arrive qu'un homme de bien selon le monde éprouve à l'égard du christianisme de singuliers éloignements, et qu'un scélérat ou une femme perdue se sentent attirés vers lui jusqu'à devenir des saints. Dieu se plaît, par ces exemples, à confondre tout l'art du raisonnement dans son application aux préférences divines, et à nous prouver que l'élection d'en haut ne dépend pas de motifs qui soient toujours à notre portée.

Toutefois, Messieurs, on peut expliquer, en bien des cas, ces anomalies apparentes de la distribution des grâces. Car, bien que nul n'ait un droit natif à une plus grande part dans l'héritage divin, et que les dispositions naturelles les plus heureuses n'entraînent pas nécessairement une correspondance sympathique aux mouvements de l'ordre surnaturel, cependant il est prouvé par l'Écriture que certaines situations de l'homme et certains goût de l'âme touchent le cœur de Dieu, qui leur a destiné gratuitement des secours plus étendus. Ainsi Jésus-Christ disait, en voyant l'incrédulité des pharisiens et la foi du peuple en sa parole : *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, et de ce que vous les avez révélées aux petits* (1). Les petits, les pauvres, les simples, les ignorants, on le voit par l'expérience comme par

(1) Saint Matthieu, chap. II, vers. 25.

l'Écriture, ont une part plus abondante au mystère de Jésus-Christ, non-seulement parce qu'ils ont moins reçu du côté de la terre, mais surtout parce qu'ils n'opposent point à la vérité la conjuration de l'orgueil et l'idolâtrie de la raison. Ils savent qu'ils sont peu et qu'ils ignorent beaucoup; leur pente est de s'en rapporter à la vertu, qui leur a fait du bien; et s'ils se détournent quelquefois de ce sentier où Dieu les illumine, c'est par l'effet d'une dépravation qui vient de plus haut qu'eux, et qui démolit avec perversité dans leur âme sa naturelle construction. Le sage, au contraire, puise dans sa science une vanité qui le détourne de la foi; il s'imagine être le créateur de ses pensées, l'astre de son intelligence, la mesure du monde et de Dieu; et s'il rencontre en de si vastes sujets une ombre qui l'arrête, il s'en prend à la vérité plutôt qu'à son esprit, et se transforme en puéril contempteur des lois qu'il n'entend pas. Dieu hait et méprise ce pygmée, qui le juge et le rejette; il se plaît à confondre ses desseins, à troubler ses notions, à en faire le jouet d'une historique crédulité, un monument de folie, à moins qu'un jour le doute de tout ne le ramène au doute de lui-même, et qu'un rayon d'humilité ne lui rende le Dieu des simples et des petits. C'est là, Messieurs, ce qui explique ce que je vous disais tout à l'heure des hommes de bien selon le monde, qui demeurent éloignés du christianisme pendant que des scélérats et des femmes perdues y entrent à pleines voiles : ceux-ci se méprisent, ceux-là s'estiment, et les uns et les autres accomplissent, mais diversement, la

parole de l'Écriture : *Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles* (1).

Vous le voyez donc, entre l'action de la justice déterminée par le mérite, et l'action de la bonté pure qui n'est déterminée que par elle-même, il existe en Dieu un troisième ordre d'actions qui a la convenance pour mobile. C'est le *quod decet* des anciens. Il joue dans toutes les œuvres divines un rôle considérable, qu'il importait de vous signaler. De ce que Dieu n'a pas promis et ne doit rien, il ne s'ensuit pas que ses dons n'aient plus d'autre règle que l'arbitraire. La convenance lui indique des solutions, et si vous me demandez ce qu'elle est, je vous répondrai qu'elle est la nuance entre la justice et la bonté. La justice suppose un droit, la bonté un don gratuit, la convenance une raison de faire qui n'est pas encore un titre. Le plus fréquent et le plus sensible exemple que nous en ayons dans la matière qui nous occupe, est l'application du mérite des aïeux à leur postérité.

Si l'on s'en tient à la rigueur du droit, le mérite surnaturel n'est pas réversible sur autrui, puisque la grâce dont il est le résultat n'est pas transmissible par voie d'hérédité. Le sang, la forme, la vie, les aptitudes naturelles passent des pères aux enfants, et ainsi des dispositions plus ou moins heureuses pour l'ordre surnaturel, mais non pas l'ordre surnaturel lui-même dans sa substance et son action. Néanmoins, à cause de l'unité morale qui rat-

(1) Saint Jacques, chap. IV, vers. 6.

tache les ancêtres à leur descendance, Dieu tient compte aux générations de ce qu'ont été dans la grâce celles qui les ont précédées et produites, même à de longs intervalles de temps. Il reconnaît Abraham dans Isaac, Isaac et Abraham dans Jacob; il se rappelle, en voyant le petit-fils, ce qu'a fait pour lui l'aïeul, et lorsque la mémoire des hommes est impuissante à retrouver loin d'elle les traces du passé, celle de Dieu y discerne encore des motifs de disgrâce et surtout de faveur, selon qu'il le disait au Sinaï, dans ces paroles fameuses : *Je suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux, visitant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième génération de ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde jusqu'à la millième génération de ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements* (1). C'est pourquoi les patriarches tenaient à si grand prix la bénédiction de leurs pères, convaincus de son efficacité sur le cœur de Dieu, jusque-là qu'en la donnant d'une manière inégale ils plaçaient dans des rangs divers de grâce leur postérité.

Nous sommes tous, Messieurs, sous cette loi de la solidarité surnaturelle, et, bien qu'elle n'ait pas pour base un droit strict, cependant elle est d'une application continuelle et considérable dans le gouvernement de la Providence, comme on le voit à chaque page des livres saints. Nos pères ont travaillé pour nous dans les deux ordres, l'ordre du temps et celui de l'éternité; ils ont, au ciel et sur la terre, tracé le

(1) Exode, chap. xx, vers. 5 et 6.

sillon de nos voies, et nous rencontrons, en y marchant, les plantes amères ou les plantes fécondes qu'ils y ont semées pour nous. Nous sommes héritiers de la grâce comme héritiers du sang, quoique à des titres divers, et ce qu'ont été pour nous nos ancêtres, nous le serons à notre tour pour les générations qui sortiront de la nôtre. Nous leur lèguerons un trésor de bien ou de mal, qui leur aplanira le chemin du ciel, ou le leur rendra plus difficile et plus strict. Et à cette occasion, Messieurs, permettez-moi de donner un conseil à ceux d'entre vous qui n'ont pas encore enchaîné dans les liens du mariage leur première liberté. Qu'ils sachent bien que s'allier à une famille c'est s'allier à des bénédictions ou à des malédictions, et que la dot véritable n'est pas celle que l'officier public constate sur le papier. La dot véritable, Dieu seul la connaît. Mais, à un certain degré, par la mémoire des hommes, vous pouvez la connaître aussi. Cherchez donc non pas l'or visible, mais l'or invisible; demandez-vous si le sang qui va se mêler au vôtre contient des traditions de vertus humaines et divines, s'il s'est longtemps purifié dans les sacrifices du devoir, si la main que vous allez recevoir s'est jointe à l'autre main pour invoquer Dieu, si les genoux qui vont se ployer devant l'autel avec les vôtres sont accoutumés et heureux de s'humilier ainsi. Demandez-vous si l'âme est riche de Dieu. Remontez aussi haut que possible dans son histoire héréditaire, afin que tous les rameaux en étant explorés comme une mine où votre destinée prendra ses racines en arrière de vous, vous sachiez ce que pèse

devant Dieu cette génération qui vous était étrangère et qui va se joindre à la vôtre pour n'en faire qu'une seule à votre postérité. Si l'auréole de la sainteté y manque visiblement, fuyez à l'autre pôle, quand même on vous apporterait tous les trésors du monde, et ne confondez pas dans une alliance adultère de longues bénédictions avec de longues malédictions. Hélas! si tant de gémissements plus forts que la pudeur s'élèvent du sein des familles, c'est qu'en les formant un jour on avait compté la dot de la terre sans compter la dot du ciel.

Le premier phénomène de la grâce considérée dans sa distribution visible, c'est l'inégalité; le second, que je dois vous expliquer aussi, c'est le progrès.

Notre vie s'ouvre par un état sourd, irresponsable, où la grâce aussi bien que la raison semble dormir dans les langes de notre berceau. Nous n'avons que des germes en nous, et nous-mêmes nous ne sommes qu'un germe dont l'activité cachée se développe lentement sous l'inspiration des deux mondes auxquels notre âme appartient. Enfin, après de longues préparations, l'âge d'homme s'inaugure en nous par une secousse; notre pied frappe la terre comme le cheval qui vient de connaître sa force, et nous nous précipitons dans le mystère du bien et du mal avec la plénitude de l'instinct et de la liberté. A ce moment, le premier de notre course, nous nous trouvons munis d'une grâce que j'appellerai la grâce de possibilité, c'est-à-dire que le péché poursuit notre jeunesse de la sienne avec une ferveur qui

nous laisse juste la stricte puissance de lui désobéir. Tout jeune homme l'éprouve; tous, enfants de cet âge, vous avez connu votre faiblesse contre une passion sanglante qui touche à ce qu'il y a de plus doux et à ce qu'il y a de plus vil : à ce qu'il y a de plus doux, parce qu'elle se rattache aux affections du cœur; à ce qu'il y a de plus vil, parce qu'elle tombe naturellement dans la fange extérieure des voluptés. C'est là votre blessure. Elle est grande et profonde, et si la grâce vous est donnée pour en cicatriser les charmes, c'est une grâce jeune comme vous, qui n'a point encore mûri dans les combats du bien. Elle vous parle, elle vous touche, elle vous fait libres; mais parce qu'elle n'est qu'une première et virginale émanation de la bonté divine, parce que vous ne lui avez point imprimé par une longue correspondance le caractère de la vertu, elle n'apporte à votre aide que l'action sobrement efficace dont vous avez besoin pour être capable de résister.

Ah! pleurez votre âge, mais n'en désespérez pas. Évitez surtout une erreur, ne vous dites pas : J'aimerai Dieu et je le servirai plus tard; je l'aimerai et le servirai quand la passion des sens sera refroidie dans mon sein frémissant. Car vous attendriez en vain cette heure de paix; elle ne vient pas toute seule et du simple cours des années. Le temps ne fortifie dans les êtres que ce qu'il y trouve, et s'il y trouve le vice, il le scelle de jour en jour d'un sceau plus pesant. Ne vous figurez pas que le vieillard respire sous ses cheveux blancs le calme d'une tempérance qui lui soit comme innée : cela est vrai de

l'homme qui a combattu ses passions dès l'aurore de sa liberté, et qui leur a fait prendre vers le ciel une route d'autant plus sûre qu'elle coûtait plus d'efforts. Mais l'homme qui a lâchement abandonné les rênes de son âme, qui a compté sur l'âge, et non sur la vertu, celui-là ne reçoit de la vieillesse que l'opprobre au lieu du secours. Les ressorts de sa volonté, détendus par une longue déshabitude de l'empire, sont impuissants à le gouverner, et son intelligence, corrompue par les images séculaires de la volupté, suscite de ses os une fumée qui l'enivre, et ne lui permet pas même de demander au sommeil la pureté que lui refuse le jour. Ne tournez donc point vos espérances vers le temps : le temps ne vous amènera que la maturité de vos vices ou de vos vertus. Commencez en vous, dès cette heure, le règne des choses que vous aimez, le règne du bien, si c'est le bien qui a vraiment votre amour. Ce règne vous coûtera. La lutte est le caractère de l'âge spirituel où vous vous trouvez, mais une lutte féconde où chaque victoire vous affermira dans la puissance de vaincre, et enfoncera l'ancre de vos destinées dans le sol de l'éternité.

C'est un grand moment que celui où l'âme reçoit enfin de Dieu la récompense des longs efforts de sa jeunesse, et où la grâce d'équilibre succède à la simple grâce de possibilité. En ce nouvel état, la passion se fait sentir encore, elle pousse contre nous la pointe ancienne et trop connue de son triste aiguillon ; mais elle rencontre une chair lentement purifiée par la vertu, des os pleins d'honneur, une

mémoire que Dieu remplit, un temple où l'Esprit-Saint réside comme en un lieu depuis longtemps familier, et ainsi, malgré la force vivante encore des penchants corrompus, le chrétien pressent son empire définitif, et il peut déjà s'écrier avec saint Paul dans la vérité de sa joie : *Pour nous, la face découverte, regardant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés avec lui en une même image, et nous allons de la clarté à la clarté par le souffle de Dieu* (1).

Encore n'est-ce point là que s'arrête le progrès de la grâce, en ceux du moins qui vont jusqu'au bout de leur élection, et qui, fidèles au temps de l'équilibre, comme ils l'avaient été au temps de la simple possibilité, recueillent de leur patience les trésors derniers d'une vieillesse divine. Alors tombent en ces bienheureux les ombres qui leur restaient de la vie; leurs yeux ouverts voient les vérités de la foi dans des larmes douces et étincelantes ; ils ne peuvent plus ni regretter, ni se plaindre, ni maudire, tant le monde avec ses amertumes a passé de leur cœur, et au lieu de cette jeunesse troublée qui les a autrefois et si longtemps bercés dans ses périls, il leur monte du plus profond de l'âme une jeunesse pure, ingénue, stable, qui leur est un crépuscule de l'éternelle jeunesse de Dieu. Je dirais qu'ils n'ont plus de vertu, parce qu'ils n'ont plus d'efforts, et que l'amour coule en eux d'une source où toute peine s'étanche et s'évanouit. Cherchez-vous quelque part

(1) Épître IIe aux Corinthiens, chap. IX, vers. 18.

des restes de leurs passions? Ce ne sont plus que des débris impuissants et dispersés, des vaincus qui baisent la main de leur maître, et on pourrait dire d'eux, en voyant leur respect, ce que le poëte disait des meurtriers de Coligny :

Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

Tels sommes-nous, Messieurs, lorsque, après avoir fait un heureux usage de la grâce de possibilité et de la grâce d'équilibre, nous obtenons de Dieu par notre fidélité la grâce de surabondance, qui termine ici-bas le cycle du progrès divin.

Ce cycle accomplit ses phases avec plus ou moins de rapidité, et le point de départ aussi bien que le cours en est infiniment divers, selon que Dieu donne et que l'homme correspond. Quelques-uns ne franchissent jamais l'âge de possibilité; d'autres n'atteignent qu'à l'âge d'équilibre ; ceux-ci vont plus vite, ceux-là plus lentement, Mais, en tous, dès que le temps se rencontre avec la grâce, la loi du progrès se manifeste et produit ses résultats.

Quelle en est la raison? Il est aisé de la dire, Messieurs, et je la dirai d'un mot; de même que l'inégalité est un élément de l'ordre, le progrès est un élément de la perfection. En effet, c'est Dieu qui est la perfection, et tout être, étant éloigné de Dieu jusqu'à l'infini, se trouve par conséquent à une infinie distance de la perfection. Veut-il y tendre, comme c'est son droit et son devoir, il faut nécessairement qu'il

y monte par degrés, et chaque pas qu'il fait sur cette route, ajoutant quelque chose à son mérite comme à sa vertu, détermine en lui ce mouvement d'ascension qui est appelé dans toutes les langues du nom de progrès. On pourrait concevoir un passage brusque du mal au bien, du bien au mieux, et que l'homme arrivât d'un seul coup au terme de son avancement spirituel. Mais quoiqu'il y ait, en effet, des exemples de conversion subite, du moins en apparence, il n'y en a pas d'âmes arrivées dès le premier jour à l'apogée de leur sanctification, et n'ayant plus qu'à se répéter elle-même dans le cercle monotone d'une vertu circonscrite fatalement. Pourquoi ne s'élèveraient-elles pas plus haut encore? Est-ce qu'elles ont atteint la mesure de plénitude qui est en Dieu, leur modèle et l'auteur de leur vocation? Non, sans doute: à quelque point qu'elles soient parvenues, toujours elles entendent à leur oreille la parole du maître : *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait* (1). Et cette autre parole : *Que celui qui est juste se justifie encore; que celui qui est saint se sanctifie encore* (2). Lors même donc qu'une intelligence recevrait du ciel une effusion de grâce plus grande que celle des apôtres et des martyrs, lors même qu'elle naîtrait en état de sainteté, elle serait encore soumise à la loi du progrès, parce qu'elle aurait toujours pour type et pour terme l'excellence infinie de Dieu.

(1) Saint Matthieu, chap. v, vers. 48.
(2) Apocalypse, chap. xxii, vers. 11.

De plus, il est vrai que le progrès, dans son cours ordinaire, s'accomplit lentement et par degrés. La grâce, comme la nature, *ne fait rien par saut;* de même que la plante croît d'un mouvement insensible, que le fruit se colore et se mûrit avec patience, que l'heure marche d'un pas égal sur le cadran, la grâce et la vertu se bâtissent dans l'âme une maison qui n'est pas l'œuvre d'un moment, mais le travail quotidien de l'éternité. La raison en est que Dieu seul, à cause de sa toute-puissance, peut agir sur tous les points à la fois, et créer instantanément quelque chose de parfait; la créature, bornée par son essence, fait un pas après un autre, et noue une maille à la suite d'une maille, et soit ouvrier, soit voyageur, ne remplit son espace et son œuvre que par des efforts consécutifs. Sans doute, il lui arrive des jours singuliers, de rapides illuminations et de sublimes emportements; mais ce n'est là qu'une grâce d'exception; et encore est-elle ordinairement le fruit d'une force qui s'est lentement amassée au fond du vase, entre l'homme et Dieu.

La loi du progrès, et la loi de l'inégalité, dérivées elles-mêmes des lois fondamentales du gouvernement divin, résument les procédés de Dieu à l'égard des âmes, et en expliquent le droit, la convenance et la bonté. Car l'inégalité est un élément nécessaire de l'ordre, et le progrès un élément nécessaire de la perfection. Or que peut vouloir Dieu en toutes choses, sinon l'ordre et la perfection? Remarquez même que, par une rencontre métaphysique admirable, le progrès renferme dans sa nature une compensation de

l'inégalité. Tel qui a moins reçu peut, à l'aide du progrès, s'élever plus haut que l'homme qui a reçu davantage, et nous en avons souvent la preuve dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre surnaturel. Un homme vient au monde riche, puissant, héritier d'un grand nom ; un autre y entre à la même heure pauvre et méprisé. C'est la loi d'inégalité qui se manifeste : mais laissez faire au temps. Bientôt l'enfant de la fortune s'oublie dans la fascination de sa naissance ; il végète entre la mollesse et l'adulation, incapable d'appliquer son esprit à de mâles études et son âme à de généreux mouvements. Il se laisse conduire au flot des puérilités de chaque jour, aux caresses de ses proches, aux empressements de ses serviteurs, à l'abondance trompeuse d'une vie qui ne lui coûte rien dans le présent et ne le menace de rien pour l'avenir ; peu à peu sa personnalité s'énerve, et le fils des vieux héros n'est tout au plus qu'un homme aimable, et encore aimable aux yeux qui ne cherchent point la vertu dans la beauté. Le pauvre, au contraire, connaît de bonne heure sa faiblesse et ses besoins ; il apprend des rudes années de son père le sort que la Providence lui a fait, et si la foi le préserve de l'envie, comme la nécessité le préserve du repos, il accoutume son cœur aux fermes pensées, son esprit aux sévères cultes, et son travail à la préparation persévérante d'un meilleur avenir. Il en voit le jour enfin, et son élévation occupe, dans les pages inconnues où la Providence écrit, la place demeurée vide par l'absence volontaire du fils d'Annibal ou du fils de Scipion. Ainsi en est-il dans

l'ordre surnaturel : une petite grâce fructifie dans une âme peu favorisée, tandis que des dons merveilleux s'éteignent au fond d'une âme ingrate, trompée par la grandeur même de son élection.

Laissons donc là, Messieurs, nos plaintes contre le gouvernement de la Providence. Tous nous avons reçu de Dieu le germe de la vie éternelle et des secours suffisants pour la développer en nous. Les grâces plus précieuses données à d'autres appartiennent à toute l'Église, et retombent par conséquent dans notre propre part, comme notre propre part retourne dans le trésor commun pour y servir à l'édification de la cité permanente des anges et des saints. Nous pouvons d'ailleurs par une coopération plus généreuse accroître avec nos mérites et nos vertus l'effusion de la grâce elle-même, et nous susciter ainsi une seconde et meilleure prédestination. Le royaume de Dieu n'est pas le royaume de l'envie, mais celui de la charité, et la charité y résout dans la communion toutes les querelles de partage et de préséance. Prenons-nous tels que nous sommes et au point où nous sommes, non pour nous plaindre, mais pour avancer dans le bon usage des dons de Dieu. Vous qui êtes au premier degré de l'action divine, au degré où elle ne communique encore à l'âme que la simple possibilité d'opérer le bien surnaturel, ne vous désespérez pas du terrible empire de vos passions; combattez-les avec la certitude de les dompter un jour, et méprisez jusqu'à vos défaites, comme les Romains méprisaient les victoires d'Annibal. Annibal fut seize ans devant Rome, au pied

du temple de Jupiter Latial, insultant de son doigt et de son regard cette magnifique plaine du Latium qui avait donné naissance au peuple romain. Mais après seize ans de cette domination superbe, Rome un jour prit un enfant par la main, le mit sur un vaisseau, et lui ordonna de faire tomber Carthage : Carthage tomba, et Rome, tant qu'elle fut Rome, ne revit plus jamais la fumée de l'ennemi. Êtes-vous à l'âge de l'équilibre entre le bien et le mal, à l'âge de la station, n'y restez pas : la véritable station c'est Dieu. Tant que vous n'y êtes point parvenu, ne vous arrêtez point, ne vous dites pas : Je suis mûr et parfait. Quand vous serez mûr et parfait, l'éternité le saura, et l'éternité vous le dira par la mort. Que si la grâce de surabondance opère en vous, si vos passions se taisent devant vos vertus, si vous goûtez déjà dans votre âme quelque chose de la tranquillité du ciel, oh! alors ouvrez-vous comme un fruit qui n'a plus qu'à se donner, et versez dans les autres le baume inépuisable de l'éternelle vie. Mais devenez humble, car l'humilité est la gardienne des dons de Dieu. Une femme célèbre a dit que *la gloire fait la nuance entre le ciel et la terre.* Elle se trompait : c'est l'humilité qui fait la nuance entre le ciel et la terre.

———

SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA DISTRIBUTION DES GRACES A L'HUMANITÉ DANS LE GOUVERNEMENT DIVIN

—

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Vous pouvez me dire : Vous avez justifié le gouvernement de la Providence en ce qui concerne les âmes obscurément prises une à une; mais toute âme au fond est un mystère, ce qui s'y passe est douteux, inconnu, et n'a ni la certitude ni la clarté nécessaires pour expliquer pleinement la conduite de Dieu. Par bonheur, Dieu agit autre part; il agit à découvert, à la face du soleil, dans l'histoire authentique de l'humanité : c'est là que nous l'appelons à comparaître, et qu'il faut entendre sa justification. Or si nous considérons les annales humaines au point de

vue de la Providence, qu'y voyons-nous? Dieu, dit-on, veut sauver tous les hommes; il le veut comme un Dieu veut ce qu'il veut, avec une puissance et une sagesse souveraine mise au service d'une souveraine bonté. Il le veut du commencement à la fin, hier, aujourd'hui, demain, toujours, et par conséquent il a dû préparer à cette race qu'il a bénie sans exception des moyens universels et permanents de salut. Est-ce là ce que nous voyons? Nous voyons, au contraire, le genre humain abandonné pendant des siècles aux hasards de sa perversité. Mille ans se passent : où est le Christ sauveur? où est ce sang promis au monde, et qui dans un mystère de justice, d'amour et de liberté, doit, vous nous l'avez dit, laver de sa souillure originelle la malheureuse postérité d'Adam? Rien ne paraît. Mille ans se passent encore : où est le Christ? où est le sang réparateur? où est le salut? Le genre humain se précipite dans une corruption qui n'a plus de remède; des cultes infâmes y déshonorent l'idée de Dieu, et font de ses autels une école de débauche consacrée par la piété; des tyrannies dignes de pareils cultes inaugurent leur règne contre le droit et le bon sens, et l'univers semble une proie livrée au triple démon de la folie, de la servitude et de l'impudicité. Cependant silence au ciel, silence sur la terre, silence de quarante siècles : rien de Dieu, sinon je ne sais quels faits obscurs qui se montrent, dit-on, dans un coin prédestiné du monde, à une famille privilégiée, et quelle famille encore! Qu'est-ce que ces Juifs où se concentre le

regard de Dieu, et où il oublie le genre humain? Voilà l'histoire de la Providence pendant quatre mille ans : ô vengeur de Dieu, de ses lois, de son gouvernement, qu'en pensez-vous? qu'en dites-vous?

Messieurs, je l'avoue, quiconque veut sauver doit pourvoir au salut de ceux qu'il veut sauver. Il faut donc, puisque Dieu avait résolu de ne pas perdre l'homme après sa faute, mais de le régénérer lui et toute sa race, il faut qu'il ait travaillé sérieusement à ce grand ouvrage dès l'origine du monde, et que nous en trouvions les traces mémorables et efficaces à toutes les pages de l'histoire du genre humain. L'œuvre de notre salut étant, depuis la création, l'œuvre principale, et même l'œuvre unique de Dieu, il faut qu'elle apparaisse dans un éclat qui surpasse tout autre éclat, et que rien sur la terre ne porte un sceau de puissance, de sagesse, de durée et de majesté comparable à celui dont sera historiquement revêtu ce magnifique effort de la bonté divine en faveur de notre nature tombée. Or, qu'il en soit ainsi, pouvez-vous en douter? N'est-ce pas le christianisme qui est cette œuvre même de notre salut, et qu'y a-t-il au monde de plus ancien, de plus durable, de plus visible et de plus grand que le christianisme? Il est vrai, le Christ, Fils de Dieu, n'est apparu parmi nous qu'après quarante siècles de préparation, et sa mort, instrument principal de notre renouvellement surnaturel, ne s'est matériellement accomplie qu'à cette époque tardive de l'humanité. Mais il ne s'ensuit pas que le christianisme

n'ait commencé qu'à ce jour précis, et que le mystère de notre réparation n'ait pris son cours qu'au pied de la croix où se consomma extérieurement le sacrifice du Dieu fait homme. Ce sacrifice avait été consenti et accepté à l'heure même de notre chute, et le ciel avait été témoin de la mort idéale et expiatrice du Fils de Dieu quatre mille ans avant qu'elle se traduisît sous nos yeux dans une sanglante réalité. *L'Agneau*, dit saint Jean, *avait été tué dès l'origine du monde* (1), et, victime suffisante, son sang avait réconcilié, du ciel à la terre, tout ce qu'avait désuni la prévarication. L'humanité était sauvée au moment où elle venait de périr : le Christ, Fils de Dieu par sa génération éternelle, était devenu le fils de l'homme par une génération prédestinée, et il avait pris dans ses indéfectibles mains le sceptre de notre vie surnaturelle tombé des mains coupables d'Adam.

C'est bien là, me direz-vous, la doctrine catholique; mais cette doctrine n'a point sa vérification dans les faits humains. Qu'était au fond le christianisme avant Jésus-Christ? Tout au plus une espérance, un certain pressentiment obscur entretenu chez le peuple juif par ses prophètes, et dans le reste du monde par un souvenir affaibli de quelque antique tradition. Mais rien de sérieux avait-il été fait pour préparer au sein des peuples les dogmes et les mœurs que nous avons depuis appelés du nom de chrétiens? Le christianisme réel, actif, puissant,

(1) Apocalypse, chap. XIII, vers. 8.

n'est-il pas un établissement nouveau, une ère qui a commencé avec l'Évangile, et qui était inconnue de tous ceux qui ont précédé la promulgation de ce code divin?

Je ne nie pas, Messieurs, la différence des temps. Je dois même l'affirmer, puisque je vous ai fait voir que Dieu, dans la distribution de sa grâce, procède par voie d'inégalité et de progrès. De même qu'en chaque âme, prise en particulier, la grâce a un certain cours qui dépend à la fois du libre arbitre de Dieu et du libre arbitre de l'homme, de même, au sein de l'humanité, elle se développe sur un plan graduel, qui n'accuse pas l'indifférence de son auteur, mais la profonde sagesse avec laquelle il conduit tout à sa perfection. Avant Jésus-Christ, le christianisme était à l'état de germe, soit comme dogme, soit comme loi, soit comme sacrement; mais ce germe n'était pas inerte et incapable de sauver le monde. Il avait reçu, dès Adam, l'efficacité nécessaire pour guérir toutes les générations, et à mesure qu'elles s'avançaient vers l'heure prédestinée de la venue et de la mort sensibles du Christ, Dieu, loin de les abandonner, renouvelait et augmentait la lumière qu'il leur avait départie primitivement. Si nous accusons la Providence d'avoir oublié nos pères, c'est que nous ignorons ce qu'elle a fait pour eux; apprenez-le aujourd'hui, et apprenez-le de la seule histoire qui contienne authentiquement les titres et les souvenirs du genre humain.

Adam sortait du paradis terrestre; il en sortait

déchu, mais avec un rédempteur qui lui avait été annoncé de la bouche même de Dieu, et qui ne devait plus un seul jour quitter ses pas, ni les pas de sa postérité. Il en sortait avec un dogme, une loi, un sacrement, tous les trois impérissables, tous les trois source universelle de salut pour les hommes et base indéfectible de leur commerce avec Dieu. Un dogme, parce qu'il faut à l'esprit une connaissance certaine du principe des choses et de leur fin; une loi, parce qu'il faut à la volonté une règle inviolable de ses actes; un sacrement, parce qu'il faut à l'âme un moyen surnaturel d'appeler Dieu à son secours et de s'unir à lui. Dogme, loi, sacrement, voilà toute l'architecture du christianisme et toute l'organisation du salut. Adam les possédait. Il connaissait Dieu non pas seulement par la déduction philosophique de son intelligence, mais pour l'avoir vu et entendu sous une forme qui lui révélait sa personnalité. Il le connaissait comme principe, providence et justice du monde, et cette triple notion de son activité souveraine ne se séparait pas en lui de l'idée même de son être. Dieu lui apparaissait vivant et vrai, parce qu'il lui apparaissait créant, gouvernant, jugeant, et lorsqu'il prononçait son nom, ce nom disait à lui seul : Il a tout fait, il gouverne tout, il jugera tout. Tel était le dogme primitif et universel, bien différent du déisme par son origine, puisqu'il était le fruit d'une révélation extérieure; plus différent encore de lui par sa certitude, puisqu'il ne se livrait point à l'esprit comme son ouvrage, mais s'appuyait au granit d'une persévérante

et invincible tradition. Et dans ce symbole si court étaient contenus, comme l'arbre est contenu dans son germe, tous les mystères que le fleuve du christianisme devait ultérieurement développer. Croire au Dieu principe, c'était croire à toutes les perfections renfermées dans son incompréhensible nature; croire au Dieu providence, c'était croire à tous les moyens qu'il lui plairait d'employer pour conduire les hommes à leur régénération; croire au Dieu rémunérateur, c'était croire aux récompenses et aux peines de l'éternité sous telles formes que l'infaillible justice le déciderait. Adam, quant à sa personne et à cause des illuminations du paradis terrestre, connaissait en grande partie les conséquences cachées dans le sein du dogme primordial; mais la mémoire de sa race ne devait point être assistée pour en garder pleinement le souvenir, jusqu'au jour où, tous les voiles tombant, la parole de Dieu livrerait ses derniers secrets. En attendant cette heure de la consommation, le genre humain jouissait d'une lumière divine capable de l'éclairer s'il le voulait, et de le tenir par l'intelligence dans un commerce efficace et surnaturel avec Dieu.

L'a-t-il voulu toujours et partout, je ne l'affirme pas. De même qu'après Jésus-Christ il y a eu des nations qui se sont séparées des splendeurs de la vérité catholique, il y a eu avant lui des hommes qui ont rejeté le flambeau de la première révélation. Mais de même que les schismes postérieurs à l'Évangile n'en ont éteint dans le monde ni la voix ni le règne, les rébellions de l'ancien âge contre le sym-

bole patriarcal n'en ont étouffé nulle part la certitude et la notoriété. L'idée de Dieu, de sa providence, de ses jugements, est demeurée suspendue quarante siècles devant les yeux de nos pères, et les faux cultes, en encadrant d'erreurs ces immortelles vérités, n'obscurcissaient la conscience sur le mode qu'en l'éveillant sur le fond. La fable répercutait une image défigurée de l'histoire; mais cette image tombant dans le cœur de l'homme s'y purifiait au contact de l'intelligence, et Dieu trouvait jusque dans le mensonge un auxiliaire de sa gloire et de ses droits. Alors sans doute, alors aussi bien qu'aujourd'hui, le sophisme et la négation travaillaient l'esprit humain pour lui persuader l'athéisme ou pour réduire à des termes sans puissance la notion de la Divinité : c'était vainement. Le peuple n'entendait pas ces abstractions solitaires qui cherchaient à lui dérober sa foi; le Dieu qu'il adorait était un Dieu vivant, personnel, actif, s'intéressant aux choses de l'homme, et son penchant était bien plus de le rapprocher trop de lui que de l'en éloigner. L'idolâtrie était le fruit de ce penchant; mais l'idolâtrie n'excluait pas la connaissance du Dieu véritable, et ce Dieu, comme l'a remarqué Tertullien, s'échappait à tout moment de la conscience païenne par ces cris involontaires que la langue du christianisme a conservés : O Dieu! ô mon Dieu! L'idolâtrie était dans l'antiquité ce que l'hérésie est dans nos temps modernes, et de même que l'hérésie n'abolit pas en ceux qui la professent la mémoire de Jésus-Christ, l'idolâtrie n'éteignait pas en ceux qui

s'en rendaient victimes le souvenir du Dieu un et parfait. Ouvrez un livre sérieux de l'antiquité, histoire, poëme, tragédie, vous y sentirez, au travers des extravagances du paganisme, un parfum de religion grave et profonde, qui y transpire aisément, et qui nous révèle que Dieu n'avait pas abandonné le genre humain, mais que toute âme pouvait, dans une certaine mesure, le connaître, l'aimer et le servir. Quand les apôtres se répandirent dans le monde avec la parole et la croix de Jésus-Christ, ils n'y rencontrèrent pas seulement des Juifs et des idolâtres, mais aussi une classe particulière d'hommes qui est désignée dans leurs Actes sous le nom d'adorateurs de Dieu, *colentes* (1). Tel était le Romain Corneille, à qui un ange fut envoyé pour lui dire : *Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées en la mémoire et devant la face de Dieu* (2).

Le dogme primitif et universel puisait sa force de conservation dans une double cause : la raison même de l'homme et la tradition. Chacune de ces causes n'eût pas suffi pour en assurer la perpétuité. La raison est trop faible pour porter à elle seule le poids de Dieu, et la tradition purement extérieure n'agit pas assez d'elle-même sur l'esprit. Mais leur alliance et leur répercussion, en les complétant l'une par l'autre, les rendent maîtresses de l'humanité.

(1) Actes, chap. XIII, vers. 43; chap. XVII, vers. 4 et 17.
(2) *Ibid.*, chap. X, vers. 3 et 4.

Il en est de même de la loi. La loi donnée à Adam pour être la règle de ses actes et des actes de sa descendance, était celle-là même qui fut plus tard renouvelée au Sinaï. Elle portait :

« Je suis le Seigneur ton Dieu, et tu n'adoreras que lui.

« Tu ne prendras point mon nom en vain.

« Tu te reposeras le septième jour en le sanctifiant.

« Tu honoreras ton père et ta mère.

« Tu ne tueras point.

« Tu ne commettras point l'impureté.

« Tu ne voleras point.

« Tu ne rendras point de faux témoignage.

« Tu ne désireras rien de ce qui n'est pas de toi. »

Ces articles n'avaient pas été gravés, dans l'origine, sur des tables de pierre; mais sortis de la bouche de Dieu, Dieu les avait écrits presque tous dans la conscience de l'homme pour être à jamais le principe des saintes mœurs et de la vraie civilisation. Je dis presque tous, parce que le repos et la sanctification du septième jour, bien que d'origine primordiale, portaient un caractère de règlement qui n'était pas susceptible de revêtir dans l'esprit la forme métaphysique d'un devoir absolu. Sauf ce point, que la coutume devait transmettre à la plupart des peuples, la législation primitive avait son double appui dans la conscience et la tradition. Fille et sœur du dogme, elle empruntait à sa lumière une consécration religieuse, et le dogme à

son tour empruntait d'elle l'éclat bienfaisant que la justice ajoute à la vérité. Le dogme disait Dieu, l'homme et leurs rapports; la loi disait aussi Dieu, l'homme et leurs rapports : mais le dogme liait l'esprit en l'éclairant, et la loi liait la volonté en lui commandant. Naturalisés tous les deux dans l'âme humaine, ils s'y prêtaient un mutuel secours, et saint Paul, les confondant ensemble sous un même nom, pouvait dire aux païens pour justifier les voies de Dieu à leur égard : *Comme les nations qui n'ont pas la loi écrite accomplissent naturellement les choses de la loi, ils sont à eux-mêmes leur loi, tout en n'ayant pas notre loi, et ils montrent que cette loi est écrite dans leurs cœurs par des témoignages qui les accuseront et aussi qui les défendront au jour où Dieu jugera les secrets des hommes, selon mon Évangile, par Jésus-Christ* (1).

Il ne suffit pas, Messieurs, du dogme et de la loi pour constituer l'ordre surnaturel que nous appelons le christianisme; la grâce en est un indispensable élément, puisque c'est elle seule qui pénètre au fond de l'âme pour la disposer à croire le dogme, à accomplir la loi, pour l'élever jusqu'à Dieu par une réelle participation de sa nature et de sa vie. C'est la grâce qui fait le chrétien; car c'est elle qui lui donne l'onction intérieure de la vérité et de la charité, onction que le Sauveur du monde reçut avec une abondance inexprimable, pour être en sa per-

(1) Épître aux Romains, chap. II, vers. 14 et 15.

sonne le trésor sans fond de l'humanité, et d'où lui est venu le nom de Christ, c'est-à-dire de oint. Et tous après lui, dans une mesure qui dépend de l'élection de Dieu et de notre coopération, nous devons être des hommes de grâce, et par conséquent des oints, ou chrétiens. Mais Dieu, qui nous a fait ce grand don, n'a pas voulu s'en réserver à lui seul l'économie; il lui a plu, par un sentiment de largesse et d'équité, de nous donner pouvoir sur lui comme il a pouvoir sur nous, et de renfermer dans certains actes une efficacité surnaturelle qui en fît, même en nos faibles mains, des instruments de grâce et de régénération. C'est ce que la langue chrétienne appelle du nom de sacrements. Comme le dogme et la loi, les sacrements n'ont obtenu qu'à la venue de Jésus-Christ leur perfection entière; mais leur institution remonte à l'origine du genre humain. L'arbre de vie, dans le paradis terrestre, était un sacrement; Adam lui-même, en tant que dépositaire d'une grâce héréditairement transmissible à sa postérité, était un sacrement. Après sa chute, dépouillé de ce privilége qui avait mêlé en lui comme en un seul océan le fleuve de la vie humaine et le fleuve de la vie divine, Dieu lui laissa pour arrhe de sa miséricorde et pour appui de sa déchéance un sacrement imparfait, quoique puissant, qui devait être à jamais la lumière, la force et la consolation de sa postérité. Quel est-il, Messieurs, ce sacrement premier de la chute? Quel est cet instrument de grâce que la faute ne brise pas, qui est destiné à lui survivre toujours, et dont toute âme

contient la vertu par un sacerdoce inamissible et universel? Vous l'avez nommé sans doute; car il n'est aucun de vous qui n'en ait éprouvé le bienfait, qui n'ait essayé à son aide de reconquérir Dieu, s'il l'a perdu, et d'en accroître le règne dans son cœur, si ce règne y est déjà commencé. Jésus-Christ disait au peuple du haut de la montagne: *Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit; qui cherche, trouve, et à qui frappe on ouvre la porte* (1). Ce que disait là Jésus-Christ au peuple nouveau, Dieu l'avait dit au peuple ancien en la personne d'Adam, et cette leçon retenue d'âge en âge avait fait de la prière l'épée, le baume et l'encens de l'humanité.

Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous démontrer l'universalité de la prière. Regardez dans l'histoire, à quelque point du temps et de l'espace qu'il vous plaira de l'ouvrir, et vous y trouverez l'homme prosterné devant Dieu, lui demandant toutes choses, même l'impossible. Que le sceptique s'en étonne, et que l'impie s'en moque, c'est une raison de plus d'admirer cette imperturbable confiance de tous les siècles dans l'efficacité de la prière, et d'y reconnaître une institution qui fait partie du cœur de l'homme et de la volonté de Dieu sur lui.

Était-ce donc avoir abandonné nos pères que de leur avoir mis dans les mains tous les moyens de salut que nous venons d'énumérer? Nous avons plus

(1) Saint Matthieu, chap. VII, vers. 7 et 8.

qu'eux sans doute; mais ils avaient avant nous l'essence intégrale du christianisme, le dogme, la loi, le sacrement, et ce qu'ils possédaient est encore la racine qui porte et nourrit ce que nous possédons, comme la vie de l'homme mûr remonte aux jours de son enfance et y puise la séve qui caractérise sa personnalité. Il y avait d'ailleurs des compensations à cette jeunesse du christianisme : c'est que le genre humain était jeune lui-même, plus voisin des origines et soumis à une éducation qui s'exerçait à la fois par le ministère prophétique et par des événements dont la grandeur renouvelait d'époque en époque toute la lumière des traditions. Dieu agit encore dans notre âge d'une manière sensible, proportionnée aux besoins du monde moral; mais parce que l'avénement de Jésus-Christ et l'autorité de l'Église ont donné à tout une assiette définitive, la voix des prophètes, s'il s'en présente, n'est plus qu'un accident, et les actes de la Providence les plus significatifs ont perdu le caractère gigantesque des temps primordiaux. Comme en creusant la terre on découvre dans ses couches les plus anciennes les débris d'une végétation colossale, ainsi, en remuant l'histoire dans ses antiques profondeurs, on rencontre les traces d'événements qui n'ont point eu leurs semblables dans les siècles nouveaux. Tels furent le déluge, la réunion et la dispersion des hommes dans les champs du Sennaar. Le but providentiel du déluge était, outre le châtiment de la dépravation générale, de ramener encore une fois l'homme à l'unité d'une seule famille afin d'y ra-

viver les traditions, et que, reprenant de là leur cours, elles se répandissent avec une plus éclatante autorité dans les veines purifiées du genre humain. La catastrophe de Babel, contraire en apparence à ce dessein d'unité, n'en était pourtant que la suite, parce qu'en multipliant les langues, elle multipliait les témoignages en faveur de la vérité, que chaque tribu emportait dans sa mémoire sous des sons et des signes divers. Mais c'étaient là des événements exceptionnels, semés dans les entr'actes du drame de la Providence, et qui, à proprement dire, ne faisaient point partie du progrès naturel du christianisme, bien qu'ils servissent à sa conservation.

Ouvrez maintenant une mappemonde, et posez le doigt sur le point où le trente-deuxième degré de latitude septentrionale se rencontre avec le trente-troisième degré de longitude à l'orient du méridien de Paris : la terre que vous touchez s'appelle la Terre-Sainte. Regardez autour de vous : ici, à l'occident, s'ouvre une longue et large mer qui va baigner de ses flots tous les golfes de la Grèce, de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, et qui, s'étendant par un détour jusque vers les solitudes du septentrion, tandis que, par une autre extrémité, elle aborde les déserts de l'Atlantide, a été destinée de Dieu à être la grande route des nations. Au midi, une autre mer s'avance et fait effort pour rejoindre celle-là; c'est un bras de l'océan Indien qui appelle les vaisseaux du monde pour les conduire à tous les rivages de l'Asie et leur livrer la

source des richesses qui s'alimentent au foyer d'un inépuisable soleil. Vers l'orient, deux grands fleuves, sortis du même berceau que le genre humain, arrosent les plaines fécondes où s'imprimèrent les premiers pas de l'homme, et, s'inclinant au midi, vont par une autre porte retrouver les eaux puissantes qui enveloppent l'Asie. Autour de ce point brillant, à des distances inégales, mais rapprochées, Memphis a construit ses temples où se cache la sagesse; Tyr a creusé ses ports d'où elle jette sa pourpre à tous les peuples en échange de leurs biens; Ninive et Babylone ont élevé leurs murailles et bâti ces vieux empires qui ont inauguré ici-bas l'orgueil de la conquête et du gouvernement. Chaque coin de terre est là célèbre, et le pied de l'Arabe, après soixante siècles, y heurte sans fin des ruines qui étonnent les yeux, et des souvenirs qui émeuvent le cœur. Toute la civilisation antique, la guerre, la paix, les arts, le commerce, la vie et la mort ont habité là primitivement, et lorsque la Grèce et Rome, secondes filles de l'antiquité, parurent dans le lointain pour annoncer et préparer de nouveaux âges, elles envoyèrent, l'une Alexandre, l'autre ses consuls, pour mêler la gloire de leur jeunesse à la gloire épuisée de ce premier monde.

Là donc, au confluent des affaires humaines, Dieu, qui avec sa parole avait fondé et renouvelé une fois déjà le christianisme, Dieu résolut de l'écrire, et de l'écrire par un peuple qui fût à la fois le dépositaire et l'organe de ses pensées, opiniâtre comme l'Écriture, mobile comme la propagation.

De l'Égypte au Sinaï, du Sinaï à Jérusalem, de Jérusalem à Damas, à Ninive, à Babylone, Dieu conduisit le peuple scripturaire et initiateur par des vicissitudes qui remplissent l'histoire, et qui, associées aux événements les plus fameux du monde profane, se retrouvent dans les monuments que la science moderne ranime chaque jour et tire, à son grand étonnement, du sépulcre entr'ouvert de l'antiquité. La guerre, l'exil et le commerce mirent les Juifs en communication avec tous les peuples anciens; ils régnèrent avec Daniel à Babylone, en Perse avec Esther; ils dictèrent des décrets à Cyrus, obtinrent le respect d'Alexandre, et l'un des Lagides fit traduire leurs livres sacrés dans la langue grecque deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Partout où les portait l'esprit de Dieu, ils portaient aussi leur culte, et leurs synagogues paisiblement semées dans l'univers furent les premiers temples où les apôtres annoncèrent la venue et la mort du Désiré des nations.

Ainsi, Messieurs, sept siècles après le déluge, quinze siècles avant Jésus-Christ, au moment où se formaient les grandes puissances humaines, Dieu gravait en airain les fondements renouvelés du christianisme, le dogme, la loi, le sacrement, les traditions du passé avec les prophéties de l'avenir, et il présentait ces tables écrites de son doigt ou sous sa dictée à la connaissance de tous les peuples qui occupaient alors la scène du monde. En vain l'incroyance a voulu le nier, et répandre sur les saints livres l'obscurité d'une science hypocrite autant qu'é-

pouvantée : la construction biblique trop fortement assise au centre de l'histoire a bravé ces jeux d'une sagesse trompeuse, et chaque jour, à mesure que le vieux monde perd des voiles qui le dérobaient à notre vue, la Bible augmente miraculeusement de certitude et de clarté. L'Écriture de Dieu a confirmé sa parole, et ce qui n'eût été à la longue, les prophéties se taisant, qu'un souvenir mal soutenu, est l'ancre impérissable où s'appuie à jamais l'arche de la vérité.

Mais est-ce là tout? Au delà de la parole et de l'écriture, n'y a-t-il plus rien à faire pour une doctrine qui vient de Dieu et qui doit sauver le monde? Vous avez raison, Messieurs, il reste une chose à faire. C'est beaucoup d'avoir parlé, non comme un rhéteur qu'on applaudit ce soir et qui est oublié demain, mais avec une autorité qui se perpétue dans la conscience et fonde une universelle et vivante tradition. C'est beaucoup d'avoir écrit, non comme un auteur qu'on admire et qu'on relit, fût-ce même toujours, mais avec une puissance qui inspire la foi, qui trouble l'impie, et qui, ayant une fois divisé les temps et les choses en deux parts, l'une divine, l'autre humaine, ne permet plus à aucune intelligence de les confondre impunément. C'est, dis-je, beaucoup : mais la parole et l'écriture étant le signe ou la représentation d'une personne, il reste à la voir. Ç'a été le troisième et dernier progrès du christianisme. Après quatre mille ans de préparation, où jamais l'humanité n'avait été abandonnée un seul jour, Celui-là vint qui était l'auteur de la

parole et de l'écriture, et qui, ayant fait l'homme pour une carrière de perfection terminée par le point fixe de la béatitude, n'avait cessé de le poursuivre dans le long et douloureux pèlerinage de sa liberté. Il vint en la personne de son Fils unique, coéternel à lui, victime acceptée depuis l'origine du monde pour être l'expiation de la faute qui nous avait perdus, et à laquelle nos pères avaient ajouté durant quarante siècles le poids personnel de leurs prévarications. Il vint, non pour commencer le christianisme, mais pour l'achever; non pour créer ou détruire le dogme, la loi et le sacrement, qui avaient fait la vie des âges antérieurs, mais pour leur donner une dernière forme et une suprême sanction. Il vint: tous les peuples le virent à ce point magnifique du monde et de l'histoire autour duquel la Providence avait tout ordonné. La victime attendue tomba devant les représentants de l'humanité présents au Calvaire; le ciel accepta ce sang, la terre le but, il recouvrit la parole et l'écriture de Dieu, en leur apposant le sceau d'un mérite et d'une démonstration que rien ne pouvait plus surpasser: quelque chose d'un renouvellement inouï s'opéra, et l'œil de l'homme, humide, serein et ouvert, ne cessa plus de regarder cette croix où, dans la chair du Dieu fait homme, venait de se consommer le mystère du salut universel.

Devant cet exposé rapide du plan de la Providence à l'égard de l'humanité, je ne pense pas, Messieurs, que vous puissiez accuser Dieu d'indifférence ou d'inaction. Tout au plus accuserez-vous

le mode qu'il a suivi dans l'épanchement séculaire de sa miséricorde, comme constituant un progrès illogique et inefficace, incapable de satisfaire l'esprit autant que de suffire à nos besoins.

En effet, direz-vous, que l'homme dans ses opérations soit assujetti à la loi du progrès, cela se conçoit, puisque l'homme est borné et qu'il tend vers un but infiniment supérieur à lui : mais Dieu, sagesse et puissance éternelles, quel que soit le but qu'il se propose d'atteindre, n'a point à franchir ni l'espace ni le temps ; il est tout entier partout, et son action, parfaite comme son essence, embrasse en un indivisible instant l'orbe du passé, du présent et de l'avenir. Il lui suffit de vouloir pour être au terme, et il dépend de lui de commencer par la fin. Pourquoi donc s'est-il traîné lentement à la suite de nos siècles ? Pourquoi, sauveur tardif et embarrassé, a-t-il déployé un à un les ressorts complexes de notre régénération, au lieu d'allumer au printemps de nos fautes le soleil qui les eût dissipées dès le premier jour ?

Messieurs, il est hors de doute que Dieu n'est point assujetti comme nous par sa nature à la loi du progrès, et qu'il est le maître de donner du premier coup à l'œuvre qu'il veut, quand elle est uniquement la sienne, toute sa perfection. Mais vous oubliez deux choses, que Dieu est libre de travailler dans le temps, et de travailler dans le temps à une œuvre qui exige la coopération d'êtres successifs et bornés. Cette double condition posée, le progrès, loin d'être dans un ouvrage divin un inexplicable

caprice, y est un élément nécessaire d'ordre, de convenance et de beauté. En effet, ce n'est plus la main de Dieu seule qu'il y faut voir, mais la main de la créature, main faible et lente, qui doit d'autant plus être respectée qu'elle disparaîtrait si l'action divine abusait, en la guidant, de sa toute-puissance et de sa souveraineté. Comme un statuaire vieilli dans son art conduit le ciseau d'un enfant sur le marbre, ainsi l'Architecte éternel doit tenir avec délicatesse la main de l'humanité, et lui permettre, par une éducation progressive, de développer dans l'ouvrage qui leur est commun tout son génie et toute sa vertu. C'est pourquoi Dieu s'est montré à notre race dans une mesure toujours suffisante, mais qui nous initiait par degrés aux mystères de notre régénération. Simple famille d'abord, l'humanité n'avait besoin que de souvenirs domestiques, d'un sacerdoce paternel, d'un dogme et d'une loi qui s'emparassent de sa conscience par leur naturelle clarté, et d'un sacrement qui fût une source vive et simple au cœur de chacun. La durée de l'homme, devant laquelle la nôtre n'est plus qu'une ombre, prolongea longtemps cet état virginal de la religion. La tente des patriarches, en abritant plusieurs siècles avec leur tête blanchie, conservait aisément la mémoire du passé, et le fleuve de la vérité divine n'avait pas besoin, pour demeurer vivant sous les yeux des générations, que l'écriture gravât ses flots sur l'airain. Adam, riche des souvenirs de son bonheur et de la pénitence de sa faute, présidait à ce premier âge comme Jésus-Christ préside à l'âge où nous sommes par-

venus. On le voyait de loin, à travers les choses accomplies et non oubliées, comme nous voyons le Christ à travers la succession des événements dont nous sommes les héritiers directs.

Le déluge ramena le genre humain au régime de l'ère patriarcale, au moment où la dépravation des mœurs étouffait dans la postérité d'Adam la reconnaissance qu'elle devait à Dieu. Noé, sauveur du monde, redescendit des montagnes avec ses fils et ses filles, unique débris de dix-huit siècles moissonnés, et il reprit au bord des fleuves qui avaient arrosé le paradis terrestre la trame interrompue de nos destinées. Mais les jours de l'homme, aussi bien que la nature entière, avaient subi par l'effet du déluge une notable altération. La main de Dieu les avait abrégés, et, au lieu de cette longue durée qui rendait toutes les générations contemporaines, il ne nous resta plus, pour aider notre mémoire et mesurer notre carrière, que de trop courts soleils. Des peuples divisés sortirent de l'abréviation du temps et de l'accroissement des besoins, et ce fut alors que Dieu soutint les traditions en les renouvelant par l'écriture dans un peuple qui devait être à la fois témoin du passé, prophète de l'avenir, pontife et missionnaire du genre humain. Le genre humain se formait ainsi peu à peu sous la direction progressive de la Providence, en la manière dont l'homme individuel passe de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à la virilité. Et de même qu'aucun de nos âges ne peut se plaindre d'avoir été abandonné ou mal servi, à cause de la disproportion qui existe entre eux, aucun

des âges de l'homme universel n'est en droit non plus d'accuser les secours qui lui furent départis. Ces secours correspondaient au développement normal de l'humanité; ils l'aidaient à croître en lui laissant sa part légitime d'action, afin que l'œuvre du christianisme fût commune à Dieu et à l'homme, et que chaque siècle, fils du temps et fils de l'éternité, apportât sa pierre vive à l'édifice dont le Christ était la base et devait être le couronnement. Ce n'était pas le ciel tout seul qui enfantait le Sauveur; il était nourri dans les flancs du monde autant que caché dans le sein de Dieu, et c'est pourquoi le prophète s'écriait pour hâter sa venue : *Cieux, faites descendre votre rosée, et que les nues pleuvent le Juste; que la terre s'ouvre, et qu'elle donne le germe de son Sauveur* (1). Cet élan prophétique dit tout le mystère. Dieu et l'homme, le temps et l'éternité, la terre et le ciel étaient en travail de l'incarnation du Fils de Dieu. Elle se préparait en haut par une effusion progressive de grâces; elle se préparait ici-bas par les gémissements et les sueurs des saints, jusqu'à ce que d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à David, de David à Marie, le sang de l'homme se fût assez purifié dans la douleur et la vertu pour présenter au Verbe sans tache une chair à laquelle il pût s'associer, dans laquelle il voulût souffrir, avec laquelle il dût et voulût sauver l'univers.

C'est ainsi qu'aujourd'hui même, sur le versant

(1) Isaïe, chap. XLV, vers. 8.

du Calvaire qui regarde l'avenir, l'humanité travaille encore par ses mérites au salut commun qu'elle a autrefois préparé. Pas plus maintenant qu'autrefois, Dieu n'agit tout seul dans le mystère de la régénération ; nos prières y concourent, nos larmes y servent, et le grand jour où il n'y aura plus *qu'un troupeau et qu'un pasteur* se retarde ou s'avance dans la prédestination de Dieu, selon que nos crimes et nos vertus pèsent plus ou moins au sanctuaire éternel de l'infaillible justice. S'il en était autrement, Dieu ferait tout, l'homme rien, et les siècles, moralement séparés les uns des autres, ne s'enchaîneraient que par la succession des nuits et des jours, tandis qu'ils s'enchaînent par les résultats entrelacés du bien et du mal.

Cette remarque nous conduit à résoudre la seconde difficulté que l'on oppose au progrès du christianisme tel qu'il se manifeste dans l'histoire. On le disait illogique : nous avons prouvé qu'il ne l'est point. On soutient de plus qu'il est inefficace, c'est-à-dire qu'il n'a point obtenu autrefois et qu'il n'obtient pas davantage aujourd'hui l'effet universel qu'il était destiné à produire dans la pensée de Dieu.

Cela est vrai, Messieurs, le christianisme n'a point conquis l'univers, si on l'entend d'une conquête ou d'une possession matériellement illimitée. Mais le christianisme est universel dans le sens moral, c'est-à-dire que, par son expansion et ses renouvellements successifs, il a exercé une action constante sur les destinées du genre humain, et

donné à tous les hommes, en quelque temps et en quelques lieux qu'ils aient vécu, les moyens d'atteindre la perfection à laquelle ils sont appelés, et la béatitude qui est la récompense promise à leur perfection. Pour qu'un seul homme eût échappé à l'influence intérieure et extérieure du christianisme, il faudrait qu'aucune tradition ne l'eût jamais touché soit directement, soit indirectement, et que jamais Dieu n'eût envoyé jusqu'à son cœur la lumière d'un pieux mouvement. On ne prouvera point qu'il en soit ainsi, et ce que nous avons vu de la Providence, au grand jour de l'histoire, nous permet d'affirmer que sa miséricorde, même dans les cas les moins heureux, s'est ménagé des ressources pour nous laver dans le sang de la rédemption. Cependant il reste vrai que le christianisme, toujours agissant et toujours invincible, n'a pas obtenu le succès d'une réalisation matériellement universelle, telle que l'esprit peut se le représenter d'un établissement divin. Il est la plus grande chose, mais il n'est pas l'unique chose du monde. Il est supérieur à tout, mais il n'est pas tout. Est-ce à la loi du progrès qu'il faut attribuer cette imperfection dans le résultat? Non, Messieurs, c'est à vous-mêmes; quelque chemin qu'eût pris Dieu pour vous conduire, qu'il vous eût menés par la droite ou par la gauche, par l'orient ou par l'occident, qu'il vous eût éclairés d'une lumière uniforme au lieu de répandre sur vous une lumière progressive, dans tous les cas, êtres libres, revêtus par conséquent d'efficacité pour le mal comme pour le bien, vous auriez frustré la

Providence d'une partie de ses vœux, et diminué son empire de toute cette part faite aux trahisons de votre cœur. Je vous l'ai dit en traitant des lois fondamentales du gouvernement divin : Dieu respecte l'efficacité des êtres libres, soit pour le bien, soit pour le mal. Que serait-ce, en effet, qu'une liberté dont l'action n'obtiendrait jamais son résultat naturel? Ce serait une paternité sans filiation, une cause sans produit, une puissance abstraite qui s'évanouirait au contact de toute réalité. Il n'en est pas ainsi; le pouvoir de l'homme est inférieur à celui de Dieu, mais il est un vrai pouvoir. Et de même que l'action divine se manifeste dans l'histoire du monde avec une éclatante efficacité, il était juste que la nôtre y apparût aussi d'une manière éclatante, quoique subordonnée, et sous ce double aspect du bien et du mal qui est le caractère de l'être appelé et non encore parvenu.

Vous vous étonnez que le christianisme n'ait pas soumis toute créature à son empire? Hélas! je m'étonne bien plus qu'il vive et que je vous parle en son nom. N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu seras humble? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu seras chaste? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu passeras dans le monde comme n'en étant pas, tu jouiras comme ne jouissant pas, tu pleureras comme ne pleurant pas? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Bienheureux les pauvres? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Soumettez-vous à toute créature à cause de Dieu? N'est-ce pas lui enfin, et lui seul,

qui a brisé tous vos penchants, foulé aux pieds toutes vos gloires, abaissé ce que vous aimiez, et élevé ce que vous haïssiez? Et il vit pourtant : opiniâtre à vous suivre dans vos générations superbes, il a grandi avec vous dans des miracles plus puissants que vos fautes, et, courbant sous ses signes et sous ses ordres les siècles épouvantés de le revoir toujours, il s'est mis en possession de vous d'une manière d'autant plus terrible que vous êtes maîtres de vous, et que vous le lui avez mille fois prouvé. C'est vous qui avez créé contre lui ces débauches de géants qui ont précédé et attiré le déluge; c'est vous qui avez inventé l'idolâtrie pour le perdre; c'est vous qui avez crucifié le Christ attendu des nations, et qui l'avez enveloppé des opprobres où sa beauté s'est fait jour à jamais; c'est vous qui avez séparé l'Orient et l'Occident, suscité l'islamisme, divisé l'Europe, élevé le doute et la négation à des hauteurs sublimes : vous avez fait tout cela, afin qu'il fût clair que vous êtes libres, et plus clair encore que Dieu est dans le christianisme pour vous, sans vous et malgré vous.

Ne croyez même pas que vous vous arrêterez au point d'erreur et de haine où vous êtes aujourd'hui : le progrès s'applique au mal comme au bien. Si Dieu travaille à la régénération de l'humanité sur un plan progressif, quelqu'un travaille à sa ruine sur un plan progressif aussi. Car l'abîme appelle l'abîme, l'écho grossit avec la voix, et l'Enfer regarde le Ciel pour l'imiter. A mesure que Dieu fait un pas pour le salut du monde, l'Enfer en fait un

pour sa perte. C'est une nécessité de la lutte entre le bien et le mal. Si le mal demeurait stationnaire pendant que le bien s'accroît, il ne serait bientôt plus qu'un enfant aux prises avec un colosse. Il faut donc qu'il se développe lui-même, et que, suivant la Providence avec une inquiétude jalouse, il se tourmente pour égaler ses œuvres et leur opposer de nouveaux boulevards. Tel fut le passé, tel sera l'avenir. A chaque phase du christianisme correspond dans l'histoire une certaine phase de l'erreur. L'ère patriarcale, trop proche des origines pour se tromper sur Dieu, reçoit le venin d'une molle dépravation. Elle enfante des monstres de volupté dans un océan de lumière. La notion de Dieu s'altère à l'âge suivant; le mal ne se contente plus de prendre l'homme par son corps, il essaie d'obscurcir en lui l'idée d'où procède tout ordre, toute justice, toute piété, et ne pouvant la détruire, tant elle a de force, il suscite alentour des images confuses de divinités secondaires, afin d'étouffer le vrai culte dans des cultes faux. Le Christ venu, l'idolâtrie s'affaisse devant la vraie figure de Dieu; mais l'esprit des ruines, après avoir cherché sa défense dans le carnage trois fois séculaire d'une inouïe persécution, s'attache à la personne sacrée du Christ pour la dégrader dans la foi même de ses adorateurs. L'arianisme succède à l'idolâtrie, idolâtre lui-même en une manière plus profonde, puisqu'il réduisait le christianisme au culte d'un homme, mais d'un homme qui avait dicté l'Évangile et fondé l'Église dans la merveilleuse efficacité de son sang. La lumière s'étant faite à la

fin autour de l'Homme-Dieu, et rien dans les souvenirs ou les débris de l'idolâtrie ne pouvant plus s'opposer à l'universalité de son règne, on vit apparaître Mahomet. L'unité de Dieu, qui avait été précédemment l'objet de tous les assauts du mal, devient son étendard, et cette vérité puissante se change tout à coup en une arme que le mensonge vibre avec succès sur une moitié du genre humain. La trahison grecque livre l'Orient à cette invasion défigurée du passé; le nom d'Abraham détrône celui du Christ dans une partie du monde, et l'Église n'a plus qu'à pleurer là où elle comptait ses enfants et ses joies par nations.

Mais l'Occident fidèle n'avait point secoué le joug de la vérité. Des pieds de l'antique Rome, où siégeait le vicaire du Christ, une eau toujours vive avait coulé sur des peuples nouveaux. Une sainte confédération de la foi s'était formée en eux, malgré la guerre; ils avaient lentement dépouillé le caractère du barbare, introduit les évêques dans leurs conseils, partagé leurs terres avec les pauvres et les cénobites, fondé des monarchies, ressuscité l'empire romain, chassé les Grecs, humilié les fils de l'islamisme jusqu'au tombeau reconquis du Sauveur; et enfin les arts, le commerce, la boussole venant à leur aide, ils avaient poussé leurs découvertes au delà des mers que l'antiquité n'avait pas franchies, et présenté à des rivages inconnus la croix de Jésus-Christ. Tout annonçait au monde ses derniers et légitimes souverains; ils allaient, prenant la route opposée à celle d'Alexandre, retrouver l'Orient perdu

pour la foi, et lui rendre la vérité en échange de ses trésors. Le genre humain n'avait jamais été plus près de l'unité, jamais aussi plus proche d'une horrible et universelle division.

Le protestantisme naquit de ce point culminant des affaires divines, à l'heure juste où rien n'était plus capable de résister à la puissance morale de la chrétienté. L'Enfer, qui le savait, fit un effort suprême; il attaqua le christianisme au cœur en attaquant l'autorité de l'Église, et en livrant ses lois et ses mystères aux interprétations privées de la raison. C'était mettre l'homme au-dessus de Dieu, et créer une idolâtrie intellectuelle d'autant plus subtile qu'elle devait se voiler longtemps des apparences survivantes de la foi. La chrétienté divisée demeura néanmoins maîtresse du monde, tant elle avait acquis de supériorité sur le reste des nations; mais en portant ses discordes avec ses victoires aux extrémités de la terre, elle n'y porta plus qu'un apostolat diminué et un prosélytisme qui se déchirait de ses propres mains.

Je ne poursuivrai point l'histoire de nos maux. Une grande lumière est sortie de leurs entrailles, et après trois siècles de luttes intestines, l'autorité de l'Église reprend peu à peu sur les intelligences égarées l'ascendant qu'elle avait perdu par une illusion. Un nouveau progrès s'accomplit dans la cité sainte; l'unité qu'elle posséda toujours, parce qu'elle est la fille et la mère de la vérité, s'élance plus radieuse des révoltes qu'elle a subies, et des expériences dont elle a été l'objet. Le protestantisme expire dans l'im-

puissance de constituer un symbole, un ordre, une foi, une raison de son être, et le jour inévitable de sa chute sera le jour où le christianisme, ravivé au sein des nations qu'il a civilisées, reprendra de concert avec elles la grande route de l'avenir, la route qui conduit l'univers aux pieds du même Dieu. Mais ne vous attendez pas que ce soit sans rencontrer dans le mal un progrès parallèle au sien. Déjà vous en avez plus que le pressentiment, vous en avez l'aurore. Le protestantisme est dédaigné du mal, il en connaît la ruine, et se revêt d'autres armes qu'il a forgées d'avance dans la corruption même de ce vieux levain, qu'il rejette de lui. Le protestantisme altéra la foi par la raison; la raison séparée de toute foi aura l'ivresse de sa souveraineté. Ne prévoyons pas ce qu'elle sera, laissons à Dieu ses secrets. Le présent et le passé suffisent pour nous instruire des voies de la Providence dans la conduite de l'humanité, et pour en justifier la trame aux yeux de tout sincère esprit.

Dieu veut le salut du genre humain, et il y travaille incessamment; je l'ai montré par l'histoire. Il y travaille d'une manière progressive; j'ai fait voir que ce progrès était logique et efficace. Que me reste-t-il, Messieurs, après cette exposition où vous avez vu la grande part de l'homme dans ses propres destinées, qu'à vous conjurer d'unir votre action à l'action divine pour assurer le triomphe moral de la chrétienté? On lisait dans les armoiries des Chartreux, au-dessus d'un globe surmonté d'une croix, cette belle inscription : *Stat crux dum volvitur orbis.*

— *La croix demeure pendant que le monde tourne.* C'était une image heureuse de la stabilité du christianisme au milieu des révolutions humaines, en même temps qu'une invitation au repos de la solitude sous les lois contemplatives de saint Bruno. Mais cette image n'exprime qu'à demi la situation du christianisme dans le torrent des siècles, et cette invitation ne nous dit qu'imparfaitement nos devoirs. J'aimerais mieux, en conservant le même symbole, cette autre inscription : *Incedit crux dum incedit orbis. — La croix marche aussi vite que le monde.* Elle nous rappellerait le progrès parallèle du bien et du mal, et la nécessité d'élever nos vertus aussi haut que les desseins de Dieu et plus haut que les jalouses conjurations de l'enfer. Elle nous presserait de ne pas perdre un jour, parce que l'ennemi ne perd pas une heure. Elle nous dirait notre épreuve, qui est le temps; notre but, qui est l'éternité; notre histoire, qui est le combat; notre consolation, qui est d'avancer toujours; notre repos, qui est Dieu seul.

SOIXANTE ET ONZIÈME CONFÉRENCE

DES RÉSULTATS DU GOUVERNEMENT DIVIN

—

Monseigneur,

Messieurs,

Nous vous avons exposé les voies de Dieu dans le gouvernement des âmes et de l'humanité, et nous les avons justifiées : c'est un grand ouvrage accompli. Cependant tout n'est pas fait encore : car, bien qu'un gouvernement se juge par les moyens qu'il emploie pour atteindre son but et remplir sa mission, il se juge aussi, et définitivement, par ses résultats. Or, quels ont été, quels sont les résultats du gouvernement divin ? Cette puissance infinie qui est en Dieu, cette sagesse, cette justice, cette bonté du Ciel, appliquées toutes ensemble à nous rendre parfaits pour nous rendre heureux, quel en a été jus-

qu'ici, et quel en sera finalement le succès? Dieu nous a créés par amour; il nous a rachetés par un amour plus grand encore, et toute oreille a entendu de la bouche même de la Vérité cette chère parole: *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné pour lui son Fils unique* (1). Qui n'eût cru que tant d'amour en tant de pouvoir obtiendrait son effet, et qu'à part quelques intelligences obstinées follement dans leur ingratitude, le monde entier, au jour du banquet nuptial, se trouverait assis à la table du père de famille, et que lui, se promenant tout autour, se réjouirait de ne voir aucune place vide, aucune âme absente, aucun enfant échappé aux étreintes de la souveraine affection? Voilà ce que l'homme se figure dans son cœur pauvre et mortel. Mais est-ce là ce que nous prophétise l'Écriture? Est-là vraiment la conclusion? Est-ce le bien qui l'emporte sur le mal, ou n'est-ce pas plutôt le mal qui l'emporte sur le bien? Je me fais, en votre nom, la demande avec effroi, et j'attends la réponse. Quelle est-elle? O mon Dieu! quelle est-elle? Écoutez : *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus* (2).

Voilà donc le dernier mot? Dieu a donné son sang pour glaner le long des siècles quelques âmes éparses; et le reste, troupeau perdu dans l'iniquité, s'en va, par phalanges pressées, grossir l'abîme qui ne rend jamais ce qu'il a reçu, l'abîme qu'habitent les pleurs et les grincements de dents, un feu qui ne s'é-

(1) Saint Jean, chap. III, vers. 16.
(2) Saint Matthieu, chap. XX, vers. 16.

teindra jamais, et le ver qui ronge toujours. Ce n'est pas moi qui le dis : c'est une autre main que la mienne qui a gravé cette menace : *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus*. Qu'est-ce que je puis contre une si manifeste prophétie? Qu'est-ce que je puis, moi le simple dépositaire d'une parole qui n'est pas la mienne, mais la parole de Dieu, contre un arrêt si clair, si précis, si au-dessus de toute interprétation? Le sang du Fils de Dieu est d'une éloquence d'amour que je ne saurais nier; il me crie des choses qui remuent mes entrailles jusqu'au fond; mais cette parole : *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus*, est d'une éloquence de terreur qui ravage l'âme, et lui ravit ses tendresses et ses sécurités. Si je me tourne vers ce tabernacle, j'y touche le sang versé pour moi par un Dieu qui ne me devait rien; si je me tourne vers cette porte, elle s'ouvre à deux battants pour laisser passer la foule innombrable des esprits perdus. La bénédiction est à ma droite, la malédiction à ma gauche; mais la bénédiction n'est qu'un point, et la malédiction un océan. Oh! qui me dira ce que je dois vous dire, et qui apaisera mon intelligence troublée, pour que je verse dans la vôtre le baume d'une vérité que ne corrompe ni une bonté trompeuse, ni une justice plus sévère que Dieu ne l'a faite et ne la voit. J'ai l'espérance que Dieu m'assistera; je me persuade qu'ici comme ailleurs il y a dans les mystères divins une porte consolante, une porte connue des âmes qui ne cherchent ni à diminuer ni à obscurcir les ombres de la foi. Au lieu de restreindre ce sujet terrible de nos réflexions, je

veux même l'étendre, et me demander pour vous et avec vous quel est le rapport comparatif du bien au mal non-seulement dans l'éternité, mais dès aujourd'hui dans le temps que nous habitons. Appelons à notre tribunal le bien et le mal présents, le bien et le mal futurs : pesons-les dans une balance équitable, autant qu'il est permis à des hommes de le faire, et sachons qui des deux l'emporte réellement.

Je commence par le côté le plus proche de nous, par celui qui est sous nos yeux.

Or, Messieurs, je vous prie de remarquer qu'en toute comparaison il faut tenir compte de deux éléments, de la quantité matérielle et de la quantité morale, ou, si vous l'aimez mieux, de la masse et de la qualité. Un géant surpasse en grandeur mathématique un homme ordinaire; mais celui-ci peut surpasser le géant par la beauté, le génie et la vertu. Lors donc que nous nous demandons si le bien l'emporte sur le mal dans l'humanité, nous devons tenir compte des deux éléments naturels de toute comparaison, et nous dire : Le bien l'emporte-t-il dans le monde en quantité matérielle, l'emporte-t-il en quantité morale sur son ennemi?

Je vous prie de remarquer en second lieu qu'il ne s'agit pas seulement dans cette comparaison du bien surnaturel, mais du bien en général, quels qu'en soient la source, le mérite et l'effet. Le bien surnaturel, celui qui a la foi pour principe, et la vision divine pour terme, est le seul bien parfait, le seul qui donne à une créature l'espérance et le droit de

posséder Dieu face à face; mais tout autre bien est agréable à Dieu dans son ordre, et l'Église a condamné ceux qui disaient anathème à tout acte de vertu émané de moins haut que le souffle de l'Esprit-Saint. La probité naturelle, la fidélité du cœur, la grandeur d'âme, la compassion, la tempérance, la force, mille autres mouvements généreux se pressent dans le sein de l'homme, et, encore qu'ils n'aient pas la grâce pour moteur et l'Évangile pour règle, ils viennent de Dieu par la conscience, et Dieu les reçoit comme un hommage indirect et imparfait rendu à sa souveraine perfection. Il les récompense à leur place et dans leur mesure, et même il en fait à quelque degré un vestibule qui conduit de loin aux illuminations de l'ordre surnaturel. Il ne nous est donc pas permis de les dédaigner dans une appréciation de l'état moral du genre humain.

Enfin, Messieurs, remarquez encore qu'il ne s'agit pas, pour connaître l'étendue comparative du bien et du mal, d'opposer le vice à la vertu, mais la quantité des actes bons à la quantité des actes mauvais. La vertu est un état stable, complet, qui suppose une âme ordonnée de toutes parts dans la justice et la vérité, et par conséquent cet état est rare, tandis que le vice est commun. La plus grande partie des hommes est travaillée de quelque passion qui altère l'harmonie de leurs habitudes morales, et n'est que lentement, par beaucoup d'efforts, qu'ils parviennent à se dégager des ombres de ce triste empire pour se reposer dans la paix d'une conscience

qui ne leur reproche plus que des imperfections. Mais cet état combattu n'est pas stérile en actes dignes d'aveu ; il n'a pas pour conséquence l'impossibilité de produire du bien, et même mille fois plus de bien que de mal. Cet homme est ambitieux, il sacrifiera beaucoup au désir de son élévation ; cependant il est juste, sobre, exact, incapable de vengeance et d'infidélité ; il honore sa vie par un dévouement sérieux à la chose publique, et dans l'obscurité pieuse de la famille on le retrouve meilleur en exemples et en affection. Ainsi en est-il d'un grand nombre. Victimes coupables d'un mauvais penchant, ils ne sont ni dans la grâce de Dieu, ni dans la gloire de la vertu sans tache et sans éclipse ; mais il y aurait injustice à peindre leurs jours comme un tissu de crimes, et à ne pas reconnaître en eux les instruments d'un bien plus grand que le mal dont ils sont les auteurs. Dieu les voit tels qu'ils sont. Il compte leurs fautes, il écrit leurs bonnes œuvres, et lui seul sait le degré de miséricorde où les place son équité.

En prenant donc l'ensemble des faits humains, non pas dans un temps et dans un lieu, mais dans la suite totale des générations, Dieu découvre-t-il au monde une quantité de bien matériellement supérieure à la quantité du mal? Voilà la première question.

Or, Messieurs, il est certainement difficile de la résoudre. Qui a dressé jamais la statistique du bien et du mal? Quel œil, hormis celui de Dieu, connaît les pages du livre de la vie et du livre de la mort? Un

jour les sceaux se briseront, et devant l'univers assemblé toute conscience apparaîtra ce qu'elle fut. Mais, jusque-là, qui peut accuser le genre humain d'avoir semé plus de mal que de bien dans le champ douloureux de son exil ?

Lorsque nous voulons connaître l'état de santé du corps de l'homme, la Providence y a pourvu par un moyen aussi simple que sûr. Le cœur, source de la vie, communique son mouvement aux artères, où il jette le sang qu'il nous a préparé, et cette impulsion retentit jusqu'aux extrémités de nos organes, là où leur frêle enveloppe nous permet de les interroger. Y a-t-il aussi un cœur et des artères dans le genre humain? Nous est-il possible de les toucher de près, et de connaître à leur battement quel est l'état moral de ce grand corps dont nous sommes les membres, auquel nous portons le flux de notre vie, et qui nous rend le reflux de la sienne? Je le crois, Messieurs, et peut-être, en m'écoutant, ne m'accuserez-vous pas de pousser trop loin l'investigation d'un mystère où il suffirait du doute pour rassurer notre esprit.

Moïse avait conduit son peuple aux portes de la terre promise. Averti de sa fin, et qu'il allait se rapprocher de l'heure où le Dieu qu'il avait vu dans les ombres et les foudres du Sinaï lui apparaîtrait dans la simplicité de son essence, le front brillant encore des éclairs redescendus avec lui des hauteurs de l'Horeb, il assembla les générations du peuple élu, et, debout devant elles, après leur avoir rappelé les miracles et les lois du Dieu de leurs pères, il leva la voix, et

leur dit : *Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous ai proposé aujourd'hui la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction... Considère, ô Israël, qu'aujourd'hui même je t'ai proposé la vie et le bien, et d'un autre côté la mort et le mal* (1). Ainsi ce grand législateur, jetant sur la nation qu'il avait formée un dernier et prophétique regard, lui révélait son avenir par un seul mot qui explique aussi l'histoire de toutes les races humaines : le bien, c'est la vie ; le mal, c'est la mort. Le bien, c'est la vie du corps, de l'âme et des sociétés ; le mal, c'est la mort du corps, de l'âme et des sociétés. En effet, Messieurs, qu'est-ce que le bien, sinon la conformité à la loi éternelle de l'être telle que Dieu la porte en lui-même ? et qu'est-ce que le mal, sinon l'opposition à cette loi ? Quiconque fait le bien, se conforme à la loi de l'être ; quiconque fait le mal, s'éloigne de cette loi. Et la loi de l'être étant nécessairement celle de la vie, puisque la vie n'est que l'être en activité, il s'ensuit que le bien se confond avec la vie même, et le mal avec la mort. L'expérience nous le prouve, s'il est possible, encore plus manifestement.

Vous êtes jeune : vos yeux rayonnent de l'immortalité de tout ce qui commence, et vous sentez dans les derniers replis de votre chair une obéissance à vos désirs qui ne vous permet pas même de croire à la fragilité de vos années. Cependant prenez garde : prenez garde, non pas à la foudre, mais au péché. Si vous ouvrez votre âme et vos sens à cet hôte mysté-

(1) Deutéronome, chap. xxx, vers. 15 et 19.

rieux, il y opèrera sourdement des ravages dont le contre-coup apparaîtra bientôt sur votre front. Des rides précoces en terniront la chaste limpidité; la lumière de vos regards s'affaiblira sous vos paupières devenues pesantes; vos lèvres contractées ne laisseront plus passer qu'un sourire diminué et triste; une profanation lente s'étendra sur tout votre visage, et y gravera les ruines que votre âme se fait au dedans. Vous vous croirez seul avec votre conscience; mais la mort y est avec vous, et elle traduit incessamment vos débauches en une éloquente accusation. Tout œil la reconnaît. Elle est la sœur du péché, et le péché est son aiguillon : *Stimulus autem mortis peccatum* (1). Comme le bœuf se hâte sous le dard qui le presse, ainsi la mort se hâte sous les coups du péché; elle s'infiltre dans les veines pour en tarir le sang, elle relâche la vigueur des nerfs, elle pénètre au fond des os et en dévore la substance, jusqu'à ce qu'enfin elle et le péché se saisissant dans une dernière étreinte, le cadavre tombe, et le ciel et la terre passent avec mépris : car il y a là un homme qui a tué lâchement la vie dans son sein.

Le même et effrayant mystère s'accomplit dans les nations. Le bien les fonde, et le mal les couche au tombeau. Ni l'antiquité, ni la grandeur, rien n'est capable de sauver un peuple corrompu. Il traîne quelque temps sur la scène du monde les restes ignobles de son histoire, défendu par la jalousie de ses voisins et par ce je ne sais quoi qui tient en l'air

(1) Ire Épître aux Corinthiens, chap. xv, vers. 56.

un édifice ruiné : mais tôt ou tard sa décadence morale avertit le destin. Il vient, on ne sait d'où, des races neuves et innomées; elles regardent de loin cet empire usé qui semble encore vivant par ses fonctions, ses magistratures, ses armées et ses souvenirs, mais qui n'a plus de substance ni de ciment, parce qu'il n'a plus de vertu. Elles se disent : Voilà Rome! Et quelque chose leur répond : Venez, mes Goths; venez, mes Parthes! N'ayez pas peur de cette vieille pourpre qui est encore au dos de la maîtresse du monde; car elle ne couvre plus Scipion, elle ne couvre que le vice et la mort avec lui. Passezle Rhin, insultez le Danube, renversez l'Euphrate, étendez à terre vos peaux de bêtes, et jetez-y votre proie!

Si je ne me trompe, Messieurs, nous avons découvert dans l'humanité deux artères capables de nous révéler le secret de son état moral, l'artère de la vie et l'artère de la mort : la vie, qui est le signe et la récompense du bien; la mort, qui est le signe et la récompense du mal. Or, en les interrogeant, que nous diront-elles? Elles nous diront sans doute que le mal est grand dans le monde, puisque les nations y meurent; mais elles nous diront aussi que le bien y est plus grand encore, puisque l'humanité vit. L'humanité vit : elle a traversé des phases sans nombre dans des siècles multipliés, se renouvelant comme la nature qui pousse de jeunes rameaux sur le tronc épuisé des forêts, et tire de la corruption même un élément de vigueur. On l'a vue dans tous les temps, soutenue par la main de Dieu, s'épanouir en une civilisation, l'élever par des vertus, la nour-

rir de dévouements obscurs autant qu'innombrables, puis, la dépravation s'introduisant à la longue, rejeter les peuples pourris pour en susciter d'autres, et rendre à de nouveaux âges un spectacle d'honneur. N'est-ce pas là l'histoire? Les vicissitudes dont elle est remplie sont-elles autre chose que les tempêtes par où le genre humain, aidé de la Providence, purifie l'atmosphère morale qu'il respire, et perpétue, malgré la puissance du mal, la supériorité du bien? Ne sentons-nous pas tous qu'un peuple ne subsiste que par ses vertus, et que si le mal vient à y usurper le trône du bien, il est inévitablement condamné? Or ces condamnations ne sont pas de tous les jours; la foudre vengeresse n'atteint qu'à de longs intervalles l'existence séculaire des nations. Il est donc permis de croire que le bien y prévaut longtemps, et lorsqu'elles succombent, il est permis de croire aussi que Dieu donne ou réserve leur place à des peuples meilleurs.

J'en appelle encore, Messieurs, à deux autres symptômes parallèles qui me semblent propres à nous éclairer dans cette difficile question. De même que le bien et le mal sont unis à la vie et à la mort comme à leurs conséquences logiques, ils ont un autre signe dans la peine et la jouissance, ces deux états qui composent, par leur distribution entre les hommes, le sort général du genre humain. Vivre et mourir, ce sont les termes extrêmes où nous sommes contenus; souffrir et jouir, ce sont les termes intérieurs qui résument les pulsations de notre être. Or si nous cherchons quels sont les rapports de la peine

et de la jouissance avec l'ordre moral, il nous est aisé de voir que la peine correspond au bien, et que la jouissance correspond au mal. Non pas, Messieurs, entendez-le bien, que jouir par soi-même est un crime, ni que souffrir soit par soi-même une vertu. Non assurément. La peine peut être portée sans en connaître le prix, elle peut être un motif de blasphèmes et de haine contre Dieu; comme aussi la jouissance, toute corruptrice qu'elle est de sa nature, peut enfanter des actions de grâces, des sacrifices, des austérités, et, dans tous les cas, être l'objet d'une généreuse modération. Mais, cette réserve faite, il n'en reste pas moins vrai que la peine, c'est-à-dire le travail sous toutes ses formes, est favorable au développement du bien, parce qu'elle purifie le corps, détourne les vaines et fausses pensées, diminue les moyens du mal, en retranche les occasions, et nous tient enfin devant Dieu dans un état conforme à l'expiation qui est la source unique de notre salut. La jouissance, au contraire, c'est-à-dire la satisfaction de l'être dans le repos, contient un poison qui énerve l'âme, et en déracine lentement la virilité. L'homme qui n'a rien à faire pour vivre que de vivre, et qui n'applique pas ses facultés à la glèbe honorable d'un service volontaire, celui-là tombe, par une pente rapide, de la langueur dans l'ennui, et de l'ennui dans les désordres du cœur. Ce n'est qu'à la fin de l'âge, lorsque nous avons payé notre dette au travail, et que la vie diminuée dans tous nos sens nous retire les flots trop vifs de son activité, ce n'est qu'alors, Mes-

sieurs, que le repos nous sied, et que Dieu le bénit. Le repos du vieillard est un droit et une majesté. Assis à son âtre, il fait doucement scintiller dans sa mémoire le souvenir modeste du bien qu'il a fait, et il éveille en autrui la vertu par le spectacle de la paix qui couronne ses ans. Mais se reposer quand on n'a rien produit, se reposer dès la jeunesse, livrer à une jouissance précoce et continue son âme et son corps, c'est leur préparer d'effroyables corruptions.

L'histoire vous l'a dit, la ruine morale d'un peuple commence par le repos honteux de ses grands. Tandis que la vie se conserve encore avec le travail dans les rangs obscurs, elle s'enfuit déshonorée des hautes régions de la société. Des mœurs lâches y appellent des mœurs dissolues ; les plus généreux sangs s'avilissent dans les voluptés après s'être affaiblis dans la mollesse, et, la dépravation gagnant de proche en proche, il ne reste quelque souffle à ce peuple vieilli que par la quantité de sueur qu'il est strictement obligé de répandre pour ne pas mourir de faim.

Cela étant, Messieurs, la peine étant un signe du bien, et la jouissance un signe du mal, en la manière et dans les limites que j'ai posées, il nous est possible d'en tirer quelque horoscope pour l'appréciation de l'état moral du genre humain. Nous n'avons, en effet, qu'à nous demander lequel l'emporte ici-bas de la peine ou de la jouissance, du travail ou du repos. Or assurément la réponse n'est pas difficile. Dieu s'y est pris de bonne heure pour nous attacher à la noble gymnastique d'une laborieuse

activité : dès que nous eûmes failli, il prononça contre nous l'arrêt du labeur, dans ces miséricordieuses paroles qu'il ne faut jamais se lasser de redire : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* (1). Depuis lors l'arrêt n'a pas cessé de s'accomplir. En vain la civilisation s'est formée; en vain les arts de la paix, le commerce, l'industrie, les inventions économiques de la science ont succédé aux dévastations de la guerre : rien n'a pu soustraire l'homme à la loi du travail pénible, et c'est à peine si, après soixante siècles d'efforts pour en diminuer le fardeau, il a pu se flatter d'un imperceptible succès. Le christianisme, à la mort du Fils de Dieu, a retranché des misères de notre sort : il a relevé l'esclave, la femme, l'enfant, adouci le pouvoir, donné à notre cœur certaines larmes qui apaisent l'amertume des autres : mais il n'a rien ôté de leur résistance aux froides couches de la terre, et de leur ardeur aux rayons du soleil. Nous sommes demeurés les sujets du travail pour demeurer les frères de la vertu.

Cependant, je le répète encore une fois, afin que vous n'accusiez pas ma pensée, la peine n'est pas de soi-même un bien, ni la jouissance un mal. La peine nous incline au devoir par un état permanent de sacrifice et d'impuissance; elle est le rivage escarpé qui repousse l'erreur de nos flots, et les retient dans le cours que leur trace la volonté de Dieu. Souvent, du haut des montagnes, j'ai regardé les plaines fécondes qu'arrosent les sueurs de l'homme; j'ai vu

(1) Genèse, chap. III, vers. 19.

le laboureur prévenir le jour, et une multitude de femmes, d'enfants, de vieillards, de jeunes gens, le dos courbé vers la terre, y creuser des sillons ou en recueillir les richesses semées de leurs mains. Je les ai vus, après de longues heures, prendre un sobre repas sous l'ombre étroite d'un arbre ou d'un pan de mur, et, le soir venu, s'en retourner par bandes fatiguées au seuil hospitalier de leurs rustiques maisons. Ce spectacle m'a touché toujours, il m'a toujours donné l'idée que Dieu le voyait avec plaisir, et que si toutes ces âmes n'étaient pas pures devant lui, du moins elles ne l'offensaient pas sans quelque compensation pour son cœur de père et son équité de juge. Autre chose est le mal se développant sans frein dans la fièvre continue de l'oisiveté, autre chose le mal comprimé par des jours sans repos et des nuits sans illusions. La poésie antique avait placé la vertu sous le chaume; elle disait que les dieux, descendant de l'Olympe, s'arrêtaient volontiers dans les vallons obscurs, au bord des gerbes amoncelées par la main pacifique de l'homme des champs. La sagesse a répété sur un autre mode ces accents de la poésie, et le christianisme, en nous révélant la foi naïve des campagnes, nous a permis de dire en un sens plus élevé que le poëte romain :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !

Dieu n'a pas voulu que la plus grande part des hommes étouffât dans l'air pesant des villes, au foyer

de toutes les richesses et de toutes les tentations. Il les a dispersés dans les solitudes de la terre, le long des fleuves, au pied des montagnes, en face du firmament qu'il habite, et il leur a fait d'un travail plus dur et plus dépendant de sa providence un singulier secours et une perpétuelle religion.

Hélas! je le sais, tout se corrompt, même les champs. Mais cette corruption n'est pas l'état naturel des choses; elle accuse un poison venu de plus haut, et prophétise les catastrophes qui préparent la chute ou le renouvellement des nations.

Bref, Messieurs, de la comparaison de la peine avec la jouissance et de la vie avec la mort, ce double symptôme révélateur, nous pouvons conclure que la quantité matérielle du bien l'emporte ici-bas sur la quantité matérielle du mal. Mais encore que nos calculs manquassent de vérité, la question ne serait pas résolue contre la Providence. Car il ne suffit pas de comparer les faits aux faits, et de les peser dans la rigueur servile d'une balance mathématique; il faut surtout connaître leur valeur métaphysique et morale, et les juger sous ce rapport, qui décide de tout. Or, métaphysiquement et moralement, le bien domine le mal d'une incontestable hauteur. Le mal n'est qu'une négation; il introduit dans l'être une difformité qui blesse l'œil de Dieu, mais qui n'y détruit pas substantiellement son ouvrage. Dieu y reconnaît encore sa main. Comme une statue mutilée sort de la terre où les siècles l'avaient enfouie, ainsi l'âme dégradée par le péché apparaît aux regards de son père; c'est un marbre désho-

noré, mais où respire encore la vie, et auquel l'Artiste suprême peut rendre sa première beauté. Il y travaille avec ardeur; il aime ce débris; il y frappe des coups qui émeuvent son espérance et attendrissent ses regrets. Ce n'est qu'à la mort que le mal persévérant prend une consistance à l'épreuve de l'amour divin, et que Dieu le voit comme un impardonnable ennemi. Jusque-là il appartient encore à l'architecture du bien, il est une pierre espérable de la sainte cité, et peut-être y entrera-t-il en un lieu magnifique, qui étonnera l'innocence sans la décourager.

Vous le voyez donc, la quantité matérielle disparaît ici devant la valeur métaphysique et morale; l'opposition absolue entre le bien et le mal n'est pas une réalité du temps. Dieu, du haut de sa providence, ne découvre pas l'humanité terrestre comme partagée en deux camps pour jamais séparés; ici des monstres, là des bienheureux. Il voit partout des êtres faibles, les uns qui ont précédé leurs frères aux régions de la vertu, les autres qui aspirent à les rejoindre, ceux-ci plus proches, ceux-là plus loin, quelques-uns désespérés d'eux-mêmes, mais non pas de la bonté divine, tous enfin formant un seul corps dont les membres s'assistent, et où le mal sert à promouvoir le bien, comme le bien sert à l'expiation du mal. C'est pourquoi il est écrit que dix justes auraient suffi pour obtenir de Dieu le pardon d'une ville réprouvée; parce que ces dix justes, en appliquant leurs mérites à des frères criminels, mais capables encore de retour et de miséricorde, auraient

rétabli dans la balance divine un équilibre entre le bien et le mal. Qui sait d'ailleurs à quelle force d'intensité peut atteindre la vertu, et quel devient son prix dans ces immolations intimes que nous révèle imparfaitement la vie des saints? Le comte de Maistre a dit excellemment : « Il y a eu dans le cœur de Louis XVI telles acceptations capables de sauver la France. » N'y en a-t-il pas d'autres plus obscures devant les hommes, mais plus précieuses encore devant Dieu? Les jours d'une sœur de Charité ne suffiraient-ils pas pour faire contre-poids aux crimes d'une multitude? Je le crois sans peine, puisque Dieu ne demandait que dix justes pour épargner une ville coupable de désordres qu'on ne peut pas même nommer. Je le crois encore mieux, lorsque je considère que le salut du monde est dû à un seul sacrifice, sacrifice incomparable sans doute par la dignité de la personne et par le mouvement du cœur qui l'offrait, mais qui cependant, toute proportion gardée, nous prouve que l'intensité du bien dans une âme unique peut couvrir un abîme d'iniquités.

O vous donc, enfants du mal, sachez, malgré votre nombre, qu'il ne dépend pas de vous de prévaloir contre la cité de Dieu et d'en obscurcir l'éclat surabondant! David a suffi pour renverser Goliath, une âme suffit à Dieu pour se faire un rempart contre l'armée de vos infidélités. Il y versera des ardeurs qui étoufferont les vôtres, et des baumes qui purifieront la terre de l'odeur de vos nuits. Allez, faites votre œuvre, dormez votre sommeil,

comme vous l'a dit Bossuet : tandis que vous effacez en vous l'image de Dieu par des souillures dont vous voudriez vous cacher la honte, quelque pauvre jeune fille veille pour vous dans l'honneur d'une virginité qui a tout vaincu, la misère, la séduction, la jeunesse, la beauté, le besoin d'aimer, qui est si grand dans les cœurs purs. Tandis que vous épuisez l'or dans un luxe sans fruit, quelque servante, la vôtre peut-être, rétrécit son pain de chaque jour, et en fait à la Providence, dans le sein des malheureux, un sacrifice qui la justifie de votre impitoyable dureté. Tandis que, pour une offense où votre orgueil a légitimement souffert, vous répandez le sang d'un homme, des chrétiens donnent le leur aux extrémités du monde pour affirmer la foi qui sauvera leurs bourreaux, et ils tirent de leur supplice plus de grâce qu'il n'en faut pour laver cent fois le sang dont vous êtes couvert. Ainsi, sous l'action de Dieu, la grandeur surnaturelle du bien compense, s'il en est besoin, la quantité matérielle du mal, et l'humanité, malgré ses fautes, ne présente point au ciel ce spectacle horrible dont on voudrait accabler notre foi. Le mal, tel qu'il est, contribue plutôt à l'accroissement du bien, comme la terre corrompue donne à la végétation un aliment plus fort.

Un jour viendra peut-être où le mal l'emportera réellement sur le bien, soit en quantité, soit en intensité : ce sera le signe de la fin. Les justes ne faisant plus le contre-poids des méchants par leur nombre ni par leurs vertus, Dieu prononcera contre le genre humain tout entier l'arrêt qu'il a tant de

fois prononcé, dans le cours des siècles, contre les nations. Comme il écrivit de sa main sur les murs de Babylone la prophétie de sa chute, ainsi écrira-t-il dans les nuées la ruine du monde devenu la dernière Babylone, et la sentence sera la même que pour Balthazar : *Tu as été pesé dans la balance, et on t'a trouvé léger.* Jusque-là, Dieu, qui tient cette balance formidable par son équité même, n'a point condamné à mort le genre humain. Respectons sa justice avec sa clémence, et ne lui opposons pas nos crimes pour accuser son gouvernement. D'ailleurs le temps n'est que l'épreuve, il n'est pas le résultat. C'est dans l'éternité qu'il faut jeter nos regards pour juger définitivement la Providence, et c'est là sans doute que vous attendez ma parole, armés de ce mot fameux : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

J'obéis à votre impatience, et je puis la calmer par une très-simple déclaration : le petit nombre des élus n'est pas un dogme de foi, mais une question librement débattue dans l'Église. Je vous l'affirme, et je vous en donne immédiatement la preuve si vous le souhaitez.

Parmi les écrivains du dernier siècle qui ont honoré l'Église, il en est un d'une réputation modeste et grave, dont le savoir n'est point contesté, dont l'orthodoxie l'est moins encore : je vous ai nommé Bergier. Or Bergier, traitant la question qui nous occupe, s'exprime ainsi : « Un esprit solide et suffi-« samment instruit ne se laisse point ébranler par « une opinion problématique, et sur laquelle l'Église

« n'a point prononcé, telle qu'est celle du grand « nombre ou du petit nombre des élus (1). » Et ailleurs, après avoir exposé le désaccord des Pères de l'Église et des commentateurs de l'Écriture sur ce sujet, il ajoute : « Si les paraboles de l'Évangile « peuvent servir de preuve, on en doit plutôt con- « clure le grand nombre que le petit nombre des « hommes sauvés. Jésus-Christ compare la sépara- « tion des bons d'avec les méchants, au jugement « dernier, à celle que l'on fait du bon grain d'avec « l'ivraie. Or dans un champ cultivé avec soin, l'i- « vraie n'a jamais été plus abondante que le bon « grain. Il la compare à la séparation des mauvais « poissons d'avec les bons : à quel pêcheur est-il « arrivé de prendre moins de bons poissons que de « mauvais? De dix vierges appelées aux noces, cinq « sont admises à la compagnie de l'époux. Dans la « parabole des talents, deux serviteurs sont récom- « pensés, un seul est puni; dans celle du festin, un « seul convive est chassé (2). »

Je pourrais, Messieurs, terminer là notre Conférence : car, puisque vous êtes libres de croire au grand nombre des élus, croyez-y, et ne vous en inquiétez pas davantage. Mais il ne sera pas inutile, je le pense, de vous faire connaître les motifs qui ont empêché l'Église de se prononcer sur cette grave question.

L'Écriture en est sans contredit la cause première.

(1) Dictionnaire de théologie, au mot *Élu*.

(2) *Traité de la vraie Religion*, tome X, p. 355, édit. in-8°.

Car, bien que ce fameux texte, *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus*, vous paraisse d'une évidente clarté, il est bien loin d'en être ainsi. C'est précisément le texte qui a le plus divisé les Pères et les commentateurs. En effet, il n'est écrit que deux fois dans l'Évangile, avec des circonstances qui lui donnent un sens opposé au sens vulgaire. Dans la première occasion, le royaume du ciel est comparé à un père de famille qui loue des ouvriers dès le matin pour travailler à sa vigne, et qui en reçoit d'autres successivement à des heures plus avancées, jusqu'à ce que, le soir venu, il donne à tous la même récompense sans faire aucune distinction entre ceux qui sont venus le matin et ceux qui sont venus tardivement. Sur quoi les premiers montrant de l'indignation, le père de famille leur dit : *De quoi vous plaignez-vous? ne suis-je pas convenu avec vous d'un denier? Prenez ce qui vous appartient, et allez-vous-en. Quant à celui-ci, qui est venu bien après vous, il me plaît de lui donner la même récompense qu'à vous. Est-ce que je ne suis pas libre de faire ce que je veux, et faut-il que votre œil soit mauvais parce que je suis bon? Ainsi, les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers; car il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus* (1). Il est manifeste que la difficulté de la parabole ne consiste pas dans le petit nombre des ouvriers récompensés de leur travail; elle consiste, au contraire, en ce que tous étant récompensés, ceux qui paraissent avoir le

(1) Saint Matthieu, chap. xx, vers. 13 et suiv.

moins de mérite ne sont pas plus maltraités que les autres. Et l'explication qui en est donnée est celle-ci : *C'est que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers.* Mais cette explication étant obscure elle-même, le père de famille l'éclaircit par ce mot final : *car il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus.* Ce qui veut dire, non pas qu'il y ait peu d'hommes sauvés, conclusion qui n'aurait aucun rapport avec la parabole, ou même la contredirait; mais que, beaucoup étant appelés par une grâce commune, de premiers qu'ils étaient deviennent les derniers, tandis que quelques-uns étant choisis par une grâce spéciale, de derniers qu'ils étaient deviennent les premiers.

Dans la seconde occasion, le royaume du ciel est comparé à un roi qui prépare les noces de son fils, et qui, tout étant prêt, envoie ses serviteurs aux invités pour les presser de venir. Mais ceux-ci refusent sous divers prétextes, et quelques-uns même maltraitent les envoyés du prince, lequel, irrité de leur conduite, fait entrer à leur place dans la salle du festin les premiers venus que l'on a rencontrés sur le chemin. Puis, entrant lui-même après eux pendant qu'ils sont à table, il aperçoit l'un des convives qui n'est pas revêtu de l'habit nuptial, et il lui dit : *Mon ami, pourquoi êtes-vous entré sans avoir l'habit nuptial?* *Et, celui-ci se taisant, le roi dit à ses officiers : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents ; car il y a beaucoup d'appe-*

lés, et peu d'élus (1). Il est manifeste encore que la difficulté de la parabole ne porte pas sur le petit nombre des convives définitivement admis, puisqu'on les a ramassés indifféremment sur les routes, et qu'un seul est chassé de la salle du banquet. Si donc, en cette circonstance, il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus, cela veut dire seulement, dans la bouche du roi comme dans celle du père de famille, que peu d'hommes reçoivent une grâce spéciale qui leur permette de se conduire avec plus de familiarité que les autres dans les choses divines, et de compter sur une surabondance de miséricorde à leur égard. C'est la tentation d'un certain nombre qui, étant appelés au hasard sur le chemin pour remplacer d'autres invités, se persuadent qu'ils sont des élus de faveur, et qui négligent d'assurer leur salut par une exacte fidélité. Jésus-Christ, dans cette parabole, veut leur apprendre que s'il y a en effet des derniers qui deviennent les premiers, il n'appartient à personne de présumer ainsi de soi.

Vous le voyez, Messieurs, vous voilà loin de la clarté que vous aviez cru reconnaître dans ce texte : *Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus.* Mais il en est un autre que je ne dois pas vous dissimuler, et qui, sans être décisif, offre cependant un sens moins facilement réductible à notre vœu d'étendre le royaume du ciel autant que nous le permettent les fondements de la foi. Dans son sermon sur la montagne, Jésus-Christ disait à la multitude : *En-*

(1) Saint Matthieu, chap. XXII, vers. 12 et suiv.

trez par la porte étroite, parce que la porte est large et la voie est spacieuse qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par elle. Combien est étroite la porte, et resserrée la voie qui conduit à la vie, et il y en a peu qui la trouvent (1)! La force de ce texte n'est pas dans l'opposition de la voie large et de la voie étroite; car, de ce qu'une voie est étroite, il ne s'ensuit pas que le petit nombre y passe, lorsqu'elle est la seule qui conduise au but. Les Thermopyles n'étaient qu'un sentier tortueux et rude dans les montagnes, et cependant l'armée de Xerxès le franchit, parce qu'elle n'avait pas d'autre issue pour pénétrer en Grèce. Mais Jésus-Christ ajoute que *beaucoup entrent par la voie large, et que peu trouvent la voie étroite*, parole qui serait décisive, si elle s'appliquait à tous les temps et à tous les lieux. Or il n'est pas manifeste qu'il en soit ainsi. La Vulgate a traduit la phrase hébraïque en une manière qui la restreint aux commencements de la prédication de Jésus-Christ, et ce n'est pas sans doute par inadvertance qu'elle a préféré cette traduction. En comparant les discours du Seigneur entre eux, on y remarque plus d'une fois la distinction de deux époques diversement caractérisées, l'époque de son ministère, et celle de sa mort. S'il dit : *La voie est étroite qui mène à la vie, il y en a peu qui la trouvent,* il dit aussi : *Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (2). Les deux paroles sont

(1) Saint Matthieu, chap. VII, vers. 13 et 14.
(2) Saint Jean, chap. XII, vers. 32.

vraies dans leur temps. Jésus-Christ, lorsqu'il s'adressait au peuple sur la montagne, n'avait à sa suite que quelques disciples choisis, et tout autour, aussi loin que s'étendait le monde, une multitude qui n'entendait point encore sa voix. Mais lorsqu'il jetait son regard par delà sa mort, il voyait les nations entrer en foule dans son Église, les rois et les reines, selon la prédiction d'Isaïe, baiser la trace de ses pieds, et sa croix, portée parmi les étendards romains, pénétrer plus loin que tout empire connu. Son âme alors ne pouvait plus dire : *Il y en a peu qui trouvent;* elle disait : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.*

Ajoutez, Messieurs, que la question lui ayant été nettement posée, Jésus-Christ n'a pas voulu la résoudre, mais la tenir en suspens. On lui disait un jour : *Seigneur, y en a-t-il peu de sauvés* (1)? Rien n'était plus clair : que répondit-il? Il répondit : *Tâchez d'entrer par la porte étroite, car il y en a beaucoup qui voudront entrer, et qui n'entreront pas* (2). C'était un conseil utile, qui ne détruisait point le mystère, utile aussi. Vous me direz peut-être : Pourquoi répondez-vous, puisque Jésus-Christ n'a pas répondu? Jésus-Christ n'a pas répondu parce qu'il était Dieu, et qu'il eût fait un dogme; je réponds parce que je suis un homme, et que je ne fais qu'une opinion. Mais cette opinion est libre, et il vous est permis de la fortifier avec moi par la considération

(1) Saint Luc, chap. XIII, vers. 23.
(2) *Ibid.*, vers. 24.

des ruses admirables de la Providence pour accroître le nombre des élus.

Dieu eût pu déciderque nul n'entrerait au royaume des cieux qu'après avoir pris une part personnelle à la lutte du bien et du mal, et accepté le sang de son Fils dans la libre plénitude de la raison. C'est le contraire qu'il a voulu. Il a ouvert aux enfants les portes de l'innocence et du mérite; il a dit d'eux : *Laissez les enfants venir à moi, et ne les empêchez pas, car le royaume du ciel est composé d'enfants* (1). Et les regardant une autre fois d'un œil plus doux encore, s'il est possible, il disait : *La volonté de votre Père qui est au ciel n'est pas qu'un seul de ces enfants périsse* (2). Quelle parole, Messieurs, dans une bouche où toute parole était vérité et efficacité! Aussi, dès l'origine du monde, une source particulière de salut avait été préparée pour l'âme des enfants. Comme ils sucent le lait de leur mère sans la connaître, Dieu a voulu qu'ils bussent aux mamelles de la foi et de la charité sans connaître ni l'une ni l'autre, et que le sang de son Fils leur fût versé goutte à goutte avant même que leur œil s'ouvrît, que leur oreille entendît, et que leurs lèvres pussent prononcer son nom. Dans les temps qui précédèrent la mort du Christ et la promulgation de l'Évangile, les enfants étaient *sauvés dans la foi de leurs pères,* Dieu voulant les regarder comme une même chose avec eux, et leur imputer les vertus qui les avaient

(1) Saint Marc, chap. x, vers. 14.

(2) Saint Matthieu, chap. xviii, vers. 14.

mis au monde. Mais, parce que la foi des hommes pouvait manquer et trahir ainsi la miséricorde de Dieu à l'égard des âmes nouvellement descendues, sa providence y pourvut, à l'heure de la consommation, en confiant ces âmes à la foi indéfectible de l'Église, et en ordonnant qu'elle répandît en eux par le baptême la rosée de la grâce et du salut. Puis, afin d'achever ce mystère d'ineffable bonté, Dieu fit un pacte avec la mort, et lui donnant une précocité divine, il la chargea de moissonner avant l'âge du mal la troisième partie du genre humain. Souvent, dans le cours de notre vie, nous nous plaignons d'avoir trop vécu, et nous nous écrions avec Job : *Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée aux malheureux, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume de l'âme* (1)? Dieu a entendu ces plaintes, et, sans les croire justes, il lui a plu de les exaucer pour un très-grand nombre. L'ange exterminateur est devenu le bras droit du Christ ; il choisit parmi nous l'innocence avant que la raison en ait terni le premier éclat, et il conduit au ciel des multitudes à qui l'éternité ne coûte que d'avoir passé ici-bas pour y sourire à leur mère. Une autre partie, moins nombreuse, il est vrai, survit à cet âge bienheureux qui précède la puberté de l'esprit, mais pour s'éteindre aux frontières d'une autre puberté, avant que les passions aient jeté leur premier cri dans le cœur, et lorsque la raison n'est encore dans la plupart qu'un docile flambeau. Si vous voulez connaître mainte-

(1) Job, chap. III, vers. 20.

nant jusqu'où s'élève cette recrue prématurée des âmes, la science moderne vous le dira : Le tiers des enfants meurt entre la première et la septième année de sa naissance, plus de la moitié entre la première et la quatorzième année (1).

Voilà donc, en diminuant ce nombre par les exceptions, près de la moitié du genre humain qui est en dehors du malheur suprême de la damnation proprement dite, soit qu'elle ait bu le sang de la rédemption dans la foi de ses pères ou dans la coupe du baptême, soit qu'étrangère à ces deux moyens de salut, elle ait porté à Dieu le poids seul de la faute originelle, et trouvé du moins dans l'asile des limbes une existence qu'elle ne regrette pas. Je sais bien, Messieurs, que les habitants des limbes ne peuvent pas se ranger parmi les élus de la vie divine ; car, s'ils y prenaient place, la question du nombre des élus serait mathématiquement résolue : mais, sans les y ranger, il reste vrai que la mort prématurée sert la clémence de Dieu, même quand elle ne la satisfait pas entièrement.

A la grâce de l'enfance, si particulièrement favorable au salut des hommes, il faut ajouter la grâce du sexe. Dieu, en tirant du sein de l'homme la compagne de ses jours, et en lui imposant le devoir d'une constante subjection, l'en a dédommagée par deux dons précieux, le don de la foi et le don de la charité. Il a dit à la femme, en la mettant au monde : Tu croiras et tu aimeras. Bien des piéges sans doute

(1) Annuaire du Bureau des longitudes.

ont entouré vos mères pour leur dérober l'honneur de cette vocation. Mais si je leur manquais ici de respect, si j'outrageais en elles l'éminence du caractère chrétien, vous les vengeriez dans votre cœur en y rappelant leurs vertus, et, malgré tant de faiblesses célèbres, vous témoigneriez du privilége de grâce qui leur fut accordé. Le jeune homme, quand il regarde le monde, peut douter de la femme; il ne le peut plus quand il regarde sa mère. Le monde corrompt tout, même la femme : mais elle échappe au monde par deux portes que Dieu lui a dès longtemps ouvertes, la virginité et la maternité. C'est là qu'est son trône, et ce trône est debout. S'il en est qui en descendent, et il n'en est que trop, Dieu leur a préparé des secours d'une efficacité qui les rappelle aisément. Leur jeunesse est courte; comme la fleur tombe, ainsi tombe cette beauté qui conjure leur perte : elles se voient déchues presque aussitôt que reines, et leur âme, désabusée de l'homme, qui n'aime qu'un jour, se retourne vers le seul cœur qui contienne une inextinguible affection et qui soit digne du leur. L'éternelle Beauté se penche vers elles, et sans rendre à leur front un éclat qui les tromperait encore, elle leur rend la jeunesse d'une foi vive et d'une ardente charité. On les voit, dans leur faible chair, soutenir l'âpreté de la pénitence, et elles feraient douter quelquefois laquelle est la plus précieuse, de la vertu qui n'a jamais péri, ou de la vertu qui est sortie du tombeau. C'est pourquoi deux paroles presque également sublimes ont été dites à la femme dans l'Évangile du Fils de Dieu : la Vierge

Marie entendit l'une, la pécheresse Madeleine entendit l'autre. La première disait : *Je vous salue, pleine de grâce* (1). La seconde disait : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* (2).

Mais enfin, quoi que Dieu fasse, il reste l'homme, l'homme fier, dur, froid, adorateur et esclave de sa raison, qui croit difficilement, qui aime plus difficilement encore : qu'est-ce que Dieu aura tenté pour aplanir en sa faveur la voie étroite du salut? Ah! qu'est-ce que Dieu aura tenté, Messieurs? il a plus que tenté, il a fait. Il a fait le pauvre. Je dis le pauvre, et non le peuple, parce que je parle la langue de l'Évangile, langue plus pure que celle des hommes, et que les passions ne corrompront jamais. Le pauvre est celui de nous qui gagne sa vie de chaque jour par le travail de ses mains, et qui, étranger à l'orgueil de la richesse, de la science et du pouvoir, rencontre dans le labeur et la dépendance un auxiliaire perpétuel des vertus qui font le chrétien. Comme l'enfant et la femme, le pauvre est naturellement soumis, sentant le besoin de Dieu, n'ayant aucun intérêt à le maudire ou à le mépriser. Nul autre ne porte plus assidûment sur ses épaules la croix du Sauveur; nul n'accomplit mieux dans sa chair la mortification de l'Évangile, et, pour peu qu'il consente pieusement à son sacrifice, il est le vrai pénitent du monde, l'holocauste qui fume devant Dieu et

(1) Saint Luc, chap. I, vers. 28.
(2) *Ibid.*, chap. VII, vers. 47.

lui rappelle incessamment la voie douloureuse que suivit ici-bas son Fils unique et bien-aimé. Le pauvre est celui dont Jésus-Christ disait : *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, pour les révéler aux petits* (1). Le pauvre est celui dont l'apôtre saint Jacques disait : *Est-ce que Dieu n'a pas choisi les pauvres de ce monde pour en faire les riches de la foi et les héritiers du royaume* (2)?

Je sais qu'on me reprochera de tenir ce langage, comme étant inopportun : mais que voulez-vous que je fasse? Ce qui est écrit est écrit. Les malheurs de notre siècle ne peuvent pas me retirer le droit ni m'ôter le devoir de justifier les voies de Dieu, et si ces voies sont aujourd'hui confondues, à qui le doit-on? Qui a corrompu le pauvre? Qui a fait descendre jusqu'à lui le sommeil de l'indifférence et le rire de l'impie? Qui lui a fait une science pour le dégoûter de Dieu, et une autre science pour l'enivrer du monde? Est-ce ma faute à moi? est-ce celle de Dieu? Le pauvre est trop généralement dans un regrettable état; mais cet état est contre nature, il est le fruit d'une longue conjuration de la science et du pouvoir contre le christianisme; il accuse les hommes, et les effets révélateurs qui en découlent sont une nouvelle justification de la Providence, à laquelle l'impiété ne s'attendait pas.

(1) Saint Matthieu, chap. XI, vers. 25.
(2) Épître catholique, chap. II, vers. 5.

L'enfant, la femme, le pauvre, cette triple faiblesse et cette triple vie de l'humanité, voilà les bénis de Dieu : et qu'est-ce que le reste en comparaison? Qu'est-ce que le reste, quand il irait tout entier aux abîmes d'où le crime et la douleur ne sortent jamais? Qu'est-ce que le reste, quand l'éternité n'y moissonnerait pas une seule âme? Mais il est loin d'en être ainsi. Que la Providence ait destiné des grâces particulières aux portions de l'humanité les plus nombreuses et qui en sont comme le soubassement, c'était son droit, et c'était aussi un calcul de son ineffable miséricorde; mais il ne s'ensuit pas qu'il ait abandonné au mal la richesse, la science et le pouvoir, ce magnifique et nécessaire couronnement du genre humain. Non, gardez-vous de le penser. Après que le Sauveur eut émis cette sévère parole : *Combien difficilement les riches entreront dans le royaume du ciel* (1)! il ajouta immédiatement : *Ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu* (2). Et, dans le fait, tous les siècles ont vu souvent la charité descendre des hauteurs de l'opulence, et demander au pauvre, en échange du bienfait temporel, la compensation de la prière; ils ont vu des rois toucher de leur front les stigmates de la croix, et des sages humilier leur raison devant les mystères que la multitude adore. Le Christ a tout réparé, tout béni, tout vaincu, et ses mains généreuses tiennent l'univers embrassé. Qui s'en échappe périt par sa faute, et après ce que nous venons de

(1) Saint Marc, chap. x, vers. 23.

(2) Saint Luc, chap. x, vers. 27.

dire, il est au moins douteux que le plus grand nombre appartienne à ce triste sort. Les enfants morts dans la foi de leurs pères ou dans la foi de l'Église par le baptême, selon les temps, composent à eux seuls une innombrable armée d'élus; les pauvres y ajoutent leurs multitudes, soit qu'elles aient porté leur fardeau dans la simplicité d'une foi catholique, soit qu'égarées chez des nations corrompues par le schisme et l'hérésie, elles aient dû à la bonne foi de l'ignorance invincible de demeurer dans le bénéfice de la vérité; les vierges et les mères chrétiennes, et tant de femmes désabusées au feu même des passions, augmentent de leur innocence ou de leur repentir les pages de l'immortalité; et enfin dans le reste, tel que nous le voyons autour de nous, de bonne heure ou plus tard, et jusqu'au sein de la mort, Dieu recueille encore le fruit du sang qu'il accepta pour nous dès l'origine du monde. Que si le nombre et la durée des peuples en qui le christianisme n'a point eu ou n'a point la forme d'un établissement public, effraient les espérances de notre charité, il faut considérer deux choses : la première, que beaucoup, parmi ces peuples, ont pu se sauver par les voies providentielles indiquées dans notre Conférence antérieure; la seconde, que nous ignorons la mesure des âges où Dieu a circonscrit dans sa pensée l'action du christianisme, et la mesure aussi de puissance et d'universalité que l'Église atteindra dans l'avenir. L'avenir, s'il en est besoin, peut être une compensation du passé. Nul n'en sait le terme, le mode et le fruit. L'incroyance est maî-

tresse d'en faire des funérailles, la foi une résurrection. Mais à tout le moins, si Dieu s'en est réservé le secret, ce secret peut tomber dans la balance du bien avec autant de certitude que dans la balance du mal, et ainsi la question demeure voilée au profit de la liberté. Ce qui est au-dessus de toute évidence, c'est la bonté de Dieu, le prix qu'il a donné de notre salut, et l'art avec lequel il a disposé les membres et les fonctions de la famille humaine pour ouvrir à un plus grand nombre les portes de l'éternité.

En finissant, Messieurs, j'éprouve un remords : je crains de vous avoir persuadé que le salut est facile, et d'avoir trahi cette délicatesse que le Sauveur a mise à nous cacher le nombre des élus. Il n'a voulu évidemment ni nous décourager ni nous enhardir, et cette prudence était encore dans sa pensée un moyen de nous sauver. L'ai-je imité, comme le disciple doit imiter son maître? Suis-je demeuré fidèle aux bornes posées de sa main dans l'Évangile? Quelques-uns en douteront peut-être; mais, après tout, qu'ai-je fait, que transporter devant vous les discussions d'une théologie avouée, et comment concluriez-vous de mon discours que vous ne devez prendre aucun soin de votre salut? N'y eût-il que la dixième partie des hommes tombée aux piéges de l'enfer, ne serait-ce pas assez pour nous épouvanter, et pour que chacun de nous, selon le mot de saint Paul, *opérât son salut avec crainte et tremblement* (1)? Vous qui avez la foi, vous de-

(1) Épître aux Philippiens, chap. II, vers. 12.

meurerez dans cette salutaire appréhension ; vous qui ne l'avez point, vous saurez qu'il n'est pas si facile d'opposer à Dieu, dans les voies de sa providence, des certitudes qu'il a refusées à l'esprit humain.

SOIXANTE-DOUZIÈME CONFÉRENCE

DE LA SANCTION DU GOUVERNEMENT DIVIN

—

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Le gouvernement divin, ce gouvernement dont je vous ai fait connaître les lois, les procédés et les résultats, a-t-il une sanction? Ses sujets peuvent-ils impunément mépriser sa puissance et se soustraire à sa volonté? Sa volonté est de nous conduire à la béatitude par la perfection : mais si nous n'y consentons pas, si notre libre arbitre se refuse à ce but généreux de la Providence, qu'arrivera-t-il de nous? Vous pouvez aujourd'hui, maîtres absolus de votre sort, insulter à la bonté qui vous a faits et qui vous a sauvés; le pourrez-vous toujours? Entre Dieu et l'homme, Dieu bienfaiteur,

l'homme ingrat, est-ce Dieu qui aura l'empire finalement, ou bien restera-t-il à l'homme?

La doctrine catholique nous apprend que toute créature qui dédaigne absolument d'arriver à sa fin, n'y arrivera pas, et telle est la sanction du gouvernement de Dieu. Le but vous est proposé, il est tout en votre faveur, il surpasse en bienfait ce que vous pourriez par l'imagination du désir souhaiter de plus grand : c'est à vous de voir. Si vous voulez, entrez; si vous ne voulez pas, demeurez : sachez seulement que, l'heure de la liberté passée, votre choix sera fait pour l'éternité, et que vous serez à jamais ce que vous aurez voulu être au dernier moment de votre vie, uni à Dieu ou séparé de lui. Mais vous sentez bien qu'on n'échappe pas à sa destinée, et à une destinée telle que la perfection et la béatitude dans le sein de Dieu, sans qu'il en résulte une douleur, et cette douleur, aussi durable que sa cause, sera par conséquent éternelle, éternelle dans l'âme, éternelle dans le corps. C'est la menace de l'Écriture, la foi de l'Église, et dans les incroyants l'objet d'une terreur qui trouble leur pensée, et à laquelle ils opposent, pour la conjurer, toutes les ressources du raisonnement. Je dois leur ôter ce frêle appui, et les appeler au jugement de Dieu par le témoignage de la conscience et de la raison, autant que par les ordres souverains de la foi.

C'est une chose bien extraordinaire, Messieurs, qu'à aucune époque des âges chrétiens, la doctrine de l'éternité des peines de l'autre vie n'ait engendré

ces fortes répulsions qui ont amené dans l'Église tant de déchirements. Tout dogme a été attaqué, sauf celui-là; tout point important de la théologie révélée a donné lieu à des discussions, des divisions et des décisions : un seul, le plus terrible de tous, à échappé à cette commune loi, et l'éternité de l'impie est venue jusqu'à nous sans avoir rencontré sur cette longue voie un esprit qui en contestât la justice, ou du moins qui en ébranlât dans une partie de son siècle la formidable certitude. Origène l'essaya, dit-on, il en fut tardivement accusé : mais ni l'empire de son génie, ni la grandeur de sa mémoire, ne purent former derrière lui un assentiment capable de devenir un schisme ou une hérésie. Le soin que prit Justinien de le faire condamner fut un soin superflu, un caprice impérial qui demeura sans honneur dans l'Église, et l'article même de cette condamnation a disparu du texte des conciles, si jamais il y fut inséré.

Les protestants, qui ont nié tant de choses, n'ont pas nié celle-là. Destructeurs de ce qui portait le plus ombrage au sens humain, ils n'ont pas dépouillé l'enfer de son inviolable physionomie; leur main s'est arrêtée à ce seuil de la douleur, elle qui n'avait point respecté la porte du tabernacle où repose dans le sacrifice et dans la bonté la chair de l'Homme-Dieu. Si, depuis, leur intelligence s'est enhardie jusqu'à cette négation, ils ne l'ont pas fait en protestants, c'est-à-dire en hommes qui conservent quelques débris de la foi, mais en esclaves du rationalisme, qui a recueilli leurs ruines en les agran-

dissant. Leur témoignage n'est plus celui de l'hérésie, mais de l'incrédulité. Quant à ceux qui ont échappé à ce comble de la dégradation en gardant un vestige de foi, ils proclament comme tout catholique la vérité subsistante de cette parole du Fils de Dieu : *Retirez-vous de moi, maudits, pour le feu éternel* (1).

Les païens eux-mêmes, à part une exception qui confirme la pensée générale et que j'exposerai tout à l'heure, ont cru à l'éternité de la vindicte divine dans le monde futur, et Virgile a été l'interprète de la croyance commune dans ce vers fameux :

Sedet Theseus æternumque sedebit.

D'où vient cet accord? Pourquoi un dogme qui éloigne le cœur de nos faibles générations a-t-il traversé tant de siècles sans rencontrer le doute, et même sans paraître exciter le sentiment d'une pieuse tristesse? En lisant l'antiquité, quand elle parle de l'enfer, on croit plutôt reconnaître l'accent d'une sorte de joie qui prend part au succès de la justice divine et y trouve une consolation des maux présents de l'humanité. D'où vient cela? Qui peut expliquer ce singulier phénomène? C'est, Messieurs, que le dogme de l'éternité des peines est invinciblement lié à la notion invincible aussi de la différence du bien et du mal, et que quiconque sent cette différence avec énergie et profondeur, sent du même

(1) Saint Matthieu, chap. xxv, vers. 41.

coup la nécessité d'une irrémédiable séparation entre les âmes qui ont été jusqu'au bout les instruments du mal et celles qui ont été jusqu'à la fin les organes incorruptibles du bien. En effet, toutes choses sont comprises entre deux termes, les principes et les conclusions; et ces deux termes sont de leur nature absolument et nécessairement éternels. Les principes le sont : car s'ils ne l'étaient pas, ils auraient une source antérieure à eux, et par conséquent ils ne seraient pas principes. Les conclusions le sont aussi : car si elles ne l'étaient pas, elles auraient une suite, et par conséquent elles ne seraient pas des conclusions. Tout est donc pris fatalement entre ces deux colonnes d'Hercule, l'éternité qui commence et l'éternité qui clôt, à moins qu'il ne s'agisse de Dieu, lequel étant sans principe n'a pas de conclusion, et subsiste indivisiblement dans sa propre et unique éternité. Mais toute autre chose que lui, c'est-à-dire toute créature, tout acte, tout état, tout nombre, a un point qui est le premier, et un autre point qui est le dernier, une scène qui ouvre le drame, et une autre scène qui le conclut. Si le principe manquait, la chose ne serait pas; si la conclusion ne venait jamais, la chose serait éternellement en voie, c'est-à-dire qu'elle n'aurait pas de but. Or une chose sans but est métaphysiquement impossible, parce qu'elle serait sans raison. Tout se conclut donc, et toute conclusion, comme tout principe, est éternité.

D'où il suit, Messieurs, qu'il faut à l'ordre moral, aussi bien qu'à tout le reste, une conclusion, con-

clusion qui est nécessairement éternelle ; et qu'ainsi, pour se soustraire au dogme de l'éternité des peines, force est de subir cette proposition, qui révolte le sens populaire autant que le sens du métaphysicien, savoir, que la conclusion du bien est identique à la conclusion du mal, ou, en d'autres termes, que le juste et le scélérat arrivent inévitablement à la même éternité. Or affirmer cela, c'est nier la distinction du bien et du mal. Car il est manifeste que si le bien définitif sort du mal aussi naturellement qu'il sort du bien, l'effet étant le même, la cause l'est aussi, à moins de renverser dans l'esprit humain cet axiome fondamental, que l'effet est proportionné à la cause, et la conclusion au principe.

Ce raisonnement a frappé toutes les générations, et la plus sûre preuve peut-être que la notion du bien et du mal a diminué dans notre âge, c'est la peine que lui cause un dogme sans lequel l'ordre moral n'est plus qu'un simulacre et presque un jeu. Néanmoins, malgré cet affaiblissement du sens intérieur, la difficulté est vue de l'intelligence même en notre temps, et Jean-Jacques Rousseau confessait que « les méchants sont un grand embarras en ce monde et en l'autre ». Aussi a-t-on fait des efforts pour éluder l'évidence qui lie l'éternité des châtiments à la distinction même du bien et du mal.

On a dit : Pourquoi l'homme coupable, et mort sans réparation envers Dieu, n'obtiendrait-il pas son pardon après des souffrances expiatrices pro-

portionnées aux crimes de sa vie? Est-ce la même chose d'arriver à la béatitude sans passer par la douleur, ou d'y arriver par le détour des larmes et des gémissements? N'est-ce pas confondre le langage d'appeler du même nom des sorts si divers, et d'affirmer que la conclusion du bien serait identique à la conclusion du mal, parce que finalement toute créature se reposerait en Dieu? S'il faut mille ans à Dieu pour punir une âme, il la retiendra mille ans hors de son sein, et lorsque les portes de l'éternelle félicité s'ouvriront enfin devant elle, qui pourra reprocher à la justice de ne s'être pas satisfaite, et d'avoir accueilli avec une égale indifférence le juste et le pécheur?

Messieurs, la voie ne change rien au terme, et le temps, si long qu'il soit, ne mutile pas l'éternité. L'éternité seule est une conclusion, et, par quelque chemin qu'on y parvienne, elle fait à l'être, au moment où elle le saisit, le don indivisible de soi, un don qui renferme toute durée avec tout repos, et qui, sans produire en chaque élu, à cause de la diversité des mérites, une égale sensation, met en tous une parfaite et inénarrable félicité. Si le méchant y a droit comme le juste, vainement vous lui parlerez des sombres passages qui l'y conduiront : il saura que l'éternelle béatitude lui appartient, que Dieu lui-même n'a pas le pouvoir de la lui ravir, et, meilleur logicien que vos menaces, il rira des terreurs que, par respect métaphysique pour la différence du bien et du mal, vous chercherez à lui inspirer. La conclusion lui est assurée, une conclusion dont mille siècles

ne retrancheront pas un jour : que lui importe le reste? Il lui faudrait, pour en tenir compte, trouver une différence essentielle entre une éternité de bonheur précédée de souffrances passagères, et une éternité de bonheur pure et simple; mais cette différence n'est qu'un accident, et la force infinie de la conclusion rejette tout ce qui n'est pas elle dans l'inanité.

D'ailleurs, l'argumentation suppose qu'il suffit d'un certain temps de souffrances pour expier hors de cette vie les fautes de celle-ci. C'est une erreur destructive elle-même de la notion du bien et du mal. La peine toute seule n'expie rien, parce qu'elle ne change rien dans le cœur; ce qui expie, c'est la peine acceptée par le repentir. Or le repentir est un état de l'âme qui exige le concours de deux choses, la grâce et la liberté, et ni l'une ni l'autre n'appartiennent plus à l'intelligence sortie des conditions de l'épreuve par la mort. La mort met le pécheur en présence d'une vérité qui ne lui laisse plus le choix; il voit, il sait, il est certain d'une certitude qui accable son libre arbitre; et pourtant il ne se tourne pas vers Dieu pour l'implorer, parce que la grâce lui est refusée; et la grâce lui est refusée parce qu'elle serait déjà le pardon, ce pardon qu'il a dédaigné quand il pouvait l'obtenir, et dont il ne veut même pas dans l'abîme où il est tombé. Car la mort, qui l'a séparé du monde, ne l'a point séparé de son cœur; l'orgueil et la haine y survivent accrus et nourris par son infortune, et, blasphémateur éternel, il rejette contre Dieu tout ce qu'il voit, tout

ce qu'il sait, tout ce qu'il sent. Il faudrait donc que Dieu vînt à lui malgré lui, et qu'à un jour marqué, tel siècle sonnant telle heure, cette âme passât de la douleur sans repentir, que dis-je? de la haine et du blasphème à l'étroit embrassement de l'amour divin. Et cela serait le droit! Et cela serait le dernier mot du commerce entre Dieu et l'homme! Et cela serait su d'avance, pour fonder ici-bas la vérité, la justice et la religion! Dieu, le Dieu trois fois saint, serait le patrimoine inaliénable de tout pécheur parvenu à un certain âge d'ingratitude et de révolte, et les cieux s'ouvriraient pour Néron comme pour saint Louis, avec cette différence que Néron y entrerait plus tardivement, afin qu'on lui laissât le temps de couronner l'impénitence de sa vie par l'impénitence de son expiation!

L'antiquité, Messieurs, celle-là même qui n'a point voulu souscrire à l'éternité des peines, a eu horreur de la doctrine qui fait du seul châtiment un droit à posséder Dieu. Elle a produit, pour y échapper, un système qui est une des plus belles gloires de sa philosophie, parce qu'il accuse, tout erroné qu'il est, un vif sentiment d'aversion pour le mal et de respect pour la sainteté de Dieu. L'Orient en fut l'auteur. L'Orient eut toujours, en ce qui est des choses divines, un regard plus passionné que nous; il semble que Dieu apparaisse de moins loin à ses méditatifs enfants, et qu'ils le découvrent à travers la pureté de leur ciel comme nous voyons les étoiles à travers la faible transparence du nôtre. L'Orient comprit que tout homme qui ne s'est pas purifié de

ses fautes avant de quitter la vie est indigne de posséder Dieu, et que cette purification est impossible au delà du monde présent, si Dieu ne renouvelle dans un autre, pour les âmes souillées, les chances de l'épreuve et de la liberté. Il se figura donc qu'il en était ainsi, et que, jusqu'à leur parfaite transfiguration dans le bien, les âmes s'en allaient d'un cycle de libre expérience à un autre cycle de même nature, en buvant au passage les eaux de l'oubli, afin que le souvenir du passé ne diminuât en rien le mystère de leur nouvelle responsabilité. Cette doctrine, plus ou moins déshonorée par les fables de la transmigration, était capable en soi de séduire les esprits élevés, tels que Pythagore, qui la rapporta de l'Orient dans les solitudes de la Grande-Grèce. Mais, si ingénieuse qu'elle soit, il est aisé d'en saisir le défaut : ce défaut est d'enlever à l'ordre moral toute conclusion, et de livrer Dieu sans défense à la dépravation indéfinie de sa créature.

En effet, pourquoi l'âme qui a refusé de connaître et d'aimer Dieu dans le premier cycle de l'épreuve, se repentirait-elle dans le second? Le second est, comme le premier, un mélange d'ombre et de lumière, un lieu propice à la séduction de l'esprit et des sens, où l'âme est libre de son choix : d'où vient qu'elle choisirait mieux? C'est la même âme : elle peut ignorer, j'y consens, ce qu'elle fut dans la première expérience de sa vie. Mais, à moins de rompre en elle la tradition occulte de sa personnalité, elle est intérieurement la même qu'autrefois. Elle porte

au dedans la cicatrice de ses chutes, et, encore qu'elle en fût préservée par l'effet réparateur d'une seconde naissance, toujours est-il qu'elle peut faillir comme elle a déjà failli, et mourir encore une fois dans la séparation volontaire de Dieu. Il faudra donc qu'elle reprenne avec un intarissable droit le cours de ses immigrations dans la hiérarchie des mondes, sans que Dieu puisse l'arrêter jamais et la punir autrement qu'en lui donnant le moyen de l'offenser toujours. Ne dites pas qu'elle se lasserait de la monotonie de sa course et de ses fautes : le péché est un abîme qui ne s'épuise pas, mais qui renaît de lui-même plus grand et plus fascinateur. Cette terre que nous habitons, tout étroite qu'elle est, lui suffirait pour l'éternité, et le pécheur ne lui demande que la durée pour en être content. Que serait-ce d'un séjour sans cesse rajeuni par la transmutation des temps et des choses? On s'y préparerait comme à une suite de voyages enchantés. Au lieu de cette effrayante perspective du jugement qui fait de la mort l'écueil solennel de la vie, le pécheur s'en irait au tombeau avec la sécurité d'un passant qui franchit un portique, et se dirait dans l'ironie de son impunité : L'univers est grand, les siècles sont longs, achevons d'abord la circumnavigation des mondes et des temps. Passons de Jupiter à Vénus, de Vénus à Saturne, du premier ciel au second, du second au troisième, et s'il arrive, après des espaces et des périodes sans nombre, que les soleils viennent à nous manquer, nous nous présenterons à Dieu, pour lui

dire : Nous voici! notre heure n'est pas venue, fais-nous des cieux et des astres nouveaux; car si tu es las de nous attendre, nous ne le sommes point de marcher, de te maudire et de nous passer de toi !

Telle est, Messieurs, dans la doctrine de la transmigration des âmes, la conclusion donnée à l'ordre moral. Je vous laisse en juger.

D'ailleurs, ne vous y trompez pas, ce qu'il y a dans cette doctrine de miséricordieux existe en réalité dans le plan chrétien de la Providence. Notre vie, telle que Dieu nous l'a faite, est une suite de métempsycoses ou de transfigurations qui nous conduisent à lui. Nous passons, en la traversant, par une foule de mondes où le bien s'offre à notre âme sous des horizons divers, et la sollicite par des charmes qui ne se ressemblent point. L'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse, la mort, sont autant de cycles révélateurs qui se succèdent l'un à l'autre pour nous éclairer et nous tenter de Dieu. L'enfant croit, le jeune homme aime, l'homme mûr gouverne, le vieillard est las, le mourant découvre, et chacun de ces états renferme quelque chose de divin propre à nous faire au cœur la blessure de la vérité. Enchaînés l'un à l'autre par des nuances multiples et par des événements qui se corroborent, ils forment dans notre âme un progrès surhumain dont nous ne nous apercevons pas toujours, mais dont le tissu s'ébranle tout entier à certaines heures, et nous donne en un seul coup la sensation totale de notre vie. Qui de nous n'a ressenti de ces secousses magiques, où Dieu

remue l'homme de fond en comble en suscitant à la fois devant lui tous les mondes qu'il a parcourus? Qui de nous n'a mêlé dans une amère et féconde joie la piété de ses premiers ans, les affections de son adolescence, les leçons cruelles de l'âge mûr, et ne s'est élevé dans ses souvenirs, si loin qu'il fût de Dieu, à quelque pressentiment de la vertu qui sauve en purifiant? J'ai vu l'enfant sur le sein de sa mère, et j'ai admiré la clémence qui nous fait commencer là le pèlerinage de l'éternité. J'ai entendu les soupirs qui s'exhalent de la poitrine enflammée du jeune homme; j'ai compté les épines qu'il arrachait le matin de sa chair meurtrie, et il m'est apparu combien est douloureux cet oreiller de la jeunesse où dorment avec tant de chimères tant de coupables voluptés. Dieu vous rappelle ainsi, jeunes gens, il vous rappelle au grand amour pour lequel il vous a faits.

Et vous qui n'êtes plus de cet âge, mais que la plénitude de la vie contient dans sa force, j'ai connu aussi le monde et la lumière que Dieu vous a préparée. Ce monde, cette lumière, c'est le gouvernement. A quarante ans, il faut gouverner, gouverner sa famille, sa fortune, et avec la chose privée une part de la chose publique. Or on n'est pas longtemps sous ce fardeau du gouvernement des hommes sans apprendre qu'il est difficile à porter, et que Dieu seul, du sommet invisible de sa Providence, est le premier ministre de tout ordre, de toute paix, de toute puissance, de toute vénération. Si on ne l'apprend pas le premier jour, on l'apprendra le lendemain. Tôt ou tard la fragilité des empires se révèle aux plus forts

des conquérants comme aux plus habiles des législateurs, et le consul, aussi bien que l'enfant sur les genoux de sa mère, entend la voix qui ordonne de croire et de s'humilier. Dieu, c'est la réponse de la mère à l'enfant ; Dieu, c'est la réponse de l'amour au jeune homme ; Dieu, c'est la réponse du Capitole à toute intelligence qui gouverne.

Et si ces révélations progressives de la vie ne suffisent pas à vaincre les ténèbres de l'âme où elles viennent frapper, attendez encore, voici un nouveau monde dans les cheveux blanchis du vieillard. Celui-ci a vu à fond les jours de l'homme, il a aimé et gouverné ; maintenant c'est un témoin qui se recueille dans le désintéressement d'une carrière achevée. L'aube de la vérité se lève pour lui sur des ruines qui toutes seules l'éclairent déjà. Il lui suffit de se souvenir pour prophétiser. Et enfin la mort, dernier instrument de la Providence, lui jettera aux portes mêmes de l'éternité un suprême appel. Il se verra au bord de l'abîme, sa conscience d'un côté, Dieu de l'autre, le monde fini, toute espérance évanouie, hors celle d'obéir à la vérité qui le visite encore une fois. Que si, après tant de jours qui ont sollicité son âme, celui-là le trouve insensible, s'il meurt plus fort que Dieu et toutes les ruses de sa grâce, je puis plaindre son sort, parce que je suis homme ; mais je comprends qu'il est confirmé dans le mal, et que c'est vainement que Dieu lui accorderait d'autres âges et d'autres mondes pour éprouver son cœur. Ce cœur est jugé : entre lui et Dieu, il faut une conclusion, et mille ans de retard ne seraient que

mille ans perdus pour la justice, sans autre fruit pour le coupable que d'ajouter dix siècles à ses iniquités.

Aussi, Messieurs, l'incroyance, à qui n'échappe pas la force de ces raisonnements, cherche-t-elle une branche de salut dans une dernière spéculation de l'esprit. Elle se demande si la justice divine ne serait pas satisfaite par l'anéantissement du pécheur. L'anéantissement est une peine, une peine, pour ainsi dire, infinie dans un être destiné à l'immortalité, et en outre elle donne à l'ordre moral une indubitable conclusion. Que faut-il de plus? Messieurs, j'en conviens, l'anéantissement a le double caractère d'une peine et d'une conclusion, mais d'une peine insuffisante, et d'une conclusion qui fait du coupable le dominateur de Dieu. La peine est insuffisante, parce que le pécheur la désire, et que nul ne désire un châtiment si ce n'est par amour de l'ordre, amour qu'on ne peut attribuer au pécheur obstiné. Le pécheur obstiné veut son anéantissement, parce que l'anéantissement le délivre de Dieu, et l'en délivre pour jamais. Je ne dis pas assez : cette aspiration contre nature est une manière d'anéantir Dieu lui-même; car Dieu est dans son ouvrage, et qui détruit cet ouvrage attente à une pensée et à un acte par où Dieu s'est rendu vivant hors de lui. C'est pourquoi, tout en confessant que l'anéantissement du pécheur a le caractère d'une conclusion, puisqu'il est éternel, j'ajoutais que cette conclusion soumet Dieu au pécheur, puisqu'elle le contraint de défaire ce qu'il a fait, et ce qu'il a fait pour être toujours. Quoi ! l'univers ne périra point; ses plus obs-

curs éléments, conservés et transformés par la toute-puissance divine, serviront, selon saint Paul, *à la liberté de la gloire des enfants de Dieu* (1); la jalousie du Créateur veillera éternellement sur leur beauté délivrée de la corruption : et il serait possible qu'une âme pérît, parce que cette âme n'aurait pas voulu connaître Dieu! Le chef-d'œuvre de la sagesse incréée, le vase d'honneur pour qui tout le reste a été fait, serait à la merci du pécheur! Le pécheur, après avoir tué son corps ici-bas, tuerait là-haut son âme, et ce meurtre de son âme, le plus grand de tous les crimes, serait son unique châtiment! Non, n'y croyez pas, vous ne tuerez pas votre âme. Vous le voudriez bien dès à présent; vous ne travaillez qu'à ruiner sa lumière, sa liberté, sa grâce : mais c'est en vain. Quoique habitant le séjour de la caducité, cette sublime essence échappe à vos coups : que sera-ce lorsqu'elle abordera les rivages où rien ne s'altère et où l'immortalité se respire comme nous respirons l'air ici-bas? On ne tue pas les âmes dans le temps : comment les tuerez-vous dans l'éternité? Elles vivront donc, elles vivront à jamais; ouvrage le plus précieux du Créateur, vous aurez pu les souiller, mais non pas les détruire, et Dieu, en y mettant le sceau de sa justice, parce que vous l'aurez obstinément voulu, saura en faire jusque dans la perdition des signes de l'ordre et des hérauts de sa gloire.

Ni l'anéantissement, ni l'épreuve indéfinie par la transmigration, ni l'éternité bienheureuse après des

(1) Épître aux Romains, chap. VIII, vers. 21.

supplices passagers, rien de ces faibles inventions ne résout au delà de cette vie le problème de l'ordre moral, et n'assigne au drame de la liberté sa juste et nécessaire conclusion. Or que reste-il en dehors de ces trois systèmes? Rien, Messieurs, que le système chrétien. Il est donc vrai, et si je n'y croyais pas, toute certitude du bien et du mal disparaîtrai dans mon esprit, parce que, les voyant l'un et l'autre aboutir au même terme, je ne discernerais plus entre eux qu'une apparente et chimérique distinction.

Mais, Messieurs, il ne doit pas me suffire d'avoir directement établi le dogme inviolable de l'éternité des peines; je sens aux palpitations de votre intelligence qu'il y survit des difficultés; je les connais, et je veux les atteindre.

Vous vous dites au dedans de vous : Qu'est-ce que nous venons d'entendre? Des raisonnements de métaphysique. On nous a montré que toutes choses étaient comprises entre un principe et une conclusion, l'un et l'autre éternels ; et que l'ordre moral ne pouvant échapper à cette loi, il était nécessaire qu'une éternité fût au bout d'une vie coupable, éternité infailliblement malheureuse, à moins qu'on ne prétendît assigner au mal la même conclusion qu'au bien, ce qui impliquerait, contre la conscience universelle, l'identité de tous les deux. A la bonne heure; mais qu'est-ce que la métaphysique contre l'évidence du sens moral? Qu'est-ce que la métaphysique, même la plus irréprochable, contre la voix intérieure de la justice qui nous crie que la peine est nécessairement proportionnée à la faute?

Et quelle faute l'homme pourrait-il commettre dans son cœur, aussi faible qu'étroit, qui mérite une peine mesurée par l'éternité? L'éternité, en quelque manière qu'on veuille l'entendre, et surtout appliquée à un être borné, est un abîme où la moindre douleur prend ce caractère immense que nous appelons l'infini, et n'a plus dès lors aucune proportion avec la faute qu'elle doit punir. Affirmerez-vous que la faute est infinie? la conscience se révolte contre cette affirmation. Nierez-vous que la peine le soit? la conscience vous refusera son assentiment. Direz-vous qu'une faute finie mérite une peine infinie? la conscience parlera encore plus haut contre vous. Elle vous tient enfermé dans ces alternatives, et ne vous laisse aucune issue pour échapper à l'évidence de votre iniquité.

Avant tout, Messieurs, j'écarterai cette pensée, que Dieu condamne éternellement le pécheur pour une faute unique qui lui serait échappée par hasard avant de mourir, comme si la Providence épiait en quelque sorte la minute de nos manquements pour en faire la minute suprême de notre mort et de notre réprobation. Sans doute il est de foi qu'une seule faute grave, c'est-à-dire commise sciemment et pleinement contre une volonté formelle de Dieu, sépare l'homme de la communion divine, et l'expose, s'il meurt en cet état, au sort des réprouvés. Mais il n'est pas de foi, bien s'en faut, que Dieu poursuive les observateurs de ses commandements d'une vigilance inquiète et sombre, n'attendant que l'heure d'une chute passagère pour les précipiter dans l'a-

bîme d'une mort sans pardon. Toute l'Écriture est pleine des patiences de Dieu, même à l'égard des plus grands pécheurs, et il n'est pas un de nous qui n'ait eu dans sa vie la preuve de cette miséricordieuse longanimité. *Le Seigneur*, dit saint Pierre, *ne retarde pas l'accomplissement de ses promesses, comme le pensent quelques-uns; mais il agit patiemment à cause de vous, ne voulant pas que personne périsse, mais que tous reviennent à la pénitence* (1). Il est vrai qu'en d'autres passages, l'Évangile nous dit de veiller, et que *le jour de Dieu viendra comme un voleur* (2); mais ces dernières expressions s'appliquent à la fin du monde, et encore qu'elles fussent dites pour l'avénement particulier relatif à chacun de nous, il ne s'ensuivrait pas que la Providence cherche à nous saisir inopinément dans une seule faute, pour avoir le plaisir de nous perdre. Il faut veiller, *parce que l'esprit est prompt, et que la chair est faible* (3); mais il faut croire aussi à la parole qui disait: *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (4)! Tout homme qui périra, périra malgré les efforts de Dieu; il périra convaincu d'ingratitude, rejeté non par hasard, mais par l'opiniâtreté de son mauvais vouloir.

Cela posé, reste la question toute seule de la proportion entre la peine et la faute. Cette proportion est nécessaire, je l'accorde; elle est de droit naturel,

(1) IIe Épître, chap. III, vers. 9.
(2) Ire Épître aux Thessaloniciens, chap. V, vers. 2.
(3) Saint Marc, chap. XIV, vers. 38.
(4) Saint Luc, chap. II, vers. 14.

et la foi nous commande d'y croire autant que la raison. L'Écriture nous dit, en effet, que *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres* (1), et l'Église n'a cessé d'annoncer aux nations l'équité des jugements de Dieu. C'est pourquoi l'éternité, bien qu'uniforme dans sa durée métaphysique, ne l'est pas quant à l'effet qu'elle produit sur la conscience, l'âme et le corps des damnés. Chacun d'eux en reçoit le coup vengeur selon qu'il le mérite, et cette distinction dans leur sort subsiste éternellement, comme la nature de leurs fautes et l'état moral de leur cœur. La persévérance de la peine n'en change pas le degré, et surtout ne lui donne pas le caractère de l'infini; ce caractère n'appartient qu'à l'éternité considérée en Dieu, parce qu'en Dieu l'éternité est la durée indivisible de l'être substantiellement un et présent à lui-même dans un moment immuable qui n'a ni passé, ni présent, ni futur, ni commencement, ni fin. Hors de Dieu, l'éternité n'est plus que la persistance d'un être borné, un fleuve dont le cours se partage en une multitude indéterminée de points dont chacun n'a que l'étendue et le poids du fini, et ne donne aux âmes perdues qu'une sensation fixe, toujours égale à elle-même, et qui conserve à leur châtiment la mesure voulue de Dieu. Ce qui nous trompe en ceci, c'est que nous appliquons à la durée persévérante de l'autre vie les mêmes lois et les mêmes effets qu'à la durée persévérante de notre vie mortelle. Ici-bas, le temps règne sur nous, le temps qui est progressif,

(1) Saint Matthieu, chap. XVI, vers. 27.

et dont les coups croissent en énergie par leur répétition : au delà de ce monde, le temps n'est plus, parce que tout y est clos et arrêté. Une ère nouvelle y place toute chose sous l'empire de la stabilité pure : cette ère est l'éternité réelle pour les esprits qui vivent en Dieu, elle est l'éternité imparfaite pour les êtres qui vivent hors de lui, c'est-à-dire une durée morte et sans progrès, d'où résulte un genre de sensation qui nous est complétement inappréciable et inconnu. Si nous respirions un quart d'heure hors de tout mouvement, nous en aurions quelque idée; mais cet acte nous est impossible, le mouvement nous presse de toutes parts, il est en nous et hors de nous, et avec lui une vie qui ne nous permet pas de comprendre une douleur stable et toujours proportionnée à la faute qu'elle punit sans l'expier. L'imagination faillit là aux ordres de notre raison; mais la raison demeure, et c'est elle qu'il faut consulter pour juger la justice de Dieu.

Jamais je ne croirai que Dieu ne soit pas assez puissant pour imprimer au coupable la sensation qu'il mérite, et pour faire de la durée un instrument équitable de ses arrêts. La durée obéit à Dieu comme toute chose, et, conduite par sa main, elle frappe dans la mesure où elle doit frapper. Cela me suffit. Je ne veux pas dire que les peines de l'enfer ne sont point formidables; car j'ai entendu cette parole : *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (1). Je veux dire que la persévérance de leur

(1) Épître aux Hébreux, chap. x, vers. 31.

durée ne détruit pas leur proportion avec les crimes qu'elles doivent châtier, proportion qui est de nécessité de justice pour Dieu, et un dogme de la foi comme une évidence de la raison.

La question de justice écartée, l'incroyance se rejette sur la bonté de Dieu. Dieu est bon, dit-elle, c'est son premier attribut, celui qui recouvre en quelque sorte les autres, et l'Écriture elle-même a dit : *Le Seigneur est doux envers toutes choses, et ses miséricordes sont le vêtement de toutes ses œuvres. — Suavis Dominus universis, et miserationes ejus super omnia opera ejus* (1). Pensée que Milton a rendue admirablement dans son *Paradis perdu*, lorsque, après avoir tracé tout l'ordre de la rédemption, il fait dire à Dieu : « La justice sera satisfaite; mais la miséricorde sera toujours la plus remarquable, et, après avoir brillé la première, elle brillera la dernière. » Or, comment brillerait-elle la dernière s'il n'y avait aucune rémission pour les pécheurs, si, après des siècles écoulés sur leur châtiment, Dieu demeurait insensible à cette épouvantable infortune et regardait d'un œil sec la continuation de leur éternité? Comment se rendrait-il à lui-même le témoignage qu'il est bon, et que *sa miséricorde est le vêtement de toutes ses œuvres?* Un homme si faible qu'il soit dans la bonté, ne serait pas capable d'une vengeance éternelle : comment Dieu en supporterait-il le spectacle et le fardeau?

(1) Psaume CXLIV, vers. 9.

Il est vrai, Messieurs, un homme ne serait pas capable de punir éternellement, d'abord parce qu'il ne comprend pas l'éternité, et ensuite parce que toutes ses vertus sont courtes comme sa vie et étroites comme son cœur. Vous invoquez la bonté : savez-vous bien ce que c'est? Savez-vous que c'est la bonté qui met le sceau à la réprobation des pécheurs? Je vous étonne sans doute: mais, écoutez-moi, et connaissez enfin combien sont futiles les espérances et les raisonnements de l'homme contre les jugements de Dieu.

Vous liez dans votre esprit l'idée de bonté à l'idée d'un pardon toujours possible et toujours accordé, quelle que soit la persévérance du méchant dans le mal; vous en faites ainsi un adversaire irréconciliable de la justice, et vous brisez en Dieu l'unité nécessaire de ses perfections. Je ne m'arrête pas à vous dire que c'est là une pensée sacrilége, qui détruit dans l'intelligence la notion métaphysique et morale de Dieu; mon dessein est d'aller plus loin au fond des choses, et de vous faire voir, en définissant la bonté, comment elle s'accorde avec la justice pour assurer l'éternelle réprobation des pécheurs, une fois qu'ils ont perdu avec le temps de l'épreuve le temps de la réconciliation. Qu'est-ce donc que la bonté? La bonté, c'est l'amour gratuit. Celui-là est bon qui aime sans cause, qui aime le premier, qui aime avec ardeur, qui aime jusqu'à mourir : et tel est l'amour de Dieu. Dieu ne nous devait rien, puisque nous n'étions pas; il ne découvrait en nous aucune raison de nous aimer, puisque nous n'a-

vions rien avant qu'il nous eût donné quelque chose; son amour pour nous, comme pour toute créature, était donc un amour gratuit, un acte d'infinie bonté. Or, écoutez bien, je vous prie : l'amour, tout bon qu'il est, j'oserais dire, tout aveuglément bon qu'il est, a partout un besoin qui est dans son essence et dont il ne peut s'affranchir : ce besoin de l'amour, étonnez-vous tant qu'il vous plaira, ce besoin de l'amour, c'est d'être aimé. L'amour pardonne tout, sauf une seule chose, qui est de n'être pas aimé. Je voudrais qu'il en fût autrement, si c'est votre désir; mais je me croirais tombé en démence de ne pas pardonner à l'amour ce besoin qu'il a d'être aimé. Et s'il ne l'est pas, que fera-t-il? Ce qu'il fera! je vais vous le dire, en vous dérobant à vous-même, au fond de votre cœur, le secret de l'amour.

Ou je me trompe, ou vous avez aimé, ne fût-ce qu'une fois. Je ne distingue pas en ce moment les affections légitimes de celles qui ne le sont pas; je les prends toutes, pourvu qu'elles soient sincères, dans les entrailles de leur réalité. Vous avez donc aimé, et je suppose qu'aujourd'hui même votre âme est sous l'empire de cette généreuse et terrible passion. Elle a choisi, elle s'est donnée, elle se dévoue tout entière; mais, ô douleur! on repousse ce don que vous avez fait de vous. Quelle sera votre ressource? Votre ressource sera de ne point vous lasser, d'espérer contre l'espérance, de croire à l'efficacité d'un sentiment aussi vrai, aussi fort que le vôtre. Ployez le genou, s'il est besoin; abaissez votre orgueil, que rien ne vous coûte pour persua-

der l'ingratitude et pour réduire l'insensibilité. Mais enfin si vous ne réussissez pas, que ferez-vous? Je vous donnerai un conseil que je tiens d'un grand moraliste; la Bruyère a dit : « Lorsqu'on a beaucoup fait et beaucoup fait en vain pour être aimé, il y a encore une ressource, c'est de ne plus rien faire du tout. » On a repoussé votre empressement, essayez l'abandon. Je n'entends pas un abandon sincère, définitif, mais un abandon d'épreuve, où la tendresse se ménage le retour. Après cela, ce dernier effort de votre âme étant demeuré impuissant, voici un jour ce qui se passera en vous; vous vous direz : Allons, sois homme, n'abuse pas plus longtemps de cette faculté d'aimer qui t'a été donnée d'en haut, retourne à la raison, prends ton âme et va-t'en. Telle est l'histoire du cœur humain dans l'amour, et telle est aussi celle de Dieu. Car, au ciel et sur la terre, l'amour n'a qu'un nom, qu'une essence, qu'une loi, qu'un effet.

Dieu vous a prévenu d'affection de toute éternité. Vous n'étiez rien pour lui, rien pour l'univers, rien pour vous-même : il vous a choisi avant que vous fussiez. Ce corps dont vous profanez la grâce, c'est lui qui vous l'a donné comme un vase antique sorti tout pur de la main du statuaire; il a ouvert vos yeux pour que vous le vissiez dans le monde avant de le voir dans sa substance; il a creusé vos oreilles pour que vous entendissiez sa voix, et dessiné vos lèvres pour que vous lui répondissiez. Au dedans de ce chef-d'œuvre sorti de ses amoureuses mains, il a mis une lumière vivante qui se luit à elle-même,

et dont les rayons ont une affinité avec sa propre lumière, afin que l'une et l'autre se recherchassent pour s'unir un jour dans l'extase d'une même flamme et d'une même éternité. Mais vous, fils ingrat d'une piété si gratuite, vous avez fui l'amour qui ne vous demandait que l'amour. Vous avez ramené sur vous l'adoration que vous lui deviez; vous avez fermé vos yeux pour ne pas le voir, vos oreilles pour ne pas l'entendre, vos lèvres pour ne pas lui répondre, et, perdu dans la débauche d'un lâche égoïsme, vous avez préféré vivre souillé et malheureux loin de lui, que d'attendre en une paix sans reproche l'heure de sa dernière révélation. Dieu s'en est affligé : il a craint d'avoir trop peu fait pour vous, et, descendant des ombres qu'il avait laissées sur lui, il est venu placer devant vous sa personne, sa voix, ses actes, sa vie, et, de peur que ce ne fût pas encore assez, il est mort sous vos yeux crucifié de vos mains. Cela fait pour tous, il s'en est armé contre chacun; il poursuit l'humanité âme par âme, jour par jour, et ce n'est que vaincu et méprisé jusqu'à la dernière heure, qu'enfin il reprend son amour et s'en va pour jamais. Car l'amour, c'est sa loi, ne repasse point aux mêmes rivages, et une fois qu'il les a quittés, il n'y reparaît plus.

Le Dante a mis sur la porte de son enfer cette fameuse inscription :

Par moi, l'on va dans l'éternelle douleur;
Par moi, l'on va dans la cité de la plainte;
Par moi, l'on va dans la nation perdue......
Vous qui entrez, laissez l'espérance.

Mais pourquoi laisser l'espérance? Pourquoi en un lieu où la bonté divine doit se trouver, puisqu'elle est inséparable de Dieu, faut-il abdiquer toute heureuse perspective, si lointaine qu'elle soit? Le poëte nous l'explique dans un vers que je ne me rappelle jamais sans un tressaillement d'admiration :

C'est l'éternelle justice qui m'a fait, et le premier amour

Si ce n'était que la justice qui eût creusé l'abîme, il y aurait du remède, mais c'est l'amour aussi, *c'est le premier amour qui l'a fait :* voilà ce qui ôte toute espérance. Quand on est condamné par la justice, on peut recourir à l'amour; mais quand on est condamné par l'amour, à qui recourra-t-on? Tel est le sort des damnés. L'amour qui a donné son sang pour eux, cet amour-là même, c'est celui qui les maudit. Eh quoi ! un Dieu sera venu ici-bas pour vous, il aura pris votre nature, parlé votre langue, touché votre main, guéri vos blessures, ressuscité vos morts : que dis-je? un Dieu se sera livré pou rvous aux liens et aux injures de la trahison, il se sera laissé mettre nu sur une place publique entre des prostituées et des voleurs, attacher à un poteau, déchirer de verges, couronner d'épines, il sera mort enfin pour vous sur une croix, et, après cela, vous pensez qu'il vous sera permis de blasphémer et de rire, et d'aller sans crainte aux noces de toutes vos voluptés ! Oh ! non, détrompez-vous, l'amour n'est pas un jeu; on n'est pas impunément

aimé par un Dieu, on n'est pas impunément aimé jusqu'au gibet. Ce n'est pas la justice qui est sans miséricorde, c'est l'amour. L'amour, nous l'avons trop éprouvé, c'est la vie ou la mort, et s'il s'agit de l'amour d'un Dieu, c'est l'éternelle vie ou l'éternelle mort.

— —

SOIXANTE-TREIZIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE

DE L'INCORPORATION DU FILS DE DIEU A L'HUMANITÉ, ET DE L'HOMME AU FILS DE DIEU

—

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous touchons au terme de nos Conférences dogmatiques, et nous allons aujourd'hui poser la dernière pierre du monument que nous avons élevé ensemble à la gloire de Dieu et de la vérité. Il y a vingt-sept ans, lorsque Dieu me rendit la lumière que j'avais perdue par ma faute, il m'inspira aussitôt la pensée de me consacrer à son service dans le ministère sacré, et je n'eus dès lors rien de plus présent à l'esprit que cette conviction que beaucoup

d'hommes demeurent éloignés du christianisme parce qu'ils ne le connaissent pas, et qu'ils ne le connaissent pas parce qu'on ne leur enseigne point. Je me rappelais les jours de mon adolescence, le peu qui m'avait été donné de Dieu depuis ma sortie du foyer domestique, et je m'étonnais qu'au sein d'une nation chrétienne, des âmes pussent atteindre aux confins de la virilité sans avoir connu la religion que par un catéchisme de trois mois, vers l'âge de douze ans. Je me promis, si Dieu me prêtait la vie, l'intelligence et la force, de réparer autant qu'il dépendrait de moi cette étrange misère de l'éducation chez un peuple civilisé.

Dix ans après que je me tenais ce langage à moi-même, dans le secret, orgueilleux peut-être, de ma conscience, je fus appelé à cette chaire de Notre-Dame par feu Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, le premier, le plus fidèle et le plus aimable protecteur de ma jeunesse. Séparé de moi par beaucoup de convictions, entouré d'hommes qui ne m'aimaient point, il me prit sous la garde d'une affection aussi généreuse que paternelle, et, malgré mes fautes et mes ennemis, jamais il ne retira de dessus ma tête inexpérimentée la main qu'il avait posée sur elle en lui donnant l'onction du sacerdoce et le baiser de paix de son cœur pontifical. Maintenant qu'il n'est plus, et qu'après dix-sept ans écoulés, cette œuvre des Conférences de Notre-Dame, dont il fut l'auteur, a couronné sa vie et son tombeau, je ne pouvais repasser avec vous le cours de nos leçons sans incliner ma mémoire devant la sienne, et lui rendre dans ce

salut public l'hommage de piété qu'un fils doit à son père.

J'avais trente-trois ans lorsque me fut imposé l'honneur de vous enseigner la foi, et de vous l'enseigner dans une voie qui convînt à l'état de vos esprits, aux instincts de notre siècle et à l'élévation de la chaire d'où cet enseignement devait tomber sur vous. Étais-je suffisamment préparé à ce devoir, ne l'étais-je pas? je l'ignore, Dieu le sait. Quand je repasse au dedans de moi les années qui avaient précédé ces jours de Notre-Dame, la foi de mon enfance, les négations de ma jeunesse, ce vif et inespéré retour qui me jeta sans transition des débauches de la vie civile dans les ombres de l'initiation sacerdotale, puis, après de longues et studieuses obscurités, le bruit des choses qui me portèrent tout à coup en face de l'opinion publique, il me semble quelquefois que la main du Seigneur m'avait conduit, et qu'en paraissant devant vous j'avais obéi à sa prédestination. Quoi qu'il en fût alors, quoi qu'il en soit aujourd'hui, il me fallait cette imprudence que donne la jeunesse, soutenue de la sécurité qu'inspire une vocation présumée; j'eus l'imprudence de mon fonds, et je crus par mon évêque à l'appel de Dieu. Tout le christianisme se montra devant moi, comme devant un homme qui allait en être l'architecte pour une génération. Si je consultais mes prédécesseurs, pour apprendre d'eux l'art d'exposer de si grandes choses, je les voyais mettre Dieu au commencement et comme à l'avant-garde de leur œuvre, sous la protection d'une pro-

fonde métaphysique ; puis de là redescendre au peuple juif, dans les abîmes de l'histoire, et enfin arriver au Christ et à l'Église fondée par lui. Sans blâmer cet ordre, je ne l'acceptai point. Il me sembla qu'il ne fallait partir ni de la métaphysique, ni de l'histoire, mais prendre pied sur le sol même de la réalité vivante, et y chercher les traces de Dieu. Car Dieu, me disais-je, ne peut, à aucune heure, être absent de l'humanité; il y a été, il y est, et il y sera toujours en une œuvre visible, proportionnée aux besoins des temps, et qui doit être aux yeux de tous sa révélation. C'est là qu'il faut le saisir, pour le montrer à ceux qui ne le voient pas, sauf ensuite à remonter de siècle en siècle aux sources de son action, en éclairant et fortifiant chaque partie de la lumière et de l'unité du tout.

Or l'Église catholique est présentement la grande merveille révélatrice de Dieu. C'est elle qui remplit la scène du monde d'un miracle qui a aujourd'hui dix-huit siècles de durée : on peut ne pas la regarder, ne pas l'écouter, ne pas la comprendre; mais elle est là. Elle est là, et celui qui ne la voit point, ou qui la prend pour une chose vulgaire, sera bien autrement incapable de céder au raisonnement ou de s'instruire du passé. C'est donc par l'Église qu'il faut ouvrir la démonstration du christianisme, parce qu'elle en est le sommet, et qu'on la découvre d'abord, comme aux rivages du Nil on découvre de loin la tête solitaire et illuminée des Pyramides. Ainsi avons-nous fait, Messieurs, et pendant de longues années, on nous vit étudier ensemble la nécessité de

l'Église, sa constitution, la loi de ses rapports avec le monde, les caractères généraux de sa doctrine, son influence sur l'esprit, sur l'âme, sur la société, et à chaque point que je touchais, pour le faire résonner comme la statue de Memnon sous les coups de la lumière, je vous disais : *Deus, ecce Deus,* voici qui n'est pas de l'homme, voici qui est la vérité, voici qui est Dieu ; abaissez votre orgueil, et confessez, en ce qui passe votre puissance, la puissance d'un plus grand que vous.

Puis, ce majestueux et incomparable édifice étant reconnu surhumain, nous en recherchâmes l'auteur, afin de démêler dans son histoire et sa physionomie si le caractère de l'ouvrier répondait au caractère de l'œuvre. Les annales du monde nous nommèrent le Christ : nous l'étudiâmes, dans sa vie intime et publique, dans ses miracles, dans les prophéties séculaires qui avaient annoncé et préparé sa venue, et par où il se rattachait authentiquement à tout le passé du genre humain. Cet homme nous parut unique comme l'Église, et le seul qui, ayant osé se dire Dieu, eût réellement parlé, agi, vécu comme un Dieu.

Cela fait, l'Église à ma gauche, le Christ à ma droite, l'œuvre et l'ouvrier reconnus divins, j'entrai hardiment avec vous dans les entrailles du dogme que nous tenions de ces deux sources : le Christ et son Église, le Christ révélateur, l'Église propagatrice et interprétatrice, et suivant pas à pas le mystère obscur et lumineux de la doctrine, nous en visitâmes toutes les profondeurs. Dieu, l'univers,

l'homme, le commerce de l'homme avec Dieu, la chute de l'humanité, sa réparation, les lois et les résultats du gouvernement divin, tels furent successivement les objets de notre investigation, et aujourd'hui je n'ai plus qu'à y mettre le sceau en jetant dans votre âme un rayon de lumière que j'avais laissé à l'écart, et qui est le couronnement de tout le christianisme, en tant qu'il est un corps de vérités.

Vous vous rappelez sans doute qu'en traitant de la réparation de l'homme, je vous exposais que la mort de Dieu avait dû être le moyen choisi de la Providence pour expier nos crimes et nous ramener, en satisfaisant l'infinie justice, dans le sein de l'éternel amour. Mais cette mort ne pouvait nous être profitable, selon les règles de la solidarité, que par l'incorporation réciproque de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu. Comment ce double mystère s'est-il accompli? Comment Dieu est-il devenu membre de l'humanité, et comment l'homme à son tour s'unit-il à Dieu devenu son sauveur en devenant son semblable? C'est là, Messieurs, ce qu'il nous faut apprendre, et ce qui formera la conclusion de notre enseignement dogmatique.

L'humanité, composée d'hommes mortels, ne se soutient qu'en comblant les vides que la mort lui fait, c'est-à-dire en s'incorporant des membres nouveaux qui prennent la place de ceux qui ont disparu; d'où il suit que cette incorporation est un phénomène vulgaire, dont nous pouvons étudier la loi générale avant d'en considérer l'application dans la personne

de l'Homme-Dieu. Comment donc l'humanité répare-t-elle ses pertes en assurant sa perpétuité? Est-ce par voie de création? Non, Messieurs; car si chaque homme faisait son avénement parmi nous en la même manière que l'homme primitif, nous serions des êtres semblables pour la structure, mais séparés d'origine, de substance, de vie, sans parenté comme sans unité. L'homme existerait à côté de l'homme, le genre humain n'existerait pas. Or il existe : par quel moyen? Quel est le secret de cette tradition ininterrompue qui le multiplie sans le disjoindre, et maintient entre ses membres successifs le caractère d'une étroite communion? C'est, Messieurs, que Dieu, qui a fait les êtres, leur a donné en même temps à tous, et particulièrement à l'homme, le dépôt incompréhensible d'une vie communicable. Il ne leur a pas dit : « Vis, et quand tu seras mort, je donnerai à un autre ta place et ton sang. » Il leur a dit : « Vis, et propage-toi; vis, et tire de toi-même un autre toi-même pour te continuer à jamais. » Et au lieu qu'en tous ses ouvrages Dieu s'est plu à répandre l'immensité, il s'est fait ici comme un jeu de sa puissance, en condensant la vie dans un point imperceptible, obscur, que j'appellerai le germe de vie, et qui contient en soi, malgré sa formidable diminution, l'être vivant dans toute l'ampleur de ses organes et tout le mystère de sa fécondité. Mais qui excitera cette fécondité? Qui troublera dans son sommeil ce germe inactif et enseveli? Sera-ce un simple acte de vouloir paternel? Suffira-t-il à l'homme d'appeler l'homme, et de lui dire : Viens! Non, la volonté

toute seule de la créature ne suffit pas à cette œuvre, il lui faut le concours d'un autre pouvoir, lequel lui manquant, tous ses efforts seraient vains, et l'œuvre de la transmission de la vie ne s'accomplirait pas.

Écoutons un prophète : *Dieu,* dit Ézéchiel, *mit sa main sur moi et me jeta au milieu d'un champ rempli d'os desséchés, et après qu'il m'eut conduit tout autour de ce champ où ces os arides étaient une grande multitude, il me dit : Fils de l'homme, ces os revivront-ils, le penses-tu? Et je lui dis : Seigneur Dieu, vous le savez. Et il me dit : Prophétise à ces os, et dis-leur : Os arides, écoutez la parole de Dieu... Et voilà un ébranlement, les os s'approchent des os, chacun se rencontre en sa jointure, et je vis les nerfs et les chairs qui montaient et la peau qui s'étendait sur eux; et cependant ils n'avaient pas l'esprit. Et Dieu me dit : Prophétise à l'Esprit, prophétise, fils de l'homme, et dis à l'Esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent* (1). Tel est, Messieurs, le pouvoir étranger dont l'homme a besoin pour susciter en ses propres os le germe de la vie; il a besoin de l'esprit, et si l'esprit lui refuse son concours, s'il ne souffle pas des quatre vents du ciel pour éveiller dans son tombeau la chair attentive, c'est en vain que l'homme s'émouvra du désir d'une postérité. Les os pourront s'agréger aux os, les nerfs s'entrelacer, les muscles se remplir, la peau s'étendre comme un vêtement, la figure même ap-

(1) Ézéchiel, chap. XXXVII, vers. 1 et suiv.

paraître : tout ce chef-d'œuvre ne sera qu'un mort aspirant à la vie, jusqu'à ce que l'esprit, qui seul est vivant, saisisse le corps et en fasse l'homme. Alors les entrailles de la mère se réjouiront, attendant avec angoisse l'heure triste et heureuse où un homme sera venu au monde.

Or, Messieurs, si tel est le mystère de notre incorporation à l'humanité, si un esprit, qui est lui-même une créature, peut saisir en nous le germe préexistant de la vie, se l'assujettir, en prendre la direction, et constituer avec lui une personne humaine, nous étonnerons-nous que l'esprit vivificateur par excellence, que l'esprit de Dieu ait pu s'emparer de notre chair sans la priver de son âme, et en faire ainsi un être humain et divin, humain par notre nature, divin par la sienne, homme véritable, puisqu'il est tout ce que nous sommes, Dieu véritable, puisqu'il reste avec nous ce qu'il était sans nous, Homme-Dieu enfin, pour réunir sous un seul terme, comme il l'est en une seule personne, qui est la personne divine, le résultat de cette assomption de l'humanité par la divinité? En quoi cela vous paraîtrait-il plus étrange que notre propre avénement à la vie complexe dont nous sommes le faisceau? Pourquoi nous révolterions-nous en Dieu contre un prodige qui nous paraît si simple en nous? Nous sommes corps et esprit : notre corps est celui de nos pères, que notre esprit a dérobé dans leur sein ; par notre corps nous appartenons au monde de la matière, par notre esprit au monde de l'intelligence pure ; par tous les deux nous sommes un, et cette unité nous place à jamais dans

l'unité plus vaste du genre humain, où la nôtre s'est formée, opère, subsiste, et nous convainc d'être un miracle aussi grand que celui de l'Homme-Dieu. C'est donc sans surprise que nous devons entendre ces paroles de l'apôtre saint Jean, par où il nous révèle, à l'ouverture de son Évangile, le moyen dont Dieu s'est servi pour s'incorporer à la nature humaine, et établir entre lui et nous la solidarité nécessaire à l'œuvre de notre réparation : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu...; et le Verbe a été fait chair* (1).

Ce texte nous apprend que c'est la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe de Dieu, qui a revêtu notre vie pour subir avec elle et par elle l'expiation des péchés du monde. Je ne m'arrêterai point à vous dire pourquoi c'est la seconde personne divine qui a pris le fardeau de notre nature et de notre rédemption : il convenait que le Père, de qui tout procède, conservât dans ce mystère la magistrature du pardon ; que le Fils, qui vient immédiatement après lui, s'emparât de l'office de médiateur et de victime, et que l'Esprit-Saint, dernière expression de l'amour, achevât l'ouvrage en y répandant une charité dont la justice satisfaite n'arrêterait plus l'épanchement. Mais encore que la loi de ces convenances nous échappât tout à fait, nous en respecterions l'obscurité pour nous attacher au fond du mystère, et nous demander comment la personne divine incarnée a fait parmi nous son apparition.

(1) Chap. I, vers. 1 et 14.

Ici, Messieurs, nous sortons des ombres de la métaphysique pour entrer dans les clartés de l'histoire et du sentiment moral. Le Fils de Dieu, quant à sa conception au sein d'une femme, échappe aux yeux de l'homme, qui ne peut, en de telles profondeurs, que constater la loi générale de la génération humaine, et pressentir, au rôle qu'y joue l'esprit, la possibilité pour l'Esprit suprême de se soumettre à cette loi en l'agrandissant. Mais la conception est suivie de la naissance, et la naissance est un acte extérieur qui par une foule de points peut marquer sa place dans les annales positives du genre humain. Le Fils de Dieu est né au milieu de nous, il est né d'une femme, afin d'appartenir par elle à la tradition de notre sang, et cette femme, unique au monde, a sans doute reçu de Dieu des traits dignes de l'œuvre dont elle devait être l'ineffable instrument. Le sang dont elle avait le dépôt pour le communiquer dans ses entrailles au Sauveur du monde a sans doute été le sang le plus illustre de la terre, un sang venu jusqu'à elle par une race incomparable en grandeur, en durée, en majesté, en religion, irréproduisible à jamais dans aucune autre succession ou dynastie humaine, telle enfin que les siècles désespèrent d'en revoir un jour la plus obscure imitation. Nous ne pouvons croire, en effet, Messieurs, que le Fils de Dieu, venant parmi nous pour être l'un de nous, ne se soit pas préparé des ancêtres dignes de lui et capables de nous révéler dans le caractère historique de leurs générations la divinité de leur dernier descendant. De même que Dieu a mis dans l'univers des

signes sensibles de leur auteur, il a dû mettre en son second ouvrage des signes plus merveilleux encore, parce qu'ils sont d'un ordre supérieur à l'ordre physique, de cet ordre où l'intelligence apporte la liberté, et où la liberté cause la résistance au vouloir divin. Mais, au lieu que nous n'assistions pas au spectacle de la création, dont les anges étaient seuls témoins, nous, enfants des hommes, nous avons assisté à la naissance du Fils de Dieu sur la terre; nos yeux l'ont vu, nos mains l'ont touché, notre cœur a battu sur le sien, et, spectateurs de son épiphanie, nous pouvons la juger mieux encore que nous ne jugeons de l'épiphanie de Dieu dans l'univers. Voyons cette race du Verbe fait homme.

Assurément la maison de France est la plus grande maison du monde. Elle compte huit à neuf siècles d'épanouissement royal, et lorsque nous creusons au delà pour découvrir ses vestiges premiers, peut-être y démêlons-nous quelque reste du sang de Charlemagne, cet homme qui fut, après le Christ, le père de l'âge moderne, et dont le nom est demeuré magnifique entre tous les noms. Ajoutez à la grandeur du temps et de la source celle du peuple gouverné par cette race, des règnes fameux par leurs victoires, d'autres par leur sainteté, d'autres par les lettres, tous par leur liaison avec le cours des choses qui ont fait le destin du monde depuis mille ans : et vous croirez sans peine qu'aucune maison royale ne peut disputer à celle-là l'honneur du rang. J'en parle sans flatterie, aujourd'hui que la foudre est tombée sur ce vieux tronc, et lui a laissé dans l'exil la cica-

trice vivante du malheur. Mais tant de gloire en tant de durée ne vous paraîtra plus rien quand vous aurez considéré de près les origines terrestres du Fils de Dieu.

C'est la guerre qui a fait toutes les grandes races. Elle les faisait à Rome, ce peuple soldat par excellence ; elle les a renouvelées au moyen âge, dans ces fameuses expéditions militaires qui, pendant deux siècles, ont conduit en Asie l'élite des chevaliers chrétiens, et tout récemment encore nous l'avons vue créer des noms et des ancêtres sur des champs de bataille qu'il n'est pas besoin de vous désigner plus clairement. Mais la guerre ne pouvait pas inaugurer la race du Fils de Dieu, de l'homme pacifique qui devait tout réconcilier au ciel et sur la terre, et donner sa vie comme un agneau qui se laisse tondre sans pousser une plainte. Il lui fallait des aïeux qui fussent comme lui des hommes de paix, et qui cependant s'assurassent une gloire plus grande que celle que donne l'épée, une perpétuité plus durable et plus auguste que celle qui vient d'un empire fondé. Cela s'est fait. Cela s'est fait, vous dis-je, et si vous en doutez, nommez vos races, je vous nommerai la mienne : nommez Ninus, Cyrus, Alexandre, César, Charlemagne, et moi je vous dirai un seul nom, le nom d'Abraham, *le père de tous les croyants.* Ce n'était qu'un pasteur de troupeaux dans une plaine de la Chaldée ; il ne tira point le glaive pour se tracer au loin des frontières, ni ne prit la truelle pour se bâtir Ninive ou Babylone au bord des grandes eaux. Mais il écouta la voix qui lui disait : *Sors de ton*

pays et de la parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai, et je ferai de toi une grande nation, et je rendrai ton nom magnifique..., et en toi seront bénies toutes les nations de la terre (1). Cette obéissance à une parole dont le final accomplissement devait tarder de vingt siècles, commença parmi nous la longue race du Verbe de Dieu. La terre promise au patriarche fut donnée à ses descendants ; elle eut un nom qui dure encore, et une capitale dont les murs sont debout, pendant que Ninive, Babylone, Thèbes, Memphis, Tyr, toutes les villes nées de la guerre ou de la sagesse n'ont laissé au désert qu'un témoignage de l'impuissance humaine à fonder des portes qui s'ouvrent éternellement. D'Abraham naquirent des fils dont la mémoire est inséparable de la sienne, Isaac et Jacob, tous trois simples pasteurs de brebis, tous trois unis dans la sublimité de cette formule qui se redira jusqu'à la fin des âges : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.*

A la quatrième génération, cette famille touche au trône par Joseph. Elle s'essaie, dans un ministère à jamais fameux, au gouvernement des intérêts universels. Puis tombée dans l'oppression par la jalousie qu'inspire déjà sa grandeur, il lui arrive ce qui n'est arrivé authentiquement à aucune famille humaine, elle devient un peuple avant de posséder un territoire, et sans s'être mêlée par l'alliance ou la conquête à un autre sang que le sien ; elle sort tout

(1) Genèse, chap. XII, vers. I et suiv.

armée de la servitude, sous la conduite d'un de ses enfants qui devient son législateur, et le nom de Moïse, ce législateur, prend au pied du Sinaï un éclat dont la magnificence n'a rien rencontré qui lui devînt une ombre ou une rivalité. Partagée en douze tribus, qui lui conservaient avec le nom de ses pères l'aspect d'une famille, la race d'Abraham s'assujettit la terre qui lui avait été promise par Dieu. Là, tranquille sous de simples magistrats qui lui rendaient la justice, elle vit cinq siècles dans un repos entrecoupé de combats contre ses ennemis, jusqu'à ce qu'enfin la venue du Fils de Dieu s'étant rapprochée de mille ans, il plaît à la Providence de porter au comble la gloire de ce rameau d'où sortira directement *le Désiré de toutes les nations*. La royauté paraît en Israël, royauté qui sera courte, mais qui était nécessaire pour que rien ne manquât d'illustre au sang d'Abraham, et qu'il atteignît sous la pourpre l'honneur estimé suprême ici-bas.

Comme un berger de la Chaldée avait été le principe de cette étonnante dynastie, un berger de la Palestine lui a donné sa dernière élévation. David, avec une fronde et un caillou, délivre son pays ; une longue suite de succès et de fortunes adverses le portent au trône de Sion, sur cette montagne qu'il a chantée, et dont la mémoire harmonieuse autant que sainte émeut encore, après trois mille ans, le cœur de la postérité. Car, par un privilége qui n'a été accordé à aucun autre roi, David est poëte ; le don de dire sur la harpe et d'y enchaîner l'éloquence dans un rhythme immortel lui a été fait dès sa jeunesse, lors-

qu'il n'était encore que le conducteur d'un troupeau dans les champs de Bethléhem. Devenu soldat, il a gardé sous son armure le feu sacré de la muse divine; il adoucissait avec elle les transports de Saül, le roi réprouvé; il en épanchait les accents dans l'âme de Jonathas, et célébrait, en maudissant les collines de Gelboé, l'amitié de ce jeune homme meilleur que son sort. La couronne n'éteignit pas dans le prince le génie de l'enfant; cette flamme de poésie s'alluma du feu prophétique, et David vieilli tira de sa lyre des chants qui racontaient d'avance la vie et la mort du Christ, dont il était l'aïeul, chants toujours jeunes, qui ont passé de Sion aux lèvres de la chrétienté, et lui font bénir Dieu dans un langage aussi grand que ses bienfaits. David pourtant, David, capitaine, poëte, prophète, n'était pas encore le plus haut terme de la royauté en Israël, bien qu'il en fût le terme le plus pur, et qu'on dût dire un jour du Verbe de Dieu, en supprimant tous les intervalles et en taisant tous ses autres ancêtres : *Hosanna au fils de David!* A ce roi de la guerre et de l'inspiration succède le roi pacifique, le roi qui bâtit au vrai Dieu le premier temple du monde, qui soumet la nature à ses investigations et en révèle les secrets à son âge étonné, qui attire à Jérusalem plus de trésors qu'elle n'en pouvait contenir, et se fait de la sagesse et de la splendeur un nom si mémorable, qu'il règne encore aujourd'hui sur les trônes de l'Orient. C'est vous dire Salomon, et malgré d'autres rois qui, parmi ses successeurs, n'ont pas manqué de gloire, je ne vous en nommerai plus. Babylone emmena les derniers

sur ses rivages lointains, mais sans pouvoir détruire en cette race, avec la royauté, le caractère de sa prédestination. Daniel, enfant de Juda, s'éleva de la servitude au gouvernement des vainqueurs de sa patrie; il vit tomber Babylone en prédisant sa chute une dernière fois, et les restes d'Israël, délivrés par Cyrus, retournèrent aux ruines de Jérusalem, où Zorobabel, leur conducteur, l'un des ancêtres directs du Christ, posa les fondements du second temple de Dieu.

Là, au pied de ce temple où le Christ devait prier, enseigner et bénir, l'obscurité commença de descendre sur la maison de David, de peur que si la puissance et la grandeur s'y fussent perpétuées trop avant, le monde n'eût vu dans l'avénement du Sauveur une œuvre entachée de secours trop humains. La gloire s'arrêta donc à temps, et lorsque la majesté divine, à l'heure marquée dans ses décrets, descendit pour revêtir la solidarité de notre nature dans la race qu'elle s'était préparée depuis vingt siècles, elle ne rencontra plus le sang d'Abraham et de David qu'en une vierge ignorée, dans l'arrière-boutique d'un charpentier. La pauvreté avait recouvert de sa pourpre celle de Salomon, et Dieu, jaloux de la porter aussi éclatante qu'elle pouvait l'être, conduisit sa mère sur la paille de Bethléhem, pour y naître au milieu des troupeaux qu'avait autrefois menés son aïeul David. Mais là aussi ressuscita la gloire, cette gloire accoutumée à sortir du néant, et à défier ainsi par le contraste de son humilité les vaines illustrations de l'orgueil. Les rois vinrent du pays d'Abra-

ham à la cité de David pour y adorer dans l'Enfant-Dieu l'héritier du ciel et de la terre, et la vierge qui l'avait mis au monde ne descendit plus du trône où l'humanité l'attendait et la garde nuit et jour comme sa mère et sa reine, la Mère de Dieu, la Reine des anges, l'Arche d'alliance, la porte du ciel, l'étoile du matin, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, titres doux et magnifiques, dont le bruit ne s'apaise jamais, et qui se réunissent dans le miracle d'un autre nom qui les surpasse tous, le nom de vierge-mère. Car, au lieu que l'homme corrompt toute chose, même la maternité, Dieu ne peut descendre nulle part sans y respecter le bien qu'il y trouve, et sans y introduire le surcroît de la perfection. Combien donc et combien plus devait-il épargner le sein qu'il avait choisi, et lui laisser, en le fécondant, l'honneur de l'intégrité, afin que cette femme bénie entre les femmes eût en partage éternel toute la pureté d'une vierge et toute la bonté d'une mère! L'œil de l'homme n'a point vu ces particularités profondes de la naissance du Fils de Dieu, la foi seule nous les a révélées; mais la raison, en les examinant, n'y découvre rien que de facile à la toute-puissance et de convenable à l'œuvre de sanctification qu'elle venait fonder parmi nous. La Vierge-Mère a détrôné tous les cultes impurs de la fable; elle a fait dans le cœur de l'homme, au profit de sa joie présente et de sa joie future, une ineffable mixtion de tendresse et de chasteté, et s'il est des intelligences perdues qui outragent sans les comprendre ces mystères de pudeur, ils ont pour

leur répondre la piété de leur mère, l'honneur de leur fille et la vertu de leur sœur.

Ainsi, Messieurs, s'est accomplie l'incorporation du Fils de Dieu à l'humanité : voyons comment s'accomplit l'incorporation réciproque de l'homme au Fils de Dieu. Car il ne suffit pas, pour que le mystère de notre réparation ait son effet, que le Verbe divin, devenu notre chair, y ait subi la peine due aux péchés du monde; il faut que l'unité achève de s'établir entre lui et nous par notre libre adhésion à sa personne, à son sacrifice et à sa consanguinité. Il faut, selon l'énergique langage de l'Écriture, que *nous revêtions le Christ* (1), que nous devenions les *membres de son corps* (2), que nous soyons *enracinés et surédifiés en lui* (3), que nous puissions dire enfin avec saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (4). Sans cette réciprocité d'union volontaire et étroite entre nous et le Verbe médiateur, la rédemption de l'humanité nous demeure étrangère, et par conséquent sans fruit.

Mais comment s'unir au Christ jusqu'à le porter comme un vêtement, jusqu'à être un de ses membres et à vivre de sa vie? Messieurs, l'apôtre saint Jean nous le dit dans cette parole célèbre : *Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit,*

(1) Épître aux Galates, chap. III, vers. 27.
(2) Épître aux Éphésiens, chap. V, vers. 30.
(3) Épître aux Colossiens, chap. II, vers. 7.
(4) Épître aux Galates, chap. II, vers. 20.

l'eau et le sang, et ces trois ne sont qu'un (1). L'esprit d'abord, c'est-à-dire la charité : quiconque aime Dieu par-dessus toute chose, celui-là, selon la sentence même de Jésus-Christ, *accomplit la loi des prophètes* (2) ; *il demeure en Dieu et Dieu en lui* (3). Et, comme il est impossible, dans notre état présent, que nous aimions Dieu par-dessus toute chose sans l'effusion de la grâce, dont le Christ est pour nous l'auteur et le dépositaire, quiconque vit de cet amour surnaturel et souverain, vit par cela même de la vie de Jésus-Christ, en tant que Jésus-Christ est Dieu et en tant qu'il est Homme-Dieu. Car, en tant qu'il est Dieu, Jésus-Christ vit de l'amour qu'il a pour son Père, et toute âme qui se rencontre avec lui dans cet amour a la même vie que lui ; et en tant qu'il est Homme-Dieu, médiateur du ciel et de la terre, il vit de la grâce dont le trésor surabonde en lui, et cette grâce lui devenant commune avec l'âme régénérée par la charité, cette âme et la sienne ne font qu'un. La vie divine et la vie humaine du Christ passent ainsi dans tous ceux qu'anime le feu de la charité, ce feu que l'Écriture appelle l'esprit, et qui est ici-bas le premier témoin, c'est-à-dire le premier qui rende gloire à Dieu devant les hommes par des sentiments et des œuvres dignes de lui.

Vient ensuite l'eau ; car, l'amour surnaturel n'é-

(1) Ire Épître, chap. v, vers. 8.
(2) Saint Matthieu, chap. xxii, vers. 40.
(3) Ire Épître de saint Jean, chap. iv, vers. 16.

tant possible que par l'effusion de la grâce, il a plu à Dieu d'attacher cet élément surhumain à des signes extérieurs qui n'ont par eux-mêmes qu'une efficacité terrestre, mais qui, prêtant leur substance au souffle créateur, deviennent sous son inspiration des instruments divins. L'eau est le premier de ces instruments : versée sur le front de l'homme au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, elle pénètre jusqu'aux racines de son être, là où le péché fait sa demeure héréditaire, et la charité qu'elle y répand y amène, avec la disparition de toute faute, toute la vie de Jésus-Christ. Non pas, Messieurs, que l'institution du baptême ait ravi à Dieu la faculté d'agir directement sur les âmes et d'y verser, quand il lui plaît, la lumière et l'amour surnaturels; car le baptême eût été alors un présent funeste, tandis qu'il n'est qu'un surcroît dans le bénéfice de nos rapports avec Dieu. Le pouvoir de l'*eau* ne détruit pas le pouvoir de l'*esprit;* il le met dans nos mains pour en user comme Dieu lui-même, faisant ainsi de nous des dépositaires de la grâce, mais sans dépouiller son auteur du droit de la dispenser. Partout où la charité se trouve, le baptême se trouve aussi, puisque le baptême n'est quelque chose que par la charité : seulement, dans le baptême, c'est l'homme qui confère la charité, comme ministre de Dieu, tandis que hors du baptême, c'est Dieu qui la communique directement. Et il le fait ainsi toutes les fois que, parvenus à l'âge de le connaître et de l'aimer, nous n'apportons aucun obstacle personnel à l'action de sa miséricorde sur nous. Cependant le

baptême, outre la vertu vivifiante qu'il contient, est aussi un signe qui nous unit authentiquement à l'Église fondée par Jésus-Christ, et c'est pourquoi il est nécessaire de le recevoir, dès qu'on le peut, alors même que la charité nous eût associés déjà à la vie intime du Christ et de tous ceux qui croient en lui. C'est en cette sorte que l'eau est le second témoin de Dieu sur la terre; instrument de l'esprit, il en répand la flamme dans les cœurs, il nous lave par elle de la souillure du péché, il fait en nous tout ce que la charité y fait, et tant qu'il y aura dans le monde des âmes baptisées, on y sentira par leur transfiguration la vérité du mystère qui nous a sauvés.

Enfin la vertu qui est en l'eau et en l'esprit pour nous rendre participants du Christ, le sang la possède aussi : car le sang donné pour la foi renferme la charité, qui est la cause de son effusion volontaire, et la charité, comme nous l'avons dit, renferme la vie divine et humaine de Jésus-Christ. C'est le troisième témoin, témoin éloquent qui confirme les deux autres, et leur donne dans le sacrifice un langage qui triomphera jusqu'à la fin des mépris de l'incroyance et de la fureur des tyrans.

Mais est-ce là tout? L'esprit, l'eau, le sang, ce triple moyen et ce triple témoignage de la vie du Christ en nous, est-ce là le terme de notre incorporation avec lui? N'y a-t-il rien au delà? La charité venue en notre misère n'a-t-elle rien trouvé de plus pour nous consumer avec elle dans un divin embrasement? Écoutez Jésus-Christ vous confiant

ses derniers secrets : *En vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai à la fin des jours ; car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* (1). Voilà, Messieurs, le mot suprême de notre communion avec le Fils de Dieu devenu le fils de l'homme. Ce mot est prodigieux ; il accable la pensée d'une lucidité qui l'effraie, comme ces coups de foudre qu'on entend à l'improviste sur le soir d'un beau jour. Cependant ne perdons pas courage au moment où nous touchons le port, et tâchons d'entendre cette étrange lumière qui termine à l'horizon le cycle de la vérité.

Jésus-Christ est venu pour renouveler et diviniser notre vie : il l'a renouvelée en mourant dans notre chair d'un supplice qui satisfaisait à la fois la justice et l'amour; il l'a divinisée en nous communiquant par trois sources, l'esprit, l'eau et le sang, l'onction de la charité qu'il respire au sein de son Père. C'était assez; mais ce n'était pas tout. Car la vie suppose un foyer permanent qui la contient et d'où elle se répand dans les êtres préparés pour la recevoir. En Dieu, le foyer de la vie est la substance divine elle-même, également commune aux trois

(1) Saint Jean, chap. VI, vers. 54 et suiv.

personnes qui composent par leur distinction et leur indivisibilité le mystère de l'infini. Dans l'univers, le foyer de la vie est le vaste sein de la nature, océan sans bornes visibles, où sont plongés les mondes aussi bien que les vermisseaux, et qui donne à chacun, si grand ou si petit qu'il soit, son pain de chaque jour. Dans l'humanité, le foyer de la vie est, quant au corps, le sol occupé par chaque peuple, et quant à l'esprit, la doctrine qui prévaut dans leur culture et leur tradition. Ainsi en est-il, Messieurs, à tous les degrés où se manifeste la vie : nulle part vous ne rencontrerez un être vivant sans un milieu qui l'entoure, pour me servir de l'expression scientifique, et où il puise avec le principe de son existence le moyen de sa perpétuité. Or, par une seconde loi générale, la vie est toujours proportionnée au foyer où elle s'alimente : changez le foyer, vous changerez la vie, et réciproquement, si vous voulez changer la vie, il vous faudra changer le foyer. De là vient l'importance que la médecine et la morale attachent aussi bien l'une que l'autre à la nature des relations : l'une vous ordonne de quitter un ciel trop rigoureux pour vos organes, l'autre de quitter une société dangereuse pour votre esprit.

Donc Jésus-Christ, le réparateur universel de l'humanité déchue, ne devait pas se contenter de prendre notre chair et de mourir, en passant, pour nous, ni même de nous communiquer d'en haut le germe d'une nouvelle vie : auteur de cette vie par son incarnation, il était naturel qu'il en fût le foyer, et que la chair qu'il avait prise, il la gardât pour

nous la donner tout imprégnée de l'esprit divin, comme on présente au malade une substance vile et incapable de guérir par elle-même, mais qui a été plongée dans un baume énergique et vivificateur. C'est pourquoi, voyant l'incrédulité de quelques-uns de ses disciples au sujet de cette manne surnaturelle, il leur disait : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien* (1). C'est-à-dire : Ne croyez pas que c'est mon corps, en tant que corps, qui vous transfigurera, mais l'esprit divin qui habite en lui pour jamais.

Cependant, Messieurs, vous ne laissez pas de murmurer au dedans de vous, à l'exemple des Juifs : *Comment celui-ci nous donnera-t-il sa chair à manger* (2)? tant l'intelligence humaine résiste aux choses, dès qu'elles prennent dans leur application une forme que les yeux n'ont pas coutume de voir ! Vous ne vous étonnez pas de respirer l'air par vos lèvres, d'où il passe dans vos entrailles pour y transformer votre sang; vous permettez à la lumière et à la chaleur de pénétrer au plus profond de votre vie pour la soutenir; ces mystères par où votre être se met en relation avec l'immense foyer de la nature et y puise le miracle de sa subsistance, vous paraissent des faits vulgaires qui n'ont pas même besoin d'explication : et vous entrez en stupeur si le Maître du monde, l'auteur des lois qui vous font vivre, se sert de ces mêmes lois pour in-

(1) Saint Jean, chap. vi, vers. 64.
(2) *Ibid.*, chap. vi, vers. 53.

troduire en vous des éléments mille fois plus purs que ceux qui y portent l'existence quotidiennement. Car ni l'air, ni la lumière, ni la chaleur, ni aucun des fluides qui courent sans poids et sans forme dans les abîmes de l'espace, ne sauraient vous donner une idée du corps de Jésus-Christ, tel que l'a fait la gloire de la résurrection et de l'immortalité. Écoutez saint Paul vous en parler au lieu de moi. *Toute chair n'est pas la même chair...: autres sont les corps célestes et les corps terrestres...; autre la lumière du soleil et celle de la lune et celle des étoiles... Ainsi en sera-t-il de la résurrection des morts... Nous semons dans la corruption, nous ressusciterons dans l'incorruptibilité ; nous semons dans la honte, nous ressusciterons dans l'honneur; nous semons dans la faiblesse, nous ressusciterons dans la puissance; nous semons un corps animal, nous ressusciterons dans un corps spirituel; car s'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel* (1). Ainsi saint Paul ajoute aux trois degrés hiérarchiques de la matière, la solidité, la liquidité et la fluidité, un quatrième échelon, qui est la spiritualité. Le corps humain, par l'effet de la résurrection glorieuse, atteindra une limite de perfection si sublime, il s'approchera si près de la nature des esprits, sauf l'intelligence, que la langue inspirée de l'Écriture ne peut plus le définir qu'en l'appelant *un corps spirituel*. Et quel est le physicien qui osera s'en étonner, lui qui est contraint par Dieu,

(1) 1re Epître aux Corinthiens, chap. xv, vers. 39 et suiv.

ou, s'il l'aime mieux, par la nature, à cette confession : le granit et la lumière sont deux corps? Quel est le physicien qui osera se plaindre que le corps de Jésus-Christ tienne si peu de place à l'autel, lui qui est contraint par Dieu, ou, s'il l'aime mieux, par la nature, d'avouer qu'une goutte imperceptible de vapeur, en passant de l'état fluide à l'état liquide, tient quatorze mille fois moins de place qu'auparavant, sans qu'elle ait perdu son essence dans une si merveilleuse diminution? Et si l'on invoque la différence des corps organisés avec ceux qui ne le sont pas, quel est le physicien qui ne soit obligé de reconnaître dans le mystère de la génération humaine un corps humain tout entier sous un volume qui défie la perspicacité de l'œil? C'est que la quantité matérielle n'est dans les corps qu'un accident variable, et que Dieu, s'il lui plaît, peut la réduire à l'infiniment petit.

Mais, direz-vous, quelle que soit la subtilité de la chair passée à l'état spirituel, comment concevoir que celle de Jésus-Christ, qui est toujours une véritable chair, contenue sous sa forme naturelle et dans un espace déterminé, puisse être présente à la fois en une multitude de lieux, et se communiquer réellement et substantiellement, comme le veut la foi, aux fidèles du monde entier dans le même moment! Si l'espace n'est pas une chimère et la distinction des êtres une illusion, comment concevoir qu'un même corps occupe en même temps des lieux séparés par d'immenses intervalles, qu'il soit au ciel et sur la terre, en repos et en mouvement, et tou-

jours néanmoins en possession de son identité et de son unité? Messieurs, saint Thomas d'Aquin est de votre avis : il ne croit pas qu'un corps puisse remplir à la fois plusieurs lieux distincts, et que ce soit par un effet de translation que celui de l'Homme-Dieu siége véritablement dans ses tabernacles, sur tous les autels de la chrétienté. Je ne vous exposerai pas sa doctrine à ce sujet; elle est difficile à entendre, et j'aime mieux me servir d'une explication plus simple, que l'Église n'a point désapprouvée, et que les découvertes de la science ont peut-être éclaircie dans ces derniers temps.

Tout corps est doué d'irradiation, c'est-à-dire d'une expansion de lui-même hors de lui, par laquelle, sans rien perdre de ce qu'il est, il projette au loin sa substance, sa forme et sa vie. Comme un édifice frappé de la lumière vient se peindre avec toutes ses parties les plus délicates et les moins visibles sur la feuille de métal qui lui est présentée, ainsi, d'une manière latente ou manifeste, tout corps rayonne autour de lui. Et s'il est permis d'en douter pour quelques-uns, il est impossible de ne pas le reconnaître dans les fluides qui peuplent invisiblement l'espace, et où s'abreuve la vie universelle. Combien plus doit-il en être ainsi du corps arrivé par la résurrection à la splendeur de l'incorruptibilité, et surtout du corps de Jésus-Christ, lequel n'est pas seulement au plus haut degré de la transfiguration de la nature par la grâce, mais possède encore le souffle tout-puissant de la divinité! Qui

pourrait, s'il en a le désir, arrêter en lui le mouvement de l'irradiation, et d'une irradiation intégrale, contenant sa substance, sa forme, sa vie, toute sa véritable chair pleine de son âme et du Verbe divin? Le soleil nous envoie bien de la sorte, du haut du firmament, une lumière qui est tout ce qu'il est, sauf la quantité; mais la quantité matérielle, nous l'avons dit, n'est qu'un accident des corps, et le plus ou le moins n'ajoute rien à leur essence et n'en retranche rien. La lumière est la lumière, l'or est l'or, et en quelque mesure qu'ils se donnent, et il est rigoureusement vrai de dire que le soleil, dans un seul de ses rayons, nous communique l'intégrité de son être. Que sera-ce de l'Homme-Dieu, de Celui que l'Écriture appelle *le Soleil de justice*, et qui, devenu le foyer de la vie régénérée, n'a pris notre chair que pour nous la rendre avec le bénéfice de sa mort et de sa résurrection? Quoi! un peu de boue suspendu dans l'espace épand sa substance, sa forme et sa vie, sur l'univers, et l'Homme-Dieu ne le pourrait point! Quoi! l'homme tout seul, si faible qu'il soit, trouve dans ses entrailles le secret de se dédoubler pour communiquer sa substance, sa forme et sa vie à un autre que lui, et l'Homme-Dieu ne le pourrait point! Sans doute, ce ne sont là que des images et des comparaisons; mais les images et lés comparaisons sont des avertissements de la nature à l'orgueil, un doute proposé à l'intelligence par Celui qui a semé tant de mystères dans le monde visible, et qui sans doute a pu pour nous sauver plus qu'il n'a fait pour nous créer.

Oui, comme il y a un pain de la nature, il y a un pain de la grâce; comme il y a un pain de la vie mortelle, il y a un pain de la vie éternelle. Je crois à Jésus-Christ quand il me dit : *Je suis venu pour leur donner la vie* (1). Et j'y crois encore quand il me dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel* (2). J'ouvrirai ma bouche, et j'y recevrai ce pain céleste sans m'étonner : car de quoi m'étonnerais-je? Est-ce que ma bouche n'est pas un organe spirituel préparé d'avance pour de sublimes opérations? Est-ce que mon âme ne l'habite point? Est-ce que la vérité ne sort pas de ses lèvres entr'ouvertes avec le flot sacré de la parole? Pourquoi la chair transfigurée de l'Homme-Dieu ne passerait-elle point par les portes où passe la vérité qui vient de lui? O bouche de l'homme, vase mystérieux, ouvre-toi pour recevoir le Dieu qui t'a fait, le Dieu dont tu parles, le Dieu qui connaît les sentiers pour aller à ton âme et y commencer l'embrassement substantiel qui se consommera dans l'éternité! Ouvre-toi sans crainte et sans orgueil : sans crainte, parce que le Dieu qui vient à toi est doux et humble; sans orgueil, parce que tu n'as point mérité de le toucher d'aussi près. Ouvre-toi pour manger la chair du Fils de l'homme et pour boire son sang : ce sont les termes exprès dont il s'est servi pour te convier à ce festin. Il n'en a point eu peur, il lui a plu d'être hardi dans ce mystère plus qu'en aucun autre, afin de nous ras-

(1) Saint Jean, chap. x, vers. 10.
(2) *Ibid.*, chap. vi, vers. 51.

surer par l'effrayante nudité de son langage. Il nous a dit : Mangez et buvez ; mangez ma chair, buvez mon sang. Et s'il est des disciples qui se sont épouvantés de son discours et qui lui ont répondu : *Cette parole est dure, et qui pourra l'entendre* (1) ? s'il en est d'autres qui l'ont quitté pour ne plus le recevoir, l'humanité n'a point obéi à leur faiblesse ni à leur trahison : elle est venue au banquet de la grâce, elle a dressé des tables, elle a bâti des monuments magnifiques pour couvrir d'ombre et de gloire le pain dont le Fils de Dieu avait dit : *Ceci est mon corps.* Elle a cru que puisqu'une mère peut porter son fils dans ses entrailles et le nourrir encore de sa substance après l'avoir mis au monde, il n'était pas impossible à Dieu d'avoir la même puissance dans la même tendresse, et de renouveler entre nous et lui les miracles de la maternité. Enfin tout a cédé, quelle qu'en soit la raison, à cette parole : *Mangez et buvez.* Le genre humain a mangé en adorant sa nourriture ; il a bu en adorant son breuvage : la folie de la foi a égalé la folie de la charité.

Il le fallait bien, puisque après tout le premier et le dernier mot de notre destinée a toujours été de nous unir à Dieu dans la perfection et la béatitude de son éternelle vie. Au-dessous de ce terme l'homme n'est rien encore, et si grands que soient les prodiges d'alliance qui se sont vus entre Dieu et lui, ce ne sont pourtant que des signes, des prépa-

(1) Saint Jean, chap. VI, vers. 61.

rations, des avant-coureurs, ce qu'est l'ombre du matin à la clarté du midi. Le jour viendra où la chair même du Verbe divin ne sera plus pour nous une nourriture suffisante; nous nous en souviendrons comme les Israélites parvenus à la terre promise se souvenaient de la manne du désert. L'arche sainte en conservait la mémoire dans un vase d'or; mais l'enfant d'Abraham n'en subsistait plus. Il mangeait sous sa vigne et sous son figuier les fruits de la patrie, et buvait joyeux aux sources de la montagne de Sion. Ainsi parvenus à notre tour au delà du Jourdain, nous y retrouverons dans l'incorruptibilité la chair du Christ, notre bien-aimé Sauveur; nous toucherons de nos lèvres ses mains bénies; nous nous rassasierons à ses pieds des baumes lointains de son sacrifice; nous nous dirons dans un langage que nous ne savons pas encore : Voilà Celui qui nous aimés jusqu'à mourir! Mais lors même qu'il nous plairait de manger sa chair et de boire son sang, par un souvenir de nos délices passées, nous ne pourrions rassasier notre cœur à ce foyer de notre ancienne vie : Dieu seul, Dieu vu face à face, Dieu possédé dans sa substance, Dieu coulant dans nos entrailles comme un fleuve sans rivages, voilà quel sera notre dernier banquet, le banquet du vin nouveau et éternel dont Jésus-Christ disait dans la nuit de la Cène : *Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce que je le boive de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père* (1).

(1) Saint Matthieu, chap. XXV, vers. 29.

Tel sera le terme : jusque-là nous ne pouvons nous incorporer à Dieu que par Jésus-Christ, comme Jésus-Christ ne s'est incorporé à nous que par la Vierge Marie. Là est notre espérance avec notre foi; là je vous laisse, à ce point où finit le dogme, et où la vérité, en échange de sa lumière, vous demande la vertu. Peut-être la Providence m'accordera-t-elle de vous ouvrir cette seconde voie, c'est ma crainte et mon désir : ma crainte, parce que je me défie de moi; mon désir, parce que je vous aime. Mais encore qu'une nouvelle carrière me fût préparée par Dieu et par mon dévouement pour vous, je ne puis me défendre de vous parler comme si je vous adressais des adieux. Permettez-le-moi, non comme un pressentiment de l'avenir, mais comme une consolation.

Je dis une consolation, parce que j'éprouve en moi deux sentiments contraires : l'un de joie, d'avoir achevé avec vous une œuvre utile au salut de plusieurs, et de l'avoir achevée dans un siècle que l'on a nommé le siècle des avortements; l'autre de tristesse, en songeant qu'une œuvre ne s'achève pas par un homme sans qu'il y laisse la plus belle partie de soi-même, les prémices de sa force et la fleur de ses ans. Le Dante commence ainsi sa divine épopée: « Au milieu du chemin de la vie, je m'éveillai seul « dans une forêt profonde. » Je suis parvenu, Messieurs, à ce milieu du chemin de la vie, là où l'homme se dépouille du dernier rayon de sa jeunesse, et descend par une pente rapide aux rivages de l'impuissance et de l'oubli. Je ne demande pas

mieux que d'y descendre, puisque c'est le sort que l'équitable Providence nous a fait; mais du moins, à ce point de partage des choses, d'où je puis voir encore une fois les temps qui vont finir, vous ne m'envierez pas la douceur d'y jeter un regard, et d'évoquer devant vous, qui fûtes les compagnons de ma route, quelques-uns des souvenirs qui me rendent si chers et cette métropole et vous.

C'est ici, quand mon âme se fut rouverte à la lumière de Dieu, que le pardon descendit sur mes fautes, et j'entrevois l'autel où, sur mes lèvres fortifiées par l'âge et purifiées par le repentir, je reçus pour la seconde fois le Dieu qui m'avait visité à l'aurore première de mon adolescence. C'est ici que, couché sur le pavé du temple, je m'élevai par degrés jusqu'à l'onction du sacerdoce, et qu'après de longs détours où je cherchais le secret de ma prédestination, il me fut révélé dans cette chaire que, depuis dix-sept ans, vous avez entourée de silence et d'honneur. C'est ici qu'au retour d'un exil volontaire, je rapportai l'habit religieux qu'un demi-siècle de proscription avait chassé de Paris, et que le présentant à une assemblée formidable par le nombre et la diversité des personnes, il obtint le triomphe d'un unanime respect. C'est ici qu'au lendemain d'une révolution, lorsque nos places étaient encore couvertes des débris du trône et des images de la guerre, vous vîntes écouter de ma bouche la parole qui survit à toutes les ruines, et qui, ce jour-là, soutenue d'une émotion dont nul ne se défendait, fut saluée de vos applaudissements. C'est ici, sous

les dalles voisines de l'autel, que reposent mes deux premiers archevêques, celui qui m'appela tout jeune à l'honneur de vous enseigner, et celui qui m'y rappela, après qu'une défiance de mes forces m'eut éloigné de vous. C'est ici, sur ce même siége archiépiscopal, que j'ai retrouvé dans un troisième pontife le même cœur et la même protection. Enfin, c'est ici qu'ont pris naissance toutes les affections qui ont consolé ma vie, et qu'homme solitaire, inconnu des grands, éloigné des partis, étranger aux lieux où se presse la foule et se nouent les relations, j'ai rencontré les âmes qui m'ont aimé.

O murs de Notre-Dame, voûtes sacrées qui avez reporté ma parole à tant d'intelligences privées de Dieu, autels qui m'avez béni, je ne me sépare point de vous; je ne fais que dire ce que vous avez été pour un homme, et m'épancher en moi-même au souvenir de vos bienfaits, comme les enfants d'Israël, présents ou en exil, célébraient la mémoire de Sion. Et vous, Messieurs, génération déjà nombreuse en qui j'ai semé peut-être des vérités et des vertus, je vous demeure uni pour l'avenir comme je le fus dans le passé : mais si un jour mes forces trahissaient mon élan, si vous veniez à dédaigner les restes d'une voix qui vous fut chère, sachez que vous ne serez jamais ingrats, car rien ne peut empêcher désormais que vous n'ayez été la gloire de ma vie et que vous ne soyez ma couronne dans l'éternité.

DÉCLARATION

—

Quoique j'aie enseigné constamment sous l'autorité et en présence des archevêques de Paris, et que jamais ma doctrine n'ait été de leur part l'objet d'une critique ou d'un avertissement; quoique cette même doctrine, publiée par la voie de la presse, n'ait excité ni un reproche ni une discussion : cependant, de peur qu'il ne me soit échappé, en traitant un si grand nombre de questions théologiques, quelque erreur involontaire, ce que je dois présumer de ma faiblesse et ce que je présume volontiers, je déclare soumettre mes Conférences à l'Église catholique, dont je suis l'enfant, et en particulier à la sainte Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Églises, en qui réside la plénitude de l'autorité fondée sur la terre par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je déclare aussi de nouveau ne pas reconnaître les prétendues reproductions qui ont été faites de mes Conférences par divers recueils périodiques,

quels que soient leur forme et leur nom. Je proteste encore une fois contre cette violation de la propriété littéraire, dont le résultat est de mettre sous le nom d'un prédicateur des discours mal saisis par la sténographie au milieu d'un auditoire immense, et non moins mal corrigés par les auteurs de cette spéculation. Si jamais la doctrine contenue dans ces pièces était attaquée, je déclare en décliner la responsabilité comme d'une œuvre qui ne m'appartient pas, et dont on ne pourrait me rendre solidaire que par une violation de tout droit et de toute équité.

Nancy, au couvent de Notre-Dame-du-Chêne, le 15 octobre 1851.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêcheurs.

CONFÉRENCES

DE

TOULOUSE

ANNÉE 1854

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA VIE EN GÉNÉRAL

—

MONSEIGNEUR (1),

MESSIEURS,

Il y a vingt ans, Dieu me donna la pensée d'exposer du haut de la chaire l'ensemble de la doctrine chrétienne. La première moitié de cette œuvre est accomplie, je commence aujourd'hui la seconde.

Les lieux sont bien changés, les temps le sont aussi beaucoup. Parvenu à ce point de partage d'une laborieuse carrière, j'éprouve le besoin de regarder tout à la fois le passé et l'avenir. En regardant le passé, je remercie Dieu, qui, dans une aussi longue suite de jours, au milieu de tant de vicissitudes pri-

(1) Mgr Mioland, archevêque de Toulouse.

vées et publiques, m'a permis de mener à fin une portion considérable d'un dessein étendu. En regardant l'avenir, je le remercie de m'avoir ouvert cette enceinte, où je retrouve un auditoire moins vaste sans doute et moins célèbre, mais qui a conservé avec le culte de la religion celui des lettres, avec les traditions de la foi celles du goût et du savoir. Près de vous, Messieurs, je n'oublierai point le passé ; mais je ne craindrai pas l'avenir. Vous serez l'asile de ma parole, et de vous, peut-être mes derniers auditeurs, elle rejaillira sur ceux qui eurent en d'autres temps, en d'autres lieux, les prémices de mon ardeur, je n'ose dire de mon apostolat.

Quand on traite de la vérité au point de vue dogmatique, la question est celle-ci : Qu'est-ce que la foi, et comment faut-il croire?

Quand on traite de la vérité au point de vue moral, la question est celle-ci : Qu'est-ce que la vie et comment faut-il vivre?

Ces deux questions, quoique liées entre elles, sont bien différentes l'une de l'autre.

On peut mépriser la foi, on ne peut pas mépriser la vie. On peut refuser de soumettre son intelligence à la vérité révélée de Dieu, et se faire contre sa parole une arme de la raison que nous tenons de lui-même : mais on ne peut pas se porter comme rebelle à la vie, comme maître de la vie. Qui que vous soyez, vous êtes les sujets de la vie. Elle n'a pas attendu vos ordres pour venir en vous, elle ne les attendra pas pour se retirer. Elle est venue chez vous sans vous ; elle se retirera de vous malgré vous. Elle règne

par sa propre essence, qui ne dépend pas de vous, et que cependant vous portez en vous-mêmes comme dans un vase fragile et immortel. Vous vivez, mais en sujets, et votre puissance, si grande contre la foi, est nulle contre la vie.

Je me trompe. Plût à Dieu que nous n'eussions de la vie qu'à la subir! Mais, par un singulier contraste, cette vie qui n'est pas de nous, qui use de nous à son gré, nous l'avons pourtant dans la main de notre conseil. Nous lui parlons, elle écoute; nous lui ordonnons, elle obéit; et, tout ensemble esclaves et seigneurs, nous mêlons aux nécessités de la servitude la responsabilité du commandement. Nous ne pouvons ni naître ni mourir à notre choix, ni déterminer le lieu et les conditions de notre existence; mais dans le cercle fatal où elle nous retient, libres de nos actes, nous sommes les instruments volontaires de nos destinées, nous répondons de nous à notre propre fortune, et tandis que la nature nous convainc de notre dépendance, la conscience nous convainc de notre souveraineté. Chargés de ce double fardeau depuis le jour de notre naissance, nous allons ainsi, maîtres et serfs de nous-mêmes, à un autre jour qui nous est inconnu, et, par delà ce jour, à des siècles et à des choses où notre vie nous apparaît de loin sous ce double et terrible aspect qu'elle a dès ici-bas, d'être une nécessité et une liberté, une durée invincible et un compte inévitable. C'est pourquoi, si j'étais sûr de moi-même quand je parlais de la foi, je le suis bien davantage en vous parlant de la vie; ma force s'accroît ici de votre faiblesse, et, au lieu

que l'esprit pouvait aisément s'opposer à la vérité, votre conscience sera désormais mon plus certain auxiliaire.

Qu'est-ce donc que la vie? Qu'est-ce, Messieurs, que cette puissance mystérieuse qui nous a été imposée comme une étrangère, et dont nous répondons comme de nous-mêmes?

Souvent, dans ma jeunesse, j'ai gravi les hautes montagnes. Elles ont sous leurs formes sévères un charme qui nous plaît. Il semble qu'en nous élevant avec elles, nous prenons un essor de l'âme plus haut, un regard plus profond, et ce n'est pas en vain que le poëte a dit :

Jehovah de la terre a consacré les cimes.

Nous montions donc, ravis de notre jeunesse, émus du spectacle qui grandissait à tout moment sous nos pieds; mais à mesure que nous montions, légers et joyeux, quelque chose de la nature s'évanouissait devant nous. Le bruit et le vol des oiseaux devenaient rares, l'air s'agitait à travers un feuillage moins épais; peu à peu même les arbres s'enfuyaient au-dessous de nous dans une perspective lointaine, et un gazon sans fleurs nous restait comme un dernier vestige de grâce et de fécondité. Bientôt ce n'était plus qu'une solitude âpre, morne, silencieuse, sans souffle, et, pour ainsi dire, sans respiration : la nôtre s'arrêtait aussi, et regardant, écoutant, nous nous disions sous le poids de la fatigue et de la stupeur : La nature est morte!

Que lui manquait-il donc? Qui nous donnait cette impression funèbre à son égard? Il lui manquait deux choses : le mouvement et la fécondité. La vie est un mouvement fécond, la mort une immobilité stérile. Et comme la fécondité nous apparaît toujours avec le mouvement, nous croyons que là où il est, là est la vie. Entendre ou voir le mouvement, c'est entendre ou voir la vie, et, tout se mouvant dans la nature, nous croyons que toute la nature est vivante, même celle que nous appelons morte par comparaison. Car il y a bien des degrés dans le mouvement, et ainsi bien des degrés dans la vie. A peine oserons-nous dire, si ce n'est par une métaphore poétique, que l'air et la lumière soient vivants, parce que s'ils se meuvent, c'est sous l'impression d'une force qui, loin de leur appartenir, ne leur laisse pas même l'ombre de l'individualité. Ils sont plutôt le foyer de la vie que vivants eux-mêmes. Sous leur influence, la pierre, le minéral, le métal, êtres obscurs et inanimés, reçoivent pourtant leur part de vie dans une substance qui leur est propre, et où se cachent des mystères d'affinités, d'accroissement et de relations. Plus haut qu'eux, épanouissant leurs racines et leurs branches, se couvrant de feuilles, de fleurs et de fruits, sur un tronc organisé, les plantes commencent un règne mieux défini, et nous préparent, dans leurs ascensions et leurs rayonnements, une ombre vivante et une nourriture aussi douce que leur ombre. Mais, attachées à la terre qui les nourrit elles-mêmes, elles ne peuvent obéir à notre voix ni suivre nos pas; leur mouvement captif les

retient sur le sol où elles puisent la fécondité. L'animal les y cherche. C'est en lui le premier que s'inaugure la vie proprement dite, parce qu'en lui le mouvement, qui dans les êtres inférieurs n'était qu'individuel, devient spontané et senti. Doué de vision et d'audition pour connaître la nature, de mémoire pour se rappeler ses impressions, d'instinct pour désirer et pour fuir, l'animal se meut sur la terre sinon comme un roi, du moins comme un hôte, et sa figure est déjà le présage d'une autre figure qui exprimera dans ses plis et ses regards le feu de la pensée.

J'ai nommé l'homme. Animal aussi, je le vois en une chair qui se traîne pesamment; ses bras n'ont ni la vigueur du lion, ni l'agilité de l'aigle, et, à les comparer par leur vitesse dans le temps et dans l'espace, on croirait l'homme sujet. C'est lui pourtant qui est le roi. Immobile à son foyer, caduc et impuissant, il est encore la plus haute vie de l'univers visible : car il pense, et penser, c'est se mouvoir dans l'infini. Écartez tout horizon qui se mesure, toute image, fût-ce celle de la terre et du ciel, qui tombe sous une limite, oubliez le nombre, le poids, la figure : l'homme pense ! D'un trait de l'esprit qui l'anime et le fait pensant, il traverse tous les mondes créés, tous les mondes possibles, et seul, dans la clarté tranquille de sa raison, il conçoit et nomme l'infini. Non pas l'univers, mais l'universel lui apparaît ; non pas le temps, mais l'éternité; non pas l'espace, mais l'immensité. Tout se transforme sous l'acte de sa pensée, et prend une étendue qui expli-

que et contient tout. On pourrait l'accuser de chimères ; mais l'accuser de chimères, ce serait anéantir sa raison, et nul être vivant ne peut s'anéantir : on tue l'individu, on ne tue pas la race, et dans la race subsiste la réalité, qui se rit de la mort, et la vérité, qui se rit de la négation.

L'homme se meut dans l'infini par la pensée : il s'y meut encore par la volonté. Tandis que l'animal obéit à l'instinct qui le pousse, l'homme, plus fort que ses penchants terrestres, leur commande et les assujettit. Il habite par le désir les solitudes inénarrables de l'éternel et de l'immense, et son amour se prend à l'idéal invisible de la beauté. Il aime comme il pense, sans mesure dans ses affections comme il est sans mesure dans ses concepts, et, son cœur se dilatant à l'égal de son intelligence, il se sent libre encore sous le poids de l'infini. Il pense, il aime, il est libre ! Telle est sa vie, tels êtes-vous tous, Messieurs, et votre conscience, en m'écoutant, vous rend témoignage que je ne flatte ni votre nature ni votre destinée. Au-dessus de vous sans doute, la foi me l'apprend, il existe des esprits dépouillés de chair, plus purs que vous, ayant de la vérité une vue plus directe, mais non pas une autre sphère, un autre mouvement, une autre liberté : l'homme, aussi bien que l'ange, n'a rien au-dessus de lui que l'infini réel et vivant, c'est-à-dire Dieu.

Vous rappelez-vous comment Dieu se définissait à Moïse : *Ego sum qui sum. — Je suis Celui qui suis ?* L'homme, se définissant à son tour, a dit dans un langage plus humble, mais presque aussi mer-

veilleux : *Cogito, ergo sum. — Je pense, donc je suis.* C'est-à-dire : Je conçois, je nomme, j'habite l'infini ; donc j'ai la vie. Car celui qui ne se meut pas dans cet orbite immesuré de l'être, celui-là n'a de la vie qu'un reflet obscur, une ombre qui décline et se perd sans laisser de traces. Dieu se définit par la substance de l'être ; l'homme, par la pensée, qui est son attribut supérieur, et par où il embrasse, sous Dieu, le même horizon que Dieu.

Dieu est le sommet de la vie. Il en est l'acte éternel et absolu, acte immuable, immobile même, si l'on veut se servir de cette expression, mais d'une immobilité qui est le premier mouvement, parce qu'elle est l'activité infinie subsistant en elle-même. Pour l'homme, pour tous les êtres créés, le mouvement, qui est leur vie, n'a pas cette qualité du repos subsistant. La pensée est ce qui en approche le plus ; car elle peut atteindre dès ici-bas à la contemplation de la vérité. Mais la contemplation qui n'est point l'extase, n'exclut pas la recherche, le désir, les nuages et les incertitudes, et ce n'est que rarement, dans des occasions suprêmes, que, chez l'homme voyageur, l'acte vivant de la pensée parvient à la divinité du repos.

J'ai défini la vie. La vie est un mouvement, parce qu'elle est une activité, et que toute activité s'exprime par un mouvement plus ou moins parfait, jusqu'à ce qu'elle arrive en Dieu à l'immutabilité. Mais puisque la vie est un mouvement, puisqu'elle va, où va-t-elle? D'où vient que nous ne sommes pas recueillis en nous et satisfaits d'être? Pourquoi notre

repos le plus grand, le sommeil lui-même, ne nous apporte-t-il qu'une incomplète suspension de nos facultés, et que sur la couche où s'affaissent vos membres, l'imagination se révolte encore et nous suscite avec des songes d'action un songe de la vie?

On dit qu'au temps où s'approchait le Christ, le temple de Jérusalem se remplit de signes d'émotion, et qu'un docteur de la loi, témoin de ces prodiges, ne put s'empêcher de dire : « O temple! ô temple! « qu'est-ce que tu as, et pourquoi te troubles-tu? » Et moi, parlant d'un autre temple plus grand que celui de Jérusalem, du temple de la vie humaine, je me dis avec le même accent mélancolique : O vie! ô vie! qu'est-ce que tu as, et pourquoi te troubles-tu? Est-ce donc que tu ne te reposeras jamais?

Évidemment, Messieurs, tout mouvement suppose une direction, et toute direction suppose un but. Si nous n'avions pas de but, si dans chacun de nos actes et dans leur ensemble nous ne nous proposions un terme où nous tendons, il nous serait impossible de nous mouvoir, où nos mouvements dénués de sens iraient au hasard, étrangers à toute direction rationnelle et mécanique. Le mouvement implique un point de départ, qui est l'activité libre de l'être vivant, et un point d'arrivée, qui est quelque chose où aspire l'activité, qu'elle n'a pas, et qu'elle veut avoir. Ce quelque chose est le but de la vie. Quel est-il? le savez-vous? Enfants de la vie, héritiers du temps et de l'espace par votre corps, de l'infini par votre âme, savez-vous ce que vous voulez? savez-vous ce que vous faites et où vous allez? Ah!

pour moi, je le sais bien : car, ainsi que vous, j'ai reçu à ma naissance un cœur d'homme, et l'abîme qui est dans le vôtre est aussi dans le mien. Je sais ce que je veux; je sais ce que je cherche, et en vous faisant ma confession je vous ferai aussi la vôtre. Infortunés que nous sommes, je veux, je cherche, j'espère, j'attends la félicité. « La félicité, pour me servir d'une expression de saint Augustin, est la fin dernière de l'homme. » *Omnes homines conveniunt in appetendo ultimum finem, qui est beatitudo* (1).

A ce mot, Messieurs, quoique protégé du nom de saint Augustin, vous devez m'arrêter, et je m'arrête moi-même devant un grand scrupule. Car dire que la félicité est le but de notre vie, c'est dire qu'elle en est le mobile, puisque le but détermine à la fois le mouvement et la direction du mouvement. Mais dire que la félicité est le mobile de notre vie, n'est-ce pas confesser que l'intérêt personnel est le principe nécessaire de tous nos actes? Quoi donc! Messieurs, serait-il possible que la notion même de la vie fût la notion de l'égoïsme? Serait-il possible qu'en définissant la vie *un mouvement naturel et légitime vers la félicité,* nous inscrivissions au frontispice de l'ordre moral et sous la garde même de l'Évangile un appel à cette passion de soi qui ruine toute vertu? Est-ce que l'homme n'est pas capable de se séparer de lui-même et d'agir sous l'impression d'un autre mobile que son bonheur, sous l'impression du devoir? Est-ce que le sacrifice ne lui est permis que

(1) *De Trinitate*, lib. XIII, cap. IV.

sous peine de renier sa nature et sa raison, et cette image de la félicité, qui ne doit être qu'une arrière-vue de l'esprit, une conséquence ultérieure de la justice voulue et pratiquée, la placerons-nous, par notre définition même de la vie, au premier rang de notre conscience, comme la clarté souveraine qui doit avant toute autre éclairer nos actes et les diriger?

J'aime en vous, Messieurs, cette protestation soudaine du bien, et je voudrais la signer de mon sang: mais la force logique des idées me retient encore, et je n'ose vous suivre aussi vite sur le terrain généreux où vous me conviez.

Sans doute le devoir est une notion sacrée de l'homme, une part de sa vie: mais est-elle la première? Le devoir, à considérer son essence, est une règle; il est la règle de nos actions, mais non pas leur but. Il est la voie, non pas le terme; le moyen, non pas la fin. Or le moyen est inférieur à la fin; on veut le moyen pour la fin, et non pas la fin pour le moyen. Interrogez-vous : quand vous accomplissez un devoir, vous pouvez oublier la récompense, je le crois; mais le devoir, si généreusement accompli qu'il soit, est-il la fin dernière de votre vie? Est-il en votre puissance de vous y arrêter, comme s'il n'y avait rien au delà ni dans votre espérance, ni dans votre conception? La nature elle-même s'opposerait ici aux élans de votre cœur. Elle ne vous permet pas d'être indifférents à la félicité, et tandis que vous êtes libres d'abdiquer le devoir, vous ne l'êtes pas d'abdiquer le bonheur. L'homme, quoi qu'il fasse,

est retenu entre deux nécessités qui dominent sa vie, la nécessité des premiers principes de son entendement, et la nécessité du but final de son existence : il ne peut s'affranchir de l'une ni de l'autre, parce que l'une et l'autre sont le fondement régulier de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral. Sans la nécessité des premiers principes l'homme tuerait en lui la lumière : sans la nécessité du but final de son être il tuerait en lui l'activité. Il faut qu'il voie et qu'il espère pour vivre : fils de la vérité et de la béatitude, il peut s'égarer dans les palais de ses pères, mais non pas s'enfuir.

L'Évangile lui-même, si élevé qu'il soit au-dessus de la nature, vous parle en cet endroit comme la nature elle-même. Il ne vous dit pas : *Bienheureux sont ceux qui pleurent,* sans ajouter : *parce qu'ils seront consolés.* Il ne vous dit pas : *Bienheureux les pauvres,* sans ajouter : *parce que le royaume des cieux est à eux.* Assurément vous n'aspirez pas à une plus haute perfection que celle de l'Évangile, et, si magnanime que soit en vous le cri du désintéressement, il ne saurait l'être plus que dans le sein de l'Homme-Dieu.

Et cependant, Messieurs, mon âme répond à la vôtre. Je sens comme vous que je ne puis mettre au second rang le devoir, le sacrifice, l'élan des héros et celui des saints, et faire de la perspective du bonheur personnel le principe qui me détermine à aimer le bien. Ou je me trompe, ou j'aime le bien pour lui, et si la félicité vient ensuite, comme elle le doit, je la prends pour une conséquence, et non pour le ressort

premier de mon amour. Il me semble que je n'aimerais pas si j'aimais pour être heureux, et encore que le bonheur doive être inséparable de l'amour, je le mets à la gauche, et non à la droite. Tel est l'ordre que me signale le cœur, et quoique la métaphysique avec la tradition m'assurent que la félicité est *ma fin dernière*, j'ose croire qu'il y a là une obscurité qu'il nous faut éclaircir.

Nous le ferons, Messieurs, nous franchirons ces Thermopyles de l'ordre moral en nous demandant : Qu'est-ce que la félicité?

Mais la félicité, qui la connaît? qui l'a vue? qui peut savoir où elle gît? Job disait : *D'où vient donc la sagesse, et quel est le lieu de l'intelligence? Elle est cachée aux yeux de tous les vivants, et les oiseaux mêmes n'ont pas découvert sa trace* (1). Si cela est vrai de la sagesse, combien plus de la félicité ! Toutefois, Messieurs, Job ajoutait : *La perdition et la mort ont dit : Nous avons entendu le bruit de son nom* (2). Et cela est vrai de la félicité comme de la sagesse. Nous la nommons, nous la désirons, nous la cherchons, et par conséquent, n'en ayez aucun doute, elle ne nous est pas totalement étrangère. Oui, dans cette vallée de nos maux, que David appelle éloquemment une *vallée de larmes,* dans ce torrent de Cédron où le Sauveur du monde a passé comme nous, et où nous buvons chaque jour l'eau triste et troublée de notre vie, le bonheur n'est pas

(1) Job, chap. XXVIII, vers. 20 et 21.
(2) *Ibid.*, vers. 22.

un inconnu, ni même un absent. Il a franchi avec l'homme, quand l'homme tomba, le seuil perdu de l'Éden, et depuis soixante siècles, banni comme nous, il erre avec nous dans le monde, compagnon sacré de nos infortunes et concitoyen de notre exil. Il ne lui est pas permis de se montrer constamment ni tout entier à notre vue; mais il ne lui est pas interdit de choisir une heure et de nous la donner. Un jour ou l'autre il frappe à notre porte, il s'assied au foyer désert ou rempli, et, d'un de ses regards jeté sur notre cœur, il en tire cette larme unique où nous lisons ce qu'il est. Larme des mères retrouvant leur fils après l'absence et les hasards! larme du voyageur saluant un matin les côtes de la patrie longtemps perdue! larme des héros entre la victoire et la mort! larme du juste sous le tressaillement de la conscience! larme d'Augustin parlant de Dieu à sa mère au bord des flots qui vont le ramener pur à Carthage! Combien n'en compterions-nous pas, et combien plus que nous ignorons, parce que le cœur de l'homme, si profond pour la misère, l'est bien autrement encore pour la félicité! La misère lui vient d'un accident; la félicité, de sa nature et de sa prédestination.

Or si nous étudions le mystère qui se passe en nous lorsque le bonheur nous touche un instant, nous reconnaîtrons sans peine qu'il y est causé par la satisfaction plus ou moins entière d'une ou de plusieurs de nos facultés, soit de l'esprit par la poésie et l'éloquence, soit du cœur par une affection récompensée, soit de la conscience par une action

qui l'émeut, soit de tout notre être par un ensemble de choses qui le saisissent à la fois et le transportent hors de lui. Mais nous sommes si vastes, nos facultés si complexes et nos aspirations si ardentes, qu'il n'arrive jamais dans la réalité que le souffle d'en haut nous soulève jusqu'où il faudrait pour atteindre à la plénitude du ravissement. Une part de nous reste toujours dans l'ombre ou dans l'inquiétude, et ce qui leur échappe ne leur échappe qu'à peine. Le bonheur entre et sort. C'est l'éclair qui vient de l'orient et disparaît à l'occident. Toute la terre le voit, et tressaille; mais il passe. Il passe comme la jeunesse, comme la beauté, comme le talent, comme tout ce qui est heureux. Cependant, si rapide qu'il soit, il se fait sentir à nos facultés comme une satisfaction qui produit le repos, et à juger de lui par cette courte apparition qui nous le révèle, nous pouvons le définir : le repos de l'être dans l'entière et inépuisable satisfaction de toutes ses facultés.

Qu'en conclure, Messieurs, pour la question que nous nous sommes faite? Rien encore. Nous savons ce qu'est la félicité, mais non pas quelle est sa source et d'où elle nous vient. Or c'est là le point capital pour connaître où nous aspirons quand nous aspirons à la félicité, et si le mouvement qui nous porte vers elle est égoïste ou généreux, nous fait une vie qui se définisse par l'amour ou par l'intérêt.

Les anciens se demandaient comme nous où est la félicité. Les uns la plaçaient dans les biens du corps, tels que les voluptés sensibles; d'autres, dans les

plaisirs de l'âme, tels que la science et la gloire; les plus héroïques, pour ne pas dire les plus profonds, la plaçaient dans la vertu. C'était là toute l'échelle de la vie dans l'antiquité. On ne descendait pas plus bas, et l'on ne montait pas plus haut. Quiconque venait au monde, soit qu'il philosophât, soit qu'il suivît l'instinct, se choisissait l'un de ces trois bonheurs, sauf quelque génie tempéré qui, se faisant de tous les trois un mélange habile, proclamait avec Horace cette médiocrité du désir et de l'avoir à qui est resté le nom d'*aurea* que le poëte lui avait donné.

Je ne dirai rien des premiers, de ceux qui demandaient leur bien suprême aux choses et aux délices du corps. Le pauvre croit à la richesse, et cette image regardée de loin lui fait un songe qui dore ses mauvais jours, comme ces soleils dont on ne jouit pas parce qu'ils sont perdus dans la sérénité rigoureuse de l'hiver, et qui donnent pourtant quelque idée et quelque espérance d'une suave chaleur. Mais celui qui peut approcher la richesse et la regarder aux mains de la volupté, celui-là n'a pas besoin de philosophie pour connaître ce que valent l'or et les sens dans la question du bonheur, il lui suffit d'un coup d'œil pour avoir vu la désolation humaine sous sa forme la plus dramatique. Le voluptueux pauvre a encore une illusion, le voluptueux riche n'en a plus. Il a perdu dans la satiété le dernier bien des malheureux.

M'arrêterai-je à la science, à la gloire, à tous les dons incorporels, mais terrestres? Hélas! nous avons la vie des hommes illustres, elle est l'histoire de

notre race dans ses représentants les plus magnifiques : nommez-les, si vous voulez, et cherchez dans cette trace lumineuse où ils nous apparaissent les jours heureux que l'humanité peut envier à leur mémoire. Alexandre meurt à trente ans, Scipion dans l'exil, Annibal du poison, Pompée dans une embûche, César au sénat, sous les coups de son fils présumé : Homère est aveugle, et se plaint avec Milton de ne plus voir la lumière sacrée qu'il peut chanter encore; le Tasse succombe à la mélancolie la veille de monter au Capitole; le Dante, son aïeul dans la même gloire et la même patrie, l'est aussi dans la même infortune; le Camoëns les suit de loin, et du lit d'hôpital où il meurt ne voit pas même poindre le crépuscule de sa renommée. Si haut que l'on regarde au firmament des grands noms, le malheur s'attache à eux comme un satellite prédestiné, et la sagesse qui en cherche la cause n'en découvre pas de plus belle, sinon que Dieu se plaît à mettre le génie et la vertu aux prises avec l'adversité, pour se donner dans ce contraste un spectacle digne de lui. Ce sont là, Messieurs, des déclamations vulgaires, et c'est à peine si la pensée peut les rajeunir sous des images qui trompent la mémoire.

Mais, en supposant que les plaisirs du corps ou de l'âme eussent dans leurs étroites limites le secret de la félicité, la doctrine qui les proposait aux hommes pour but de leur vie n'en eût pas moins contenu deux vices incapables de justification. Elle eût été d'abord le renversement de l'ordre moral,

en concentrant les appétits de la liberté humaine sur des choses éphémères, d'une part, et, de plus, gâtées par les deux passions principales de notre cœur, la volupté et l'orgueil. Rien ne pouvait corriger ce défaut, pas même la perspective d'un compte à rendre de nos actions dans un monde supérieur : car sur quoi pouvait porter ce jugement, une fois le plaisir donné pour base à la vie de l'humanité ?

Aussi, quand l'Évangile parut, sa première parole fut celle-ci : *Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux ceux qui souffrent persécution :* non pas, nous l'avons déjà dit, que la pauvreté et la douleur fussent en elles-mêmes la béatitude, mais parce qu'il fallait renverser la voie où se précipitait le monde à la recherche des faux biens, et lui montrer ainsi que, loin d'être le but, ils n'étaient pas même le chemin.

Le second vice de ces doctrines, toujours en supposant la réalité du bonheur attachée aux jouissances terrestres, était d'exclure la presque totalité du genre humain d'une participation possible à la félicité, c'est-à-dire de ruiner la vie humaine en lui faisant de sa fin dernière une perspective irréalisable à presque tous. Car où sont ceux d'entre nous qui sont riches, puissants, ingénieux, célèbres, doués enfin de ces priviléges du corps et de l'esprit que l'inflexible avarice des choses accorde à si peu ? C'est une lice où beaucoup paraissent, mais où de rares favoris s'élèvent, après le combat, sur les

restes obscurs et sanglants de leurs frères; aussi l'Évangile, en même temps qu'il proclamait la voie étroite de la souffrance, ajoutait-il aussitôt: *Venez à moi, vous tous. — Venite ad me omnes.* Cri sublime sorti de la bouche du Dieu fait homme, et qui changeait tous les regards avec tous les horizons.

Cependant, j'ai eu soin de vous le dire, l'antiquité ne s'était pas arrêtée, dans la question de la félicité, à la sagesse d'Épicure ou d'Horace; elle était parvenue plus haut dans un système qui a produit ses derniers grands hommes, et qui, tout chimérique qu'il était, n'en est pas moins digne de reconnaissance et d'admiration. Car il y a des erreurs qui honorent, quand les temps ne peuvent davantage, et que les erreurs sont un effort des âmes pour soulever les temps. Les stoïciens avaient bien vu que ni les plaisirs sensibles, ni les jouissances de l'esprit ou de l'amour-propre, ne pouvaient être le but de la vie et le siége de la vraie félicité. Ils l'avaient vu par un de ces hasards du cœur qui sont, après la parole divine, la grande lumière du monde, lumière qui produit les héros, ne pouvant produire les saints. Venus au déclin de la Grèce, lorsque sa liberté ne subsistait déjà plus, les stoïciens posèrent la vertu comme la fin dernière de l'homme et l'essence inviolable de son bonheur. Ils voulurent que leur sage fût libre dans toute captivité qui n'était pas celle du vice, et que la douleur elle-même ne fût pas capable de lui arracher cette pensée qu'elle était un mal, entendant établir par là leur souveraine indépen-

dance de tous les accidents de la vie, et protester au nom de la vertu de l'immutabilité qu'elle leur donnait dans la possession du vrai bien. Rome vieillissante, et qui, maîtresse du monde, ne l'était déjà plus d'elle-même, admit dans ses murs, entre les trophées de ses anciennes mœurs, cette mâle doctrine, et y réchauffa les restes de sa propre virilité. On vit, sous des empereurs fatigués de la bassesse qu'ils avaient créée, quelques âmes incorruptibles à la fortune, et la toge romaine reçut de leur sang versé par la tyrannie une pourpre dernière qui couvre encore l'humanité : tant une doctrine généreuse, même lorsqu'elle est fausse, porte dans ses flancs la secrète bénédiction du Dieu de la force et du désintéressement.

Le stoïcisme avait cet incontestable mérite, qui fut la cause de sa grandeur, de sauver la morale en unissant l'idée de la félicité à celle de la vertu, et en même temps de rendre accessible à tous la fin dernière de l'homme. Car la vertu n'est pas, comme la richesse ou la puissance ou la gloire, une chose de privilége ou d'exception : elle est le règne de l'ordre dans chaque âme qui le veut, le fruit spontané d'un amour qui est le fonds commun de notre nature, et la cabane du plus pauvre lui est un asile aussi ouvert que le palais des rois. Une pensée suivie d'une volonté, une volonté suivie d'un acte, voilà la vertu. Elle naît à l'heure qui nous plaît, elle croît aussi vite que nos désirs, et si elle coûte à l'homme qui l'a perdue, il a toujours en lui la rançon qui la lui rendra. Le stoïcisme était donc une doctrine morale et

populaire, et on l'eût peut-être cru divin si l'Évangile n'eût été aux portes du monde et n'y eût jeté ce grand cri que le monde a répété pour ne l'oublier jamais.

Selon le stoïcisme, la vie est un mouvement qui a la liberté pour principe, la vertu pour orbite et pour terme. Or il y a là une idolâtrie de l'homme sous une illusion magnanime. L'homme, quoi qu'il fasse, n'est ni le principe, ni l'orbite, ni le terme de sa vie. Il vient de hors de lui, et il cherche plus haut que lui la fin suprême de son être, comme un fleuve issu des profondeurs de la terre se dirige par son cours aux abîmes de l'Océan. En vain le stoïcisme voulait-il confondre la vertu et la félicité; en vain, pour sauver leur doctrine, ses sectateurs insultaient-ils à la souffrance et à la mort : la souffrance et la mort les rendaient grands, mais non pas heureux. Ils souffraient en héros, ils mouraient en martyrs, victimes sacrées que la philosophie couronnait de fleurs et la conscience de gloire, mais que la raison condamnait en unissant malgré eux à l'idée de la béatitude celle de l'impassibilité et de l'immortalité. A quoi sert de se mentir? Si le mensonge peut devenir sublime, il ne peut pas devenir vrai. Je ne dirai pas que l'orgueil corrompait toutes les vertus des stoïciens : l'amour sincère du bien peut s'allier à une sagesse fausse, et une sagesse fausse peut tromper jusqu'à l'exaltation des cœurs éminents. Mais si Thraséas, Helvidius, Épictète, Marc-Aurèle furent des sages, ils furent comme ces arbres qui d'une terre corrompue poussent vers le ciel une tige et des rameaux vénérables.

Où sommes-nous, Messieurs, et quel est donc enfin le lieu de la félicité? Quel est, hors de nous et avec nous, le foyer inépuisable où nous trouvons le repos vivant de toutes nos facultés? Ah ! ne le voyez-vous pas ! Vous pensez l'infini, vous disais-je tout à l'heure, vous aimez dans l'infini : comment pourriez-vous hors de l'infini rencontrer le repos de votre pensée et de toutes vos facultés? C'est là qu'est votre principe, c'est là qu'est aussi votre centre et votre terme. Aucun objet borné, si beau soit-il, ne saurait apaiser la faim intérieure qui vous dévore, parce qu'au moment où vous le possédez vous l'avez épuisé. Une invincible énergie vous porte au delà du temps et de l'espace, et le bonheur s'enfuit devant vous dans les régions immesurées que vous ouvre votre intelligence, et où la suit nécessairement votre volonté. Mais l'infini n'est pas une abstraction sans réalité vivante : il vit, il pense, il aime, il est libre, il a un nom célèbre inscrit au fond de toute vie comme le nom propre de la vie elle-même : il s'appelle Dieu. Ç'est en Dieu qu'est la félicité, parce que c'est en lui qu'est la plénitude.

Chose digne d'un éternel étonnement! quand les anciens, par l'organe de leurs poëtes, se représentaient au delà du monde le séjour des bienheureux, ils se le peignaient comme une ombre tranquille de l'univers, une sorte d'image sans substance des choses passées, et Virgile, animant de son souffle cette étrange demeure de la félicité, lui infligeait le nom de *royaume du vide*. — *Inania regna*. Il y

montrait à ses contemporains les mânes fortunés regrettant la lumière du jour et s'essayant dans des jeux sans bruit à feindre leurs combats d'autrefois. C'est, Messieurs, que nos pères d'avant le Christ n'avaient pas cette idée si simple pour nous, que le bonheur est en Dieu. Ils croyaient à la justice divine, aux récompenses et aux peines d'une autre vie; ils croyaient aussi peut-être à la disparition de la matière sensible dans cette autre vie qu'ils se figuraient par delà le tombeau : mais que Dieu fût cette vie, mais que l'âme, être vivant et substantiel, fût en rapport direct avec sa source, et puisât dans une contemplation de l'éternelle beauté la rémunération de sa beauté personnellement acquise par la vertu, cela n'était pas de leur temps. L'ombre de la vérité les couvrait, et ils faisaient de la vérité même connue une ombre mélancolique et silencieuse. Mahomet venu plus tard, Mahomet initié à l'Évangile, n'a pas même eu ce mérite : il a revêtu de chair la félicité souveraine, et ce fantôme de son paradis persécute encore la honteuse imagination de ses croyants, seul peuple qui n'ait pas connu la pudeur.

La félicité est en Dieu, la raison nous le prouve, l'Évangile nous le dit, et par là tombe le scandale où nous avait jetés cette définition de la vie : *La vie est un mouvement naturel et légitime vers la félicité*, car elle doit désormais se traduire ainsi : *La vie est un mouvement qui a Dieu pour principe, pour centre et pour terme.*

Sans doute, il reste toujours que la félicité est

notre fin dernière, puisque Dieu est la félicité même; mais il reste aussi que notre fin dernière est dans la perfection, puisque Dieu, qui est la souveraine béatitude, est en même temps la perfection infinie. Semblables à lui dans notre nature, nous ne pouvons séparer dans nos tendances ce qui est en lui au même titre et au même degré. L'amour de la félicité n'est pas la cause première qui nous fait aimer le bien, et l'amour du bien n'est pas la cause première qui nous fait aimer et rechercher la félicité. Ce sont deux mouvements nés en nous d'une source unique, contemporains dans leur expansion, égaux dans leur puissance, et qui, s'aidant l'un l'autre sur la terre, ont l'un et l'autre en Dieu, après un temps d'épreuve, leur immuable satisfaction. Durant cette épreuve, éloignés du bien par corruption ou par faiblesse, nous pouvons y être ramenés par la crainte de perdre notre béatitude finale; mais cette crainte, si énergique qu'elle soit, n'est pas dans notre cœur la racine de la justice et de la bonté, et si nous nous arrêtions à elle sans ressusciter au fond de notre être l'amour véritable et désintéressé de l'ordre, nous ne parviendrions pas à nous sauver de la condamnation. *La crainte est le commencement de la sagesse,* dit l'Écriture; elle n'est pas la sagesse elle-même, elle ne rend pas à l'âme sa pureté et sa beauté, son goût de l'honnête, sa joie dans la ressemblance intime avec Dieu, son aspiration légitime enfin vers la destinée totale de l'homme, qui est la perfection autant que la félicité, ou plutôt la félicité par la perfection.

Durant l'épreuve encore, ces deux éléments essentiels et coordonnés de notre vie ont entre eux une différence qu'il importe d'autant plus de remarquer, qu'elle achèvera d'éclaircir la difficulté fondamentale que nous nous étions proposé de résoudre. L'amour du bonheur n'est pas libre en nous, il est fatal : au contraire, l'amour du bien, tout naturel qu'il est à notre cœur, lui laisse la plénitude de sa liberté; il est obligatoire sans être nécessitant. Et l'on conçoit qu'il en doive être ainsi, puisque sans la liberté le bien n'étant notre ouvrage à aucun titre, nous demeurerait impersonnel. C'èst le choix libre entre le bien et le mal qui nous rend propre l'usage de nos facultés, et nous élève, quoique ayant tout reçu, à la dignité d'êtres responsables et souverains. Nous sommes justes parce que nous le voulons, et, cette volonté s'appliquant à tous nos actes, notre vie tout entière échappe à la fatalité, sauf par ces deux points extrêmes, les premiers principes de notre entendement et l'affection invincible à la félicité. Mais cette liberté du bien est modérée par l'obligation morale de l'accomplir, et de là vient que l'amour du vrai, du juste et de l'honnête, qui nous est inné, nous apparaît sous la forme du devoir. Le devoir n'est pas son essence, il n'est que sa forme passagère, et c'est pourquoi cet amour divin n'est pas seulement notre règle, il est aussi notre nature et notre but, il l'est autant que la félicité, et il a comme elle en Dieu son principe, son centre et son repos.

C'est donc mal raisonner que de dire : Le devoir

est la règle de notre vie, il n'en est pas le but. Oui, cela est vrai du devoir en tant que devoir, mais cela n'est pas vrai du bien en tant que bien; cela n'est pas vrai de la justice et de la bonté que Dieu a mises, en nous créant, au plus profond de nos entrailles, et qui doivent un jour être rassasiées dans la justice et la bonté d'où elles émanent, selon cette prophétie de l'Évangile : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés!* L'Évangile, dans ces fameuses béatitudes, fondement de la morale et de la vie chrétiennes, ne nous dit pas seulement : *Bienheureux êtes-vous parce que le royaume du ciel vous appartient;* il nous dit en même temps : *Bienheureux êtes-vous parce que vous serez rassasiés de justice.* La justice est donc le but aussi bien que la félicité, ou plutôt elles s'embrassent l'une l'autre dans la parfaite et substantielle unité de Dieu, océan d'où nous venons et où nous retournons, d'où nous venons avec l'amour du bien et l'amour du bonheur, où nous retournons par le poids de l'un comme par le poids de l'autre, sans que le bonheur voulu détruise en nous le désintéressement inné du bien, sans que le désintéressement inné du bien nous ôte l'espérance du bonheur voulu.

Telle est la vie. Le stoïcisme n'en avait vu que la moitié. Il avait vu, et ce sera sa gloire dans tous les siècles, que la vertu, qui est l'amour du bien dominant toutes choses dans notre âme, est une part nécessaire de l'homme, sa part la plus haute et la plus sacrée; mais il n'avait pas vu, parce que Dieu lui

était caché, ou plutôt parce qu'il se cachait Dieu à lui-même, que la vertu seule, dans son orbite purement humain, n'est pas notre fin véritable et dernière. Il avait voulu faire de l'homme un Dieu par l'efficacité de la vertu, au lieu de faire de Dieu par la vertu la chose de l'homme. Grâce à l'Évangile, tous les voiles sont levés, nous voyons la vie telle qu'elle est, et notre cœur, qui en est le vase, se remplit à la fois du sacrifice qui fait les saints, et de l'espérance qui les console; de l'humilité qui les anéantit, et de la gloire qui les porte jusqu'à Dieu.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA VIE DES PASSIONS

Monseigneur,

Messieurs,

Nous avons recherché et découvert la véritable notion de la vie. La vie étant une activité exprimée par un mouvement plus ou moins parfait, et tout mouvement, quel qu'il soit, ayant une direction déterminée par un but, nous ne pouvions nous rendre compte de la vie humaine sans connaître le terme où elle tend. Or, éclairés tout ensemble par la lumière de la raison et par celle de l'Évangile, nous avons vu que la fin dernière de notre existence est la félicité, mais la félicité invisible qui est en Dieu seul. Par là nous avons exclu de la vie légitime, c'est-à-dire de la vie morale, tout principe d'é-

goïsme; car aspirer à Dieu comme but, c'est aspirer à quelque chose d'universel qui est le bien inaliénable de toute créature humaine, si elle le veut; c'est aspirer à la perfection, qui renferme toute justice et toute bonté en même temps que toute béatitude, et vers laquelle on ne peut tendre sans que le mouvement qui nous y porte ait un caractère généreux.

Mais, si Dieu est le but de notre vie, comme il est démontré, nous devons non-seulement y tendre, nous devons y atteindre et nous unir à lui; car, sans cette union, l'homme serait le jouet éternel d'un désir trompeur; il irait à l'infini par une route perdue, semblable au voyageur qui voit le désert se couvrir au loin d'ombre et de fraîcheur, mais qui poursuit en vain sur le sable la trace imaginaire de son repos. L'homme et Dieu doivent se rencontrer quelque part et quelque jour; ils doivent se reconnaître, et Dieu ouvrir à l'homme le sein profond où il fut conçu dans l'amour. Çette union, nécessaire à l'accomplissement de notre destinée, entraîne avec elle cette conséquence que l'homme doit prendre en Dieu quelque chose de la nature divine; car deux êtres qui n'ont rien de commun ne sauraient s'unir entre eux, et ils ne peuvent avoir quelque chose de commun sans posséder quelque chose de la même nature. De même donc que Dieu s'est fait homme par l'assomption de l'humanité, l'homme, pour entrer en jouissance de Dieu, qui est sa fin dernière, doit à son tour revêtir en quelque sorte la divinité. Je dis en quelque sorte, pour adoucir une expres-

sion qui, tout exacte qu'elle est, porte en elle un caractère apparent de hardiesse usurpatrice. Mais je me rassure en me rappelant ces fortes paroles de l'apôtre saint Pierre : *Dieu nous a fait de très-grandes et précieuses promesses, afin que par elles vous vous rendiez participants de la nature divine* (1). Il ne dit pas, vous l'entendez, *participants de la félicité divine;* il ne dit pas non plus *participants de la vie éternelle*, ce qui est à toutes les pages de l'Évangile; il dit bien davantage, et dans un sens qui n'exclut rien, *participants de la nature divine*, c'est-à-dire de sa perfection, et par conséquent de sa justice et de sa bonté, ce qui confirme expressément la doctrine établie dans notre conférence antérieure, que la fin dernière de l'homme n'est pas seulement la félicité, mais la perfection.

Il faut que nous arrivions à accomplir en Dieu, sous une forme spirituelle, les deux actes que notre poitrine accomplit ici-bas dans l'atmosphère sensible; il faut que, transportés dans l'atmosphère divine, Dieu y soit notre air vivifiant, que nous l'aspirions comme la lumière et la chaleur de notre être transfiguré, et que nous le respirions dans un souffle qui soit le sien et le nôtre, sa vie et notre vie, sa paix et notre paix, son éternité et notre éternité. Tandis que l'antiquité païenne, tout en faisant des dieux de toutes choses, n'avait osé donner qu'à deux hommes le nom sérieux de divin, et qu'elle disait le

(1) Ép. II, vers. 4.

divin Homère et le *divin Platon*, nous tous, sans exception, nous sommes appelés à ce titre. Et, si je rencontre un enfant, le premier venu au milieu de la rue, je puis lui dire en vérité : « Mon garçon, n'es-tu pas un homme? — Oui. — Eh bien, il faut que tu sois un homme divin, car c'est là ton droit et ta destinée. » Que si néanmoins cette appellation vous blesse encore et vous semble un écho lointain du paganisme, je veux vous dire avec le langage propre de l'Écriture quelque chose de plus étonnant peut-être.

Deux fois le spectacle intérieur du ciel s'est ouvert au regard des prophètes : une fois dans l'Ancien Testament, à l'œil d'Isaïe; une seconde fois, dans le Nouveau, à l'œil de saint Jean, et voici ce que l'un et l'autre ont vu et entendu. Un siége était posé, et sur ce siége quelqu'un, et des voix disaient dans l'immensité du silence : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant* (1). C'était là devant Dieu toute la voix du ciel et de la terre, toute la voix des esprits et des mondes, tout le bruit enfin de la créature parlant à l'Éternel. *Saint, saint, saint!* titre unique donné par le chœur des âmes à leur Père comme la louange parfaite et l'expression où tarit la gloire dans les bouches créées. Eh bien, ce même titre, c'est le nôtre, et saint Paul, écrivant aux premiers chrétiens, leur disait : « A vous, Romains; à vous, Corinthiens; à vous, Galates; à vous, Éphésiens; à vous qui êtes appelés saints :

(1) Isaïe, chap. IV, vers. 3. — Apoc., chap. IV, vers 8.

vocatis sanctis. » Nous pouvons, il est vrai, trahir ce nom qui nous est attribué comme à Dieu, mais non pas nous en ôter le droit ni l'héritage, et, lorsque nous le chanterons un jour, si nous l'avons mérité, ce seront les saints qui loueront le Saint dans la gloire commune d'une même perfection et d'une même félicité.

Mais vous entendez bien, Messieurs, qu'on ne va pas si loin sans rencontrer d'obstacles. Aucun chemin n'en est exempt, celui-là moins qu'un autre, puisqu'il mène plus haut que tout autre. Il y a donc devant nous, dans le sentier de la vie, des obstacles à soulever. Quels sont-ils? C'est ce que j'ai dessein de vous dire aujourd'hui.

A peine l'homme se connaît-il, ou même avant qu'il se connaisse, il sent s'éveiller en lui l'aspiration indéfinie à la félicité, et en même temps s'ouvre aussi devant ses yeux le large et double foyer où il peut en poursuivre le rassasiement. Il voit le monde dans le champ de l'espace, et, par delà le monde visible, un autre plus spacieux encore, qui contient le premier, et dont le premier n'est que l'ombre et le radieux portique. Ces deux mondes sont sacrés : l'un est Dieu, l'autre est son œuvre et son image. Tous deux appartiennent à l'homme : la nature est à lui, et il peut dire aussi de Dieu : Mon Dieu! Ainsi placé dès l'aube de sa raison, un pied sur le sol créé, un autre sur le sol incréé, enfant de l'un par son corps, de l'autre par son âme, l'homme ne fait pas que les voir et que les reconnaître comme ayant droit sur eux, il se sent une prise pour les atteindre,

une puissance pour s'en assurer la possession et y puiser sa béatitude. Car ce serait en vain qu'il les verrait et y aspirerait comme au foyer de sa vie, s'il n'était doué d'une force capable de se les approprier. Ainsi en est-il. Armé à l'extérieur de deux bras qui peuvent porter l'épée et le sceptre, il a au dedans de lui une double faculté au service de ses aspirations. L'une, la première et la plus noble, a un bien grand nom : elle s'appelle la liberté. C'est le don de vouloir sans autre cause déterminante que soi-même, le don de choisir sa pensée, son amour, son acte, son sort enfin, et de se commander à soi-même plus qu'à personne. Puissance souveraine, la liberté gît au plus profond de nous, dans un séjour calme comme la vérité; elle y voit les deux mondes qui nous parlent, elle les confronte, les juge, se tait un momemt, et dit à la terre et à Dieu : Oui !

Si elle était toute seule, l'homme peut-être ne se tromperait jamais dans son choix. Il irait à Dieu d'un trait libre, mais infaillible, comme à son terme naturel, et le monde visible ne lui serait qu'un passage et une épreuve, comme il doit être. Mais il a fallu, dans les décrets de la Providence créatrice, qu'une autre puissance s'assît au vestibule de notre liberté, sentinelle qui n'était point ennemie, mais qui l'est devenue, et qui assiége plutôt qu'elle ne garde le saint des saints de notre âme : c'est la passion. Car il était impossible, sans doute, que devant deux mondes ouverts à nos regards, qu'en face de la beauté divine et de la beauté créée,

l'homme demeurât froid comme un esprit sans chair et sans cœur; il fallait bien qu'il aimât pour ressembler à Dieu, et, une fois l'amour introduit dans son sein, toute passion y habitait avec lui. La passion est la faculté d'être ému, et il n'est rien qui ne puisse nous émouvoir, parce qu'il n'est rien qui ne contienne au moins en apparence une goutte de cette félicité qui est le but de notre vie. L'ombre, la lumière, une feuille d'automne emportée par le vent, un regard, un sourire, tout agit sur nous, tout du moins peut y agir et y élever des tempêtes que l'Océan lui-même ne connaît pas.

Liberté, passion : liberté, puissance calme et maîtresse; passion, impuissance émue et sujette : voilà les deux facultés mises par Dieu à notre disposition pour nous emparer du ciel et de la terre, de la béatitude apparente et de la béatitude réelle.

Peut-être pensez-vous que la liberté seule était notre arme, et la passion notre obstacle : il n'en est pas ainsi. L'une et l'autre étaient pures dans l'origine; l'une et l'autre nous avaient été données comme deux sœurs : la liberté pour choisir, la passion pour aimer. Mais la seconde a séduit la première, et tous les jours encore elle accomplit en nous ce travail qui nous détourne de notre voie et que je dois vous exposer.

Lorsque, soit par la liberté, soit par la passion, nous entrons en jouissance de Dieu ou de la nature, il se produit dans notre être un phénomène que nous appelons la joie, et qui est comme l'aurore de la

félicité. La joie est une dilatation et une exaltation de l'âme. Car Dieu, qui est le but de notre vie, étant plus vaste et plus grand que nous, notre âme a été faite pour se dilater et s'exalter dans sa possession, et le mouvement s'accomplit en elle lors même qu'elle se trompe, et qu'au lieu de s'unir à Dieu, sa fin et sa béatitude véritables, elle s'attache à quelque objet qui ne peut la satisfaire, parce qu'il ne peut la remplir. Une joie fausse est le résultat de cette erreur, joie qui s'évanouit bientôt et ne laisse à l'âme un moment enivrée que le sentiment d'un vide plus profond. Cependant il y a eu joie, parce qu'il y a eu dilatation et exaltation de notre être.

Il peut même y avoir plus que la joie; car il est de la nature de la félicité d'être éternelle, de n'avoir ni jour, ni nuit, ni passé, ni présent, ni avenir; et l'âme qui est prédestinée à cette immutabilité du ravissement, en a reçu dans sa création le germe prodigieux. Elle peut, à certaines fois, en éprouver des lueurs et recevoir de sa joie trompeuse et rapide comme une illusion de l'éternité : c'est l'extase. L'extase a son nom dans toutes les langues, et par conséquent elle est une réalité; car il n'y a de nommé par l'homme que ce qui est connu de lui. Qu'est-ce donc que l'extase? L'extase est une joie qui va jusqu'à l'oubli du temps et de soi-même. Il vous est arrivé, sans doute, de dire : « Le temps ne m'a pas duré. » Cela paraît bien simple, Messieurs, et pourtant cela est admirable, car cela veut dire : La sensation du temps a disparu pour moi, j'ai vécu, et je

ne l'ai pas senti; j'ai vécu, et la succession du passé, du présent et du futur s'est arrêtée pour mon âme : j'ai eu dans un quart d'heure l'apparition de l'éternité. Bien mieux encore : il vous est arrivé de dire : « Je me suis oublié. » Quel mot, Messieurs, pour un être égoïste! Et cependant, il est vrai, l'homme s'oublie : il s'oublie quand il est heureux, il s'oublie au moment de la plus grande dilatation de son existence. C'est que Dieu, qui est sa vraie félicité, l'a créé, en effet, pour s'oublier un jour en lui; pour y perdre, non sa vie propre et sa personnalité, mais tout autre sentiment que celui de la présence et de la beauté divines. Or, dès ici-bas, non-seulement pour les saints, qui éprouvent un avant-coureur de la béatitude invisible dans une possession prématurée de Dieu, mais pour nous autres hommes pécheurs médiocres dans le bien, il y a des extases parce qu'il y a des joies saisissantes. Une mère s'oublie en revoyant son fils; elle le regarde, elle le touche, elle le possède, c'est bien son fils; et les heures coulent pour elle avec le charme de ce fleuve qui ôtait la mémoire.

C'est pourquoi, Messieurs, nous tous, instruits par l'expérience ou par l'instinct, nous courons après l'extase, comme au plus haut idéal de la félicité. Les saints la trouvent en Dieu, qui en est, en effet, la source; retirés dans la prière et la contemplation, il leur arrive d'oublier le temps, le monde, eux-mêmes, et de se sentir soulevés parfois bien au delà de cette sphère étroite qu'ils habitent avec nous. Mais, hélas! ce n'est pas si haut que l'homme tombé

cherche naturellement ce bien précieux qui lui était familier dans l'innocence du paradis terrestre. Dès qu'il en fut sorti, l'âme pleine encore des ravissements de sa jeunesse, les lèvres tout humides des souvenirs de l'arbre de vie, il demanda aux ruines de la nature s'il n'y restait pas des traces de leur première efficacité. Il les y rencontra. Les passions grandirent, elles se multiplièrent en se raffinant; et la civilisation, qui est le progrès de toutes choses, amena une plus vaste science de l'extase en même temps qu'une plus vaste découverte des secrets de la vie.

Mon intention n'est pas de vous décrire tous les modes de jouir en s'oubliant. Ils sont presque innombrables, du moins à les considérer dans leurs nuances. Mais, laissant de côté la plupart, tels que l'ambition et l'avarice : l'ambition, qui cherche l'extase dans le gouvernement des hommes, et qui est la passion des grandes âmes; l'avarice, qui la cherche dans la possession de l'or, et qui est la passion des cœurs les plus bornés; je vous entretiendrai surtout des voies communes, de ces passions vulgaires qui arrachent à Dieu la foule, et la livrent d'âge en âge aux émotions faciles de la chair et du sang. C'est un triste portique de la vie humaine. Mais nous ne pouvons pas l'éviter. Comme ces chiens sauvages qui gardent l'entrée des maisons inhospitalières, les passions sont aux portes de l'homme, et, avant de pénétrer dans les régions lumineuses de son être, il nous faut passer sous les aboiements de ses vices.

Le premier don de Dieu au corps d'Adam, après qu'il l'eut formé de ses mains, fut celui-ci : *Je t'ai donné,* lui dit-il, *toute herbe des champs avec ses semences et tout arbre des bois avec ses fruits pour t'en nourrir* (1). Don merveilleux, qui faisait de la nature entière la table de l'homme, et tirait son sang des veines de l'univers, en établissant entre lui et tous les êtres, par cette transformation de substance, une sublime parenté. Mais, parmi ces semences et ces fruits si divers de formes, de parfum et de saveur, il en était deux destinés à être un jour pour nous les symboles actifs de la vie éternelle, et qui contenaient dans leur préparation privilégiée une puissance plus remarquable sous un goût plus parfait : c'étaient le pain et le vin, l'antique offrande que le premier des pontifes présentait en hommage au premier des patriarches de l'ancienne loi. Le pain, substance généreuse, mais calme ; le vin, substance plus généreuse encore, et qui, selon l'expression même de l'Écriture, avait reçu du Créateur la *mission de réjouir le cœur de l'homme* (2). L'homme, en effet, quand il eut porté à ses lèvres la coupe bienfaisante, s'aperçut qu'il y avait entre le breuvage et son âme une mystérieuse affinité, et que la mélancolie, ce voile triste qui nous couvre au dedans depuis le péché, tombait peu à peu sous l'influence réparatrice de la grande liqueur. C'était comme une révélation de cette nourriture invisible dont vivent

(1) Genèse, chap. I, vers. 29.

(2) Psaume CIII, vers. 15.

les saints dans le ciel, et qui réjouit dans la jeunesse de Dieu l'immortalité de la leur. Mais plus les dons sont précieux, plus la vertu est nécessaire pour en bien user. Nous usâmes mal de celui-ci. Poussant jusqu'au bout l'expérience de son énergie, nous ne vîmes pas seulement s'élargir notre cœur et se dissiper ses ombres, la raison, cet hôte importun qui nous effraie de la vérité; la conscience, cet autre témoin qui nous suscite l'image douloureuse de nous-mêmes, l'une et l'autre s'évanouirent sous le charme imprévu du poison : nous connûmes l'extase de l'ivresse.

Ce n'est pas seulement le sauvage aux bords des lacs glacés du pôle, qui reçoit avidement, en échange de ses trésors naturels, la substance qu'il appelle l'*eau de feu*. L'homme civilisé lui-même ne dédaigne pas de sacrifier son intelligence à l'oubli dégradant de ses maux. On voit le pauvre, le pauvre des grands peuples, se précipiter non plus après *le pain et les spectacles*, comme au temps de l'empire romain, mais à la porte ignoble où le lucre lui vend, au prix de ses sueurs, un instant de honteuse fascination. Tant l'homme a besoin de s'oublier, tant la raison lui est pesante, quand Dieu n'en soutient pas dans son cœur le tragique fardeau ! Aussi n'est-ce pas le pauvre seul qui déshonore les nations civilisées en recherchant l'émotion et la paix dans les abrutissements volontaires de l'ivresse; le riche, tout entouré du faste des arts, succombe à ces goûts abjects, et le remords dévorant de son inanité le pousse, comme le peuple, aux mêmes dédomma-

gements de la vie. Que dis-je? la culture libérale de la pensée par les sciences et les lettres n'est pas toujours un abri qui sauve le cœur d'une aussi profonde dégradation. La lumière, quand elle n'est pas selon Dieu, a des amertumes vengeresses, et l'intelligence en souffre assez pour avoir du plaisir à s'y dérober dans la perte extatique de la raison.

Par delà toute substance créée, dans la région idéale de l'abstrait, gît une puissance froide, impassible, inexorable, qui est pour les choses de l'ordre matériel ce qu'était pour les choses de l'ordre moral le Destin de l'antiquité : c'est la loi mathématique, loi du nombre, de l'étendue, de la force, qui préside à l'arrangement du monde inanimé, et soutient de son immuable sanction ce qui n'a ni sentiment, ni vouloir, ni liberté, ni vie. Qui eût dit que là même, au foyer glacé du calcul, l'homme trouverait, pour apaiser sa soif d'être heureux, un autre élément de joie et d'extase? Il l'a fait pourtant. Il a découvert, au milieu de ces règles assurées du nombre et du mouvement, des combinaisons qui engendrent des chances sans engendrer de certitudes, et le hasard lui est apparu comme le dieu souverain d'une félicité; car le hasard répondait à l'un de ses besoins les plus forts, au besoin dramatique de sa nature. Ce même homme, qui aime le repos et qui le demande à l'ivresse, veut aussi, parce qu'il est vivant et libre, se créer une action, une action qui le remue par un grand intérêt, le tienne en suspens par un nœud indépendant de sa volonté, et enfin l'élève ou

l'écrase dans une soudaine péripétie. Tout autre drame lui est étranger. S'il assiste aux scènes de Sophocle ou de Corneille, ce n'est pas lui qui est la victime ou le héros; il pleure sur des infortunes lointaines que l'art lui ressuscite pour l'émouvoir : mais ici, c'est lui-même, quand il veut, comme il veut, dans la mesure qui lui plaît. Le hasard et la cupidité mêlés ensemble lui font du jeu un drame personnel, effrayant et joyeux, où l'espérance, la crainte, la joie et la tristesse, se succèdent, ou plutôt se confondent presque au même moment, et le tiennent haletant sous une fièvre qui s'accroît jusqu'à la fureur : car, si nous disons la passion du vin, nous disons la fureur du jeu.

Fureur populaire comme l'autre ! Mais, tandis que le progrès du goût, chez les nations civilisées, amène dans certaines classes une sobriété qui fait partie de l'honneur, le jeu, plus fort que la civilisation, survit au mouvement réformateur des siècles, et semble, dans le riche surtout, un inaliénable apanage de l'humanité. Il passe de la région du plaisir à celle des affaires; les événements politiques lui donnent ses chances malheureuses ou fortunées, et la victoire ou la défaite, en décidant du sort des empires sur les champs de bataille, décident ailleurs de l'abaissement d'une famille ou de son élévation.

Est-ce là tout, Messieurs? La nature nous a-t-elle dit son dernier mot dans ce banquet de nos passions qu'elle nous a si ingénieusement préparé? Est-elle contente de sa puissance sur nous, et y a-t-il dans

l'abîme de ses secrets une tentation de félicité qu'elle nous réserve encore?

Ici, Messieurs, je suis épouvanté de ce que je dois dire, et ma pensée, toute retenue qu'elle est dans mon sein, s'inquiète d'elle-même et frémit avant de sortir. Je la dirai pourtant. Je la dirai sous l'œil de Dieu, certain que c'est mon devoir, et que le vôtre aussi, qui est de l'écouter avec pudeur et respect, ne manquera pas de m'assister.

Ce n'est pas hors de l'homme, de la terre au ciel, ce n'est pas dans les substances capables de troubler la raison ni dans les tragédies du hasard qu'est la plus grande séduction de l'homme, sa première joie et sa plus poignante extase. Non pas au delà de lui et autour de lui, mais en lui-même, dans le cercle vivant de sa personnalité, il rencontre une chair palpable, une chair animée et sensible, qui tient à son âme, qui en reçoit les ordres, mais qui agit sur elle à son tour et lui offre un théâtre où elle peut appeler la vie du sein même de Dieu. Car Dieu ne nous avait pas donné la vie pour nous seuls, comme un trésor avare, incapable de se communiquer. La vie est, de sa nature, féconde; elle vient d'une source intarissable, et rejaillit par sa pente propre dans des générations sans fin. Celui-là donc qui nous l'avait donnée, le Dieu qui a dit à tout ce qui est: *Vivez et multipliez-vous*, avait à plus forte raison fait à sa créature d'élite le commandement de vivre au delà de soi en se transmettant à une postérité. Mais ce commandement, divin pour tous, l'était bien autrement pour nous. Car, dans les

autres, il ne s'adressait qu'au corps, à une organisation composée de parties qui peuvent se rompre et trouver dans leur division une semence d'elles-mêmes. Ici, dans l'homme, le fond de la vie était l'âme, l'âme une, simple, indivisible, incapable de se partager pour se donner, ayant enfin comme son auteur la nécessité d'être tout entière ou de n'être pas. Il lui fallait donc, à ce degré suprême de l'existence, une paternité semblable à celle de Dieu, et, comme Dieu, dans l'inaccessible lumière de son essence, se dit à lui-même, parlant à un autre que lui-même: *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui,* il fallait que l'homme, âme premièrement, et corps secondement, évoquât à la fois dans le même acte une âme et un corps vivants à son image, et pût leur dire aussi comme Dieu : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Moment héroïque que l'homme a corrompu avec tout le reste, et où, sous les chastes voiles de l'affection, il a trouvé le secret d'un enivrement sans honneur, sans puissance, sans vie, mais qui va plus loin que la fureur : car si nous disons la fureur du jeu, nous disons le délire de la volupté.

Que n'avait pas fait Dieu pour élever ce mystère à la hauteur de sa nature et de sa fin ! Union sacrée des âmes sous le joug immortel d'un amour librement promis, plaisirs et devoirs à jamais communs, malheurs supportés ensemble, joies de la paternité tempérées par les soucis de l'avenir, mélange indicible de biens et de maux, la vertu partout pour soutenir les défaillances du cœur contre les retours

et les hasards des ans : mais l'homme est plus savant dans sa corruption que la Providence dans sa pudeur. Il a brisé les liens, rejeté les obligations, et des sources mêmes de la vie fait jaillir la mort avec la volupté, coupe immense et sans rivages de la plus facile et de la plus populaire des passions! Car, dans les autres, l'homme ne se suffit pas à lui-même : il a besoin d'or pour se procurer l'extase de l'ivresse; il en a besoin pour s'émouvoir et s'oublier dans le drame du jeu; et les satisfactions de l'orgueil en réclament bien davantage encore. Mais ici l'homme n'a besoin que de lui-même : il est à la fois le théâtre, l'objet et l'instrument de sa passion, et, comme le dernier mot de la vérité dans la prophétie de saint Jean est celui-ci : *Qui a soif, qu'il vienne, et qui veut boire de l'eau de la vie, qu'il la reçoive pour rien* (1), le dernier mot de la nature déchue, en ouvrant à l'humanité l'abîme de la dépravation, est celui-ci : Venez, et buvez gratuitement. Ah! ma pensée succombe, et je dirais que le vertige me prend à cette hauteur où le vice m'a amené, et d'où je contemple dans son histoire d'hier et dans son règne d'aujourd'hui le naufrage des âmes. Moi, comme vous, fils de la liberté et fils de la passion, un pied sur cet abîme qui a été le mien et qui peut le redevenir tout à l'heure si la grâce divine m'abandonnait, je me sens étourdi et tremblant, mon regard se trouble, et ma main cherche à terre le caillou dont saint Jérôme frappait sa poitrine lors-

(1) Apoc., chap. XXII, vers. 17.

que ce grand homme, au fond des déserts, mal rassuré par le travail et la solitude contre les souvenirs de sa jeunesse, croyait voir les beautés de la Rome païenne passer et repasser devant ses cheveux blanchis pour les solliciter encore et les déshonorer.

Mais du moins, Messieurs, l'homme a-t-il trouvé dans cette voie la félicité qu'il y cherchait? L'humanité, abreuvée de passions, est-elle contente d'elle-même, et le Dieu qui la regarde du haut d'une croix lui donne-t-il un spectacle de misère qui lui soit inconnu, ou bien est-ce la représentation fidèle de ses maux qu'il a prise sur lui-même pour l'instruire et la rappeler? Il est important que nous le sachions : car, bien que le but dernier de l'homme ne soit pas la félicité seulement, mais la perfection et la félicité, si réellement les passions le rendaient heureux dès ici-bas, ce serait, contre la doctrine de la vie telle que l'Évangile nous l'expose, une arme dont je ne dissimulerais pas la portée.

Voyons donc le monde, et pesons son bonheur. Voilà des siècles qu'il y travaille. La nature, à la longue, n'a rien pu lui dérober de ses secrets; il les a pénétrés tous, appliqués tous à son profit, et quant aux passions, il est manifeste que, malgré la différence des temps et des mœurs, aucune ne lui a manqué jamais. Le monde est à l'âge de l'homme; on peut lui promettre des siècles plus fortunés que ceux dont il a joui, mais non pas une autre âme, un autre corps, une autre terre ni un autre ciel, et par conséquent le sort que lui ont fait tous ces éléments de sa

vie entre les mains de ses passions ne saurait différer essentiellement du sort qu'ils lui feront à l'avenir. J'écoute donc le bruit du monde. Comme un pâtre errant dans une forêt profonde et silencieuse entend quelquefois, sous l'effort du vent qui se lève, un gémissement se produire, ainsi le monde a des voix qui sortent de ses générations, et chacun de nous, enfant perdu de la foule, peut écouter dans sa pensée le bruit de ses pères et de ses contemporains. Quel est-il? Est-ce une plainte? est-ce un cantique? Dites-le-moi vous-mêmes, vous, partie de ce monde, dites-moi le son que vous rend la vie dans le secret de votre conscience. Mais peut-être en êtes-vous les heureux, et, si vaste que soit cette assemblée, peut-être, à cause du rang et de la fortune, n'a-t-elle pas le sens des maux de l'humanité, parce qu'elle n'en a pas le poids. Sortons d'ici, non pour voir l'homme, mais pour le voir dans tout le naturel de sa destinée. Le voilà! ah! oui, le voilà! c'est bien celui que le proconsul romain montrait au peuple il y a dix-huit siècles, les épaules couvertes de sang et de pourpre, les mains liées sur un sceptre de roseau, la tête ornée d'épines tressées en couronne: je le reconnais. Les siècles ne t'ont pas changé, mon fils, tu portes le même manteau, le même sceptre, la même couronne, et, si la croix ne n'attend plus, c'est que tu n'as pas cessé d'y être attaché.

Faut-il vous en dire plus? A quoi bon les images devant les réalités? Les plus amoureux de l'homme et de ses passions ne nous accusent pas de charger le tableau des misères, ils nous reprochent seule-

ment de n'en pas prophétiser la fin. Ils disent que le paradis terrestre n'est pas en arrière de l'homme, mais devant lui, et qu'il ne lui faut que marcher pour l'atteindre et y trouver son repos. Toutes les philosophies, comme tous les partis, sont d'accord sur les souffrances humaines, et c'est seulement sur leur cause et sur leur remède que porte l'hostilité des opinions. Aujourd'hui surtout, par un sentiment de fraternité sorti du christianisme, l'attention est plus éveillée qu'elle ne le fut jamais sur la grandeur de nos maux. Les heureux du paganisme s'en préoccupaient peu; retirés, autant qu'ils le pouvaient, de l'holocauste où se consume l'humanité, leur vue n'atteignait qu'eux-mêmes, et le gémissement du reste ne leur parvenait que comme l'instrument ou l'assaisonnement de leurs plaisirs. Les siècles chrétiens ont amené d'autres sentiments. Le monde qui jouit s'intéresse au monde qui souffre, et les larmes du pauvre, recueillies dans des mains charitables, retombent sur le cœur du riche pour le purifier. Nous croyons au malheur, et nous voulons le détruire autant que la Providence nous le permettra. Mais, pour le détruire où le tempérer, au moins il est nécessaire d'en connaître la cause. L'Évangile en accuse les passions; d'autres en accusent les vices de l'organisation sociale : c'est l'un des grands débats de cet âge.

Assurément, Messieurs, l'ordonnance de la société n'est pas étrangère aux biens et aux maux de la vie humaine. De même qu'un corps puise dans ses organes, s'ils sont heureusement disposés, un élément

de bien-être et de durée, le corps du genre humain trouve dans des lois justes un moyen de force, de grandeur et de prospérité. Mais y a-t-il des lois qui résistent aux mœurs, et des mœurs qui résistent aux passions? Les lois sont l'expression de la volonté qui règne; les mœurs sont le résultat du cœur de tous, et, si le cœur de tous est corrompu, quelles seront les mœurs? Les mœurs de l'orgueil, c'est l'ambition, la haine, la vengeance, le mépris du pauvre, l'homicide et la guerre; les mœurs de la volupté, c'est la dégradation des sens et de l'intelligence, la flétrissure de la jeunesse, l'oppression de la femme, la dissolution du lien conjugal et de la famille. Que faire d'un peuple où ce sont là les mœurs, et quelle organisation y sèmera la paix et la félicité? Aussi, jusqu'à ce jour, toute législation a eu pour but non pas seulement de régler les intérêts, mais de réprimer les passions; non pas seulement d'établir un ordre matériel, mais de fonder l'honneur et la vertu. Ç'a été l'œuvre de Solon comme celle de Moïse, et la loi des Douze Tables parlait au Capitole comme l'arche sainte au Sinaï. Il n'y avait de différence que dans la mesure et l'élévation. La loi humaine a pu fléchir par ignorance et par faiblesse; mais partout, en proclamant le droit, elle a proclamé le devoir.

Or la proclamation du devoir, cette proclamation sans laquelle aucune société n'a vécu même un jour, que veut-elle dire, sinon qu'il y a dans l'homme des sacrifices à faire? Et pourquoi y a-t-il dans l'homme des sacrifices à faire, sinon parce que ses passions

sont opposées au bien de tous? Car, si elles ne leur étaient pas opposées, dans quel intérêt et de quel droit lui demanderait-on de les sacrifier? Il doit les sacrifier, parce que de l'expérience commune il résulte qu'elles sont contraires au bonheur commun. Sans doute la loi humaine ne va pas aussi loin dans ses rigueurs que la loi divine : elle ne le pourrait pas, quand elle le voudrait. Le cœur est un asile qui lui est étranger, et, impuissante à s'y faire obéir, elle ferme les yeux sur les mystères qui s'y passent comme sur les actes qui n'attaquent pas trop directement l'ordre dont elle est la sanction. Mais sa voix n'en est pas moins d'accord avec la voix de Dieu pour accuser les passions des maux du genre humain. Le monde n'est pas heureux, tous en conviennent, et tous aussi, par l'organe des lois qu'ils subissent, confessent que les passions où ils cherchent leur bonheur sont la source des misères où se débat l'humanité.

Il est vrai que, dans ces derniers temps, une école, si on peut l'appeler ainsi, n'a pas craint de rejeter sur les lois elles-mêmes les maux qu'engendrent les passions. Elle a dit des penchants de la nature, sans en excepter aucun, qu'ils sont légitimes aux yeux de la vérité, même saints, et que le mal vient seulement d'un défaut de régularité et d'harmonie dans leur satisfaction. Pensez un crime issu de l'orgueil ou des sens, il n'est crime que par la loi qui lui fait obstacle et ne lui a pas trouvé sa place et son utilité dans l'organisation des besoins. Ai-je à m'occuper, Messieurs, de cette métaphysique de la

dépravation? Elle nie un des éléments de la pensée et de la vie humaine, la notion du devoir : or toute doctrine qui nie un élément de l'homme, quel qu'il soit, n'est pas une doctrine, mais un jeu d'esprit qui ne serait que ridicule s'il ne pouvait devenir sanglant.

L'humanité vit sous des lois, les lois sont assises sur l'idée du devoir, le devoir suppose le sacrifice, le sacrifice s'adresse aux penchants les plus chers de l'homme, ne lui laissant intacte que sa raison, où lui-même reconnaît et consacre le glaive qui mutile son être pour le sauver.

Telle est la pensée du genre humain sur les passions : il les adore dans son cœur parce que son cœur est corrompu; il y cherche sa félicité, parce qu'il craint d'aller à Dieu, qui en est le siége invisible; mais il les combat dans ses codes, parce qu'il lui faut vivre enfin, et qu'aveugle autant qu'il le peut, il ne peut l'être assez pour méconnaître dans les calamités communes le ravage de sa corruption. Ce n'est donc pas l'Évangile seul qui vous parle ici, mais vous-mêmes, vos lois, vos mœurs, l'opinion publique, la raison manifestée dans les œuvres les plus hautes et les plus durables, tout enfin, excepté ce qui ne périt pas non plus en vous, le mal que vous avez reçu avec la vie et que vous transmettez avec la vie à votre postérité.

Mais était-il besoin, Messieurs, pour convaincre les passions d'être les auteurs de nos maux, de s'adresser par un circuit au témoignage des législations qui en répriment les excès? Nous pouvions les

prendre sur le fait, soit dans l'histoire, soit autour de nous, soit en nous-mêmes? Leurs terribles stigmates ne sont-ils pas visibles partout, et faut-il des raisonnements là où le regard est assiégé de palpitantes réalités? Vous ne voyez pas seulement vos maux, vous en voyez la cause : ç'a été l'une des volontés de Dieu que la cause se révélât sous le phénomène qu'elle produit. Regardez donc.

Qui est ce jeune homme? D'où vient que son regard est terne, ses joues sans couleur et creusées, ses lèvres tristes, sa tête morne? La jeunesse est le printemps de la beauté; Dieu, qui est toujours jeune parce qu'il est toujours beau, a voulu dans nos premières années nous donner quelque chose de la physionomie de son éternité. Le front du jeune homme est le resplendissement du front de Dieu, et il est impossible de voir une âme vierge sur un visage pur sans être ému d'une sympathie qui contient de la tendresse et du respect. Or ce don si grand, ce don qui précède le mérite, mais non pas l'innocence, Dieu l'ôte à qui en abuse dans de précoces passions que je ne veux plus même nommer. Le vice s'imprime sur cette chair brillante qui touchait le cœur; il y trace des plis honteux, des rides prématurées et accusatrices, je ne sais quoi de caduc qui n'est pas le signe du temps ni des méditations de l'homme voué à d'austères devoirs, mais l'indice certain d'une dépravation qui a passé en dévastant. Le sillon gagne avec l'opprobre; et l'on voit ces ombres apparaître parmi nous, transparentes et vides, comme si déjà le jugement dernier les avait atteintes et les

présentait sans voile au mépris de la terre et du ciel.

Ainsi en est-il de toutes nos passions : chacune a son châtiment terrestre et révélateur, destiné à nous apprendre que leur route est fausse, et que la félicité n'est pas au terme des joies qu'elles nous causent. Si la volupté tue la jeunesse et la vie, le jeu renverse au milieu d'atroces angoisses les fortunes les plus assurées, et l'ivresse, à force de donner des secousses à la raison, dégrade l'intelligence, dont elle est le premier flambeau, et l'approche d'un hébètement que dédaignerait l'animalité. L'orgueil, que l'on croirait plus froid, a cependant des orages cachés sous ses glaces, comme ces mers du pôle où les vents peut-être ont moins de prise et d'action, mais qui, à des moments donnés, dissolvent leurs masses inertes et semblent annoncer au monde l'écroulement de ses bases. Les haines et les vengeances couvent sous l'orgueil mécontent, et l'ambition trompée a des saisissements douloureux qui navrent jusqu'à la mort les hommes tombés. Ce sont là, Messieurs, nos spectacles de tous les jours au dedans et au dehors de nous. Notre âme en est le premier théâtre, le monde nous le présente agrandi, et l'histoire, fidèle aux ordres de Dieu, écrit sur les ruines de Tyr et de Babylone les désolations du passé et les menaces de l'avenir.

Mais ce n'était pas assez des malheurs ordinaires de l'homme et de l'humanité pour nous instruire de la fin des passions. Dieu leur a préparé d'autres avertissements. En toutes choses il y a une cata-

strophe. De même que la vie se dénoue par la mort; de même qu'un drame se clôt par une péripétie qui est le résultat des ressorts compliqués mis en jeu par l'esprit du poëte : de même, dans le drame des passions dévoyées de Dieu, il doit y avoir un coup suprême, quelque chose d'éclatant, d'inouï, devant quoi pâlissent toute malédiction, même le signe de Caïn, ce premier meurtrier, afin que toute créature raisonnable ne puisse douter que la vie et la félicité ne sont pas là, mais que là, au contraire, est le chemin des ruines qui ne se réparent plus. Jeunes gens qui m'écoutez ce matin, et qui ce soir écouterez vos vices, vous ne serez pas tous atteints de la foudre. Les anciens disaient qu'elle affecte de tomber sur les hautes cimes, comme si le maître du tonnerre était jaloux de leur élévation, ou qu'il voulût, en les frappant, donner une leçon à l'orgueil : ainsi en est-il de tout ce qui est extraordinaire. Il y a dans le malheur, comme dans le génie et la vertu, un point sublime où tout homme n'arrive pas, et il est rare d'être la victime choisie d'une grande expiation. Je ne sais donc pas qui de vous, dans le nombre, doit payer à la justice de Dieu la rançon des autres; mais, quand la nuit de l'Égypte sera venue, quand l'ange exterminateur passera, il en saura plus que je ne sais, et il ne se trompera pas sur ceux qui lui sont déjà prédestinés. Avant cette nuit pourtant, avant ce glaive qui marche et que nul ne voit, vous pouvez encore m'entendre et réfléchir sur vous.

Vous l'avez éprouvé, la joie qui naît des passions n'est pas sans retour. Une fois l'enivrement évanoui,

il reste dans l'âme un étonnement douloureux, un vide amèrement senti. On peut le combler de nouveau par de nouvelles secousses; mais il arrive qu'il se reproduit plus vaste qu'auparavant, et cette succession pénible entre des jouissances extrêmes et des affaissements profonds, entre des éclairs de bonheur et l'impuissance d'être heureux, engendre à la longue un état continu de tristesse. Le mystère de la tristesse est le contre-pied de celui de la joie. La joie résulte d'une dilatation et d'une exaltation de l'âme; la tristesse resserre le cœur et le rapetisse. Ne dites plus à l'homme qui en est atteint : Regardez ce beau jour. Ne lui dites plus : Écoutez cette douce musique. Ne lui dites même pas : Je vous aime. La lumière, l'harmonie, l'amitié, tout ce qui est charmant et bon ne fait qu'irriter sa blessure secrète. Il est dévoué aux mânes, et tout lui apparaît comme dans un sépulcre où l'air lui manque et dont le marbre l'étouffe.

Mais ce n'est là que l'aurore de l'expiation. Comme la joie n'est pas le terme de la félicité sentie, la tristesse n'est pas le terme de l'infélicité goûtée. Au delà de la joie est l'extase, au delà de la tristesse est le désespoir. Il vient un moment où toutes les puissances de l'homme, rassasiées, lui donnent l'invincible certitude du néant de l'univers. Cet univers si vaste, l'ombre de l'infini, en tombant dans un cœur qui n'a plus d'espace, perd lui-même le sien. Autrefois il ne fallait au désespéré qu'un demi-sourire pour lui ouvrir des perspectives sans bornes; aujourd'hui l'adoration de la terre ne le toucherait

pas. Il la jugerait ce qu'elle est, rien. Car ce n'est pas la conception qui lui manque, il est dans la pleine lucidité de son entendement. Ce n'est pas même la vérité, car la vérité de l'univers n'est rien. Ce qui lui manque, c'est de croire et d'être ému, c'est de voir Dieu derrière les choses, et de sentir sous le vêtement qui nous le cache l'onction de sa beauté. Il ne la sent pas. Au contraire de ce vivant qui était attaché à un mort, c'est lui qui est le cadavre. Il transporte sa misère à la vie qui l'étreint, et les palpitations de la réalité ne sont plus pour lui que le son d'une horloge qui lui mesure son agonie. On pourrait croire, tant ce supplice volontaire est affreux, qu'il n'existe pas; mais, hélas! le désespoir, comme l'extase, est nommé dans toutes les langues, et nous en avons tous les jours dans un acte célèbre, qui est à la fois sa preuve et son effet, un témoignage trop authentique, s'il est vrai que le sang répandu soit le dernier sceau de la vérité.

Le désespoir a son martyre. Quand l'homme ne croit plus au monde présent, et que le monde futur ne lui est pas apparu pour le soutenir, la vie lui devient un insupportable fardeau. Qu'est-ce que vivre quand tout est mort? Qu'est-ce que vivre quand la vérité ne touche plus l'intelligence, ni l'amour le cœur, quand les sens eux-mêmes sont dédaigneux de la volupté, ce dernier asile de l'espérance et de la foi? Un regard fixe, mais sans vue, tient immobile le désespéré. Il écoute, et nul bruit ne lui arrive; aucun ami n'ouvre sa porte, aucune main

ne touche plus la sienne. Un abandon infini répond à l'abandon qu'il fait de lui-même. C'est alors que l'ange des jugements lève son glaive; mais il ne frappera pas, il a l'ordre de ne pas frapper. Le coupable doit être le bourreau, et se retrancher dans un supplice sans remords une vie sans valeur.

Peut-être, Messieurs, pensez-vous que c'est ici la catastrophe que je vous annonçais comme le châtiment suprême des passions. Vous vous tromperiez. Il y a dans le désespoir un reste de la grandeur humaine, parce qu'il y entre un mépris de toutes les choses créées, et par conséquent une marque de l'incomparable étendue de notre être. Le suicide aussi, tout lâche qu'il est par l'abdication du devoir de vivre, qui renferme tous les autres, est cependant un acte de liberté et de haute souveraineté sur nous-mêmes; on en a vu des exemples qui n'ont pas séduit la postérité, mais qui lui ont arraché comme un désir de pardon. Il faut à Dieu et à l'homme une autre vengeance que celle-là, une vengeance où l'opprobre soit sans mesure et l'exemple sans rival. La mort, quelle qu'elle soit, n'est que la séparation de l'âme et du corps, le vestibule douloureux de l'immortalité; il y a une autre mort, une mort vivante, qui atteint non pas seulement le lien des deux substances dont se compose notre unité personnelle, mais qui, s'attaquant à l'esprit seul, y démêle encore la possibilité d'une ruine, et sait l'y accomplir. O puissance du mal et du néant! Infortune inénarrable de ce grand ouvrage

que Dieu a fait en l'homme! Nous avons vu des rois tomber, des gloires se flétrir, Homère conduit par un enfant, et Bélisaire tendant son casque à l'aumône; mais sur le front du poëte aveugle et des rois découronnés subsistait le rayon divin. On pouvait plaindre, on admirait encore : c'était le soleil penché sur l'horizon, mais laissant derrière lui le crépuscule du soir, présage de l'aurore du matin. Même dans l'ange réprouvé, la tradition nous dit qu'il survit quelque chose de la majesté perdue, et que sous les cicatrices de la foudre l'œil discerne l'antique élévation du premier-né des esprits. Pourquoi Dieu a-t-il fait pour nous une chute où ne subsiste rien du passé? Est-ce que notre orgueil est monté plus haut que celui de toutes les créatures, et devions-nous seuls nous enfoncer comme Babel dans une poudre sans honneur?

Le voici donc, ce roi du monde, le cèdre des hautes montagnes; voici l'homme tel que les passions nous l'ont enfin créé. Il y avait dans son intelligence un flambeau qui lui montrait plus haut que lui la vérité, la justice, la bonté, l'espace illimité de l'être et son éternelle durée : c'était la raison. Image incompréhensible de la raison divine, la nôtre est en nous le principe de toute compréhension, le point par où nous touchons à Dieu, en nous éloignant à l'infini des sphères mesurables. La raison est l'homme en possession de lui-même et de Dieu. Comment peut-elle s'éteindre? Comment l'homme vivant perd-il tout à coup la conscience de sa vie

spirituelle et morale, jusqu'à ne plus suivre la trace des pensées qui lui restent, comme un chasseur à qui échappe la proie qu'il veut poursuivre encore? Je ne sais. Dieu seul connaît l'endroit où il frappe, le ressort qu'il brise : pour nous, spectateurs et victimes, nous voyons sans comprendre, et nous pleurons sans nous instruire. Comme le roi superbe qui se disait : *N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie dans ma force et dans ma gloire pour être la maison de mon règne* (1), et qui, frappé de Dieu tout à coup, fut jeté de son trône au-dessous même des animaux domestiques, ainsi voyons-nous périr dans l'opprobre de la démence des esprits qui, la veille encore, consultaient du regard les astres du ciel et les écueils de la pensée. Maintenant le fil de la vérité s'est rompu pour eux : la mémoire leur en présente encore les matériaux; ils écoutent, ils parlent, ils unissent des mots l'un avec l'autre, mais sans que les idées répondent à cette liaison par leur accord logique, semblables à un palais dont une catastrophe subite aurait détruit l'ordonnance, et dont les pierres, douées de mouvement, chercheraient en vain la place qu'elles occupaient autrefois. Spectacle indicible de misère! ces malheureux n'ont pas l'instinct de la brute, et ils n'ont plus la lumière supérieure de l'homme. Ils grandiraient s'ils pouvaient descendre; mais ils ne le peuvent pas. La figure humaine leur reste avec une effroyable diminution de sa physionomie, et les lueurs d'intelli-

(1) Daniel, chap. IV, vers. 27.

gence qui y errent encore ajoutent à leur déchéance le caractère tragique d'une dérision.

Je n'ai pas besoin de vous prouver que cette lèpre intellectuelle a pour cause les égarements des passions. La médecine l'a dit assez haut pour qu'il soit inutile de le répéter; et, si quelquefois l'hérédité l'inflige à un innocent, c'est une aggravation d'un châtiment primitif due aux lois générales qui président à la transmission de la vie. Les passions tendent, de leur nature, à affaiblir la raison, parce qu'elles vont contre ses ordres et ses clartés; elles ont même leur racine la plus vive, quand elles sont tout à fait corrompues, dans un besoin d'éteindre cette lumière sacrée *qui éclaire tout homme venant en ce monde.* Faut-il s'étonner qu'à la longue, et dans de certains cas, elles obtiennent leur but dénaturé, et que la raison s'écroule sous leurs efforts parricides? La démence précède immédiatement la damnation éternelle, non pas en ce sens que toute intelligence déchue soit à jamais réprouvée, mais en ce sens qu'elle est l'image la plus effrayante et la plus parfaite de l'âme séparée de Dieu. L'enfer aura de plus grandes douleurs, il n'aura pas peut-être de plus haute dégradation.

C'est par la quantité des démences et des suicides qu'il faut juger de la misère morale d'un peuple. Car, bien que ce châtiment soit une exception, il est cependant proportionné au nombre et à la force des passions qui agitent les multitudes. Des mœurs pures, des ambitions calmes, affermissent chez un peuple les organes de la pensée avec ceux de la vie;

l'exaltation paisible de la vertu y remplace les enivrements de l'orgueil et les secousses de la volupté; et, si elle ne peut leur épargner tout malheur, le malheur trouve en eux du moins un tempérament capable de lui résister. Mais quand une nation s'énerve dans les jouissances et s'exalte dans les convoitises, sa constitution décline avec rapidité, et, aux premiers coups de la fortune, on voit ses enfants, inaccoutumés à la lutte et à la douleur, se laisser prendre au dégoût de la vie, ou bien succomber aux assauts de la démence. C'est à vous, Messieurs, en jetant un regard sur vos contemporains, de décider par cette règle de leurs progrès dans a vraie civilisation. Peut-être y trouverez-vous d'illustres sujets de crainte; peut-être aussi, en présence de ces calamités dont les générations héritent avec tout le reste, vous plaindrez-vous que Dieu nous ait fait dans les passions un don aussi périlleux, pour ne pas dire aussi fatal; vous regretterez que la liberté ne nous ait pas été donnée toute seule, et qu'à côté d'elle, puissance si pure et si élevée, les passions aient assis leur empire tumultueux. Mais ce serait une plainte injuste, un regret d'esclave : si vous étiez libres sans être passionnés, vous accompliriez sans doute le bien, mais vous ne l'aimeriez pas assez. La passion dans l'homme est le glaive de l'amour, et celui qui voudrait le lui ravir à cause des maux dont il est l'instrument, serait semblable à l'infortuné qui voudrait briser la lyre d'Homère parce qu'Homère a chanté les faux dieux. Ah! ne brisez pas la lyre! prenez-la

des mains du poëte aveugle, et chantez sur elle le nom, les bienfaits et la gloire du Dieu visible. Chantez, la terre vous écoute et le ciel vous répond; car la lyre d'Homère est aussi la lyre de David, et la passion qui tue l'homme a sauvé le monde au Calvaire.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA VIE MORALE

—

Monseigneur,

Messieurs,

Le but et l'obstacle de la vie nous sont connus. Le but, c'est Dieu; l'obstacle, ce sont les passions. Par conséquent tout le jeu de la vie est désormais entre le but et l'obstacle; car, la vie étant un mouvement vers le but, elle ne peut y atteindre qu'en franchissant l'obstacle par une lutte sérieuse avec lui.

C'est donc, à présent, le spectacle de cette lutte qui est le spectacle de la vie; et, comme la liberté, vous l'avez vu, est la puissance adverse des passions, il s'ensuit que c'est entre celles-ci et celle-là que le combat doit se livrer, et se livre en effet.

Là, Messieurs, dans la rencontre de ces deux forces, dans leur union légitime sous l'empire du devoir ou dans leur guerre plus que civile, puisqu'elle est la guerre de l'âme contre l'âme, est toute l'histoire humaine. C'est la vôtre, c'était celle de vos ancêtres, ce sera celle de votre postérité. Que j'ouvre une âme, et que j'y lise, je n'y verrai que cela; que j'ouvre les annales du genre humain, à quelque page que ce soit, je n'y verrai pas autre chose. Quand les Grecs franchissaient leur mer pour descendre aux rivages de Troie, c'était la première lutte fameuse de la liberté contre les passions. Quand les Perses vomissaient sur la terre sacrée de la Grèce les bataillons infinis de la servitude, c'était la liberté qui les attendait aux champs de Marathon et sur les flots de Salamine. Quand Jésus-Christ vint au monde, c'était la liberté, la puissance du bien à sa plus haute expression, qui descendait du ciel pour combattre au Calvaire et y étreindre d'une main vigoureuse et divine les passions invétérées sous lesquelles pliait l'humanité.

Telle fut l'histoire de nos pères, telle est la nôtre. J'ignore qui demeurera le maître un jour, si le règne de la justice s'établira dans le monde, ou si c'est, au contraire, le mal qui triomphera; mais, quel que soit le résultat suprême, que la justice succombe ou qu'elle l'emporte ici-bas, j'en laisse à Dieu le jugement et le secret, content, quoi qu'il arrive, d'avoir pris dans la bataille une part dont je ne me repentirai jamais; d'avoir suivi, ardent et sincère, les en-

seignes de la liberté et le parti du bien, me souvenant, si nous devons périr une fois, de ces paroles magnanimes arrachées à un écrivain sceptique par la toute-puissance de la vérité : « Il y a des défaites triomphantes à l'envi des victoires, et ces quatre victoires sœurs, Marathon, Salamine, Platée et Mycale, les plus belles que le soleil ait vues de ses yeux, n'osèrent jamais opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la défaite du roi Léonidas au pas des Thermopyles. »

Que ce soient les Thermopyles qui nous attendent, la victoire ou la défaite, entrons courageusement, Messieurs, dans l'arène ou se passe la lutte, non comme des spectateurs oisifs, mais comme des spectateurs dont la fortune se décide sous leurs yeux, et qui ont eux-mêmes une main dans l'action qui va les perdre ou les sauver. Apprenons, à l'heure où nous sommes du combat, la stratégie qui doit nous donner l'empire, l'empire sur nous d'abord, et, si nous ne sommes pas assez heureux pour en faire part aux autres, un empire qui ne sera que le nôtre sur nous, mais qui, même dans cette étroite limite, nous suffira devant Dieu.

Si la liberté était toute seule, elle serait sans doute vaincue; car, bien que la liberté soit la puissance d'agir, le ressort même intérieur de l'activité, et par conséquent la première force, cependant la passion, malgré son caractère subordonné et passif, comme son nom l'indique, renferme une séduction qui va jusqu'à l'entraînement, séduction vive, entraînement énergique, qui a naturellement de l'avantage sur une

faculté qui ne s'émeut pas. Mais aussi, grâce à Dieu, la liberté n'est pas toute seule; elle a un ancêtre qui combat toujours avec elle et pour elle; cet ancêtre, c'est la lumière. La liberté, en effet, n'existerait pas si elle n'était conduite et soutenue par un principe lumineux. L'être inférieur, l'animal guidé par l'instinct, ne la connaît pas; en lui, l'instinct et la passion ne sont qu'une même chose, et, quoi qu'il fasse, il obéit à une impulsion fatale qui le gouverne et le maintient dans la sphère où Dieu l'a placé. Il n'en est pas ainsi de l'homme : doué, il est vrai, d'instinct et de passion, en tant qu'il est uni à un corps, et soumis par là au joug des choses sensibles, il s'élève jusqu'à Dieu par la lumière de la raison, et, dans cette faculté de connaître si haut et si loin, il prend un point d'appui contre les appels de la servitude; sa liberté se nourrit dans la contemplation de l'Être souverain par excellence, et, s'il ne perd pas de vue la terre, où ses membres le retiennent attaché, il gravite du moins vers l'orbe intelligible où la toute-puissance elle-même est réglée par une loi de justice. C'est la vue de cette loi qui est le rempart où s'appuie notre liberté pour se défendre contre l'assaut des passions.

Dieu, qui est l'activité première et infinie, Dieu a-t-il dans sa nature quelque chose qui dirige son vouloir et ses actes, ou bien, dominateur arbitraire de ce qu'il veut et de ce qu'il fait, est-il immuablement assis dans l'autocratie d'un caprice éternel? Si Dieu n'a rien en lui qui dirige son vouloir et ses actes, il est manifeste qu'il agit au hasard, sans motifs

dont il puisse rendre compte, et par conséquent sans raison. Or, agir sans raison, c'est être à l'état de démence, ce qu'il est impie et absurde d'affirmer de Dieu. Dieu donc, qui est l'activité première, est aussi la première raison. Il voit ce qu'il fait, et pourquoi il le fait. Sa lumière ne circonscrit pas sa puissance, parce que l'infini ne saurait limiter l'infini : elle la pénètre de toutes parts, et l'immensité de l'une est égale ou plutôt intime à l'immensité de l'autre. Tout acte de la souveraineté divine est aussi un acte de la raison divine; et c'est pourquoi Platon, voulant nommer Dieu, l'appelait *Logos;* Cicéron, *Summa Ratio;* l'Évangile, *Verbum.* Mais cette raison qui dirige Dieu dans son vouloir et dans ses actes, et qui par conséquent est sa règle, que lui manque-t-il pour que nous lui donnions un nom vénéré parmi nous, et cependant étrange quand il s'agit de Dieu, je veux dire le nom de Loi? Dieu porte-t-il en lui-même sa loi, une loi dont il n'est pas plus l'auteur qu'il n'est l'auteur de son existence, mais qui fait partie de son essence incréée, et qui, dans son reflet sur nous et sur les choses, est la source universelle de la justice et de l'équité? N'en doutez pas, Messieurs, et, pour le comprendre, entendez saint Thomas d'Aquin vous donner, d'après Aristote, la définition de la loi : *La loi*, dit-il, *est la règle et la mesure des actes : or c'est la raison qui est la règle et la mesure des actes, parce que c'est la raison qui est le premier principe de l'activité dans les êtres raisonnables* (1). La loi

(1) 1ª 2æ, qu. 40, a. 1.

et la raison sont donc une même chose, et saint Augustin, appliquant à Dieu cette admirable identité, n'hésite pas à conclure que *Dieu est la loi éternelle, parce qu'il est la souveraine raison* (1). Nous sommes loin, vous le voyez, de cette définition parricide que Justinien donnait de la loi : *La loi est ce qui plaît au prince* (2). Heureusement, elle n'est même pas ce qui plaît à Dieu, mais ce qui lui est éternellement présent comme juste dans l'immutabilité de son entendement.

Voilà la loi qui apparaît à notre liberté en face des passions qui l'abusent. De même que la liberté divine est conduite par la raison divine, la liberté humaine est éclairée par la raison humaine, ou plutôt créée par elle, puisque sans elle, la connaissance, la délibération et le choix lui manquant tout ensemble, il ne resterait à l'homme, avec l'instinct de l'animal, que l'impuissance d'une activité soumise aux seuls penchants. La raison crée notre liberté en nous révélant Dieu ; elle la dirige et la soutient en nous montrant en Dieu la loi sacrée qui lie Dieu lui-même à sa propre raison, et ne lui permet pas d'agir, fût-ce envers un grain de poussière, sans un motif puisé dans la contemplation de son essence, qui est à la fois et toujours vérité, justice et bonté. Je dis, fût-ce envers un grain de poussière; car la poussière a aussi en Dieu sa loi, la loi mathématique, qui préexistait à tous les corps, et déterminait dans la pensée divine

(1) *Du Libre Arbitre,* liv. I, chap. VI.
(2) *Digeste,* liv. I, *des Const. du prince.*

leur nature, leur forme et leur action. Dieu pouvait ne pas les appeler à la réalité de l'être ; il ne pouvait pas se soustraire à leur idée, et dans leur idée était contenue leur loi. C'est cette loi qui gouverne dans l'espace les mondes inanimés dont il est rempli, et la volonté créatrice, qui les y sema quand il lui plut et comme il lui plut, obéit pourtant à leur création même, qui fait de chacun d'eux la représentation d'un type éternel, et par conséquent nécessaire. Ainsi, jusque dans le mouvement des astres ou le cours des flots, la loi qui dirige se trouve à côté de la puissance qui veut, et l'harmonie de l'univers n'est, d'un bout à l'autre, que le retentissement de la raison dans la liberté.

Que si la matière elle-même a en Dieu la loi intelligible, combien plus les intelligences ! Si les rapports des êtres sans spontanéité, sans vie, sans douleurs et sans plaisirs, sont réglés par des notions immuables qui font partie de l'entendement divin, combien plus les rapports des êtres qui pensent, qui veulent, qui aiment, qui souffrent et qui jouissent, appelés enfin par leur nature à la félicité et à la perfection ! Aussi la loi qui les régit, la loi morale, est-elle aussi supérieure à la loi mathématique que l'esprit l'est au corps, les êtres libres aux êtres serfs. La loi mathématique est la loi de la nécessité, la loi morale est la loi de la liberté. Elle n'entraîne pas mécaniquement, elle décide par persuasion ; elle ne produit pas un ordre muet et impassible, mais un ordre vivant, dont la beauté touche le cœur parce qu'elle vient du cœur. Dieu, qui est assujetti à la loi mathématique quand

il crée ou entretient des corps, y est intérieurement étranger par lui-même, puisque rien en lui n'est matière; mais la loi morale est la sienne propre, sa raison appliquée à lui-même avant de l'être aux intelligences créées, et, en descendant de lui sur nous, elle peut changer de nom, mais non pas être pour nous ce qu'elle n'est pas pour lui. Il y avait une loi à Athènes, une autre à Rome; il n'y en a qu'une pour l'humanité et la Divinité. Aussi Dieu, dans ses Écritures, parle-t-il comme un être qui traite avec nous et qui est lié par ses engagements comme nous le sommes par les nôtres. *Les hommes,* dit saint Paul, *jurent par un plus grand qu'eux, et la fin de toutes leurs controverses est une affirmation appuyée du serment. C'est pourquoi Dieu, voulant montrer aux héritiers de ses promesses l'immutabilité de sa pensée, y a joint aussi le serment, afin que, par ces deux choses où il est impossible à Dieu de faillir, nous ayons dans sa parole une inébranlable consolation* (1).

Mais la loi morale ne lie pas seulement la liberté en lui montrant sa route, et dans sa route son devoir, elle est aussi la mère du droit : c'est-à-dire que, faite pour des êtres libres, elle n'a pas pour but de les asservir, et que si elle leur interdit des vouloirs et des actes injustes, elle leur manifeste aussi, en les garantissant, les vouloirs et les actes qui sont l'inaliénable patrimoine de la liberté des esprits. Principe et révélation du devoir, elle est en même

(1) Épître aux Hébreux, chap. VI, vers. 16, 17 et 18.

temps le principe et la révélation du droit, et ces deux termes qui la constituent, sortis de la même source, égaux entre eux, inséparables l'un de l'autre, vont ensemble de Dieu à l'homme et des générations aux générations, répandant sur toute vie intelligente l'équilibre des forces, et produisant au sein de l'univers moral cette harmonie que je saluais tout à l'heure en présence de l'univers physique, et que j'appelle encore une fois, sous un autre point de vue, le retentissement de la raison dans la liberté.

Mais la raison unie à la liberté, si grande et sainte alliance soit-elle, est-ce assez pour nous défendre des passions et nous ouvrir le chemin de notre fin dernière? Dieu ne l'a pas cru. En effet, malgré la lumière que nous donne la connaissance de la loi morale il reste toujours entre les passions et la liberté cette différence, que les passions ont leur racine dans notre sensibilité extérieure et intérieure, tandis que la liberté est une simple force assise au centre spirituel de notre être et naturellement inclinée par le souffle véhément qui de nos sens passe à l'imagination, et remue avec les flots de notre sang les abîmes de notre esprit. Il fallait que la liberté fût secourue là où elle est attaquée, et que quelque chose lui vînt du cœur pour lui communiquer aussi le caractère et l'ascendant d'une passion. Cette merveille s'est faite, elle habite en nous. Là où les sens parlent, où l'imagination s'émeut, au point de rencontre de l'intelligence et de la sensibilité, une goutte divine a été versée un jour, au premier jour de nos chutes, et de-

puis, le bien, qui était une lumière et une loi, est devenu aussi un goût, un sentiment, un attrait, une volupté, une ineffable joie quand l'âme y est fidèle, une poignante tristesse quand elle le trahit, le vestibule du ciel, enfin, ou le seuil béant du lieu de malédiction : vous reconnaissez la conscience. La conscience est la raison inspirée par l'amour, sacré mariage, au fond du sanctuaire, des deux plus saintes choses entre celles qui ne sont pas Dieu.

Qui de nous, Messieurs, tout chair et sang qu'il est, n'a pas joui dans sa conscience des chastes enivrements de la justice? Qui de nous, pressé d'une passion, n'a jamais préféré son devoir et goûté dans l'holocauste la présence inénarrable de Celui qui a éternellement joint ensemble la félicité et la perfection? C'est aux solitudes de la conscience que se passent les plus beaux mystères de l'homme. Là se réfugient l'innocence méconnue, la faiblesse opprimée, le malheur immérité; là tombent les larmes pures et les larmes vengeresses, et nul temple, si saint qu'il soit, nul sanctuaire, si béni qu'il ait été, n'est aussi proche de Dieu que la conscience du juste, et surtout du juste malheureux.

Ah! je commence à respirer! je craignais que Dieu n'eût pas assez fait contre nos passions, et qu'amoureux par-dessus tout de notre liberté, il ne lui eût préparé, en l'abandonnant à elle-même, un trop difficile triomphe. Je me trompais de la plus grande des erreurs, de l'erreur d'un ingrat. Si nos passions sont multiples, s'il n'est aucun lieu de notre chair et de notre âme qu'elles n'étreignent de leurs illu-

sions, nous avons aussi contre elles, à tous les points de notre être, une garde vigilante et sublime, la liberté, la raison, la conscience : la liberté au centre comme force, la raison au sommet comme lumière, la conscience entre l'une et l'autre comme sentiment, toutes les trois étroitement unies, et Dieu derrière elles, pour les soutenir encore de la secrète influence de son invisible majesté.

Cependant, Messieurs, l'homme reste vulnérable parce qu'il reste libre. Il peut, s'appuyant de sa liberté contre elle-même, méconnaître sa raison et trahir sa conscience. Il peut abuser de sa force, éteindre sa lumière, étouffer ses remords, ne rien laisser debout en lui que des ruines foudroyées. Ce sera sa faute, j'en conviens; et toutefois je m'afflige de voir une telle puissance de destruction dans une créature aussi faible; je me demande si Dieu n'a pas préparé sur la terre un asile incorruptible à la justice, et s'il n'y a nulle part, en faveur de la conscience, un lieu tutélaire de notre infirmité. Ah! j'y crois, je m'y réfugie d'avance contre moi-même, et, je le sais, je n'aurai pas besoin de sortir de l'humanité pour demeurer un homme. Si je trahis ma conscience, si Bacon de Vérulam, chancelier d'Angleterre, manque à l'honneur de sa magistrature, tout un peuple se lèvera pour le juger. La justice sortira de la foule, et le tribunal de Dieu s'y dressera vengeur en face de Westminster outragé. Que si le peuple lui-même, façonné par la servitude à la corruption, perd à son tour le sentiment du droit, il pourra bien descendre dans la tombe pour ne plus se relever;

mais il n'emportera pas avec lui la conscience du genre humain. D'autres peuples, spectateurs ou instruments de sa chute, assisteront à ses funérailles, ils regarderont passer le cadavre avec mépris, et, légitimes héritiers de sa vie parce qu'ils seront devenus à sa place les représentants de l'honneur, ils chanteront avec foi le symbole du devoir, qui est aussi le symbole de l'immortalité. Si enfin, dans un moment fatal, toute la race humaine avilie cessait de croire à la justice pour ne plus croire qu'à l'intérêt et au plaisir, si jamais nos yeux devaient voir dans le monde l'abjecte unité de la dépravation, ah! croyez-le, et ne désespérez pas, croyez qu'il en serait de ce jour comme du jour qui précéda la résurrection du Sauveur : la conscience humaine a peut-être aussi des éclipses : mais si elle a des éclipses, elle a aussi ses pâques, et le siècle du Christ s'est levé sur le siècle de Néron.

Oui, la conscience règne. Elle a précédé l'Évangile, et elle lui survit. Elle l'a précédé comme une aurore, elle lui survit comme une sœur. L'Évangile est le cri de la conscience de Dieu dans la conscience de l'homme, et, tant que Dieu vivra, tant que l'homme ne sera pas éteint, ce cri sera plus fort pour sauver que les passions pour perdre.

Mais les passions subsistent, et il faut les combattre si nous voulons les vaincre; car Dieu, en nous armant contre elles, n'a pas prétendu nous dégager du péril ni de l'effort. Il a fait de nous des causes. Or toute cause doit agir, et, quand elle rencontre un obstacle à son action, elle doit le soulever par cette

énergie généreuse qui est le travail. C'est pourquoi le travail est la loi de la vie, la loi de toute création et de tout progrès, et nous le retrouvons ici, à l'entrée du monde moral, comme Dieu lui-même se l'était imposé aux sept jours où il produisit et ordonna l'univers, comme il nous l'avait imposé à nous-mêmes en nous remettant son œuvre et en nous disant : *Dominamini, — gouvernez* (1). Le travail, il est vrai, n'était pas alors ce qu'il est devenu pour nous. De même que notre âme était pure, la terre aussi nous était bonne, et nous régissions l'une et l'autre avec un sceptre qui n'était pas pesant. Le péché, qui a tout flétri, n'a pas laissé non plus au travail son premier caractère, et Dieu, qui nous avait dit au commencement : *Dominamini, — gouvernez en maîtres*, nous a dit au second âge de nos destinées : *In sudore, — à la sueur de votre front* Tel est le travail qui féconde aujourd'hui toutes choses. *Le champ, c'est le monde*, disait Jésus-Christ en parlant du sien; *le champ, c'est l'âme,* pouvons-nous dire en parlant du nôtre. Mais que faut-il faire à notre âme? quelle est cette culture qui, malgré les passions, doit nous ouvrir le chemin de Dieu, le chemin de notre perfection et de notre félicité? Nous sommes libres, le bien nous est connu, et même nous en avons le sentiment; voilà le point de départ : mais enfin les passions sont aussi là, elles nous pressent aussi, elles ont l'avantage de nous offrir un objet présent et séducteur. Que faire

(1) Genèse, chap. I, vers. 18.

pour ensemencer le champ et en écarter l'ivraie de l'ennemi?

Je parle, Messieurs, au point de vue de la vie morale, sans entrer encore dans le domaine d'une vie supérieure, et par conséquent je me trouve avec les seules ressources de la conscience et de la raison. Or le premier acte de la raison contre le mal, c'est de le prévenir. Tout mal, toute passion, a sa racine dans l'atmosphère de notre vie, dans le siècle, le peuple, la famille, les affections et les choses que nous habitons, et qui habitent en nous. Nul homme ne naît seul avec son corps et son esprit; il est concitoyen nécessaire d'une phase du monde, emporté par elle dans un tourbillon qui le domine, et, s'il veut recouvrer sur lui-même l'empire de sa personnalité, il faut qu'il s'élève par un effort de séparation au-dessus et au delà de sa place ici-bas. Il faut qu'il entende comme Abraham ce premier appel de la Sagesse : *Sors de ton pays, et de ta famille, et de la maison de ton père* (1). C'est-à-dire : Quitte tout ce qui t'abaisse, t'enchaîne et te corrompt; car le commencement de la souveraineté sur soi, c'est de rompre les liens extérieurs et de se trouver seul avec sa propre infirmité. Mais qui peut ainsi tracer autour de soi une ligne de circonvallation? Qui peut échapper aux idées de son temps, aux mœurs de son pays, aux traditions et aux amitiés de sa jeunesse, à cette phrase enfin du plus profond des historiens : *Corrompre et être corrompu, c'est ce qu'on appelle le*

(1) Genèse, chap. XII, vers. 1.

siècle (1). Nul, Messieurs, nul ne le peut, excepté celui qui a Dieu présent dans sa pensée, et qui par lui, le père de tous les âges et la patrie de tous les peuples, embrasse dans son âme un horizon affranchi de toute servitude parce qu'il est affranchi de toute limite. C'est pourquoi Dieu, après avoir dit au patriarche d'abandonner sa terre natale, lui dit cette autre parole : *Marche devant moi* (2). Et, quand la sagesse antique voulut rappeler ses disciples aux voies intérieures, elle grava cette fameuse sentence, *Connais-toi toi-même,* non pas au front profane d'un monument public, mais au seuil d'un temple. C'est Dieu qui est la liberté, la lumière, la justice, la route, et celui qui ne le cherche pas dans sa conscience et ne le découvre pas dans sa raison, ou qui, après l'avoir connu, le néglige comme un ennui ou le rejette comme un fardeau, celui-là est un homme perdu dans la bassesse infinie des penchants humains : il couvrira d'orgueil sa misère; mais la misère le rongera par le dedans, et la mort le secouera de l'arbre comme un rameau qui n'a jamais vécu.

Quand l'homme a trouvé Dieu et l'a pris pour l'étoile polaire de sa direction morale, il est armé. Il peut passer outre et opposer aux flots des passions un acte de volonté propre, l'acte de résistance. La résistance est passive encore; elle n'est qu'un refus. Mais ce refus est puissant, parce qu'il exerce la vo-

(1) Tacite.

(2) Genèse, chap. XVII, vers. 1.

lonté, l'assouplit, la fortifie, l'habitue enfin au commandement, qui est l'empire. Les sens, à leur tour, subissent l'action d'une résistance qui se reproduit. De même que les passions y creusent des traces vivantes, dont l'impression sur l'âme la provoque au mal et l'affaiblit, la volonté y grave aussi ses ordres. Elle y met la marque de sa souveraineté, et, quand elle y repasse de nouveau, son chemin est moins dur, parce que l'obstacle est moins fort. Ce progrès senti encourage l'âme. Elle est avertie que le terrain se déblaie, que l'imagination s'épure, que le cerveau, centre de toutes les sensations et de tous les mouvements, gagne en solidité et se prête plus docilement aux fonctions calmes de la pensée. L'œuvre de la transfiguration lui apparaît.

Il faut l'aider pourtant par quelque chose de plus expressif que la résistance, par un acte directement opposé à la passion. Car, en fait de stratégie, celui qui se défend sans attaquer perd la moitié de ses forces. La volonté doit donc, quand la passion lui demande un acte d'avarice, répondre par un acte de munificence; quand elle lui demande une satisfaction d'orgueil, lui opposer une leçon de modestie. Ainsi vous descendez votre escalier domestique pour aller à vos plaisirs; au seuil de la porte, le remords vous prend, vous vous dites : N'allons pas plus loin, demeurons. C'est la résistance. Mais vous apercevez un pauvre, votre cœur s'émeut, la tentation d'une bonne œuvre succède à celle d'une mauvaise action, votre bourse s'ouvre et vous versez dans le sein fraternel de l'infortune l'argent destiné à une coupable

distraction. C'est plus que la résistance, c'est le mouvement à l'opposite de la faute, la révolte de l'âme tout entière contre l'égoïsme du mal. Or il n'y a que le bien qui soit assez fort pour détruire le mal. Faites donc le bien que vous pouvez, même quand il est étranger au mal qui vous possède: car le bien appelle le bien comme l'or appelle l'or. Assiégez avec lui vos passions, s'il m'est permis de le dire; resserrez-les dans un cercle de plus en plus étroit; tôt ou tard vous leur porterez le coup suprême avec une dernière bonne action.

Car il y a un terme à la lutte morale dès ici-bas, une récompense visible qui est le présage et le prélude de la récompense finale. Quand le premier des Brutus descendit du tribunal où il venait de condamner ses fils et d'où il les avait vu conduire à la mort il rentra dans sa maison, précédé des faisceaux consulaires et de l'image naissante du peuple-roi. Il s'assit à son foyer désert, près de ses lares silencieux, et, la nature l'emportant sur Rome, il pleura. Les dieux virent ses larmes et les lui pardonnèrent; car il avait accompli son œuvre et la leur, il avait fondé la république romaine. Ainsi, quand nous rentrons du combat des passions mutilés et sanglants, mais victorieux, nous pouvons pleurer devant Dieu ce qu'il nous en a coûté; Dieu ne s'offensera pas de nos larmes: car nous avons fondé dans l'âme d'un homme plus que la république romaine, nous y avons fondé la vertu.

La vertu est ici-bas le prix et le terme du combat contre les passions. Elle est le règne de la justice

dans l'âme, sa conformité acquise et constante à la nature divine. Par elle l'homme arrive à la possession de son être tout entier. Assis désormais au spectacle des choses humaines comme un vieillard couronné, il les regarde du haut d'une sainte lumière, sans crainte pour lui, sans indifférence pour elles, et, s'il est appelé à y prendre part, il y descend comme les consuls descendaient du temple au Capitole, avec la majesté du droit et la sérénité du pouvoir. Soumis, parce qu'il est homme encore, aux maux de la vie, il les reçoit pieusement de la main qui les distribue, en lui rendant grâces, aux jours mauvais, pour ceux qui furent plus doux. Et, de même que la douleur le retient dans le sentiment de la condition humaine, la vue d'une chute toujours possible le retient devant Dieu dans la modestie d'une créature qui doit mourir et qui peut tomber. C'est la vie sans ombre, la conscience sans trouble, la raison sans égarement, la liberté sans faiblesse, le fruit mûr enfin pour l'éternité qui le sema. Tel apparut Jacob lorsqu'il retrouva son fils perdu; tel Moïse, lorsqu'il regardait de la montagne la terre promise à son peuple et où il ne devait pas entrer; tel aussi David, lorsqu'il s'avançait avec sa fronde et sa jeunesse contre le provocateur de l'armée de Dieu, ou qu'aux pieds d'un roi réprouvé il jouait de la harpe pour consoler une destinée vaincue par la sienne. Car la vertu n'a pas besoin du secours des ans; elle naît en un jour aussi bien qu'en un siècle, et, soit qu'elle brille au front du jeune homme ou sous les rides du vieillard, elle est aux peuples qui la virent

l'expression achevée de la grandeur. Ni la Grèce au faîte de son Parthénon, ni Rome au sommet de ses arcs de triomphe, n'élevèrent jamais de marbre plus éloquent ou plus sublime, et, quelque acclamation qui ait suivi la victoire au retour des champs de bataille, de quelque couronne qu'on ait orné les trophées du génie, ce qui reste au plus haut de l'histoire, pour l'honneur de l'homme et la leçon de l'avenir, c'est l'image toute-puissante et sacrée de la vertu.

La vertu est une dans son essence. Elle a pour principe et pour exemplaire la loi éternelle de justice qui est en Dieu, pour siége l'âme humaine, pour cause seconde de son être la liberté, la raison, la conscience agissant de concert, pour fin la transfiguration volontaire de l'homme par sa ressemblance acquise avec la nature divine. Elle est la médiatrice de la terre et du ciel, la médiatrice aussi de tous les siècles et de toutes les générations. C'est par elle que l'ordre subsiste, par elle que le respect s'établit et que l'affection circule dans les veines arides du genre humain. Toute philosophie qui la dédaigne périra sous le mépris; tout parti qui la repousse est un parti vaincu; toute amitié où elle est absente manque de racine et n'aura pas de durée; tout bonheur où on ne la sent pas sera comme une fleur ouverte le matin et fanée le soir; toute gloire qui ne se l'attache pas comme une sœur est une gloire flétrie. Elle est la beauté du temps et l'immortalité de ce qui passe. Semblable à la sagesse de Dieu qui pénètre partout, elle habite la chaumière du pauvre comme

le palais des rois, et l'onction qu'elle verse dans le sillon du pâtre est aussi pure que celle dont elle remplit le cœur et le calice du prêtre. L'enfant se joue avec elle au sortir de son berceau; l'adolescent y puise la candeur de son visage et la tendresse de son regard; l'homme fait lui demande le courage, la consolation, l'estime publique; le vieillard sa couche dernière, et le monde le secret de sa création.

Quoique une dans son essence, la vertu cependant se multiplie à cause de la diversité des objets et des actes auxquels on doit l'appliquer, semblable à cette semence de l'Évangile, la plus petite de toutes, et qui devient un grand arbre sous lequel s'abritent les oiseaux du ciel.

C'est cet épanouissement de la vertu qui me reste à vous exposer aujourd'hui. Souffrez, Messieurs, que je le fasse avec simplicité, et en épargnant mes forces; car j'ai besoin de les réserver pour une chose que je voudrais vous dire en finissant, et vous dire, s'il m'était possible, de manière à ce qu'elle ne s'effaçât jamais de votre esprit.

Les anciens avaient décidé, et nous ne sommes pas revenus de leur décision, qu'il existe quatre vertus fondamentales auxquelles se ramènent toutes les autres comme à leur tronc naturel. Nous les appelons cardinales, et nous les rangeons encore, par respect pour la logique autant que par considération pour l'antiquité, dans le même ordre où elle les avait placées. La première est la prudence. Elle est à l'entrée de toutes les autres, parce qu'elle embrasse les choses humaines sous leur point de vue

le plus général. Nous sommes, en effet, dépositaires d'une portion de la vie universelle, et, comme Dieu gouverne toute la vie, nous gouvernons sous lui cette part qui nous en a été confiée. Nous sommes ce que la langue romaine exprime par ce mot *rex, — roi,* c'est-à-dire gouverneurs et magistrats de la vie. Non pas de la nôtre seulement, ce serait déjà beaucoup ; mais, notre vie se liant à celle de nos contemporains, celle de nos contemporains à la vie de leur postérité, il est réel que nous tenons un sceptre dont l'influence s'étend bien au delà de nous. Nous ne sommes pas princes de la terre, gouvernants de l'État, ni princes de la pensée, gouvernant l'esprit des hommes, ce rôle n'appartient qu'à un très-petit nombre : mais nous sommes tous, quelle que soit l'obscurité de notre condition, des princes de la vie, parce que nous la gouvernons, ou, pour me servir d'une expression plus vulgaire, mais qui est encore plus haute, nous sommes une providence. Nous avons reçu de Dieu cette admirable faculté de prévoir et de pourvoir, qui constitue, dans un ordre infini, la Providence divine elle-même. Nous prévoyons l'avenir, et, dans l'avenir, l'effet de nos actes ; nous les disposons pour un but, nous écartons les obstacles possibles, nous faisons enfin de la destinée, cette chose terrible dont nous accusons souvent la fatalité, et qui n'est que la conséquence de nos propres décisions. Car, s'il nous est accordé de prévoir et pourvoir, il ne nous est pas permis toujours, ou, pour mieux dire, il ne nous est presque jamais permis de retirer complétement du drame universel une faute que nous y avons jetée.

Sortie de nous une fois, elle va, elle est emportée par le cours des choses, elle prend sa place dans le mouvement général, et, en faisant notre sort, elle fait aussi le sort de beaucoup.

C'est donc en vain qu'on voudrait se rétrécir à soi-même le théâtre de sa vie, et réduire la prudence à une sorte de vertu égoïste, propre tout au plus à nous assurer la paix et la tranquillité. La prudence est une vertu reine. Quand Philippe faisait conseiller aux Athéniens, si ma mémoire classique ne se trompe pas, de moins s'inquiéter de ses vues et de ses projets, les Athéniens répondaient : « Nous nous occupons des affaires d'Athènes et de celles du monde. » Ainsi en est-il de chacun de nous. Sans le savoir, ou le sachant, nous jetons notre dé dans le flot de la vie. Et, si vous en doutez encore, dites-moi : qui fait la destinée du genre humain, sinon celle des peuples? et qui fait la destinée des peuples, sinon celle des familles? et qui fait la destinée des familles, sinon le père et la mère, c'est-à-dire vous? Tout se tient, tout s'enchaîne dans le monde moral comme dans le monde physique, et la différence entre les deux n'est qu'en ce point, que l'un a pour agents des êtres nécessaires, l'autre des êtres libres. Mais la liberté n'est pas l'incohérence des actes et l'inconséquence des résultats : la liberté, étant un ordre, a ses lois. Elle produit un tissu régulier, où les temps se croisent sous les mains de la prudence, où le passé commande au présent, et le présent appelle l'avenir.

La justice vient après la prudence pour lui interdire tout ce qui est injuste, c'est-à-dire tout ce qui

est contre le droit d'un homme. Mais qu'est-ce que le droit d'un homme? L'homme est tout entier dans sa vie, et sa vie est tout entière dans le but légitime où elle tend, qui est Dieu, et, par la possession de Dieu, la perfection et la félicité. La perfection et la félicité en Dieu, voilà le droit premier, le droit absolu de l'homme; car nécessairement tout être a droit au but que Dieu lui a donné pour mobile et pour terme de sa vie. Mais dès cette terre, l'homme est en voie de sa perfection et de sa félicité; il y aspire, il y travaille, et, s'il n'en jouit pas, il en a au moins dans son cœur et dans les choses visibles créées pour lui les obscurs linéaments. Si Dieu est le but, le monde est le chemin, et, inséparable de son droit de l'éternité, l'homme y puise son droit du temps. Sacré sur l'autre rive, il l'est par là même sur celle-ci. Il lui appartient d'y vivre, par conséquent d'y puiser les éléments de sa vie, c'est-à-dire de sa perfection et de sa félicité, et nul ne peut sans injustice les lui ravir. Mais, si le droit du temps est le même en soi pour l'homme que le droit de l'éternité, il y a entre eux cette différence, qu'en Dieu, qui est infini, le droit de l'un ne peut jamais être un obstacle au droit de l'autre; tandis qu'ici-bas, à cause des limites étroites de ce monde, il arrive inévitablement que la perfection et la félicité de ceux-ci peuvent contrarier la perfection et la félicité de ceux-là. D'où il suit que le droit secondaire de l'homme, son droit du temps, ne doit plus s'exprimer d'une manière absolue, mais sous une forme restrictive qui, en sauvegardant l'homme, sauvegarde aussi l'humanité. Il faut, en

un mot, que le devoir tempère le droit, et que l'homme respecte la perfection et la félicité de tous, s'il veut que tous respectent sa perfection et sa félicité. C'est le droit vrai du temps, droit qui est humain tout en étant personnel, et qui porte dans ses plis la paix ou la guerre du monde, selon qu'il est interprété par l'égoïsme ou par la vertu.

L'homme juste, l'honnête homme est celui qui mesure son droit à son devoir. Il sait que l'homme, être infini par sa destinée, est semé passagèrement sur un sol borné, et, ne pouvant agrandir la patrie commune, il agrandit son cœur pour s'y contenter de peu. Il se serre au foyer de la vie, et, riche ou pauvre, qu'il donne ou qu'il reçoive, il se prépare un tombeau où nul n'accusera son passage d'avoir été un malheur. Ah! Messieurs, je suis chrétien, et pourtant je m'attendris à ce nom d'honnête homme. Je me représente l'image vénérable d'un homme qui n'a pas pesé sur la terre, dont le cœur n'a jamais conçu l'injustice, et dont la main ne l'a point exécutée; qui non-seulement a respecté les biens, la vie, l'honneur de ses semblables, mais aussi leur perfection morale; qui fut observateur de sa parole, fidèle dans ses amitiés, sincère et ferme dans ses convictions, à l'épreuve du temps qui change et qui veut entraîner tout dans ses changements, également éloigné de l'obstination dans l'erreur et de cette insolence particulière à l'apostasie qui accuse la bassesse de la trahison ou la mobilité honteuse de l'inconstance : Aristide enfin dans l'antiquité l'Hôpital dans les temps modernes. Voilà l'honnête

homme. Lorsque vous le rencontrerez, Messieurs, je ne vous dis pas de ployer le genou, car ce n'est pas encore là le héros, mais c'est déjà une noble chose, et peut-être, hélas ! une chose rare, du moins dans sa plénitude. Saluez-le donc en passant, et qui que vous soyez, chrétien et même saint, aimez entendre à votre oreille, et surtout au fond de votre conscience, cette belle parole, que vous êtes un honnête homme.

La tempérance est la troisième vertu cardinale. Elle est la modération dans les désirs et les besoins, particulièrement en ce qui concerne la vie des sens : nourriture, sommeil, mouvement, repos, plaisirs extérieurs. Par elle, l'homme se borne à ce qui convient; il fait de son corps un être obéissant à la vérité de sa nature, obéissant aussi à la loi de justice. Car tout ce que l'on se retranche d'inutile ou d'excessif touche à l'avantage de ceux qui ont moins reçu que nous ; et, sans cette mesure délicate dans l'usage des choses, il n'est pas possible de rendre aux autres tout ce qui leur est dû.

Ainsi, prudence du magistrat, justice de l'honnête homme, tempérance du sage, ce sont là les premières vertus et comme les premières lignes qui constituent la rectitude morale. Cela fait, c'est beaucoup; mais, cela fait pourtant, ce n'est pas encore assez : la rectitude morale existe, la grandeur morale est absente, l'homme est digne d'estime, il n'est pas digne d'admiration. Or il faut qu'il mérite l'admiration, parce qu'il est fils de Dieu, qui est admirable en lui-même et qui a voulu l'être dans ses

œuvres, dont l'homme est la principale. Et, la vertu étant la chose la plus élevée de l'homme, il doit y avoir, par delà la prudence, la justice et la tempérance, qui ne suffisent pas à sa grandeur, une autre vertu, une vertu suprême qui lui donne la majesté de ce qui est auguste, la splendeur du caractère, et fasse tomber à genoux l'humanité touchée de produire en elle de si grands représentants d'elle-même.

Avez-vous remarqué, Messieurs, le sentiment que nous inspirent les anciens peuples dont nous avons étudié l'histoire au temps de notre jeunesse? On ne nous mettait pas devant les yeux, comme notre spectacle habituel, les Perses, les Indiens ou les Chinois, toutes ces races de l'Orient, les plus vieilles de toutes peut-être, et qu'à ce titre même de leur antiquité on a voulu quelquefois amener sur le théâtre vivant de notre âge, mais sans y réussir. Les peuples avec qui nous avons vécu dès notre enfance, en laissant à part la nation prédestinée qui avait le dépôt de toutes les vérités et de toutes les promesses de Dieu, ces peuples, nos vieux maîtres et nos vieux amis, c'étaient, ce sont encore les Grecs et les Romains. Pourquoi, Messieurs? Pourquoi ceux-là, et non pas d'autres? Quel charme tout-puissant en fait encore nos instituteurs, et met leurs livres dans les mains sacrées qui tiennent l'Évangile ouvert devant le monde régénéré? Peut-être avez-vous cru que la cause en est dans les beautés de leur littérature et de leurs arts. Et il est vrai qu'ils ont divinement écrit, parlé, sculpté leur gloire et

leurs pensées, admirables ouvriers de l'intelligence, modèles parfaits du goût, qu'on égalera peut-être, que probablement on ne surpassera jamais, et dont il sera toujours juste de dire avec Horace :

> Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
> Musa loqui.

Mais ce n'est là, Messieurs, que la surface ou la première page de notre admiration pour eux. Il en est une cause plus profonde, que je voudrais vous dire comme je la sens, et pour laquelle j'ai retenu jusqu'ici ma voix et mes efforts.

Sachez donc, et pardonnez-moi cette emphase, sachez que non-seulement la justice nous a été commandée, que non-seulement il nous a été dit : Tu respecteras le droit; mais que le droit, la justice, le bien, la vérité, toutes les choses divines nous ont été confiées pour être leur garde et leur vengeur. Sachez que nous sommes ici-bas la garde prétorienne de la justice, l'épée du droit, le sanctuaire qui les contient et l'armée qui les protége; car ils ont des ennemis, n'en doutez pas, d'immortels ennemis : tous ceux qui haïssent ce qui les gêne, tous les blasphémateurs de l'ordre, parce que l'ordre les condamne, bataillons épais que le génie conduit quelquefois, que la souveraineté elle-même ne dédaigne pas toujours de soudoyer, et qui, depuis six mille ans, tiennent Dieu en échec et l'humanité en péril. La justice n'est qu'une doctrine, et toute doc-

trine a derrière elle un fossé large et profond prêt à l'ensevelir; ce qui la sauve, c'est le sang qu'elle y peut mettre pour le combler. Or ce sang, c'est le nôtre. Et pour le donner, pour le verser à flots dans les occasions présentes et possibles où la justice en aura besoin, il faut que nous ayons dans la poitrine une bien autre vertu que la prudence, la tempérance et la justice elle-même; il y faut cette vertu dernière qui couronne les autres en les élevant à la dignité du martyre, la vertu que Rome appelait la force, — *fortitudo*, et les Grecs du nom même de Rome : car Rome, dans la langue grecque, signifiait force, nom prophétique donné par la Providence à cette ville qu'elle avait destinée à gouverner le monde par l'empire du droit et l'empire du caractère.

Car pensez-vous que Rome ait régné par le fer de ses légions, et que la Grèce ait vaincu l'Asie avec la lance et le bouclier? Si vous le pensiez, vous n'auriez pas la première idée de l'homme ni la première idée de Dieu. Rome a soumis le monde, la Grèce a vaincu l'Asie par les vertus. Tandis que les autres races humaines, courbées sous une servitude immobile, passaient obscures à travers les temps, le génie de la vie publique s'éveillait sur la terre grecque et aux bords du Tibre. La parole y créait l'opinion, et, l'opinion donnant naissance à la responsabilité de tous devant la conscience de tous, le pouvoir devenait une magistrature, les lois une expression des rapports naturels des hommes entre eux, l'obéissance un respect de l'ordre, la gloire un

ornement de la patrie, la liberté un droit et un sentiment, le droit de se régir, et le sentiment de soi-même. Cette nouvelle vie dont Moïse, au Sinaï, avait jeté les fondements dans l'âme d'un autre peuple, l'aîné d'Athènes et de Rome, cette vie enfanta des vertus inconnues de l'Orient. Elle fit de l'homme un citoyen, c'est-à-dire un homme public, et, la conscience s'agrandissant avec le devoir, on vit la force s'introduire dans les mœurs, les caractères se tremper, l'héroïsme se produire, et un cri d'admiration s'éleva du monde vers la postérité, qui l'écoute encore et ne s'en lassera jamais. Parti des cimes de l'Horeb, en face du premier peuple arraché à la servitude, il s'est répété des champs de l'Attique aux sommets du Latium, enchaînant entre eux dans la même immortalité le nom des Machabées et celui des Scipions, la mémoire de David et le souvenir de Philopœmen. Rapprochement sublime de tout ce qui fut grand, concile sacré de toutes les âmes et de tous les actes forts, où notre enfance a vécu, où le christianisme, sans peur comme sans jalousie, a mené s'instruire les générations qui lui furent commises, et d'où il les a présentées d'âge en âge, sous un bouclier trois fois saint, aux événements et aux sacrifices de l'humanité rachetée. Là se formèrent les peuples nouveaux que Clovis et Théodoric établissaient sur les ruines du vieux monde, et que Charlemagne unit un jour sous la triple majesté de la religion, de la guerre et des lettres. Là naquit la chevalerie, fleur éclose de sentiments humains purifiés dans une foi divine; et de là elle partit pour

reporter la croix au tombeau du Sauveur. Là se sont préparés les siècles où nous vivons, siècles de luttes douloureuses, plus vastes qu'elles ne l'avaient encore été, mais où l'héroïsme, dans les moments solennels, n'a manqué à aucune cause digne de l'inspirer. Ainsi de Moïse à nous, sur une route de trois mille ans, l'histoire a rencontré les mêmes vertus qui la firent naître. Contemporaine des peuples libres et des peuples chrétiens, elle a vécu de leur gloire, et, en la perpétuant, elle a suscité une admiration qui fait sa propre immortalité.

Mais cette force morale, née de la vie publique, où agit-elle? quel est son ressort? Destinée à nous faire supporter courageusement les maux et à nous armer de constance en faveur de la justice, est-il quelque part en nous un point qui soit comme son lieu naturel ou comme le fondement qui la soutient? Messieurs, il y a un vers que je crois célèbre, tant il m'est familier, et qui ne manque jamais, quand il me revient à la mémoire, de faire lever sur mon âme une mélancolie dont je ne suis pas assez le maître. Lorsque Oreste, égaré sur les plages de la Tauride, se retrouve, sans le savoir, en présence d'une sœur qu'il aimait et qu'il a perdue, il laisse tomber de son sein, au moment d'un bonheur qu'il ne soupçonne pas, ce mot douloureux :

L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

Le mot est grand, et l'accent est profond. Cependant ce n'est pas le mot véritable : il touche,

il émeut, mais il abat ; c'est le mot d'une faiblesse et non d'une vertu. Le mot véritable eût été celui-ci :

L'homme apprend tous les jours à mépriser la mort.

Le mépris de la mort, voilà le principe de la force morale. Tant que la conviction de la justice ne va pas jusque-là ; tant qu'on craint de mourir, comme si mourir était autre chose que vivre et qu'atteindre Dieu, il n'y a rien à espérer de l'homme dans les grandes occasions. Une menace suffira pour le vaincre ; il flottera, sans caractère, à la merci des événements, et, si l'histoire le connaît, elle ne connaîtra que sa honte. C'est le mépris de la mort qui fait le soldat, qui crée le citoyen, qui donne au magistrat sa toge, au prince sa sauvegarde dans les périls et sa majesté dans l'infortune. Charles Ier, roi d'Angleterre, avait connu bien des faiblesses, et une erreur, en séparant son trône des traditions de la patrie, l'avait enfin jeté sans défense à ses ennemis. C'était, aux yeux de la foule, un abaissement sans remède. Mais, quand le monarque, vaincu et prisonnier, entra dans la salle où siégeaient ses accusateurs devenus ses juges, il y parut si calme et avec tant d'autorité, que le respect couvrit sa personne d'un retour de grandeur, et qu'impuissant à reconquérir son trône et à sauver sa vie, il put mourir du moins avec la certitude qu'il mourait en roi. L'histoire l'a cru comme lui, et sa statue, debout à White-Hall, émeut encore la postérité qui la regarde,

et qui admire, en une si grande misère, un si magnifique effet de la force du cœur.

Jeunes gens, je me tourne vers vous. C'est une habitude ancienne qu'il faut que vous me pardonniez. Je vous ai si souvent appelés au chemin des grandes choses, qu'il m'est malaisé d'écarter de ma parole votre souvenir et votre nom. Vous avez devant vous une longue carrière : mais, si vous préférez la vie à la justice, si la pensée de la mort vous trouble, cette carrière, que vous vous peignez si belle, sera tôt ou tard obscurcie par des faiblesses indignes de vous. Citoyens, magistrats, soldats, vous rencontrerez des heures où le mépris de la mort est la seule source du bien dire et du bien faire, où les vertus privées ne servent plus à couvrir l'homme, mais où il faut l'intrépidité d'une âme qui regarde plus haut que ce monde, et qui y a placé sa vie avec sa foi. Si cette foi vous manque, c'est en vain que la patrie comptera sur vous, c'est en vain que la vérité et la justice vous regarderont du haut du ciel, leur éternelle demeure, et que la Providence amènera sous vos pieds des événements capables d'immortaliser votre vie. Vous ne les comprendrez pas. La gloire passera devant vous, elle vous tendra la main, et vous ne pourrez pas même lui dire son nom.

Mais qu'est-ce que la gloire? Les temps sont bien changés où elle avait des autels. C'est du sort de la vérité sur la terre, de l'expansion universelle de la justice, qu'il est question désormais parmi nous. Le christianisme nous a ouvert des voies que l'anti-

quité ne connaissait pas; tout s'est agrandi, le droit, le devoir, la responsabilité, l'homme et le monde. Il y faut, par conséquent, de plus hautes vertus encore, de plus grands sacrifices et de plus viriles âmes. Quand les trois cents Spartiates attendaient aux Thermopyles les innombrables hordes de la barbarie efféminée, ils connurent bien qu'ils devaient mourir, et l'un d'eux, voulant laisser une épitaphe sur la tombe de ses frères d'armes, grava de la pointe de son dard, au haut d'un rocher, cette inscription fameuse : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.* Il y avait là, de quelque point de la terre ou du ciel qu'on y regarde, un spectacle héroïque, et les siècles chrétiens ne lui ont pas refusé leur admiration. Mais pourtant ils avaient plus près d'eux d'autres Thermopyles, des Thermopyles baignées d'un sang plus pur et plus abondant. Comme la Grèce, le christianisme avait eu ses barbares à vaincre, et les obscurs défilés des catacombes étaient les Thermopyles où ses fidèles l'avaient sauvé par leur mort. Assurément ils eussent pu graver aussi sur le roc une inscription digne de leur martyre, et l'inscription n'eût plus été : *Passant, va dire à Sparte;* elle eût été celle-ci : *Passant, va dire au genre humain que nous sommes morts pour obéir aux saintes lois de Dieu.* Mais celui pour qui ils mouraient leur avait appris une modestie dont l'héroïsme antique n'avait aucune idée. Ils moururent donc sans faste, inconnus de la Grèce et d'eux-mêmes, et, lorsque enfin la gloire les chercha sous terre, elle ne trouva que leur sang.

Ici, Messieurs, vous m'arrêterez peut-être, vous me demanderez où est la félicité dont le nom avait bercé votre oreille au commencement de ce discours, comme le but de votre vie et la fin dernière de l'homme. Nous voici arrivés au sang, au martyre, au sacrifice sous ses formes les plus âpres : n'est-ce pas là une étrange route? Étrange, si vous le voulez, Messieurs; mais je ne m'en dédis pas. Dans le sillon glorieux où le cours des idées nous a conduits, je sens comme vous les épines qui menacent ou pénètrent ma chair; elles sont dures, elles forment une route dont vous pouvez tout dire, excepté qu'elle n'est pas la route des héros et des saints, la route de tous ceux qui ont honoré leur nature, immortalisé leur vie, servi leurs frères et respecté Dieu.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE CE QUE PEUT LA VIE MORALE POUR CONDUIRE L'HOMME A SA FIN

—

Monseigneur,

Messieurs,

Nous connaissons maintenant trois termes du mystère de la vie : le but, qui est la félicité et la perfection en Dieu ; l'obstacle, qui sont les passions ; la vertu, qui est le moyen de les surmonter, et en même temps la récompense de l'empire que l'on a pris sur elles. C'est de la vertu que je vous entretenais dans notre dernière Conférence. Je vous ai fait voir qu'elle sortait de la liberté, de la raison, de la conscience, et du travail de l'homme, et comment ensuite elle s'épanouissait en quatre rameaux, qui sont : la prudence, la justice, la tempérance et la force.

Cela fait, Messieurs, nous sommes loin encore d'être arrivés au terme où tendent nos facultés, c'est-à-dire à Dieu, notre béatitude et notre perfection. Car, encore qu'il soit vrai que la passion soit surmontée par la vertu, et qu'ainsi l'obstacle qui nous arrête sur la route est levé, cependant il n'en résulte pas que nous touchions au seuil et à la possession de notre destinée. Il faut que nous fassions un pas de plus, que nous cherchions si réellement la vertu conduit l'homme à sa fin, en d'autres termes, si elle est un principe efficace de béatification et de déification.

C'est là, vous le voyez, une question suprême. Car, étant certains qu'il n'y a en nous que deux sources d'activité, la passion et la vertu ; étant certains, d'une autre part, que la passion nous éloigne du vrai chemin de la vie, et par conséquent de son but, comme nous l'avons démontré et comme il est trop évident : si la vertu elle-même était impuissante à nous y conduire, il est manifeste que nous n'aurions plus d'avenir devant nous, mais un mystère sans issue et une fatalité sans dénoûment.

En est-il ainsi? est-ce là ce qu'il faut conclure de nous? et l'humanité se partagera-t-elle en un troupeau méprisable qui cherche dans l'abjection du vice une illusion qui ne lui sera pas même donnée, et en quelques hommes trompés aussi sur la route contraire, et n'obtenant de la vertu qu'une grandeur apparente dans une réelle inanité? Vous ne le pensez pas, Messieurs ; le même instinct qui vous fait aimer la vertu vous fait croire qu'elle n'est pas stérile, mais

qu'elle contient le germe d'une transfiguration qui commence en nous dès ici-bas, et nous présage, par des signes avant-coureurs, son couronnement au delà de cette vie.

Dès ici-bas, l'ai-je bien dit? n'est-ce pas moi qui, au commencement même de ces discours, tout en rendant justice aux généreuses pensées des stoïciens, les ai blâmés d'avoir fait de la vertu sa propre récompense, et de s'être dits heureux parce qu'ils se croyaient vertueux? Il est vrai, Messieurs; aussi n'ai-je point l'intention d'établir que la vertu donne dès ici-bas la félicité et se confonde avec elle, mais qu'elle la prépare et même la dispense en une certaine mesure reconnaissable, comme aussi elle ébauche en nous la nature divine qui nous sera plus tard communiquée dans la plénitude d'une incompréhensible effusion. La vertu, en effet, ne peut être le chemin de Dieu sans nous approcher de lui, et elle ne peut nous approcher de lui sans que nous recevions de cette présence qui s'accroît une vie et des pressentiments d'un ordre supérieur. Il doit y avoir dans l'âme vertueuse quelque chose qui ne se trouve pas dans l'âme corrompue, quelque chose qui n'est pas seulement la vertu, mais son contre-coup sur toutes les facultés de notre être, et qui, en les purifiant, en les élevant, doit y produire une satisfaction et une beauté : une satisfaction qui est le germe du bonheur, une beauté qui est le reflet de Dieu.

J'avais vingt ans quand pour la première fois, du haut des collines de l'arrière-Jura, j'aperçus à mes

pieds les flots tranquilles du lac de Genève. C'était vers le soir. Le sommet des Alpes resplendissait des derniers rayons de la lumière, et les rejetait dans une ombre douce sur le lac. Le silence était pur comme l'air et comme l'eau, et on eût dit que la nature, avant de nous donner le repos de la nuit, se recueillait elle-même dans une religieuse sérénité. Je regardai longtemps cette belle vision, image imparfaite pourtant de l'âme humaine lorsque la vertu y a mis la paix. *La paix,* dit saint Augustin, *est la tranquillité de l'ordre.* Tant que nos passions nous gouvernent, elles produisent en nous un ébranlement confus, qui fait de notre vie une succession de mouvements opposés et douloureux. La joie que nous y cherchons se change en une fièvre qui nous abat et nous exalte tour à tour sans jamais nous donner le repos dans le contentement. Mais, dès que la vertu se lève sur l'âme, il s'y fait un premier apaisement de nos facultés. L'imagination, qui nous représente et nous grandit les choses du corps, se retire devant l'intelligence, dont le regard purifié contemple mieux les sommets inébranlables du monde invisible; la mémoire, au lieu de nous susciter des ombres malfaisantes, commence à respecter la pudeur de nos désirs; les sens eux-mêmes, touchés de crainte, sont moins prompts à soulever contre nous leur insatiable appétit, et tout l'être, incliné devant la raison, prend l'attitude soumise d'une créature qui connaît ses devoirs, et obéit, en les acceptant, à sa propre royauté. Quand cet état dure, il devient la paix. La paix n'est pas toute la joie; c'est une joie calme. Il se peut

même qu'un peu de tristesse ose encore aborder au rivage tranquille de notre vie; mais cette tristesse, parce qu'elle est une passion, rencontre dans la vertu une force qui la contient, et le voile dont elle couvre nos sentiments et nos actes n'est jamais un linceul, encore moins le trouble effréné du désespoir. L'homme vertueux sait souffrir; il sait que la souffrance est dans le monde, et que lui, enfant de ce monde, il doit en porter sa part, sans la rejeter ni la maudire. Il ne dit pas à la douleur, comme le stoïcien : Vous n'êtes qu'un nom; mais il lui dit : Je vous connais, vous êtes mon épreuve, mon mérite, sans doute aussi mon expiation, et vous serez un jour ma couronne. Si c'est la fortune qui frappe à sa porte, il ne s'en émeut pas non plus. Content de peu, il reçoit ce qui est au delà comme un don qui n'était pas nécessaire; et, plus grand que toute élévation qui lui est donnée, plus fort que toute puissance qui vient du dehors, il conserve jusque sur le trône la paix de la modestie dans la gloire de la simplicité.

La paix! j'ai dit qu'elle n'était pas la joie; bien moins encore est-elle la félicité. Mais, si quelque chose pourtant précède la félicité parmi nous, si ce bien souverain a, comme les temples, un portique, une ombre mystérieuse qui lui sert de garde et de précurseur, ah! la paix, sans doute, sera cette ombre, ce portique, ce quelque chose d'inexprimable et de sacré qui n'est pas encore le Dieu ni son sanctuaire, mais qui en donne à l'âme le religieux pressentiment. On peut ôter au sage son bonheur, parce qu'on

peut lui ravir des choses qu'il aime et qu'il a le droit d'aimer; mais sa paix n'est au pouvoir de personne. Elle est en lui comme lui-même, l'effet, la récompense de sa vertu, effet d'une cause libre, et qu'un acte libre pourrait seul lui retirer. Comme la vertu dont elle émane, la paix est marquée du sceau de la liberté, et ce sceau, qui est au dedans, ne peut être rompu par aucune main étrangère, si puissante qu'elle soit. De même qu'aucune tyrannie n'est capable d'enlever à l'homme sa vertu, de même aucune n'est en état de lui arracher sa paix. C'est pourquoi Jésus-Christ, ressuscité du tombeau et léguant à tous les siens sa passion et sa mort, leur disait néanmoins dans une promesse infaillible : *Je vous laisse la paix.* Il ne leur disait pas : Je vous laisse la félicité. C'eût été trop et trop tôt; mais il leur disait, sans craindre leur martyre : *Je vous laisse la paix.* Mot sublime qui a créé la tranquillité de tous les saints, et qui, sur les ruines de tant de choses et de tant de siècles, a laissé debout les âmes.

Les stoïciens avaient bien compris que la vertu doit produire dans l'homme quelque chose de merveilleux; mais ils ne savaient pas quelle chose, et, confondant ce qui appartient invinciblement à la liberté de l'homme avec ce qui lui est étranger, ils affirmaient que le sage est heureux, au lieu d'affirmer seulement qu'il est en paix quoi qu'il arrive. Leur regard était grand; mais il franchissait la limite de la vérité, limite que le Sauveur du monde a définie par cette parole ineffaçable : *Je vous laisse la paix.*

On pourrait croire que la paix est une indifférence héroïque, et qu'à force d'être maîtresse d'elle-même l'âme a perdu le ressort de la sensibilité. Cela n'est pas vrai. Le sage souffre dans son âme comme dans son corps. Il compatit, il regrette, il espère, il pleure. Mais il n'abdique pas sa souveraineté sur lui-même, et les flots de la vie, tout en l'atteignant, se brisent en un certain endroit où rien ne fléchit. Bien loin que la vertu éteigne ou émousse la sensibilité, son second privilége est de frapper au cœur et d'y ouvrir la source des affections. On croit communément que c'est la passion qui aime, parce que l'amour commence volontiers par une sympathie où la liberté n'a point de part. Mais ce premier mouvement de l'amour n'est pas l'amour. Au fond, toute passion n'est qu'un égoïsme. Elle se précipite, il est vrai, vers l'objet sympathique, mais pour le dévorer. Volupté des sens ou volupté de l'orgueil, voilà son but. Or, l'une et l'autre volupté, qu'est-elle en soi qu'une jouissance personnelle où l'on s'immole autrui? L'orgueil veut se soumettre l'univers pour en faire le marchepied d'une élévation qui n'ait point de rivale; les sens convoitent tout objet qu'ils rencontrent pour en faire leur instrument et leur victime. Il n'y a là que du sang caché sous des noms fameux. L'affection véritable naît de la vertu. C'est la vertu seule qui nous penche vers un être, non pour y assouvir nos appétits, mais pour lui communiquer nos biens. La sympathie demeure, je n'en disconviens pas, elle est comme le soubassement de l'amour, son occasion et son germe, germe trompeur toutefois, et qui n'a-

boutit qu'à la débauche, à la lassitude et à l'infidélité, tant que la vertu n'est pas intervenue pour inspirer le sacrifice, et donner à l'amour, par le sacrifice, sa forme généreuse et immortelle.

L'amour a donc cela de particulier, qu'il est une passion dans sa racine, et le chef-d'œuvre de la vertu dans son essence et son sommet. Il corrompt tout quand il demeure une simple passion; il sauve, il régénère, il élève tout quand il devient une vertu. Le monde ancien comme le monde nouveau connaissait l'amour; mais, dans le monde ancien, ce n'était trop souvent qu'une passion; dans le monde nouveau, c'est une vertu. Piété filiale et piété maternelle, tendresse conjugale, amitié, patriotisme, tous ces sentiments qui sont l'honneur de l'homme, ont pris dans le christianisme une force et une pureté qu'ils n'avaient pas avant lui, parce que, la vertu s'élevant, l'amour s'est élevé du même vol.

Or l'amour est avec la paix un élément manifeste de la félicité. Aimer, c'est vivre par le cœur, par l'endroit le plus vif et le plus consolant de notre être, là où la personnalité quitte sa solitude et s'émeut d'une présence qui n'est pas la sienne; là où l'on peut être deux sans cesser d'être un, où les larmes sont recueillies, les souffrances devinées, les fautes remises, et où la peine elle-même, parce qu'elle est supportée par un autre qui nous est cher, prend une douceur qui n'est pas sans plaisir. Et, lorsque la paix vient se joindre à l'amour, lorsque dans une même âme habitent ensemble ce qui touche et ce qui calme, il se fait de cette chaste alliance une onction

qui n'est pas la félicité, tant il faut de choses pour être heureux, mais qui en est comme le demi-sourire et le premier parfum.

Toutefois ces deux grands biens, la paix et l'affection, ne sont pas le terme où s'arrête l'efficacité de la vertu agissant sur l'âme et y créant son règne. Elle apporte à l'homme, sous un nom plus grand encore, un bien qui ne lui est pas moins nécessaire que les deux premiers : ce bien, c'est la gloire. Ne croyez pas que la gloire soit un mouvement d'orgueil par lequel nous nous plaisons en nous-mêmes et considérons avec joie au-dessous de nous ceux qui n'ont pas atteint la même élévation. Ne le croyez pas; car l'Évangile, qui nous ordonne d'être *humbles de cœur,* nous ordonne aussi d'être certains que la gloire, et une gloire éternelle, est la récompense de la vertu. Et saint Paul, parlant aux premiers chrétiens déjà persécuté, haïs, moqués, leur disait cependant : *Gloria nostra, — Notre gloire.* Les chrétiens avaient une gloire dans les catacombes et sur les échafauds, la gloire véritable, celle que la faveur populaire ne donne ni ne retire à son gré, et dont aucune puissance ne peut dépouiller l'âme humaine qui l'a conquise en la méritant. *Notre gloire,* poursuivait saint Paul, *c'est le témoignage de notre conscience* (1). La conscience dit à l'homme de bien qu'il est grand devant Dieu, parce qu'il est pur devant lui, et cette grandeur le soutient sans l'enorgueillir, parce qu'étant fondée sur la vérité elle re-

(1) IIe Épître aux Corinthiens, chap. I, vers. 12.

tourne à Dieu bien plus qu'elle ne descend à l'homme. L'âme sent sa dignité, et en jouit. Elle la sent inaltérable, et pourtant dépendante de la vertu, qui en est le principe, et qui elle-même dépend de la liberté venue de Dieu et assistée de lui. Ce regard jeté à la fois sur notre excellence et sur sa cause nous maintient dans une grandeur sérieuse, qui nous remplit sans nous éblouir, à la différence de cette fausse gloire qui ne vient pas de la justice, mais de la faveur du peuple ou des événements, et qui, nous revêtant d'une pourpre mensongère, nous exalte d'autant plus qu'elle est moins méritée.

La gloire de la vertu, Messieurs, n'est pas seulement intérieure, elle sort de l'âme et se répand autour de l'homme. Si petit et si obscur que l'on soit, on a des parents, des amis, une cité, et, tôt ou tard, les actes faisant juger de nous, on retrouve autour de soi l'estime que Dieu nous accorde et dont notre conscience nous est le sûr garant. C'est en vain que l'hypocrisie se couvre d'un voile ou que la fortune nous entoure d'un prestige; il y a dans l'humanité un sentiment du bien et de l'honneur qui ne la trompe pas. Le trône lui-même ne met pas les princes à l'abri de ce jugement. Domitien règne, mais Tacite écrit. Et c'est une des plus admirables choses de ce monde que jamais nul empire et nul succès n'ont pu assujettir l'histoire, et en imposer par elle à la postérité. Des générations de rois issus du même sang se sont succédé pendant dix siècles au gouvernement du même peuple, et, malgré cette perpétuité d'intérêt et de commandement, ils n'ont

pu couvrir aux yeux du monde les fautes de leurs pères, et maintenir sur leur tombe le faux éclat de leur vie. L'histoire, un jour ou l'autre, sous la plume ignorée d'un contemporain, ou sous la plume tardive d'un homme de génie, a dévoilé leur cœur et châtié leur mémoire. Les triomphes d'Alexandre ne le défendent pas du meurtre de Clitus, et la mort tranquille de Sylla n'insulte plus au sang de ses victimes. La vertu seule continue son règne à travers les âges, et ni tyrans ni mensonges n'arrêtent le fleuve qui la porte à l'admiration de la terre.

Il y a, Messieurs, dans cette gloire de la conscience un côté qui pourrait ne pas vous apparaître, et que je dois tirer de l'ombre, ou plutôt de la lumière, pour vous le faire remarquer. Le sentiment que nous donne le bien accompli sous l'œil de Dieu renferme une certitude qui nous élève et nous console par-dessus tout, la certitude que notre vie est utile et qu'elle ne passe pas en vain dans le monde. Perdus que nous sommes dans l'immensité visible et invisible des choses, accablés du spectacle de la terre et du ciel, des perspectives de l'histoire et des horizons sans fin de l'avenir, nous ne pouvons arriver à la persuasion de notre petitesse; notre âme proteste contre nos yeux; et, de l'abîme où elle semble assise et anéantie, elle nous suscite la pensée que nous servons, et le désir invincible de servir en effet. Je ne parle pas de cette utilité vulgaire, quoique déjà bien noble, de fonder ou de perpétuer une famille, de créer un patrimoine à sa postérité, de maintenir et d'honorer sa patrie, de laisser enfin à

sa famille un nom honoré. C'est déjà beaucoup; mais notre âme ne s'apaise point à ce prix. Le temps est une limite qui l'effraie pour ses œuvres, et les ruines accumulées le long des âges lui disent trop la vanité d'un service aussi précaire. Quand les consuls regardaient le Capitole, le temple de Jupiter se montrait à eux au-dessus des destinées de la République, et, si chère que Rome leur fût, telle place qu'elle occupât dans leurs cœurs, ils entendaient une voix obscure qui leur demandait davantage et leur prophétisait au delà. Ce qu'il nous faut, pour nous sentir utiles et nous attacher à la vie, c'est la certitude de travailler à quelque chose d'éternel; et nous l'avons. Nous l'avons par la vertu. Ouvriers d'une œuvre commencée par Dieu, nous y apportons une pierre que les siècles n'ébranleront jamais, et, si faible que soit notre part dans l'édifice commun, elle y sera éternellement. Ainsi, aux jours du moyen âge, on voyait des chrétiens quitter leur patrie pour se donner à quelque cathédrale qui se bâtissait sur les bords d'un fleuve étranger; contents de leur journée, parce qu'elle avait servi, ils regardaient, le soir, de combien l'œuvre s'était avancée vers Dieu, et, lorsque après vingt ou trente ans d'un obscur travail la croix brillait au sommet du sanctuaire élevé de leurs mains, ils y jetaient un dernier regard, et, prenant leurs enfants et leurs souvenirs, ils s'en allaient, sans laisser leur nom, mourir en paix dans la bienheureuse pensée d'avoir fait quelque chose pour Dieu.

L'Évangile a dit du Christ : *Pertransiit benefa-*

ciendo. — Il a passé en faisant le bien. Cest une courte expression de toute une vie; mais elle suffit à qui la comprend, et le cœur n'a pas de plus douces larmes que lorsqu'il peut se l'appliquer.

Cependant, Messieurs, en vous énumérant les fruits que la vertu porte dans l'âme, une crainte me saisit. L'homme n'est pas tout âme; il a un corps, organe et compagnon de sa vie, enfant de Dieu comme l'âme elle-même, et ce corps, tout appelé qu'il est à l'immortalité, a, durant sa demeure ici-bas, des besoins que ne peuvent satisfaire ni la paix, ni l'amour, ni la gloire. Est-ce que la vertu fera quelque chose pour lui? Le nourrira-t-elle, et le soutiendra-t-elle? O vertu, tige sacrée de tous les biens qui ne meurent pas, tu m'as donné la paix, tu m'as donné d'aimer, tu m'as donné de vivre utile et avec honneur dans ma conscience; mais j'ai un corps inséparable de moi, un corps pauvre, nu, corruptible, qui me demande son pain de chaque jour; le lui donneras-tu? Est-ce que tu as pitié des misères terrestres? ou bien, insensible à ce genre de maux comme indignes de toi, dédaignes-tu d'y pourvoir?

Messieurs, toutes les lois du monde sont en harmonie entre elles, et si la vertu est utile à l'âme, elle l'est indubitablement au corps. *J'ai vieilli,* disait David, *car j'ai été jeune, et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa race demandant son pain* (1). L'homme honnête, sobre et laborieux, gagne son

(1) Psaume xxxvi, vers. 23.

pain. C'est l'ordre général, et il suffit d'un peu d'expérience de la vie pour en acquérir la démonstration. Toute impuissance de subsister remonte à quelque vertu outragée, soit la justice ou la tempérance, soit la prudence ou la force, et, si des accidents imprévus peuvent en être accusés justement, ils ne sont que l'exception d'une règle trop évidente pour être méconnue. La vertu nourrit l'âme, et l'âme nourrit son corps. Vous penserez peut-être qu'elle ne le fait pas splendidement? J'en conviens; car plus l'âme s'élève et jouit en Dieu d'elle-même, moins le corps a de besoins. C'est même un des signes les plus infaillibles de la vertu que la diminution progressive des besoins du corps; et les sages du paganisme, en dédaignant les richesses, parlaient d'avance le langage de l'Évangile, et prophétisaient à leur façon cette parole qui ouvre la loi nouvelle : *Bienheureux les pauvres!* Aussi Dieu, qui a été prodigue envers nous des dons spirituels, et qui n'a mis aucune borne à la paix, à l'amour, à la gloire, trésor infini où chacun de nous peut puiser à son aise, Dieu s'est montré avare des biens corporels. Il nous a mesuré le pain et l'eau avec une parcimonie qui serait effrayante si elle n'avait pour raison ce que je viens de dire, et s'il n'y avait dans l'abondance un principe vivace de corruption. Eût-il été juste de récompenser la vertu en lui donnant des occasions de chute? Le genre humain est donc pauvre, et il le sera toujours, parce que la vraie richesse est dans la vertu.

Je viens de nommer le genre humain, et ce nom

m'avertit qu'en considérant l'efficacité de la vertu dans l'âme, je n'ai pas ouvert à ma pensée un théâtre assez vaste. L'âme, en effet, n'est jamais seule, et, pour la connaître tout entière, il faut la voir à l'état de peuple. Un peuple est un ensemble d'hommes unis par la force des mêmes idées et des mêmes sentiments, c'est-à-dire par leur âme. Sans doute, la communauté du territoire, des intérêts et des lois joue un rôle dans leur association; mais ce rôle n'est pas le premier, parce que le corps et la terre n'ont en rien la première place quand il s'agit de l'homme. Un peuple où les âmes ne sont plus unies peut conserver les apparences extérieures d'un peuple; mais en réalité il a cessé de l'être, et un accident les rejettera tôt ou tard au nombre des nations qui ne sont plus. C'est donc là que paraissent l'âme et ses œuvres dans leur pleine révélation; et, s'il est vrai que la vertu engendre la paix, l'affection, la gloire, l'immortelle utilité du bien accompli, il y aura de toutes ces choses au front d'un peuple vertueux, avec la majesté qu'ajoutent aux plus grandes le nombre et la durée. Or qui peut le nier, et qu'avez-vous vu dans l'histoire? Quels ont été sur la terre les peuples qui ont laissé d'eux une trace honorable, ceux dont le dévouement a fait des citoyens, où le péril a créé des soldats, où de longs desseins, fermement conduits, ont dirigé les événements du monde et marqué leur place aux tables de la Providence! Quels peuples furent grands dans leur vie, quels le sont demeurés après leur mort? Et, s'il y a dans l'histoire des alternatives d'élévation et d'abaissement,

si les revers succèdent à la prospérité, la mort à la vie, quel est le signe qui annonce aux générations ces retours de fortune, ces événements ou ces disparitions? Vous le savez, Messieurs, et je n'ai pas besoin de vous le dire : quand Scipion était chaste, Rome détruisait Carthage ; quand Rome fut corrompue, César y régna. Car, de même qu'il a été interdit à l'histoire de trahir la vertu en nous cachant la vérité, il a été interdit aux peuples d'être libres, du jour où ils ont cessé d'être honnêtes.

Voilà donc, prise dans le secret de l'âme ou à la lumière des siècles, l'action de la vertu sur nos destinées. Tandis que le vice, je vous le montrais naguère, produit en nous, comme son effet naturel, la tristesse, le désespoir, le suicide et la démence, la vertu y engendre une paix qui affermit et console, un épanchement de pures et sincères affections, une gloire qui ne cherche ni ne craint l'œil des hommes : et, si je n'ose appeler tous ces biens du nom parfait de félicité, du moins ils en sont l'aurore et comme le premier contour. Ils nous présagent ce qu'ils ne nous donnent pas encore, et ce qu'il leur reste d'infirmité nous est une preuve que Dieu seul est capable d'achever en nous l'œuvre qui commence la vertu.

Mais Dieu ne peut être notre félicité qu'autant que nous le possédons, et nous ne pouvons le posséder qu'autant que nous participons de sa nature ; car il est impossible à deux êtres qui n'ont rien de commun dans leur nature de se pénétrer jusqu'à la possession de l'un par l'autre. Il faut donc, si nous sommes dans le vrai, si la vertu est réellement la voie qui

nous mène à Dieu, qu'elle ait en elle-même un principe efficace de déification, c'est-à-dire un principe qui transfigure notre être, de telle sorte qu'il devienne capable de voir Dieu et de s'unir à lui.

Or la vertu, telle que nous vous l'avons montrée, n'est pas une perfection d'un ordre négatif, qui retranche seulement les excès ou qui façonne l'âme dans des lignes circonscrites par le temps et l'espace. Non, Messieurs, la vertu nous communique, elle nous rend intimes et personnelles des choses qui ont l'infini pour orbe, et l'éternité pour siége. Elle donne la vérité à notre intelligence, la justice à notre volonté, la bonté à notre cœur, et par conséquent le même mode de penser, de vouloir et de sentir que Dieu lui-même, qui est par son essence vérité, justice et bonté. Si notre être est fini dans sa substance, s'il est encore fini dans ses facultés et ses fonctions, il a du moins cette prérogative de connaître le vrai, de vouloir le juste et d'aimer le bien, trois choses qui ne sont pas lui-même, qui ne sont pas renfermées dans l'étroite borne de son existence, dont il peut se séparer par un acte de sa liberté, mais qu'il peut aussi, par un autre acte du même empire, appeler et conserver en lui. Là est le point par où sa nature est susceptible d'agrandissement et de transformation que la théologie ne craint pas d'appeler déifique, puisque enfin ce vrai qu'il est capable de voir, ce juste qu'il est capable d'accomplir, ce bien qu'il est susceptible d'aimer, qu'est-ce autre chose que Dieu? Aussi, à cause de cette racine par où notre être plonge dans l'abîme divin, l'Écriture dé-

clare-t-elle à sa première page que l'homme *a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.*

Peut-être n'aurais-je pas osé le dire si la parole qui ne trompe pas n'était venue au secours de la raison, et me serais-je arrêté à cette pensée qu'aucune similitude ne saurait se concevoir entre deux êtres dont l'un est infini et l'autre fini ; mais c'est là une illusion de l'optique terrestre. Quand nous regardons deux lignes matérielles dont l'une est supposée sans bornes, et l'autre limitée, elles nous paraissent étrangères à toute proportion de l'une avec l'autre, parce que l'une n'agit pas sur l'autre et ne lui emprunte rien. Entre Dieu et l'homme, au contraire, il y a commerce à l'endroit du vrai, du juste et du bien. L'homme ne voit pas une vérité qui ne soit en Dieu comme sa pensée, par conséquent comme son essence, rien n'étant en Dieu à l'état d'accident. Dès lors, par ce seul fait, qu'on ne peut nier sans athéisme, l'homme, tout faible et borné qu'il est, est en rapport avec l'infini. Il ne le contient pas, il ne le mesure pas; mais il en subit la lumière avec liberté, comme son œil reçoit dans son orbite l'effusion de l'astre qui éclaire tout le ciel. Il faut convenir de cela, sinon se résigner à l'une de ces deux négations : ou que la vérité n'est rien, ou que Dieu n'est pas la vérité.

Mais, direz-vous, si Dieu et l'homme voient la même vérité, accomplissent la même justice et donnent leur cœur au même bien, toujours est-il que Dieu le fait infiniment, et l'homme d'une manière finie, ce qui détruit toute similitude entre eux. Toute

similitude de grandeur, oui ; toute similitude de nature, non. Encore, dites-moi, qui vous empêche, par un acte de votre libre arbitre, de vouloir toute la justice que Dieu veut, et d'aimer tout le bien qu'il aime ? Ne lui disons-nous pas chaque jour, dans la prière la plus simple de toutes, quoique la plus divine : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel?* La terre, c'est-à-dire l'homme, est donc capable de faire ici-bas la volonté de Dieu comme elle se fait au ciel ; il est capable de dire à son père : Tout ce que vous voulez, je le veux ; tout ce que vous aimez, je l'aime. Et si ce n'est par l'intelligence, du moins, par la volonté, il s'établit ainsi entre Dieu et l'homme une sorte d'équation. C'est le privilége de la volonté libre d'étendre ses horizons comme elle le veut, et de vouloir au delà même de ce que l'entendement conçoit clairement.

Quoi que fasse l'homme, il lui reste toujours, par l'institution de sa nature, le germe de la ressemblance divine. Mais ce germe s'altère et se corrompt par le vice, c'est-à-dire par la domination du corps sur l'âme, de l'animal sur l'esprit. L'animal n'est pas capable du divin ; il ne sent et ne goûte que ce qui est corps ou ce qui a une relation avec le corps ; sa vue, son tact, son instinct, toutes ses facultés, quelques noms qu'on leur donne, ne vont pas au delà. Et, quand l'homme, descendant des hauteurs de l'âme, se condamne par un adultère envers lui-même à subir le joug de l'animalité, il perd bientôt de vue les régions qui lui sont naturelles ; l'infini ne lui apparaît plus que comme une abstraction de l'in-

telligence, comme le vide sans réalité où se meuvent les choses tangibles à l'œil et à la main; sa science gît tout entière dans la connaissance des phénomènes extérieurs; et, si les mathématiques lui sont encore chères, elles le doivent au côté par où elles touchent au corps, et non au côté par où elles touchent à l'infini réel, qui est Dieu. La justice s'abaisse pour lui dans la même proportion : elle n'est plus dans sa conscience une loi qui y crée le devoir, une lumière qui lui révèle l'ordre éternel des êtres doués de vie et de liberté; il n'y voit qu'un calcul par où se sauvegardent les intérêts. La bonté elle-même, ce dernier trésor de l'âme, n'y survit qu'au degré où elle se remarque dans l'animal, sous la forme de l'instinct et l'empire de la sensation. Triste naufrage où l'homme ne périt point parce qu'il est immortel, mais où sa nature s'affaisse d'autant plus qu'elle subsiste et se reproche à elle-même son indignité.

C'est là que le souffle de la vertu prend l'homme et le soulève, ou, s'il n'est pas tombé, c'est là qu'elle l'empêche de descendre et de se perdre. L'homme lui doit donc, intact ou ressuscité, le salut de sa nature, il lui doit de penser, de vouloir et d'aimer à la manière divine, d'être enfin, selon l'expression de saint Paul, *de la race de Dieu* (1).

Or la ressemblance de nature entraîne avec elle une ressemblance de beauté; car la beauté n'est que la physionomie des êtres dans tout leur éclat, et là

(1) Actes des Apôtres, chap. XVII, vers. 25.

où les êtres se ressemblent par le fond de la nature, ils se ressemblent nécessairement par leur physionomie. L'homme a donc avec Dieu une ressemblance de physionomie, et, par suite, une ressemblance de beauté. Nous ne la voyons pas tout entière, il est vrai, à cause des voiles que le corps répand sur notre âme; cependant, malgré cet obstacle, quelque chose en transpire sur notre visage extérieur, dans notre front, nos yeux, nos lèvres, notre sourire, et toute cette expression qui rejette au dehors la flamme cachée de nos facultés et le parfum obscur de nos vertus. Il est impossible à une âme de retenir au dedans toute la lumière de sa pensée; un éclair en jaillit malgré elle jusque dans les sillons que creusent dans notre chair les habitudes méditatives de l'esprit. Elle ne peut pas davantage empêcher la justice, ou la tempérance, ou la force de nous donner quelque part un signe de leur présence. La figure grandit sous les coups répétés des grands actes, et la noblesse des secrètes inspirations se trahit par des vestiges qui attirent un inévitable respect. Plus impuissante encore est l'âme contre les effusions sensibles de la bonté. La bonté étant le don premier par excellence, parce qu'elle est en Dieu l'arome de l'infini, a reçu, en venant en nous, une grâce particulière de manifestation; tout indique à la vue le cœur bienveillant; son silence même a une éloquence qui attire; il touche sans parler, il plaît sans le savoir, il règne par un empire qui ne lui coûte rien, et qu'aucun autre ne saurait égaler. Toute l'âme sort ainsi d'elle-même à la surface du

corps; elle en vivifie les traits et leur donne un caractère à qui rien ne ressemble dans le reste de la nature, parce que rien, dans le reste de la nature, si magnifique qu'il soit, n'a un rapport direct avec le visage de Dieu. Celui de l'homme seul en est l'ombre. Encore je ne me sers pas d'une expression qui soit assez forte, et j'ai besoin d'emprunter la langue inspirée de David pour dire comment la beauté humaine est une image de la beauté divine. David donc, la regardant avec la certitude et le ravissement d'un prophète, s'écrie tout à coup, au milieu d'un de ses psaumes : *Seigneur, la lumière de votre visage est descendue sur le nôtre, et s'y est gravée comme un sceau : — Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (1) ! C'est la lumière divine, et non pas son ombre, qui est empreinte sur le visage de l'homme, parce que ce visage exprime la vérité, la justice, la bonté, trois choses qui sont le fond de l'essence de Dieu, et dont le rayonnement constitue l'éternelle splendeur de sa physionomie. Il n'y a qu'une vérité, et elle brille dans nos regards; il n'y a qu'une justice, et elle paraît sur notre front; il n'y a qu'une bonté, et elle inspire nos lèvres; il n'y a qu'une beauté, et elle resplendit de l'orient à l'occident de notre être comme une aurore qui se lève de loin et dore, en s'éveillant, le sommet tranquille des monts qu'elle regarde. La vertu de l'homme sur le visage de l'homme, ce n'est pas Dieu tel que nous le verrons un jour, mais c'est

(1) Psaume IV, vers. 7.

l'obscure et vivante prophétie de sa beauté, quelque chose de plus que ce que vit Moïse lorsque Dieu lui disait sur le Sinaï : *Regarde, et tu me verras par derrière.*

La similitude de beauté engendre la sympathie. Tous les êtres s'attirent par leur beauté; et, celle de l'homme étant analogue à celle de Dieu, il s'ensuit que Dieu attire l'homme et que l'homme attire Dieu. C'est par ce point que toute la création monte vers son auteur, et que lui-même emporte son œuvre avec lui dans l'éternelle sollicitude de sa paternité. Mais, la vertu seule donnant à l'homme sa beauté de naissance et de prédestination, c'est elle seule qui entretient entre Dieu et lui cette attraction qui naît d'une commune nature, exprimée par une commune beauté.

Par où vous voyez, Messieurs, qu'il y a dans la vertu trois éléments de déification, ou, si vous l'aimez mieux, d'union positive et efficace avec Dieu : la similitude de nature, la similitude de beauté, et la sympathie, qui s'engendre de l'une et de l'autre.

Mais est-ce là tout le progrès de l'âme vers Dieu par la vertu? N'y a-t-il rien entre eux au delà des aspirations de la sympathie, et, en s'appelant des extrémités opposées de l'univers, ne se répondent-ils que comme un écho du temps dans l'éternité et de l'éternité dans le temps? Faudra-t-il que la mort intervienne pour aller plus loin, ou bien dès ici-bas, pèlerins récompensés, franchirons-nous le sanctuaire et toucherons-nous de nos mains

tremblantes le cœur même où gît la bonté qui nous a faits? Ah! je m'assure que l'espérance n'en est pas vaine; j'y crois avant d'y avoir pensé, ou plutôt, comme un homme revenu d'un pays lointain et merveilleux, je vous apporte le récit de ce que j'ai vu, le souvenir tout-puissant de ce que je vois encore.

Quand je vous parlais de la vertu et que je vous en énumérais les divisions fameuses, la prudence, la justice, la tempérance, la force, n'avez-vous pas remarqué que les unes et les autres se rapportaient à l'homme, et que, tout en ayant leur origine en Dieu, elles ne passaient pas, dans leur application, les frontières de l'humanité? Quoi donc! est-ce qu'il n'y aurait aucune vertu qui eût Dieu pour objet? Est-ce que, toutes ayant en lui leur principe et leur terme, aucune ne tendrait à lui par un essor direct? Cela n'est pas possible. Tous les êtres ont une loi de leurs rapports, et, toute loi entraînant une obligation morale pour l'intelligence qui la connaît et la liberté qui la subit, il faut dire, ou qu'il n'y a point de rapports de Dieu à l'homme, ou que ces rapports, déterminés par une loi, donnent à Dieu des droits sur l'homme, à l'homme des devoirs envers Dieu, et par suite nous imposent une vertu qui regarde Dieu directement. Que l'athéisme le nie, je le conçois, il n'admet pas la notion de l'infini réel et vivant; mais, pour l'homme qui respecte Dieu dans sa conscience après l'avoir reconnu dans son esprit, il lui est impossible de se croire sans rapports avec Dieu, par conséquent sans une loi de ces rap-

ports, loi qui entraîne avec elle des devoirs à remplir, et une vertu qui est le résultat de leur accomplissement.

Mais quelle est-elle, cette vertu que nous n'avons pas encore nommée? Qu'y a-t-il de plus vaste que la prudence, de plus saint que la justice, de plus noble que la tempérance, de plus magnifique que la force morale? Quand ces choses sont dans le cœur de l'homme, n'est-il pas semblable à Dieu? n'a-t-il pas sur son front le reflet de sa beauté? Et où puisera-t-il une onction meilleure ou un souffle plus capable de le ravir à lui-même? Ah! Messieurs, je m'émeus comme vous à cet endroit de notre âme, et je la scrute en tremblant de ce que j'y cherche, et que peut-être je n'y trouverai point.

Dites-moi cependant, ne pensez-vous pas que Dieu étant le plus parfait de tous les êtres, nous lui devons aussi ce qu'il y a de plus parfait en nous; qu'étant l'extrémité infinie de toutes choses, nous lui devons le résultat extrême de nos facultés, et ce que j'appellerai le chef-d'œuvre de l'homme? Oui, je ne me trompe pas : si quelque chose en nous est digne de Dieu, ce sera l'acte suprême de notre vie, ce quelque chose qui, en tout être, tient le sommet de sa nature et de son activité. Oh! quel est donc en nous ce sommet bienheureux? Quel est donc le chef-d'œuvre de l'homme? Homère a fait l'*Iliade*. Est-ce l'*Iliade* qui est le chef-d'œuvre de l'homme? Le Dante a fait la *Divine Comédie*. Est-ce la *Divine Comédie* qui est le chef-d'œuvre de l'homme? Les

Romains ont fait le peuple-roi? Est-ce le peuple-roi qui est le chef-d'œuvre de l'homme? Vous souriez, Messieurs, et vous avez raison : l'*Iliade*, la *Divine Comédie*, le peuple-roi, ce furent de grandes choses, et leur ombre illumine encore les plus hautes cimes de l'humanité. Cependant le chef-d'œuvre de l'homme est ailleurs, j'en suis certain. Où donc est-il?

Si je dis à un homme : Je vous estime; ne puis-je pas lui dire autre chose encore? Oui, car je puis lui dire sans peine : Je vous admire. Si je dis à un homme : Je vous admire, ne puis-je pas lui dire autre chose encore? Oui, car je puis lui dire : Je vous vénère. Si je dis à un homme : Je vous vénère, ne puis-je pas lui dire autre chose encore? Ai-je épuisé dans ce mot la parole humaine tout entière? Non, j'ai encore une chose à lui dire, une seule, la dernière de toutes; je puis lui dire : Je vous aime. Dix mille mots précèdent celui-là; mais aucun autre ne vient après dans aucune langue, et, quand on l'a dit une fois à un homme, il n'y a plus qu'une ressource, c'est de le lui répéter à jamais. La bouche de l'homme ne va pas plus loin, parce que son cœur ne va pas au delà. L'amour est l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme. Son intelligence y est, puisqu'il faut connaître pour aimer; sa volonté, puisqu'il faut consentir; sa liberté, puisqu'il faut faire un choix; ses passions, puisqu'il faut désirer, espérer, craindre, avoir de la tristesse et de la joie; sa vertu, puisqu'il faut persévérer, quelquefois mourir, et se dévouer toujours.

Aussi est-il écrit qu'en Dieu dans le mystère de sa triple personnalité, c'est l'amour qui vient le dernier et qui clôt l'infini. L'amour termine Dieu, s'il est permis de se servir d'une semblable expression, et c'est aussi l'amour qui termine l'homme. Je ne m'excuse pas d'en prononcer le nom dans ce sanctuaire, aux portes mêmes du tabernacle où repose la Majesté divine; car, si l'amour a des profanateurs qui abusent de son nom, il a des saints qui lui servent de garde, et empêchent le moindre souffle d'atteindre, pour la ternir, son immortelle chasteté.

L'amour étant donc l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme, ce que nous devons à Dieu, c'est de l'aimer. L'amour de Dieu est la vertu que nous n'avions pas nommée encore, qui couronne toutes les autres vertus et nous ouvre dans la voie de la transfiguration l'issue la plus proche du but. Car le propre de l'amour est d'unir ceux qui s'aiment, de confondre leurs pensées, leurs désirs, leurs sentiments, toutes les expressions et tous les biens de leur vie, et de pénétrer jusqu'à la substance de l'être aimé, pour y adhérer d'une force aussi invincible qu'ardente. Même quand l'amour se prend à des êtres bornés, il y puise une énergie qui grandit l'homme au delà de ce qu'il est : que sera-ce lorsqu'il se prend à Dieu? Là il trouve et il nous donne tout ce qui manque à notre faible nature. Il trouve Dieu, et il nous donne Dieu. Déjà semblables à lui d'une similitude de nature et d'une similitude de beauté, déjà portés vers lui par la sym-

pathie qui naît de la similitude, notre amour le saisit et l'étreint dans une extase qui s'achèvera plus tard au sein de la vision, mais qui, dès ici-bas, nous est un prélude de l'embrassement éternel où se consommera notre vie.

Arrivé là au comble du mystère, je suis comme un homme qui a gravi longtemps une montagne haute et escarpée, et qui, enfin, debout sur un roc solitaire, regarde à ses pieds le chemin qu'il a parcouru, et l'abîme qui le ceint de toutes parts. La tête me tourne. Je me demande si ce que je vous ai dit n'est pas un rêve de ma pensée, si la vertu existe sur la terre, si réellement le cœur de l'homme est capable d'une prudence qui embrasse les intérêts de l'humanité, d'une justice qui rende à chacun ce qui lui est dû dans l'ordre des biens sensibles et des biens de l'âme, d'une tempérance qui assujettisse le corps à la loi de l'esprit, d'une force qui aille jusqu'à donner sa vie pour le droit et la vérité. Je me demande s'il y a des hommes qui cherchent Dieu comme le terme de leur existence passagère, comme le principe certain de leur félicité et de leur perfection. Je me demande, par-dessus tout, s'il y a des hommes qui aiment Dieu, je ne dis pas comme nous aimons des hommes, mais comme nous aimons les plus viles créatures, un cheval, un chien, l'air, l'eau, la lumière et la chaleur. Je me demande ces choses, à moi d'abord, à vous ensuite, et j'attends ma réponse et la vôtre avec une terreur qui doit décider de ma vie. J'entends des bouches hardies me dire que la vertu n'est qu'un nom. J'entends d'un bout à

l'autre de l'histoire la protestation des sceptiques, le sarcasme des égoïstes, le rire des débauchés, la joie des fortunes acquises par la sueur et le sang des autres, le cri plaintif des cœurs qui n'espèrent plus, et, seul, du haut de ces raisonnements qui m'ont conduit à l'idée du vrai, du bien, du juste, du saint, le regard sur ce que j'ai appelé mon âme et sur ce que j'appelle encore Dieu, j'attends une parole qui me précipite ou m'affermisse à jamais. Qui est-ce qui me la dira ?

C'est moi qui vous la dirai. Vous cherchez l'homme juste, l'homme fort, l'homme saint, l'homme qui aime Dieu : je le connais, et je vais vous dire son nom.

Il y a dix-huit siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser, et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi. Un jour on lui amena dans son palais un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger ; Rome ne l'avait pas nourri, et la Grèce ignorait son berceau. Cependant, interrogé par l'empereur, il répondit comme un Romain, mais comme un Romain d'une autre race que celle des Fabius et des Scipion, avec une liberté plus grave, une simplicité plus haute, je ne sais quoi d'ouvert et de profond qui étonna César. En l'entendant, les courtisans se parlèrent à voix basse, et les débris de la tribune aux harangues s'émurent dans le silence du Forum. De-

puis, les chaînes de cet homme se sont brisées; il a parcouru le monde. Athènes l'a reçu, et convoqué pour l'entretenir les restes du Portique et de l'Académie; l'Égypte l'a vu passer au pied des temples, où il dédaignait de consulter la sagesse; l'Orient l'a connu, et toutes les mers l'ont porté. Il est venu s'asseoir sur les grèves de l'Armorique, après avoir erré dans les forêts de la Gaule, et les rivages de la Grande-Bretagne l'ont accueilli comme un hôte qu'ils attendaient. Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent de nouvelles routes vers des mondes nouveaux, il s'y élança aussi vite qu'eux, comme si nulle terre, nul fleuve, nulle montagne, nul désert n'eût dû échapper à l'ardeur de sa course et à l'empire de sa parole : car il parlait, et la même liberté qu'il avait déployée en face du Capitole asservi, il la déployait en face de l'univers.

Voyageur à mon tour au mystère de la vie, j'ai rencontré cet homme. Il portait à son front les cicatrices du martyre; mais ni le sang versé ni le cours des siècles ne lui avaient ôté la jeunesse du corps et la virginité de l'âme. Je l'ai vu, je l'ai aimé. Il m'a parlé de la vertu, et j'ai cru à la sienne. Il m'a parlé de Dieu, et j'ai cru à sa parole. Son souffle versait en moi la lumière, la paix, l'affection, l'honneur, je ne sais quelles prémices d'immortalité qui me détachaient de moi-même; et enfin je connus, en aimant cet homme, qu'on pouvait aimer Dieu, et qu'il était aimé en effet. Je tendis la main à mon bienfaiteur, et je lui demandai son nom. Il me répondit comme il l'avait fait à César : « Je suis chrétien. »

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE LA VIE SURNATURELLE

—

Monseigneur,

Messieurs,

En suivant l'homme sur la route de Dieu et de sa destinée, nous avons rencontré le chrétien. J'ai affirmé que le chrétien seul possédait la plénitude des vertus morales, que lui seul surtout avait le privilége d'aimer Dieu, et d'être avec lui, par conséquent, dans des rapports dignes de Dieu et dignes de l'homme. Cela est-il vrai? Et, si cela est vrai, comment le chrétien est-il ici-bas la seule créature intelligente qui soit à l'état où elle doit être? Le chrétien est-il plus qu'un homme? S'il est plus qu'un homme, comment est-il arrivé à cette élévation surhumaine? S'il n'est qu'un homme, comment se fait-il que lui

seul possède et pratique des vertus inaccessibles au reste de l'humanité? Ce sont là, Messieurs, de graves questions, et qu'il nous faut aborder immédiatement.

Est-il vrai que le chrétien seul possède la plénitude des vertus morales? que lui seul ait connu et réalisé ici-bas l'amour de Dieu? Pour le savoir, il ne faut pas considérer l'homme tombé au-dessous de lui-même, mais le prendre avec sincérité au faîte de sa grandeur connue; car, de même qu'il serait injuste, pour apprécier le christianisme, de regarder le chrétien qui n'en aurait que le nom, il le serait aussi d'opposer au chrétien véritable un homme indigne de paraître comme le représentant de l'humanité. Allons donc à l'homme vrai, à l'homme total, s'il est permis d'user de cette expression, et, négligeant dans son histoire ce qui est la moindre part de lui, saisissons-le, dans le cours authentique de ses annales, au sommet le plus haut où l'ait placé la vertu.

Nous n'hésiterons pas longtemps. Il y a des peuples dans le monde qui, par un soin particulier de la Providence, se sont élevés, pendant une période de l'âge humain, à une gloire qui les tient debout encore devant la postérité, et nous arrache, à leur louange, comme s'ils étaient nos seuls aïeux, le titre vénérable et singulier d'*anciens*. Nations élues jusque dans leur territoire, elles habitaient ces deux fameuses presqu'îles si admirablement dessinées par le doigt de Dieu, la Grèce et l'Italie. Un ciel pur, en versant sur elles des flots de lumière, leur épargnait

cependant une chaleur qui les eût énervées ; et, tenant le milieu du monde entre le pôle et l'équateur, au bord d'une mer assez grande pour leur ouvrir des chemins, trop étroite pour les séparer du reste de la terre, elles devaient à cette situation prédestinée un tempérament où dominait l'harmonie. L'art, le goût, l'éloquence, le sentiment du beau sous toutes ses formes, faisaient partie de la nature grecque, et, si Rome, moins heureuse, imitait plus qu'elle ne créait, elle eut cependant, comme son aînée, la parole qui subjugue et le style qui ne meurt pas. Mais ce qui les porta l'une et l'autre aux cimes de l'histoire, ce fut que, dans la servitude où se taisait le genre humain, l'une et l'autre eurent l'instinct du droit, et fondèrent, après Moïse, sans être inspirées comme lui, la seconde et la troisième cité. Comme Jérusalem avait été assise sur les tables du Sinaï, Athènes et Rome le furent sur d'autres tables, moins sacrées sans doute, puisque la main de Dieu ne les avait pas écrites, mais qui formèrent des peuples capables de se vaincre et dignes de se gouverner.

Assurément, Messieurs, en m'adressant là, comme au type le plus élevé de la nature humaine, j'obéis à l'histoire, et je respecte la vérité.

Or quelles furent les vertus de ces peuples? On ne peut nier qu'ils eurent la prudence et la force : la prudence, qui en fit, dans leur gouvernement, les fondateurs de la liberté civile; la force, qui leur permit de défendre leurs institutions contre la jalousie de tous leurs voisins, et finit par leur donner l'em-

pire de l'univers. Mais furent-ils justes ? furent-ils chastes ? aimèrent-ils Dieu ? Je ne surprendrai personne en leur refusant toutes ces vertus. Car, s'ils eurent l'instinct et même la science du droit, ce furent dans les étroites limites de la cité, en faveur d'un petit nombre d'hommes décorés du titre de citoyens, et servis par une multitude qui n'avait plus de rang dans l'estime ni de nom dans la loi. L'humanité n'existait pas pour eux, et la justice les accuse d'autant plus qu'ils la connurent et la pratiquèrent davantage dans l'horizon égoïste où s'enfermait leur conscience. On dira toujours qu'ils produisirent de grands citoyens, jamais qu'ils respectèrent dans l'homme ses droits et sa dignité. D'où venait cette ignorance ou ce mépris de l'homme ? Comment des peuples à qui leur liberté était si chère la sacrifiaient-ils si volontiers dans le fils de l'esclave et dans le vaincu ? Ce n'est pas l'heure de le dire ; il suffit de le constater.

La même contradiction se remarque en eux dans l'ordre de la tempérance et des mœurs. Par une exception prodigieuse, ils connurent avant l'Évangile l'unité du mariage, et eurent ainsi l'honneur d'asseoir la famille sur son vrai fondement. Mais ne leur demandez pas une chair soumise à l'esprit, une continence qui respecte l'âge, le foyer domestique, ni même la majesté de leurs dieux ; ils savent que la pudeur est le voile de toutes les vertus, mais ce voile est arraché de leurs cœurs, et l'histoire les voit tels qu'ils furent, dissolus dans leurs fêtes et jusque dans leurs temples, corrompant la vie privée par les insti-

tutions de la vie publique, et nous léguant des souvenirs qui contraignent notre admiration même à baisser les yeux.

Quant à la vertu qui affermit et conserve toutes les autres, ils eurent sans doute, dans leurs beaux jours, une religion vivante, et Rome put se vanter, par la bouche du plus grand de ses orateurs, d'avoir eu des égaux dans la guerre, mais non pas dans la piété. Ils rapportaient aux dieux, quel qu'en fût le nom, la sainteté de leurs lois comme le succès de leurs armes, et le culte de la patrie leur était inséparable du culte de ses divinités fondatrices. Jamais ils n'eurent l'orgueil de croire que la raison toute seule fonde et soutient une cité, et, mieux encore que ne l'a dit un écrivain moderne, ils estimaient que *tout peuple est un vaisseau qui a ses ancres au ciel* (1). Mais, si telle était leur foi, et s'ils trouvèrent pour l'exprimer des cérémonies où respiraient la crainte et la vénération, ils n'allèrent pas cependant jusqu'à pressentir le dernier mot de l'homme pour Dieu et de Dieu pour l'homme, qui est l'amour. Ils crurent, ils prièrent, ils tremblèrent, ils adorèrent, c'était beaucoup : on peut même soutenir, après saint Paul, qu'ils eurent connaissance du Dieu véritable, du Dieu unique et saint que contemple aujourd'hui l'œil régénéré de l'homme; mais ils ne l'aimèrent pas. Aucune trace de ce mouvement intime et doux qui rapproche la créature de sa source ne se découvre dans leurs livres et leurs monuments. En

(1) Rivarol

cela, comme pour les mœurs, comme pour le droit, ils surent plus qu'ils ne firent, plus grands par l'intelligence que par le cœur, et nous donnant le spectacle d'une infirmité incompréhensible dans une admirable perfection.

Et, chose digne d'étude, toutes les fois qu'un homme, même aujourd'hui, cesse d'être chrétien ou refuse de l'être, il retombe à l'état de ces peuples fameux qui ont précédé l'ère chrétienne. Il peut être Spartiate, Athénien ou Romain; mais il ne sera ni juste, ni chaste, ni aimant Dieu. Je dis qu'il ne sera pas même juste, et, pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à le regarder dans ses rapports avec le pauvre. Ce qu'était l'esclave autrefois, le pauvre l'est aujourd'hui. Le pauvre est l'esclave affranchi et protégé par la loi de Dieu ; et ce que l'homme moderne est par rapport à l'un, vous indique ce qu'il eût été à l'égard de l'autre. Or, l'homme qui n'est pas chrétien a-t-il des entrailles pour le pauvre? le traite-t-il comme un frère? a-t-il quelque idée de sa dignité, et un souci sérieux de son âme et de son corps? Je n'oserais pas dire que la philanthropie soit sans action sur tout cœur qui est fermé à l'Évangile ; mais, s'il y a des exemples d'une bienfaisance inspirée par la seule raison, je les admire comme une exception généreuse, et leur rareté me prouve qu'ils ne sont pas l'effet d'une cause capable de les produire ordinairement. Peut-être direz-vous que la charité ne doit pas se confondre avec la justice, et que l'absence de la première ne convainc pas d'être étranger à la seconde. Il est vrai que la charité a

un autre nom que la justice dans la langue humaine et même un autre sens. Mais, dans la langue divine, l'une ne va pas sans l'autre, et celui-là seul est juste qui aime l'homme pour Dieu et avec Dieu. C'est cet amour que le christianisme a introduit dans le monde, et qui est à la fois son œuvre, son titre et son privilége. Le chrétien est un homme qui aime Dieu ; l'homme est un esprit qui n'aime pas Dieu.

Comment cela se fait-il ? Comment les anciens, éclairés d'une si vive lumière et capables de si hautes vertus, s'arrêtèrent-ils à la limite où nous les montre leur histoire? comment les modernes, plus éclairés encore, et sortis, quoi qu'ils fassent, d'un sang plus généreux que celui des héros, le sang des saints, perdent-ils tout le fruit de leur race dès qu'ils se séparent du christianisme par l'apostasie de l'intelligence ou par celle du cœur? Manifestement les anciens n'avaient pas idée de l'humanité : et c'est ce qui a rendu leur justice si imparfaite; mais ils avaient l'idée de la patrie, et c'est ce qui en a fait de grands citoyens, c'est-à-dire des hommes capables d'une double force, la force de vivre sous une liberté réglée, et la force de mourir pour la défendre. Le chrétien, tout en conservant la tradition de la patrie, parce qu'elle est honorable et juste, a entendu une parole plus large que celle du Forum, et il a cru à cette parole qui lui disait : *Il n'y a plus de Juif ni de Grec, il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre, il n'y a plus d'homme ni de femme, car vous êtes tous un* (1). Les anciens n'ignoraient pas qu'ils eussent

(1) Épître aux Galates, chap. III, vers. 27.

une âme, et même ils la croyaient immortelle. Mais son prix véritable leur était mal connu. Le chrétien l'a connu tout entier dans cette seconde parole : *Que sert de gagner l'univers si l'on perd son âme* (1)? Les anciens entrevoyaient Dieu à la clarté de leur raison et sous les ombres de divinités mensongères; mais ce Dieu, trop caché, ne touchait leur cœur que de crainte et d'espérance, et leur sang ne montait pas avec celui du sacrifice vers l'invisible majesté qui les tenait en suspens. Le chrétien a su le dernier mot de Dieu dans cette troisième parole : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit* (2). Ainsi succédèrent aux vertus de l'homme antique les vertus de l'homme nouveau; à la cité étroite et oppressive de la Grèce ou de Rome, la société du genre humain; à la vie purement civile et politique, la vie spirituelle; au règne des grands desseins, le règne de Dieu et des âmes; aux temps de la gloire, ceux de la charité.

Mais, encore une fois, comment cela s'est-il fait? comment l'homme antique n'a-t-il pu atteindre à la vie de l'homme nouveau? Est-ce au progrès lent et naturel des siècles qu'a été due cette transformation? Le chrétien n'est-il qu'un Grec ou un Romain vieilli de quelques années? une intelligence mûrie par le travail de l'âge?

Si nous consultons l'histoire, elle nous montre le

(1) Saint Matthieu, chap. XVI, vers. 26.
(2) Ire Épître aux Corinthiens, chap. XV, vers. 10.

christianisme débordant tout à coup, comme un flot imprévu, sur une civilisation dégénérée, et ne naissant ni de la culture antérieure des grands peuples, ni de leurs lois, ni de leurs mœurs, ni de leur raison, ni de leur religion, mais tombant sur eux avec une lumière subite et un empire violent, quoique faible et persécuté. Loin d'avoir préparé et concu ce genre de vie, l'ancien monde, tout en l'acceptant, succomba sous le fardeau, et ce furent des générations étrangères à toute tradition intellectuelle, à toute police réglée, qui en firent le point de départ et le fondement d'un autre univers moral. Si la vie chrétienne était un simple progrès de l'humanité, il est évident qu'elle se perpétuerait d'elle-même au sein des nations civilisées par le christianisme. Or il n'en est rien, nous l'avons dit. Dès que l'homme moderne abdique sa foi de chrétien, il retombe à l'instant sous l'imperfection du passé; il demeure plus instruit qu'Athènes, mais non pas plus chaste; aussi fort que Rome, mais non pas plus juste; aussi sage que le Lycée ou l'Académie, mais, comme eux, ne connaissant plus assez Dieu pour l'aimer. Encore c'est trop accorder peut-être à l'orgueil de l'apostasie, et il serait plus vrai de soutenir que le chrétien incroyant n'est pas même comparable à l'homme antique, parce que l'homme antique avait une foi, et que lui n'en a plus.

Messieurs, tout phénomène a une cause, et toute cause est proportionnée au phénomène qu'elle produit. Puis donc que la vie chrétienne est une vie manifestement supérieure à toute autre, elle a néces-

sairement un principe d'où elle tire son être, sa puissance et sa perpétuité. Quel est ce principe? Pour l'entendre, il faut savoir ce que c'est, en général, qu'un principe de vie.

Dieu, qui est la vie subsistante en elle-même, sans origine et sans fin, est le premier principe de toute vie. Mais, par un dessein digne de sa grandeur et de sa bonté, il a voulu communiquer à ses créatures, pour leur donner plus de ressemblance avec lui-même, quelque chose d'intime et de fécond qui fût le germe transmissible de leur propre vie. Toute vie donc, à tout degré, préexiste dans un germe, et le germe diffère selon la perfection de la vie qu'il contient. Autre est le germe de la plante, autre de l'animal, autre de l'homme; et ce germe, quel qu'il soit, détermine et limite la vie qui en sortira. Dans les êtres matériels, il n'est qu'une forme capable de se développer par un mouvement de croissance, un principe élémentaire de simple végétation. Là n'est pas encore la vie véritable, parce qu'elle manque de spontanéité, c'est-à-dire du sentiment et de la possession de soi-même. Mais dès que la vie s'ébauche par la spontanéité, le germe change lui-même de nature; il s'élève, il franchit la matière, il devient, sous le nom d'instinct, un principe de vision et d'impulsion : de vision, car l'être ne peut se mouvoir spontanément vers son but ou son objet qu'en ayant de lui une connaissance au moins initiale; d'impulsion, car il ne suffit pas de voir pour agir, il faut encore être attiré vers le terme de l'action. C'est ainsi que l'animal voit la nature extérieure par ses

sens, et se sent poussé vers elle par ses besoins. Le germe ou le principe de sa vie n'est plus une simple forme destinée à se développer sous l'empire fatal de l'air, de la lumière et de la chaleur, mais quelque chose d'actif par soi-même, une substance supérieure à la matière, et qui est le premier degré de l'esprit. Sans doute, ce n'est pas l'esprit qui fait le corps de l'animal, mais c'est lui qui l'éclaire et qui le meut.

Dans l'homme, où ne se manifeste plus seulement la spontanéité, mais la liberté, qui n'a plus seulement la nature, mais Dieu pour but, le principe de vie grandit proportionnellement : il devient une âme, c'est-à-dire un esprit capable de connaître dans les mathématiques la loi des corps ; dans la logique, la loi des pensées ; dans la morale, la loi des volontés ; et, par delà ces lois, Celui qui en est la source immuable et le siége éternel, Dieu. C'est jusque-là que nous avons suivi l'homme dans nos discours précédents, c'est là que nous le retrouvons ; c'est là pourtant qu'il ne faut pas nous arrêter, puisqu'une vie supérieure à la vie humaine nous a été révélée dans le chrétien, et que cette vie, comme toutes les autres, doit avoir un principe capable de la produire et de l'expliquer. Quel est-il donc ? Qu'y aura-t-il au delà d'un esprit qui connaît Dieu, et que peut-il venir dans notre âme de plus haut que la raison, et de plus efficace que la liberté ?

Ce qui peut y venir, Messieurs, ce qui doit même y venir, c'est, en effet, un principe de voir supérieur à la raison, un principe d'agir supérieur à la liberté,

une lumière qui, sans détruire la raison, la perfectionne, une puissance qui, sans attenter à la liberté, la fortifie. Les chrétiens ne s'y trompent pas. Ils reconnaissent en eux, comme source primordiale de leur vie, un élément surnaturel ou divin qu'ils appellent la grâce, c'est-à-dire le don par excellence, et ils disent tous avec saint Paul : *Gratia Dei sum id quod sum : — C'est l'effusion de la grâce qui m'a fait ce que je suis* (1). Et tout principe de vie, quel qu'il soit, étant un principe de vision et d'impulsion, il s'ensuit que la grâce communique à qui la reçoit une vue que la nature ignore, un mouvement dont elle n'a pas le secret.

Mais quelle est cette vue? quel est ce mouvement? Avant la grâce et sans elle l'homme connaît Dieu : que peut-il voir au delà? Avant la grâce et sans elle il tend à Dieu : que peut-il chercher plus loin? C'est Dieu qui est la vie de l'âme, qui l'éclaire venant au monde, qui la reçoit sortant du monde, qui est, nous l'avons dit, son principe et sa fin; c'est par la notion de Dieu dans l'entendement, par l'action de Dieu sur la conscience, que l'homme est un être intelligent, libre, moral, fait à l'image de son auteur, et ayant en lui sa béatitude et sa perfection. Que reste-t-il après cela pour l'élever plus haut? et la grâce, si divine qu'elle soit, si surnaturelle qu'on veuille l'appeler, peut-elle nous montrer plus que Dieu et nous donner plus que lui?

Oui, Messieurs, elle peut nous montrer plus que

(1) Ire Épître, chap. I, vers. 1, 2, 3.

Dieu tel que la raison nous le fait voir, et elle peut nous donner plus que lui tel que la vertu morale nous le fait aimer et mériter.

Comment voyons-nous Dieu dans les clartés de notre raison? Nous le voyons par nos idées. En se regardant elle-même, l'intelligence ne s'aperçoit pas comme une lumière vague dans un horizon mal défini, mais sous la forme de notions précises, semblables à ces astres qui peuplent le firmament, et dont l'éclat nous apporte, avec la révélation de leurs sphères, celle de l'immensité qui les contient. Notre âme nous apparaît illuminée de flambeaux qui vivent, et à la lueur immortelle qu'ils y projettent, derrière les idées de cause, de vérité, de justice, de bonté, d'unité, d'éternité, d'infinité, sous un voile impénétrable et splendide, nous discernons l'être premier d'où dépend le nôtre, le soleil intérieur qui n'a pas d'ombre et qui ne compte point de jours. Mais cette connaissance, quelque sublime qu'elle soit, n'est qu'une connaissance idéale; Dieu ne s'y manifeste pas directement à nous; sa personne et sa substance nous demeurent inaccessibles; et, en étant certains de lui, certains de sa présence et de son action dans l'univers, il nous reste l'incomparable inquiétude de ne l'avoir jamais vu. Or le but de la grâce, son effet propre, est de nous préparer à voir Dieu un jour, et même à le voir dès ici-bas.

Quoi! voir Dieu, le voir dès ici-bas! Oui, et je ne rétracte pas cette parole, je la confirme, je vous confesse ingénument et sans figure que je vois Dieu absolument comme je vous vois; et, si vous ne m'en

croyez pas sur une simple affirmation, je vais vous le prouver.

Assurément, Messieurs, c'est votre âme qui vous fait homme, et assurément encore je ne vois pas votre âme. Cependant malgré cette impuissance où je suis de la voir, et de pénétrer ainsi jusqu'au fond de votre être, là où l'humanité surgit et la sépare de la brute, vous ne me contesterez pas que je vous vois. Je vous vois tel que vous êtes, animal et esprit : animal par un corps qui tombe sous mes sens; esprit par une substance cachée à mes regards, mais qui se révèle pourtant et qui me manifeste votre vraie personnalité. C'est par la personnalité que vous m'apparaissez dans votre nature totale, que je vous saisis et vous possède efficacement, et, voulussiez-vous vous dérober à moi dans l'obscurité reculée de votre âme, il ne vous serait pas permis de m'échapper. Je vous tiens comme personne, et cela me suffit; car la personne est le reflet réel et vivant de l'être tout entier, ce qui le caractérise en le distinguant de tout autre, et, là où la personne est visible, l'invisible même est dévoilé.

Mais comment la personne apparaît-elle? comment l'homme, qui est âme et corps, visible par l'un, invisible par l'autre, et dont le caractère distinctif gît précisément dans cette étroite union de deux substances aussi diverses, peut-il faire saillir à nos yeux le mystère de sa personnalité? voilà la question. Si je ne voyais que le corps, je ne verrais pas l'homme; si je voyais l'âme, un esprit tomberait sous mes sens, ce qui est impossible. Il faut donc

qu'à travers les ombres du corps l'âme se fasse jour et se produise aux regards les plus simples par d'irréfragables signes. Or c'est ce qui a lieu, et ce qui a lieu en vertu même de l'alliance établie par le Créateur entre les deux éléments dont se compose notre personnalité. L'âme, qui est le principe de notre vie, pénètre le corps, l'habite, l'éclaire, l'émeut, et, sans pouvoir se montrer dans son essence, se montre dans des effets dont le premier est la parole. Vous voici devant moi; vous êtes libre de vous taire et de me dérober ainsi ce que vous êtes : mais prenez garde, si vos lèvres s'ouvrent une seule fois, c'en est fait de vous. Il y aura dans ce que vous me direz, quoi que vous me disiez, un accent qui ne me trompera pas. Je lirai dans votre parole, en traits qui ne s'effaceront plus, votre intelligence d'abord, puis son degré, la faiblesse ou l'énergie de votre conception, le ressort de votre volonté, votre caractère et votre cœur. Tout m'apparaîtra. La parole est l'expression vivante de l'âme; elle sort d'elle comme l'eau sort de sa source, et il vous est aussi impossible de la déguiser que de changer votre personne en une autre. Instrument terrible et doux de la communication des esprits, la parole, qui est leur révélation, est aussi leur gloire et leur châtiment. Elle produit l'homme et le juge; elle trahit sans aveu la conscience elle-même.

Que sera-ce si la conscience s'ouvre et nous déclare ce qu'elle est? Alors la parole n'est plus seulement une expression, une lumière qui brille du dedans au dehors; elle prend l'étranger et l'introduit

jusque dans l'intérieur du foyer domestique, là où l'âme se tient solitaire et inviolable dans son entretien avec elle-même; nous y devenons plus que des spectateurs, plus que des témoins; nous y devenons des hôtes, et la confidence, ce cher secret de l'amitié, nous livre sans pudeur l'invisible beauté des esprits.

C'est pourquoi il ne fallait pas que la parole une fois dite pût jamais mourir. Venue du ciel pour être l'organe et la représentation des choses qui ne se voient pas, elle devait tenir de l'éternité, et se fondre, toute passagère qu'elle est de sa nature, en un indestructible airain. L'écriture a opéré cette merveille. La parole écrite est l'image de la parole parlée, comme la parole parlée est l'image de la parole pensée, comme la parole pensée est l'image de l'âme qui la pense et qui l'écrit. Ce son fugitif, sorti de votre poitrine, ne périt plus; il est saisi à son entrée dans le monde par un art aussi divin que lui-même, et qui transmettra aux générations la figure vivante de votre cœur. Car, Messieurs, tout est écrit, toute parole a son livre, et ce qui ne s'écrit pas sur la terre par la main des hommes l'est au ciel par la main des anges. Chaque jour, à chaque instant, l'inexorable burin de la justice divine recueille le souffle de vos lèvres, et le grave pour votre gloire ou votre honte sur les tables de l'immortalité.

Mais la parole, si expressive et si révélatrice qu'elle soit de nous-même, n'est pas cependant le dernier terme de notre apparition au dehors. L'homme ne parle pas seulement, il agit. Dieu l'a jeté dans un

siècle, au milieu d'événements qui se lient à tout le passé et à tout l'avenir du monde, et, si peu qu'il soit, il a cependant là sa place, sa puissance et sa responsabilité. Il faut qu'il se décide pour le bien ou pour le mal, car c'est là la question de tous les temps, et son choix, manifesté dans ses actes, dira pour jamais au ciel et à la terre tout ce qu'il fut intérieurement. Les actes mettent à nu les mobiles et les ressorts de l'âme, ses instincts, ses passions, ses idées, ses facultés, toute grandeur et toute bassesse à la fois ; ils sont à la vue ce que la parole est à l'ouïe, et, comme la parole, ils ont une écriture qui les perpétue, et qui est l'histoire. Toute âme fait son histoire en même temps qu'elle fait son livre ; et, de l'un et de l'autre, de l'histoire et du livre, des actes et de la parole, résulte une troisième et dernière révélation de nous-mêmes, qui est la physionomie.

L'homme ne peut parler et agir sans que tous ses traits ne suivent le mouvement de sa vie et n'en soient profondément atteints. La lumière de son intelligence passe dans ses yeux; son front se dilate sous l'empire de la pensée; le cœur pousse le sang vers les joues, et jette aux contours de la bouche les plis du sourire. La pudeur, la joie, la crainte, la colère, la tristesse, toutes les vertus et tous les vices, ont chacun quelque part leur lieu de préférence, et, retournant sans cesse aux mêmes sillons par les mêmes coups, ils y laissent la trace de leur passage dans cette expression stable et mouvante que nous appelons la physionomie. La physionomie est la peinture de l'âme, son reflet permanent dans la

chair qu'elle habite et qu'elle vivifie. Par elle nous nous trahissons sans le vouloir, et notre vie la plus obscure nous suit partout comme un opprobre ou un honneur.

C'est ainsi, Messieurs, que l'Artisan sagace qui nous a faits a su lier entre elles les deux substances dont il a tissu notre être, et manifester celle qui ne se voit pas par celle qui se voit. L'âme demeure cachée dans son essence; mais elle montre à tout moment par la parole qu'elle inspire, par les actes qu'elle conduit, par la physionomie qu'elle anime ou qu'elle éteint, et notre personnalité, quoique caractérisée par quelque chose d'incompréhensible en soi, est cependant le plus palpable et le plus vulgaire des phénomènes de notre vie. Que fallait-il donc pour que Dieu, profitant de cette économie fondée par sa sagesse, sortît de l'abîme inaccessible qui le dérobe à nos regards, et nous apparût comme l'un de nous? Que fallait-il pour qu'il fût vu comme je vous vois, aussi clairement et aussi indubitablement? Il suffisait d'une chose, Messieurs, et pour laquelle vous me prévenez ; il suffisait que, revêtant notre nature, il se révélât dans sa parole, dans ses actes et dans sa physionomie : or c'est ce que Dieu a fait. Dieu s'est fait homme pour se faire voir, non pas dans son essence, mais dans sa personnalité; et cette personnalité souveraine, infinie, parfaite, est l'objet constant et lucide de la vision du chrétien. Ce que l'univers est pour l'œil de l'homme, Jésus-Christ l'est pour l'œil du chrétien : et, de même que l'homme reconnaît dans l'univers l'action et la providence de Dieu, le

chrétien reconnaît en Jésus-Christ la parole, les actes, la physionomie, et par conséquent la personne de Dieu. *Ce que nous avons entendu*, disait saint Jean, *ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, c'est là ce que nous vous annonçons; car la vie c'est manifestée, et nous l'avons vue, et nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père, et qui nous est apparue* (1).

Le chrétien se trompe, me direz-vous : il prend une parole humaine pour une parole divine, des actes et une physionomie humaine pour les actes et la physionomie de l'infini : sa vision n'est qu'un songe, et sa vie qu'une erreur. Vous le dites, Messieurs, si toutefois il m'est permis de vous imputer ce langage, vous le dites; mais le chrétien dit le contraire, et, sa vie étant supérieure à la vôtre, je le crois de préférence à vous. Car c'est la vie qui atteste le degré de vérité qui est dans un être, parce que c'est le degré de vérité qui fait dans un être le degré de la vie; et ainsi je crois à l'animal plutôt qu'à la plante; à l'homme plutôt qu'à l'animal; et, entre les hommes, je crois à celui qui surmonte ses passions plutôt qu'à celui qui leur obéit; au héros plutôt qu'au lâche; au chrétien qui affirme sa foi plutôt qu'à l'incroyant qui la nie. J'avoue d'ailleurs, et je vous en ai prévenus, qu'en entendant dans l'Évangile la parole de Jésus-Christ, qu'en voyant sous

(1) 1re Épître, chap. I, vers. 1, 2, 3.

le relief de l'Écriture ses actes et sa physionomie, il n'est pas possible à la raison toute seule d'y reconnaître Dieu. La raison ne va pas plus loin que les idées, et, bien que les idées la mènent jusqu'à Dieu, elles ne lui révèlent que son existence et ses attributs, sans lui faire voir sa personne. Il faut qu'une autre clarté se surajoute à la raison, pour que toutes les deux ensemble, inséparables et convergentes, élèvent l'homme à la vision de la personnalité divine, et le préparent à la voir un jour dans l'impénétrable lumière de l'essence increéée. La grâce, nous l'avons dit, est cette clarté supérieure qui perfectionne la raison en s'unissant à elle, et Jésus-Christ, Dieu et homme, est l'objet de la grâce, en tant que la grâce est un élément de vision.

Mais la vision n'est que la moitié de la vie, l'impulsion en est la seconde part, et, pour entendre dans sa plénitude la vie surnaturelle, il nous faut connaître l'impulsion qu'en reçoit l'homme, et qui achève le chrétien.

La vérité est le fond de tout être, et ainsi, en voyant un être, on voit nécessairement quelque vérité, c'est-à-dire des phénomènes, des lois, une substance cachée sous les lois et les phénomènes, un enchaînement de causes et d'effets, tout un ensemble enfin qui se lie à l'univers, et, par l'univers, à Dieu. Mais la vérité, si vaste et si profonde qu'elle soit dans l'être où on la contemple, n'est pas cependant ce qui y frappe d'abord, ni ce qui y ramène le plus impérieusement le regard de l'esprit. La vérité a un revêtement, une auréole, quelque chose qui

nous saisit au plus vif de nous-mêmes, et contre quoi nous ne pouvons nous défendre que par un effort suprême de la vertu : c'est la beauté. Tandis que la vérité toute seule nous laisse maîtres de nous, la beauté nous émeut; elle nous attire et nous ravit : elle nous subjugue jusqu'à ne laisser à notre liberté que ce que Dieu, par sa toute-puissance, y maintient contre tout entraînement. La vérité s'arrête à l'intelligence; la beauté pénètre jusqu'au cœur; elle est, dans tous les êtres doués de connaissance et de sentiment, le premier mobile qui leur donne l'impulsion. Tandis que la vérité nous arrête au dedans de nous à la considérer, la beauté nous emporte hors de nous-mêmes vers l'être où elle resplendit. Elle est, en un mot, et quel mot! le principe de l'amour. Qu'un homme fasse pour vous tout ce que la bonté la plus ingénieuse peut inspirer à une créature dévouée, qu'il paie vos dettes, qu'il vous sauve l'honneur, qu'il exalte ou crée votre gloire, vous serez sans aucun doute porté de reconnaissance vers lui; mais vous ne lui accorderez pas, pour cela seul, ce qu'un regard peut vous arracher à l'improviste de tendresse, de confiance et d'indicible abandon.

La beauté est la créatrice de l'amour. Et qu'est-elle donc? qu'est-ce que ce charme qui ne respecte rien dans notre âme, qui dompte notre orgueil, qui nous fait un plaisir de donner notre vie pour rien, et ne s'arrête que devant Dieu, à la limite extrême de notre liberté? Qu'est-elle? Ne pouvons-nous le savoir et connaître du moins à qui nous cédons le règne et le sort de notre être?

Ne vous arrêtez pas au ciel et à la terre, ne regardez pas le soleil se lever dans l'ombre de l'aurore, ni la mer étendant ses flots silencieux dans l'immensité, ni les monts, ni les palais bâtis par les rois, ni les ruines faites par le temps. Regardez le visage de l'homme, c'est là qu'est la beauté, parce que c'est là qu'est l'âme. Regardez-le; ce qui vous saisira tout d'abord, c'est sa lumière. Le visage de l'homme est une flamme douce et vivante qui sort des yeux et du sang, qui s'anime, s'apaise, et, jusque dans le repos le plus profond, colore notre immobilité. De même que la lumière tombant des astres est la première beauté de la nature, celle qui tombe du front de l'homme est aussi sa beauté première, et, si elle vient à s'éteindre, si l'œil n'a plus qu'une lueur morne, le sang qu'une trace décolorée, nous disons que la vie se retire et fait place à la mort. Mais le visage le plus admirablement éclairé a besoin aussi d'harmonie. Il faut que la lumière, pour ne pas perdre son éclat sur un indigne objet, rencontre des lignes heureuses, des proportions qui rassemblent tous les traits dans l'unité, et leur donnent avec l'ordre le second charme qui fait le beau. Vient ensuite et en même temps la grandeur. Quand nous jetons les yeux sur l'univers, nous n'y découvrons pas seulement la lumière et l'harmonie, mais l'immensité. Un horizon sans bornes contient l'œuvre du Créateur, et nous entraîne malgré nous dans le songe de l'infini. Tel et plus vaste encore est le visage de l'homme. Car la grandeur qui s'y déploie, quoique empreinte dans la matière, est hors de la matière;

elle n'a ni longueur, ni largeur, ni hauteur, rien qui se mesure et se prête au calcul mathématique : c'est la grandeur de l'âme. Un je ne sais quoi la dit, et toute la terre, en la reconnaissant, se tait devant Alexandre.

Enfin, en dedans de la lumière de l'homme et de sa grandeur, comme une action qui adoucit tout, apparaît la bonté. Rien ne plaît, rien n'attire que ce qui est bienfaisant, et il n'y a pas dans la nature une feuille d'arbre, une goutte de rosée, un murmure du vent, une ombre, un rayon, un silence, quoi que ce soit, qui ne porte avec lui ce caractère de vouloir du bien. Comment l'homme ne l'aurait-il pas? Chef-d'œuvre de la bonté divine, expression suprême de son impénétrable beauté, il rend à nos regards la lumière de Dieu par la sienne, l'harmonie de l'éternité par l'harmonie de ses traits, la grandeur de l'infini par la grandeur sensible de son âme; n'y aurait-il que la bonté dont le rejaillissement lui manquerait? Ah! regardez-le de nouveau, et, à moins que, par le plus infortuné des hasards, vous ne rencontriez un homme indigne de sa propre nature, vous découvrirez sans peine dans son sourire et dans ses larmes le dernier attribut qui en fait un enfant de Dieu. Les anciens représentaient la Gorgone avec des serpents pour cheveux : ils avaient tort; et il leur eût suffi, pour atteindre leur pensée, de représenter la plus magnifique forme humaine sans aucune expression de bienveillance.

Donc, Messieurs, la beauté est l'épanouissement

de l'être dans la lumière, l'harmonie, la grandeur et la bonté, images elles-mêmes de la lumière, de l'harmonie, de la grandeur et de la bonté de Dieu. C'est là le tissu magique qui, porté par l'univers ou par l'homme, par un ange ou par une goutte d'eau, nous arrache à nous-mêmes en nous inspirant l'ineffable démence de l'amour. Là gît à la fois le terme de toute vision et de toute impulsion, par conséquent la vie tout entière. Nos yeux ne cherchent que la beauté, et notre cœur ne se rend qu'à elle seule. Aussi est-ce à voir Dieu que la théologie chrétienne réduit la béatitude et la perfection finale de l'homme : *Videbimus eum sicuti est, — nous le verrons comme il est :* voilà la béatitude. *Similes ei erimus quia videbimus eum, — nous serons semblables à lui parce que nous le verrons* (1) : voilà la perfection. La vue de la beauté divine nous saisira d'extase éternellement, et cette beauté, se réfléchissant sur nous-mêmes, rendra la nôtre aussi parfaite que le fini peut l'être quand il est pénétré par l'infini.

Mais, dès ici-bas, par cela seul que nous sommes une vie, c'est-à-dire une vision et une impulsion, Dieu a semé la beauté autour de nous, avec une profusion qui étonne et ravit la pensée. De l'étoile au grain de sable, de l'insecte jusqu'à l'homme, tout est lumière, harmonie, grandeur, bonté, et l'infinie petitesse elle-même cache tous ces caractères dans les plis imperceptibles des créatures

(1) Saint Jean, Ire Épître, chap. III, vers. 2.

qu'elle recèle. L'œil du ciron est aussi merveilleux que le nôtre, et Salomon s'arrêtait devant l'hysope après avoir étudié le cèdre. Cependant, comme il y a une hiérarchie des êtres, il y a aussi une hiérarchie de la beauté; et parallèlement, comme il y a une hiérarchie de la beauté, il y a aussi une hiérarchie dans les effets qu'elle produit.

Au-dessous de toutes les autres est la beauté matérielle, celle qu'aucune âme n'émeut intérieurement, et qui n'offre à notre admiration que la lumière des couleurs, l'harmonie des lignes et des tons, une grandeur appréciable par le calcul, et une bonté renfermée tout entière dans le plaisir de nos sens. C'est pourquoi, si magnifique et si vrai qu'en soit le spectacle, notre imagination seule s'en éprend. Notre âme ne peut aimer ce qui n'a point d'âme pour nous répondre, et l'attrait qui nous pousse vers les scènes de la nature, au fond des bois et au bord des eaux, dans le mystère des solitudes et dans le bruit des tempêtes, n'est qu'une aspiration qui s'épuise aisément. La fleur nous voit passer sans nous rien dire que son parfum; l'arbre nous tient sous son feuillage sans nous rien donner que son ombre, et, si quelque chose de plus que la sensation s'éveille en nous devant les merveilles inanimées de l'univers, c'est que notre esprit, plus vaste que l'univers lui-même, lui prête sa poésie et l'anime de ses sentiments.

« Tôt ou tard, dit Vauvenargues, nous ne jouissons que des âmes, » et, pour les retrouver, il faut revenir à l'homme. Mais à cause de notre structure

à la fois spirituelle et corporelle, la première recherche que nous faisons des âmes est au frontispice de notre être, dans la beauté sensible. Là sont encore les lignes, les couleurs, les ombres, et, malgré la perfection de leur jeu, ce ne serait que l'univers en un merveilleux abrégé, si, sous ces traits extérieurs, ne brillait la pensée et ne palpitait la passion. En présence de ce spectacle du visage humain, où commence la révélation du monde invisible, l'homme se trouble; le beau matériel le laissait maître de lui: le beau sensible lui commande; il n'eût pas versé une goutte de son sang pour l'univers, il est prêt à le donner pour une créature qui n'a qu'un jour de vie et qu'une heure d'éclat. Un regard l'y décide, et, si tout à coup la parole s'ajoute au regard, si cette puissance, qui n'est dans le reste de la nature qu'un son, un air, un murmure, une mélodie, devient une voix vivante qui dit la pensée d'une âme, alors l'amour, qui n'était qu'un instinct, se transfigure lui-même avec la beauté qui en est la cause, et la mort se tait devant un sentiment qui ne peut plus avoir de maître que la vertu. Hélas! je me trompe. Le temps est aussi son maître. Né des sens bien plus que de l'esprit, cet amour dépend du souffle qui passe sur le visage aimé. Un trait qui s'altère, une ride qui se creuse, quoi que ce soit, suffit pour l'affaiblir et l'éteindre. Souvent même, la cause demeurant tout entière, l'effet s'évanouit. On voit des amours effrénés tomber comme un vent qui s'apaise, et celui-là même qui adorait tout à l'heure ne sait pas d'où vient l'indifférence qui a

glacé son transport. C'est que la beauté sensible n'a pas de fond suffisant par elle-même, semblable à ces lacs brillants qui manquent de profondeur et ne peuvent retenir à l'ancre les barques jetées sur leurs eaux.

Il faut à l'amour, comme à tout ce qui est durable, l'océan de l'éternité. Là seulement est le principe de ce qui ne change ni ne meurt jamais. Or il n'y a d'éternel en l'homme que ses idées d'où procèdent ses vertus; et, toute chose ayant une beauté, les idées ont aussi la leur : beauté suprême qui se cache derrière tous les phénomènes et toutes les lois de la nature, mais qui a son siége principal, après Dieu, dans les esprits créés dont l'homme fait partie. L'homme voit donc au dedans de lui, sous une forme qui n'a rien de matériel, les éléments primitifs de toute beauté, la lumière qui est le vrai, l'harmonie qui est l'ordre, la grandeur qui est l'infini, la bonté qui est le cœur même de Dieu. Il les voit face à face, il est emporté par eux hors du temps et du changement, dans la région de l'immuable, et, quoique libre toujours, il s'y sent pris d'un amour qui participe de la tranquille immortalité du lieu. C'est ce bel amour de la beauté intelligible qui, reversé sur l'homme, se décompose dans la trinité de l'amour conjugal, de l'amour maternel et de l'amour filial, source sacrée de la famille, et, par la famille, de l'honneur et de la paix du genre humain. Là, par un mystère aimable et pur, la vertu se glisse dans l'amour, la vertu, fille des idées, l'amour, fils de la beauté; et, tous les deux ensemble opérant à

la fois dans notre cœur, il s'y fait une transfiguration qui n'est pas la dernière, mais qui porte déjà les signes avant-coureurs d'une révélation plus auguste et d'un siècle plus parfait. Car ne croyez pas que nous ayons épuisé la hiérarchie du beau, ni celle des affections qui ont en lui leur point de départ. Même à la hauteur où nous sommes parvenus, jusque dans le firmament des idées, une infirmité subsiste et nous avertit trop des limites de notre vie.

Considérons-nous les idées en elles-mêmes, sans rapport à Dieu, qui en est la résidence première, et sans rapport à l'homme, qui en possède le reflet; elles ne sont plus qu'une abstraction qui nous convainc sans nous émouvoir, qui nous éclaire sans nous toucher. Que si nous en reportons sur l'homme l'admirable lumière, elle fait naître en nous des sentiments que je nommais tout à l'heure, des passions purifiées par la vertu, un amour qui est saint et fort par son principe idéal, mais qui est incomplet et fragile par le terme où repose son action. La vertu vient à son aide, et lui communique à un certain degré son souffle immortel; mais la misère de l'homme corrompt ou affaiblit ce souffle généreux, et les plus sacrées affections de notre cœur se changent trop souvent en amertumes et en déceptions. Les ombres de la beauté sensible traversent les splendeurs de la beauté intelligible, et ce mélange inévitable donne à tous nos amours, même les plus graves, quelque chose d'impuissant et de caduc.

Que si, las de nos faiblesses, nous nous rejetons vers Dieu, père de nos idées et de nos vertus, sans doute nous ne rencontrons plus d'élément corruptible; mais la Majesté divine elle-même nous accable et nous refroidit. Nous voyons Dieu de trop loin et nous le voyons trop grand. L'univers nous le cache en même temps qu'il nous le découvre, et notre âme, toute faite qu'elle est à son image, ne nous le révèle que par des idées, c'est-à-dire par des concepts généraux qui nous dévoilent son existence et ses attributs, sans nous montrer ni sa substance ni sa personne. Nous concluons de l'univers interprété par notre esprit, qu'il est une cause première, et, cette cause première une fois reconnue, nous lui appliquons invinciblement, par une autre conclusion nécessaire, les notions d'éternité, d'infinité, d'intelligence, de justice, de sagesse et de bonté. Ce sont là de sublimes perspectives de notre âme, une clarté vraie, un point d'appui qui porte et rehausse notre vie au delà de tout ce qui apparaît ici-bas. Mais pourrons-nous, avec cela seul, aimer Dieu de tout notre cœur? pourrons-nous lui donner notre sang comme nous le donnons pour une mère, pour une épouse, pour un fils, pour un ami, pour le sol et les traditions de la patrie? pourrons-nous l'aimer de personne à personne comme un être vivant que nous tenons dans nos bras, qui nous parle, qui nous répond, qui nous dit : Je vous aime? Ah! sans doute, ce mot est trompeur dans la bouche de l'homme; il est souvent trahi, plus souvent oublié; mais pourtant il est dit : il est dit sincèrement, il est dit avec

la pensée qu'on ne le retirera jamais. Il remplit de son immensité un jour de notre existence, et, lorsqu'il tombe à terre comme une fleur qui s'est fanée, nous lui donnons quelque part encore dans notre souvenir un tombeau doux et sacré. Est-ce ainsi que nous aimons Dieu? est-ce ainsi que la beauté intelligible, considérée dans l'être où elle vit substantiellement, ravira nos facultés et nous arrachera ces serments qui subsistent encore après qu'ils ne sont plus? Non, s'il faut s'en tenir à notre histoire, non, nous n'aimerons pas ainsi Dieu, ou nous ne l'aimerons qu'autant qu'on l'aime en aimant la justice, qu'autant qu'on l'aime en mourant pour le droit, c'est-à-dire que nous l'aimerons comme une idée, d'une affection idéale, mais non d'une affection personnelle. Quand un ancien se dévouait pour une cause juste, Dieu sans doute n'était pas étranger à son action, puisque c'est lui qui est le père de la justice. Mais peut-on dire qu'il en fût le but? peut-on dire qu'il était aimé parce que la justice l'était? Je le crois, Messieurs, je ne désavoue pas cet amour initial de la beauté divine; mais, assurément, vous ne le confondrez pas avec cet amour qui regarde en face, qui étreint, qui se promet et qui se donne, qui fait de l'objet aimé et de l'âme aimante comme une seule personnalité. Ne refusons rien à l'amour idéal, laissons-le venir aussi proche de Dieu que possible; mais ne lui accordons pas ce qu'il ne fut jamais et ce qu'il ne fit jamais, qui est d'aimer Dieu comme on aime une créature, en y ajoutant de plus que l'amour d'une créature, d'être le premier et le dernier.

Or écoutons saint Paul : *Qui nous séparera de la charité du Christ? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité? sera-ce le péril et la persécution? sera-ce le glaive? Mais nous sommes plus forts que toutes ces craintes, à cause de Celui qui nous a aimés. Oui, j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur* (1). Entendez-vous ces accents nouveaux? reconnaissez-vous votre cœur à ces élans inconnus? D'où viennent-ils, et qu'était-il donc arrivé au monde? Ah! ce qui lui était arrivé? une seule chose : le monde avait vu Dieu. Il l'avait vu, non plus derrière ses œuvres et à travers les idées, mais vivant avec lui, dans sa parole, ses actes, sa physionomie; non plus caché dans l'infini, mais caché dans notre propre chair, et y jetant la lumière et la gloire de sa personnalité : non plus sous le voile d'une beauté créée, mais dans le simple éclat de la beauté divine. Et, nulle beauté n'apparaissant au monde sans y faire naître un amour nouveau, le Christ, Homme-Dieu, avait eu, pour premier effet de son épiphanie parmi nous, la récompense d'un amour que l'homme ne connaissait pas, ou, du moins, dont il avait perdu la trace, en perdant, avec son innocence, la vision de ses premiers jours. Et quand le Christ, après avoir vécu,

(1) Épître aux Romains, chap. VIII, vers. 35 et suiv.

vint à mourir pour nous, sa beauté, tombant de la croix, reprit, dans les abîmes de la charité, le caractère de l'infini qu'elle semblait avoir perdu ; sa mort illumina sa vie, et cette image, invincible désormais, traverse tous les temps sous les regards de ceux qui l'adorent et sous les regards de ceux qui la répudient, maîtresse de ceux-là par un amour qui surpasse tous les autres, maîtresse de ceux-ci par l'impuissance où ils sont d'aimer comme le Christ aima.

Ainsi se consomme, par la vision de la beauté divine, et sous l'impulsion de l'amour divin, la vie surnaturelle commencée en nous par la lumière et le mouvement invisible de la grâce. La grâce agit au dedans pour nous éclairer, le Christ se montre au dehors comme l'objet de la lumière qui nous pénètre à l'intérieur; la grâce meut au dedans les ressorts obscurs de notre liberté, le Christ nous appelle au dehors comme l'objet de cette intime émotion. Et nul, si éloigné qu'il soit, n'est à l'abri de le voir et de l'entendre. On rencontre ici-bas Jésus-Christ comme on rencontre un autre homme. Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête; on écoute, et une voix nous dit dans la conscience: Voilà Jésus-Christ. Moment céleste, où, après tant de beautés qu'elle a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre d'un regard fixe la beauté qui ne trompe pas! On peut l'accuser d'être un songe quand on ne l'a pas vue; mais ceux qui l'ont vue ne peuvent plus l'oublier. Au lieu qu'en toute autre contemplation la lumière, si pure qu'elle soit,

tombe sur des êtres changeants et corruptibles, ici la lumière est éternelle, l'objet inaltérable, et la rencontre de l'un avec l'autre, de l'idéal sans tache avec le réel parfait, produit en l'âme la plus grande passion dans la plus grande vertu, une passion qui échauffe la vertu, une vertu qui embaume et immortalise la passion. Tandis que l'âge et les moindres accidents troublent nos plus chères amitiés, l'amour de Dieu par Jésus-Christ s'alimente de tous nos malheurs et de toutes nos faiblesses. On peut le perdre au sortir de l'enfance, parce qu'on ne l'a conçu que par autrui, sur les genoux de sa mère; mais, lorsqu'une fois il nous est devenu propre, le fruit de notre expérience et de notre virilité, rien n'en ébranle plus en nous les chaudes certitudes. Il remplace ce qui s'y amoindrit et s'y décolore chaque jour. Il habite dans nos ruines pour les soutenir, dans nos abandons pour les consoler, et, lorsque enfin nous touchons aux sommets blanchis de la vie, dans la région des glaces qui ne se fondent plus, il est notre dernière chaleur et notre suprême aspiration. Nos yeux ne peuvent plus voir; mais ils peuvent encore pleurer, et ces larmes sont pour le Dieu qui en versa lui-même sur nous.

C'est ainsi que l'amour de Dieu s'est créé sur la terre, et c'est l'amour de Dieu qui fait toute la force du christianisme, avec toute sa gloire. Mais vous n'en auriez qu'une connaissance imparfaite et même fausse, si vous n'y remarquiez une circonstance qui achève de lui donner son caractère et d'asseoir son efficacité

On pouvait craindre que l'homme, ayant une fois vu la bonté divine, ne fût incapable d'en aimer désormais une autre, et ne s'abîmât dans la contemplation solitaire et stérile de cet incomparable objet. Car que voir après Dieu, et qu'aimer après lui? L'homme était demeuré grand devant l'univers : pouvait-il l'être en présence de Dieu? et si, dans l'Inde, la prétention de le voir et de s'unir à lui avait mis au monde tant d'immobiles contemplateurs d'une chimère, ne devait-on pas attendre de la réalité un mysticisme plus ardent encore et plus incapable d'action? Oh! Messieurs, vous dites vrai, et c'est ici que je comprends toute la profondeur de la civilisation chrétienne et de la vie qu'elle nous a faite. Oui, nous avions à craindre de ne plus voir et de ne plus aimer que Dieu, et de nous partager ici-bas en deux irréconciliables factions, celle de la terre et celle du ciel : l'une vouée à l'extase de l'esprit, l'autre à la volupté des sens; l'une absorbée dans l'égoïsme d'une méditation plus haute que la nature, l'autre dans l'effusion implacable de soi-même au dehors. Voilà ce qu'eût fait l'erreur; mais la vérité a des secrets que l'erreur ne possède pas. Jésus-Christ, venant au monde pour y montrer la beauté divine et y fonder l'amour divin, fut homme et Dieu. Il nous força de nous voir nous-mêmes en le voyant, et il ne put conquérir notre tendresse sans la donner à l'humanité. On nous avait dit dès l'origine : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu plus que toutes choses, et ton prochain comme toi-même.* Mais cette parole s'était perdue dans les ténèbres de la chute, et les

éclairs du Sinaï ne l'avaient gravée que sur la pierre; le cœur de l'homme s'était endurci pour l'homme; il avait fait du pauvre un esclave, et du faible un étranger. Jésus-Christ, Fils de Dieu et fils de l'homme, ne nous a plus permis cet aveuglement dénaturé; il nous a rendu dans sa personne le lien qui nous manquait, et l'humanité s'est retrouvée dans la contemplation même de Dieu. Quiconque le voit désormais, voit l'homme avec lui, et quiconque l'aime, aime aussi les frères qu'il s'est donnés, non pas seulement par sa chair, qui est la nôtre, mais par sa personne, qui, étant toute divine, achève dans notre nature le mystère de sa ressemblance avec Dieu. Et comme il était arrivé que les plus petits d'entre nous avaient le plus souffert de la dégradation commune, il plut à l'Homme-Dieu de les relever particulièrement par tous les actes de son passage, en naissant, en vivant et en mourant comme eux. Jésus-Christ a créé sur la terre la beauté du pauvre et du malheur; il a fait tomber sur eux, dans une double effusion, la gloire du Calvaire et celle du Thabor; et, retiré pour un temps du milieu de nous, il nous les a laissés comme sa plus vive image et sa plus chère portion. Le pauvre, protégé par la force même du Christ, passe respecté des générations, et le malheur passe avec lui, appelant l'un et l'autre tous les siècles à s'occuper de leurs peines par un travail qui est devenu la plus haute fonction de l'amour et sa plus magnifique expression.

Par là, Messieurs, le christianisme est entré jus-

qu'au fond dans les destinées de ce monde, et la vie surnaturelle, qui ne semblait propre qu'à le peupler de contemplatifs, l'a peuplé d'âmes laborieuses, dévouées au sort de tous. La beauté divine a illuminé la beauté mortelle, et le genre humain transfiguré ne peut plus méconnaître Dieu sans se méconnaître lui-même. L'amour de l'homme y augmente dans la mesure où s'y augmente l'amour de Dieu, et il y diminue par la même cause et dans la même proportion. O vous donc, Auteur de ce miracle, nœud sacré du visible et de l'invisible, source inépuisable de notre bonheur présent et de notre béatitude à venir, de notre perfection commencée et de notre perfection attendue! ô Christ-Seigneur! régnez à jamais sur nous; et, s'il est permis à une créature de vous inspirer du courage, régnez sans crainte: car, si on peut haïr l'amour, on ne peut pas le détrôner!

SIXIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE

DE L'INFLUENCE DE LA VIE SURNATURELLE SUR LA VIE PRIVÉE ET LA VIE PUBLIQUE

Monseigneur,

Messieurs,

Nous avons conduit la vie humaine au point le plus élevé qu'elle puisse atteindre ici-bas. Après l'avoir prise dans les régions inférieures de l'instinct, là où elle n'est en rapport qu'avec la nature et où elle ne produit que des passions, nous l'avons introduite dans les sphères de l'intelligence, en face des idées d'ordre, de justice et de bonté, qui ont Dieu pour siége éternel, et nous l'avons vue s'y épanouir en vertus, c'est-à-dire en habitudes fortes, filles à la fois de la raison et de la liberté. A ce sommet déjà si haut, une troisième vie s'est montrée. Les lueurs et

les émotions de l'instinct étaient les éléments de la la première ; les clartés et les directions de l'intelligence étaient les sources de la seconde : ici nous rencontrons une lumière plus pure et plus vive encore, un élan plus hardi; et, tandis que la nature était l'objet de la vie instinctive, et les idées l'objet de la vie raisonnable, ici c'est la personnalité divine qui est le terme de la vision et de l'impulsion de l'âme, en attendant qu'au seuil ouvert de l'éternité elle contemple et possède l'essence même de Dieu. Voilà l'homme tout entier, un et triple dans les ascensions progressives de sa vie, s'arrêtant au point qu'il s'agit, au plus bas même, s'il le veut, mais ne trouvant sa félicité et sa perfection qu'en s'approchant de Dieu, qui est son seul principe et sa seule fin.

Or, Messieurs, il ne nous est pas accordé que la vie surnaturelle, que nous appelons aussi chrétienne et divine, soit ici-bas la plus haute de toutes et la plus parfaite. On le nie et on doit nécessairement le nier si l'on n'est pas chrétien. Car, la vie étant l'expression et la mesure de toutes les facultés de l'homme, là où est la vie par excellence, là aussi sont les facultés les plus élevées, et par conséquent la vérité, à moins que la vérité n'appartienne aux courtes vues et aux froides aspirations. C'est de cette manière, accessible à tous, parce qu'elle est intime, que le christianisme démontre chaque jour au monde sa divinité. Invincible sur le terrain de la métaphysique et de l'histoire, il l'est bien davantage encore sur le terrain de la vie, et ses adversaires ne

peuvent l'y suivre que pour en abaisser la hauteur par d'implacables dénigrements. Tel fut, dès l'origine, l'art des païens contre nous. Avertis de la puissance cachée dans cette nouvelle vie qui se révélait à eux, ils ne négligèrent rien pour la déshonorer. Aucune insulte, aucune calomnie ne leur coûta. Ils inventèrent des monstres contre les chrétiens, et Tacite lui-même, cet historien si grave, qui a plus fait par sa plume contre la tyrannie que ne fera jamais l'épée, Tacite ne dédaigna pas une fois de méconnaître les victimes et de les outrager, parce qu'elles étaient chrétiennes. Au dernier siècle, l'incrédulité ressaisit cette arme, que le temps avait émoussée. Gibbon, peignant la *décadence de l'empire romain*, ne manqua pas d'en imputer la honte au christianisme; et Voltaire écrivit son *Essai sur les mœurs des nations* pour étouffer dans le mépris la gloire historique des peuples chrétiens. Ces injures ont vieilli; mais elles renaissent de leurs cendres comme toutes les passions de l'homme, et il n'est aucun d'entre nous qui n'en ait entendu l'écho. On reproche au christianisme d'avoir retiré ses fidèles de la vie publique pour les préoccuper uniquement de l'œuvre solitaire de leur perfection; on lui reproche d'avoir substitué aux agitations du forum humain la paix égoïste de la conscience et le charme tranquille du commerce avec Dieu. De là, dit-on, l'infériorité politique des nations chrétiennes, comparées aux peuples de l'antiquité; un abaissement des caractères et des institutions, je ne sais quoi de faible qui appelle la servitude sous le nom

d'obéissance, et la justifie par l'idée de l'honneur.

Heureusement, Messieurs, nous ne sommes plus aux premiers jours de l'ère chrétienne; nous avons derrière nous dix-huit siècles d'histoire ; et les cata combes, qui livraient nos ancêtres à la calomnie en les dérobant à la persécution, sont sorties de dessous terre avec un éclat qui permet au monde de nous voir. C'est à cette lumière que j'en appelle pour juger le christianisme dans la vie qu'il a faite et dans l'humanité qui est issue de cette vie.

Je le reconnais tout d'abord et sans peine, le christianisme a exalté l'homme intérieur. Tandis que les anciens passaient leurs jours sur la place publique, l'Évangile a ramené l'homme à lui-même, et, sinon créé, du moins étendu la vie privée. La vie privée est cette conversation que nous avons avec nous dans notre âme. Aucun homme ne peut lui échapper entièrement; quoi qu'il fasse pour se répandre au dehors, il se retrouve chez lui malgré lui, il se parle, il s'entend; et, si muette ou dévastée que soit la solitude intime de son être, il en est pourtant l'hôte et le gardien, mais le gardien plus ou moins fidèle, l'hôte plus ou moins exact. Comme on revient avec peine dans une maison pauvre et mal tenue, ainsi on revient difficilement à soi-même lorsque le foyer est vide et la flamme éteinte. Mais, quand l'âme est remplie, elle est à elle-même son lieu préféré. Les entretiens y sont vifs, parce que la pensée y abonde; ils y sont doux, parce que l'amour y est avec la pensée. Or, quand Dieu se fut fait voir à l'homme et que l'Évangile lui eut parlé, il est manifeste que la pen-

sée dut s'élever, l'amour s'accroître, et que l'âme remplie jusqu'au bord ne put échapper à la conséquence de cette plénitude, qui était un accroissement de son intimité avec elle-même. L'homme antique n'avait que la nature pour horizon, et c'est en regardant le ciel qu'il allumait la lampe obscure de ses idées. Le chrétien, au lieu du ciel, eut Dieu lui-même pour spectacle; tout devint profond en lui, jusqu'à son regard extérieur. Une vie cachée se forma dans son âme; des aspirations inconnues y naquirent; le monde, déjà si petit, s'abaissa d'un degré, et les saints purent dire avec une vérité dénuée d'orgueil : *Toutes les fois que je suis revenu du milieu des hommes, j'en suis revenu moins homme* (1).

Cependant la vie privée n'est pas tout entière dans l'âme; elle en franchit le cercle et déborde dans la famille. Là, près de Dieu et de notre âme, nous apparaissent trois personnes : la femme, l'enfant et le serviteur, trois faiblesses devant une force unique qui est l'homme. L'homme en abusait avant le christianisme, parce qu'il aimait mal et peu ; et il ne connaissait qu'imparfaitement les joies de la famille, parce qu'il n'en remplissait qu'imparfaitement les devoirs. L'Évangile, en dilatant son cœur, lui a donné aussi des épanouissements plus purs et des attachements plus vrais. Le sanctuaire domestique s'est transformé. La femme, qui n'était qu'un bien d'un ordre inférieur, mal protégée par une jeunesse trop

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

courte, est devenue, après Dieu, le bien premier de son époux; des serments inflexibles ont consacré sa destinée; et, la vertu couronnant sa beauté, elle a pu braver l'âge et conquérir un respect qu'elle emporte au tombeau. Les fils croissent autour d'elle comme des rejetons inséparables; et, à mesure que décline sa vie, la leur, en s'embellissant et en se fortifiant, lui fait à la fois un trône et un rempart. La majesté maternelle succède lentement à la royauté de ses jeunes années; et, ce passage insensible d'une puissance à une autre, toujours soutenue par l'image inviolable du Christ, lui donne une immortalité que l'injure peut atteindre, mais non pas détruire. La mère renouvelle l'épouse; et, en présentant un jour les fruits de ses entrailles aux autels où elle les a conçus, elle reprend dans leurs fêtes nuptiales ses propres habits de noces; et, déjà veuve ou compagne encore, elle rentre à son foyer demi-séculaire avec une seconde postérité pour avant-garde de sa mort. L'enfant, à son tour, hérite des droits et des sentiments que le christianisme a fait germer dans le sein de sa mère. Introduit, dès sa naissance, aux portes de l'éternité, il puise dans l'eau sainte répandue sur son front un caractère invisible, mais tout-puissant; la main de son père ne le touchera qu'avec épargne; il grandira sous le toit qui l'a reçu comme un ancêtre qui doit y régner, et le pressentiment de son règne le couvrira du bouclier qui fait les forts, en même temps que la grâce de son âge lui donnera la tendresse qui fait les heureux. Le serviteur aussi, revêtu de la même onction sortie des plaies du

Christ, n'a point été oublié dans le changement des destinées. Esclave autrefois, il est devenu libre; étranger à tout le moins, il est devenu frère. Au lieu des stigmates de la servitude ou des signes de l'indifférence, il porte à son visage l'honneur du service utile, et dans ses mains l'étreinte généreuse de la fidélité. Ses ans ne l'effraient pas; il sait que la reconnaissance lui donnera le temps de mourir, et que la charité ne lui refusera pas la prière qui obtient et la mémoire qui glorifie.

Ainsi, Messieurs, s'est accrue la vie privée par le christianisme. Ainsi l'homme, retrempé dans les bénédictions antiques, a-t-il retrouvé dans son âme et dans sa maison quelques traces des fortunes de son premier berceau. Était-ce un crime de ne pas les rejeter? était-ce un abaissement que d'aimer davantage?

Cependant, je ne veux pas vous le dissimuler, l'attaque est sérieuse; il s'agit de savoir si la vie privée n'a pas, chez les chrétiens, étouffé ou du moins affaibli la vie publique; et, pour comprendre l'importance de ce doute, il faut nous rendre compte de ce qu'est cette autre vie que nous appelons publique.

Dans la vie privée, l'homme est en face de lui-même; dans la vie publique, il est en face d'un peuple. Là, ce sont ses devoirs et ses droits personnels, son perfectionnement et sa félicité propres, qui commandent sa sollicitude; ici, ce sont les devoirs et les droits, le perfectionnement et la félicité d'un peuple qui préoccupent sa pensée. Et, comme évi-

demment un peuple est plus qu'un homme, évidemment aussi la vie publique est supérieure à la vie privée. La vie privée, toute seule, touche à l'égoïsme; ses vertus mêmes, si elles ne prennent leur vol dans une région plus vaste, se corrompent aisément sous l'empire d'une étroite fascination. En voulez-vous la preuve? ouvrez l'histoire. Elle ne nous montre jusqu'ici que deux sortes de peuples : les uns façonnés à la vie publique ; les autres frustrés de toute part à la direction de leurs affaires et tenus en tutelle sous un maître qui ne leur accorde que de vivre sans se plaindre à l'abri des lois qu'il leur fait. Or voici pour ces peuples-là les conséquences de leur condamnation à la vie privée.

Toute activité publique leur étant impossible, il ne leur reste comme moyen d'élévation que la richesse, et pour occupation sérieuse que de l'acquérir. L'esprit de lucre s'empare des cœurs. La patrie, qui est le lieu des grandes choses, se change en une place de commerce. Elle a des facteurs pour citoyens, des comptoirs pour tribune, et la Banque ou la Bourse pour Capitole. Les générations y dédaignent les lettres, parce qu'elles ne conduisent pas à la fortune, et, si la nature, toujours féconde malgré les hommes, y produit encore de vifs esprits, on les voit, déserteurs de leurs dons et renégats du génie, transformer leur muse en courtisane et trahir, par soif de l'or, la pudeur et la vérité. Les poëtes aspirent à la dignité d'hommes de finances, et le bruit de la gloire leur paraît un songe devant le bruit de l'écu. Toute charge se mesure à son traitement, tout hon-

neur à son profit. Les plus grands noms, s'il y a de grands noms dans une telle société, apparaissent derrière des œuvres d'industrie; et ces œuvres, utiles à la troisième ou quatrième place, prennent avec ingénuité le premier rang, qu'on ne leur conteste pas. Ceux-là mêmes qui administrent les intérêts généraux ne dédaignent pas de s'enrichir comme de simples particuliers. Nul ne sait être pauvre, pas même les riches. Le luxe croît avec la cupidité, et ce débordement des goûts partage le peuple en deux fractions qui n'ont plus rien de commun : ceux qui jouissent de tout et ceux qui ne jouissent de rien. Au lieu que dans les pays de vie publique, l'honneur de prendre part aux affaires excite une généreuse ambition, et place au sommet de la cité un glorieux contre-poids des basses tendances de la nature humaine; ici, chez les peuples de vie privée, rien n'arrête le cours du sang et de l'abjection. La cupidité commence, le luxe suit, la corruption des mœurs achève.

Car une conséquence de la richesse dans les nations tenues en tutelle, pour ne pas dire en servitude, c'est l'oisiveté, et l'oisiveté est la mère inévitable de la dépravation. Que faire de soi quand on n'a plus à gagner son pain ni sa fortune, et qu'au milieu d'une abondance qui épargne toute peine, on n'aperçoit rien sur sa tête qui appelle le travail par la responsabilité? Là où la vie publique est établie, tout homme riche est patricien ou peut le devenir. A l'instant où cesse l'occupation de ses propres intérêts, les intérêts de la chose commune lui apparaissent et sollicitent son génie et son cœur. Il lit dans l'histoire

de ses pères l'exemple de ceux qui ont honoré un grand patrimoine par un grand dévouement, et, pour peu que l'élévation de sa nature réponde à l'indépendance qu'il s'est acquise ou qu'il a reçue, la pensée de servir l'État lui ouvre une perspective de sacrifices et de labeurs. Il lui faudra parler, écrire, commander par son talent, et soutenir ce talent, quelque noble qu'il soit en lui-même, par cette autre puissance qui ne souffre jamais impunément d'éclipse, la vertu. Dès ses jeunes années, le fils du patricien, c'est-à-dire de l'homme public, envisage avec passion l'avenir qui l'attend en face de ses concitoyens. Il ne dédaigne pas les lettres; car les lettres, il le sait, c'est la suprématie de l'esprit. C'est, avec l'éloquence et le goût, l'histoire du monde, la science des tyrannies et des libertés, la lumière reçue des temps, l'ombre de tous les grands hommes descendant de leur gloire dans l'âme qui veut leur ressembler, et lui apportant, avec la majesté de leur souvenir, le courage de faire comme eux. Les lettres sont le palladium des peuples véritables; et, quand Athènes naquit, elle eut Pallas pour divinité. Il n'y a que les peuples en voie de finir qui n'en connaissent plus le prix, parce que, plaçant la matière au-dessus des idées, ils ne voient plus ce qui éclaire et ne sentent plus ce qui émeut. Mais, chez les peuples vivants, la culture des lettres est, après la religion, le premier trésor public, l'arome de la jeunesse et l'épée de l'âge viril. Le jeune patricien s'y plaît et s'y donne; il s'y plaît comme Demosthène, il s'y donne comme Cicéron; et toutes ces images du beau, en le préparant

aux devoirs de la cité, lui font déjà une arme présente contre les erreurs trop précoces de ses sens. Des lettres il passe au droit. Le droit est la seconde initiation à la vie publique. Si chez les peuples serfs il ne conduit qu'à la défense des intérêts vulgaires, chez les peuples libres il est la porte des institutions qui fondent ou qui sauvegardent. Ainsi se forme, en de hautes méditations et de magnanimes habitudes, l'élite nationale d'un pays. Si la richesse y produit encore des voluptueux, elle y produit aussi des citoyens. Si elle énerve des âmes, elle en fortifie d'autres. Mais là où la patrie est un temple vide, qui n'attend rien de nous que le silence et le passage, il se créé tout autour, dans une oisiveté formidable, une énergique débauche. La force des âmes, s'il leur en reste, se dépense à se flétrir. Des têtes vides portent le poids des grands héritages, et des cœurs usés se traînent après des dignités qui leur ressemblent. Un échange se fait entre la corruption des sujets et la corruption de leurs maîtres. Ceux-ci, n'ayant rien à faire non plus, parce que tout leur est permis, donnent le branle à la dévastation des mœurs; et tout s'en va, d'un pas unanime, au lieu où la Providence attend les peuples indignes de vivre.

Ajoutons, pour finir, un dernier trait.

Dans les pays de vie publique, le citoyen est inviolable : c'est-à-dire que ses biens, son honneur, sa liberté et sa personne sont à l'abri de toute atteinte arbitraire, et que, protégé à la fois par une législation souveraine et une invincible opinion, la loi seule dispose de lui ; non pas la loi morte, mais une loi

vivante dans une magistrature qui elle-même est indépendante de tout, excepté de ses devoirs. Cette sécurité profonde, que le crime seul peut troubler, élève les caractères. Chacun se sent chez soi serviteur du juste par une obéissance honorable, mais tout-puissant contre les erreurs du pouvoir, quel qu'il soit. Un noble respect de la chose publique, un dévouement sincère pour une autorité qui ne peut pas le mal, naissent de cette confiance en soi-même. La patrie tout entière respire à l'aise sur le sol que Dieu lui a donné; les injustices ou tels maux qui la traversent encore ne sont plus que des accidents attachés aux choses humaines, semblables à ces nuages qui passent sur le ciel dans les climats les plus fortunés. Combien il en est autrement dans les pays de vie privée! La loi elle-même s'y abaisse devant le caprice d'une volonté qui ne peut pas être prévue; la magistrature, mobile et dépendante, y obéit à d'autres ordres que ceux de la justice; et chacun, averti que son sort est entre les mains d'un seul homme, se retire dans une crainte qui domine ses actes, ses paroles et jusqu'à sa pensée. Le plus bas des sentiments, la peur, devient l'âme de ce peuple. L'hypocrisie se glisse derrière la peur, pour la diminuer; l'adulation, pour la dissimuler. Entre ces trois vices, qui s'invitent et se justifient l'un par l'autre, les cœurs s'avilissent, les caractères tombent, il ne reste debout que la servitude, et de certain que le mépris.

Voilà, Messieurs, en peu de mots, où la vie privée, quand elle est toute seule, conduit les nations

L'homme est un être complexe : il a reçu de Dieu un corps qui lui donne la vie naturelle, une intelligence qui lui commande la vie intellectuelle, une âme qui l'élève à la vie religieuse, une famille qui lui permet la vie domestique : mais il a reçu aussi de la même main une patrie, le droit et la nécessité de vivre en commun avec ses semblables; et il ne peut abdiquer cette vie, pas plus qu'aucune autre, sans déchoir de lui-même et se vouer à une infaillible dégradation, qui est l'instrument et le précurseur de la mort. Quand donc on accuse le christianisme d'avoir étouffé la vie publique sous la vie privée, on lui porte incontestablement un coup profond, puisque c'est l'accuser d'être dans le genre humain le propagateur de la cupidité, de la corruption des mœurs et de l'avilissement des caractères.

J'affirme d'avance qu'il n'en peut être ainsi; je suis certain, avant tout regard jeté au dehors, qu'un principe de vie fondé sur l'Évangile ne peut amener de tels résultats, et que la vie des chrétiens, honorable et utile dans l'ordre privé, l'a été aussi dans l'ordre public.

Recourons à l'histoire, c'est elle qui doit nous juger. Depuis Jésus-Christ, l'histoire n'a que deux pages : l'Orient et l'Occident. La page de l'Orient est courte. Jamais l'Orient n'a pu arriver à la vie publique. Mélange impur des traditions asiatiques et de la décadence grecque, il a langui mille ans, de Constantin à Mahomet II, entre des sophistes, des eunuques et des baladins; et, après avoir enfanté un schisme inepte, lui qui avait vu naître la vérité, il

est tombé de tout le poids de sa bassesse entre les mains de l'étranger. Le Coran, son vainqueur, le tient à ses pieds; et, incapable lui-même d'en régénérer la poussière, il continue sous une autre forme la lamentable destinée de cette partie du monde, la première en beauté, et depuis trop longtemps la première en malheurs. Dieu a voulu nous montrer par ce solennel exemple que la vie chrétienne elle-même, là où la vie publique n'existe pas, ne peut éviter tôt ou tard les désolations du schisme et la captivité de sa doctrine.

Laissons là l'Orient. Terre de la servitude et de l'abjection, le christianisme n'a pu y vivre sous sa forme vraie, qui est la forme catholique. Laissons-le jusqu'au jour où la Providence, satisfaite de nous avoir donné dans ses misères de si grandes leçons, lui rendra d'un même coup la gloire des peuples libres et la plénitude de la vérité. C'est l'Occident qui est le centre vivant du christianisme, c'est là qu'il nous faut étudier son influence sur la vie publique des nations.

Comme l'Orient, et plus tôt que lui, l'Occident avait été la proie des barbares; et si, maîtres de son sol, ils le fussent aussi devenus de sa foi, c'en était fait du christianisme dans l'humanité. Dieu ne le permit pas. Ces fortes générations, qui ne connaissaient que le charme de la guerre et l'ordre des camps, s'émurent d'une civilisation plus douce que la leur; et le flot de l'Évangile, qui couvrait déjà tout l'empire romain, monta jusqu'à leur âme pour la subjuguer. Le Sicambre courba sa tête devant

celle du Christ; sa framée s'abaissa devant la croix; et ceux que ni le Rhin, ni les Alpes, ni les Pyrénées, ni les légions romaines, n'avaient arrêtés, se suspendirent à la voix des évêques leur annonçant un Dieu faible et humilié par amour. Au moment même où le vieux monde grec, s'acheminant à sa ruine morale, torturait l'Évangile dans les hérésies persécutrices et avilissait dans de faux conciles présidés par la puissance impériale la majesté de la hiérarchie apostolique, les barbares acceptaient avec simplicité la parole de Dieu; et, non contents de lui ouvrir leurs cœurs, ils élevaient ses évêques à la dignité d'hommes d'État, en leur donnant une part aux affaires et aux délibérations de la patrie.

Toutefois ces magnifiques rudiments pouvaient échouer dans la théocratie. En élevant l'épiscopat, et, par une conséquence nécessaire, le souverain pontificat, à la vie publique, les nations modernes avaient à craindre de se placer temporellement sous une tutelle qui leur ôterait la direction des choses propres de la cité. La Providence et leurs traditions les délivrèrent de ce péril. Accoutumés, soit comme tribus, soit comme soldats, à se choisir des chefs, nos ancêtres conservèrent dans la soumission de leur foi le souvenir de leur liberté patrimoniale, et greffèrent sur le christianisme les institutions qu'ils avaient apportées de leurs forêts. Une monarchie humaine se fonda par eux à côté de la monarchie divine; une aristocratie civile et guerrière à côté de l'aristocratie de l'épiscopat. Tacite, racontant à son

siècle les mœurs des Germains, avait dit cette parole célèbre : *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt :* — « Ils demandent leurs rois à la naissance, leurs chefs militaires au courage. » Cette parole fut comme la loi du monde nouveau. Tandis que l'Orient courbait sous le césarisme un front déshonoré et s'enveloppait fastueusement dans la toge d'une noblesse fictive, l'Occident s'asseyait sur une hérédité tempérée d'élection, et se créait un patriciat par l'épée et par la terre : par l'épée, qui fait le dévouement; par la terre, qui fait l'indépendance. Les affaires générales, au lieu de se traiter dans un conseil de fonctionnaires révocables ou dans un sénat aussi nul par l'empire que grand par le nom, durent se traiter dans des assemblées qui avaient tout à la fois le prestige et la réalité de la grandeur. Les évêques y parurent à la droite des barons; et la parole humaine, silencieuse depuis César, se retrouva sous une forme qu'elle n'avait pas connue, tout ensemble religieuse et civique, empruntant à l'Évangile son onction, aux camps leur virilité, à la nation sa majesté souveraine. Par là, tout d'un coup l'Occident se trouva placé, à l'origine même de ses destinées, sous l'inspiration de la vie publique. Les vieilles libertés germaniques s'alliant aux jeunes libertés de l'Évangile, on vit la cité des temps nouveaux s'élever sur les débris de l'antiquité; et Rome, déjà morte, Athènes, qui n'était plus, Jérusalem, ensevelie sous sa malédiction, toutes les trois éteintes, mais immortelles, se réveillèrent vivantes dans une république plus vaste

et plus sacrée que la leur, qui avait le Christ pour chef, l'Évangile pour charte, la fraternité des hommes et des nations pour ciment, l'Europe pour frontière, et l'éternité pour avenir. Ce qui avait manqué au christianisme jusque-là, un peuple, lui était donné. Au lieu de ce cadavre sanglant qu'on appelait l'empire romain, et de cette société ridicule qui s'appelait l'empire grec, le christianisme avait un peuple, barbare, il est vrai, mais jeune de corps et sain d'esprit, capable de racheter de grandes fautes par de grandes vertus, et assuré de se polir par le seul cours du temps et de la vérité.

Tous ces éléments, mêlés ensemble sous des formes nouvelles, la religion et la guerre, la naissance et l'élection, l'indépendance et la fidélité, préparèrent les âmes à quelque chose qui n'avait pas de nom dans l'histoire, et qui est demeuré célèbre et cher après avoir disparu. Les anciens avaient connu le courage, mais un courage mis au service de la patrie pour la défendre et l'agrandir, et qui, ne se rattachant à aucune autre vertu que lui-même, à aucun autre sentiment plus doux et plus vaste, ne laissait au héros qu'un nom, celui de soldat, à la gloire qu'un titre, le mépris de la mort. Noble métier sans doute, et digne de respect! Le barbare aussi était soldat; comme le Grec ou le Romain, il méprisait la mort, et, comme eux, il aimait sa patrie. Cependant, baptisé dans la lumière et la douceur du Christ, il avait eu de son épée une autre révélation, une parole qu'elle n'avait pas dite à Thémistocle, et que les Scipions n'entendirent ja-

mais. L'épée disait à Thémistocle : Sois fort pour ton pays et grand pour toi-même. Elle disait au chrétien : Sois fort pour ton Dieu, clément pour les faibles, esclave de ta parole, et jusque dans la fureur du sang n'oublie pas l'amour promis, et songe à tes couleurs. C'était la chevalerie. Le chevalier était l'homme de guerre attendri par l'amour de Dieu et par un autre amour délicat né de l'élévation que la femme avait reçue du christianisme. Dès son enfance, le fils du baron chrétien apprenait à manier les armes, mais il apprenait aussi à aimer Dieu pour le servir; et, quand une glorieuse puberté avait passé de son cœur à ses sens, il avisait dans une affection respectée de lui-même le secours tout-puissant de sa vertu. Entouré de ses proches vivants, en face de ses ancêtres morts, il venait à l'autel; il y prononçait des serments où Dieu, la patrie, le pauvre et l'amour se rencontraient sans s'étonner, et, ce grand jour dans sa mémoire, il partait pour les champs inconnus de l'avenir, incertain de ce qu'il trouverait sur sa route, mais sûr de ne trahir jamais la foi jurée et de mourir en preux, s'il lui fallait mourir. Quelquefois il cachait son nom, ses chiffres, sa gloire, mais il en restait assez pour reconnaître le chevalier; et, dans ces occasions mêmes où la prudence conduisait le courage, il disait avec Tancrède :

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
Les mots en sont sacrés : c'est l'amour et l'honneur.

L'honneur, j'allais l'oublier. L'honneur fut dans

tout l'Occident l'âme et l'auréole de la vie publique. Ce n'était pas la gloire trop chère à l'orgueil, ce n'était pas la vertu toute seule, avec ses sobres inspirations ; c'était plus que la gloire et plus que la vertu : un sentiment chaste de soi-même, une crainte infinie de toute honte méritée, la plus haute délicatesse dans la plus sainte pudeur. C'était saint Louis captif et disant à son vainqueur, sous la menace de la mort : *Fais-toi chrétien, et je te ferai chevalier*. C'était du Guesclin, Bayard, Godefroy de Bouillon, caractères nouveaux qu'ignorait l'antiquité, qui eussent ravi Plutarque, tout accoutumé qu'il était aux âmes illustres, et dont le resplendissement, conservé d'âge en âge, illuminait encore les temps dégénérés de Louis XIV. L'honneur est la ligne équinoxiale de l'humanité ; l'humanité s'échauffe et se purifie à mesure qu'elle en approche, elle se glace et se ternit à mesure qu'elle s'en éloigne.

Retournons maintenant par la pensée aux murs de Constantinople ; entrons dans ces arènes où d'ignobles factions se disputent devant l'empereur les applaudissements de la multitude. Pénétrons dans ces palais qu'habite la manie théologique, que la persécution ensanglante et que la mollesse diffame ; regardons ces eunuques qui gouvernent, ces sénateurs qui se courbent, ces soldats qui achètent la paix, ne pouvant plus la conquérir, cette ruse qui trahit ceux-là mêmes qu'elle implore pour sauver l'empire : voilà l'Orient, c'est-à-dire une chrétienté où la vie publique avait péri.

Cependant, Messieurs, l'Occident ne vous est pas connu tout entier. Sous le sceptre des rois chrétiens, au-dessous des évêques et des barons, il y avait le peuple. Le peuple est le fond de la société humaine. Il se compose de tous ceux qui travaillent pour vivre, parce que le travail de leurs ancêtres ou le leur propre ne les a pas encore élevés à l'indépendance d'un patrimoine suffisant. Le peuple est le sol vivant de la patrie. C'est de lui que part tout ce qui monte, c'est en lui que rentre tout ce qui descend. Incapable de gouverner, parce que le temps et la science lui font défaut, il a besoin cependant aussi de la vie publique, soit pour n'être pas opprimé, soit pour ne pas se flétrir au contact uniforme des intérêts et des besoins. On vit donc en Occident, par le progrès naturel des choses, les communes se fonder. L'Église avait été la première citadelle de la liberté, le château la seconde; la commune fut la troisième. République obscure, mais respectée, elle eut la charte de ses droits, elle eut son conseil, ses chefs, sa milice et son drapeau. Sous cette protection sérieuse, qui liait l'honneur des classes plus faibles à celui des classes plus fortes, se forma dans la société chrétienne, non pas seulement par les arts libéraux, mais encore par le commerce et l'industrie, si méprisés des anciens, une arrière-garde de savoir et de probité qui prit rang dans les destinées de l'Europe, et se prépara pour elle-même un avénement plus complet à la vie publique. Ce qui restait de l'esclavage légué par le monde ancien au monde nouveau tendit chaque jour

à s'adoucir, puis à disparaître. L'ouvrier fut libre, et, averti par l'exemple de l'Église, de la noblesse et de la bourgeoisie, que tout homme isolé est un homme perdu, il s'associa pour être respecté. S'il eut encore des maîtres, il eut aussi des droits; il ne fut plus seul en présence de la richesse, ni seul non plus en présence du malheur.

Ainsi, Messieurs, du prince au pauvre, du souverain pontife à l'artisan, s'établit dans la chrétienté politique une hiérarchie où chacun avait sa place, son pouvoir et son honneur, et où, nul n'étant seul, tout le monde était quelque chose ; vaste assemblée d'hommes divisés par nations, et où se réalisait, malgré les vestiges subsistants des mœurs barbares, cette forme de gouvernement, composé de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, qu'Aristote estimait la meilleure, et dont saint Thomas d'Aquin donnait après lui cette description : « Le gouvernement est parfait dans une ville ou dans un peuple lorsqu'un seul y préside à tout selon la vertu, qu'il a sous lui des grands qui partagent son autorité selon la vertu, et qu'enfin l'un et l'autre principat est la chose de tous, soit parce que tous peuvent élire, soit parce que tous peuvent être élus (1). »

Mais, Messieurs, ce sont les actes qui décident de la valeur des hommes et des institutions : sachons donc quels furent les actes de l'Occident chrétien.

(1) 1ª 2æ, qu. 105, a. 1.

Depuis que l'histoire existe, et que Moïse d'une part, Homère et Hérodote de l'autre, en ont tracé les premiers linéaments, nous n'apercevons dans le monde qu'une grande lutte, celle de la plus formidable masse de terre qui existe contre la moindre de toutes, la lutte de l'Orient contre l'Occident. Berceau de l'homme et de ses races, terre religieuse mais servile, l'Orient n'a cessé d'aspirer à la domination de toute sa postérité. La Bible nous le montre fondant les premiers empires et menaçant du fond de ses capitales le reste de la terre. Dieu, qui avait d'autres vues, lui opposa l'Europe, et Homère, historien de sa providence, nous a raconté dans la chute de Troie le prélude des deux prédestinations. Marathon et Salamine succédèrent; le grand roi tourna le dos à ces petites républiques, dont la parole allait jusqu'à Persépolis importuner son sommeil. Alexandre porta le troisième coup, et, du Granique à l'Indus, l'Asie s'étonna d'obéir à la pensée d'un Macédonien. Il lui fallut mille ans pour obtenir un vengeur. L'Arabie le donna, et Mahomet, pontife, législateur et conquérant, se présenta, des colonnes d'Hercule au Pont-Euxin, sur une ligne de douze cents lieues, au christianisme campé sur l'autre rive des destinées. L'Europe et le Christ retrouvaient le vieil ennemi, mais bien autrement formidable qu'il l'eût jamais été. Ce n'était plus l'Asie retenue à ses extrémités dans les langes de Confucius et de Bouddha, contenue à son centre par les doctrines pacifiques de Zoroastre; c'était l'Asie armée d'une religion toute jeune, et conduite par

un esprit qui faisait de l'épée une croyance et un apostolat. Il fallut voir tomber sous le joug les conquêtes d'Alexandre et des Romains, les églises primitives, et jusqu'aux lieux sacrés où reposaient la mémoire des patriarches, les os des prophètes et les traces encore chaudes du Sauveur des hommes. Un déisme facile servant de support à des mœurs dépravées, une adoration de Dieu dans la guerre et le succès, une obéissance aveugle aux lieutenants de l'islam, c'était l'Asie telle que Mahomet l'avait faite, telle qu'elle régnait sur une moitié du monde, en convoitant l'autre et en y poussant d'heure en heure ses fanatiques escadrons.

Constantinople n'y pouvait rien, qu'y périr un siècle plus tôt ou un siècle plus tard. Ce fut l'Occident qui se chargea de sauver le monde encore une fois. La chevalerie, reprenant les routes d'Alexandre, y arrêta pendant trois siècles le flot de l'erreur. Jérusalem revit la croix, tandis qu'à l'autre extrémité du champ de bataille l'Espagne chrétienne regagnait pied à pied le terrain perdu de la civilisation, et renfermait dans Grenade les restes d'une fortune qui devait s'achever sous le regard d'Isabelle et de Ferdinand. Je sais, Messieurs, que le dix-huitième siècle vous a tenu sur ces guerres héroïques un autre langage que le mien; mais le dix-huitième siècle était trop jeune pour l'histoire : il la lisait en enfant, et, grâce aux révolutions qui ont mûri notre âge, nous la lisons en hommes. Deux fois dans cinquante ans nos armées ont retrouvé les vestiges des croisés, et l'Orient a vu le christianisme décider de

son sort sous des drapeaux dont les couleurs étaient changées, mais dont l'ascendant n'avait plus de rival. Le croissant, vaincu sous les murs de Poitiers par les Francs de Charles-Martel, aux champs de Grenade par Ferdinand, dans les eaux de Lépante par un autre Espagnol, devant Vienne par Sobieski, le croissant a reçu de nous, tout à l'heure, l'injure dernière que la fortune fait à ceux qu'elle a condamnés : nous l'avons défendu, et l'épée de Godefroy de Bouillon a signé le sursis accordé par le Christ à son adversaire expirant.

Maîtres de l'Orient par la route des croisades, nous l'avons pris à revers par un chemin que l'antiquité ne connaissait pas. L'Atlantique, ouvert à nos vaisseaux, nous a révélé le monde, et nulle terre, si protégée qu'elle fût par ses glaces ou par son soleil, n'a pu échapper à la curiosité de notre science ni à l'ardeur de notre foi. Jésus-Christ a promené son pavillon sur toutes les mers, en y portant avec lui la suprématie de ceux qui l'adorent, et désormais nos lois, nos mœurs, nos armes, notre commerce, notre industrie, tous nos arts et tous nos desseins planent sur l'univers, étonné d'avoir pour dominateur le plus étroit et le plus faible des continents sortis de la main de Dieu. En trois siècles, d'Auguste à Constantin, le christianisme a conquis Rome; en cinq siècles, de Clovis à Charlemagne, il s'est assujetti les barbares, dont il a fait des peuples nouveaux; en six siècles, de Godefroy de Bouillon à Sobieski, il a surmonté l'islamisme, et l'a réduit à cette impuissance qui est le prélude

de la mort; en trois siècles, de Vasco de Gama aux jours encore sans nom de notre vie présente, il a pris possession de tous les rivages baignés par des flots, en attendant le jour inévitable où il règnera sur les portions de l'humanité que l'éloignement ou la profondeur des terres a jusqu'ici soustraites à son action. On peut se persuader, il est vrai, que lui-même périra dans son triomphe, en laissant sur son tombeau la raison humaine dégagée tout ensemble des obscurités de l'ignorance et des mystères de la foi. C'est là une illusion permise à notre liberté, et dont il est inutile de discuter ici le mérite, puisque toujours est-il que l'Occident chrétien a fait son œuvre, l'œuvre la plus vaste et la plus forte dont l'histoire, en six mille ans, ait immortalisé le bienfait.

Soit donc que l'on considère au dedans et au dehors, dans leur organisation politique ou dans leur épanchement, les nations modernes formées par le christianisme, il reste que la vie publique, loin d'y avoir été étouffée sous la pression de la vie surnaturelle, y a puisé une incomparable vigueur, une séve originale qui a exalté toute chose, l'honneur, la liberté, les lettres, les sciences, les arts, et a porté enfin la puissance militaire et civile de l'humanité régénérée à un point de grandeur qui n'avait pas d'exemple. Si le sénat romain pouvait ressusciter, si la Grèce pouvait s'assembler encore une fois aux champs d'Élis ou d'Olympie, et consacrer un jour à entendre Bossuet après Hérodote, ah! sans doute, malgré leur patriotisme revivant avec eux, les mânes

généreux de ces grands peuples ressentiraient une émotion digne d'eux et digne de nous, et leur acclamation saluerait un avenir accompli qu'ils n'avaient pas même prévu.

Cependant, Messieurs, en est-il du siècle où nous vivons comme des siècles qui nous ont précédés? Si la vie publique a eu, en Europe, depuis Clovis, un admirable développement, ne s'y est-elle pas à la longue épuisée, et les nations chrétiennes sont-elles autre chose aujourd'hui qu'une ruine tourmentée par le feu, une poussière soulevée par le vent? Que reste-t-il en eux de l'unité? et qu'y reste-t-il de la liberté? Une horrible division y produit à la fois la servitude et l'anarchie. On ne sait plus où marche ce grand corps de la chrétienté, qui tantôt se heurte à une démocratie sans limites, tantôt à une autocratie sans contre-poids, incertain de sa route et de son but, et plutôt semblable à un homme ivre qu'à une société. Que si le pouvoir et le droit y survivent quelque part, ce n'est point dans la portion soumise à l'autorité de l'Église, mais au sein des peuples qui se sont séparés d'elle par le schisme et l'hérésie. L'Angleterre, en Europe, les États-Unis, en Amérique, sont les derniers représentants d'un ordre à la fois libéral et assis. Partout ailleurs les nations chancellent, et leur repos, si elles en ont, n'est qu'une halte sous la main qui comprime leur respiration. D'où vient cet état de choses, et n'accuse-t-il pas l'impuissance d'une religion qui ne sait plus diriger ni contenir ses croyants?

Messieurs, c'est d'abord une erreur, quand il s'agit de l'influence du christianisme, de le découper en tronçons, et d'arguer contre lui de la faiblesse de telle ou telle de ses parties, au lieu de le prendre dans son action totale sur l'humanité. Sans doute l'Église catholique seule renferme le christianisme tel que Dieu l'a fait, avec sa hiérarchie, ses dogmes, son culte, et la pleine efficacité sur les âmes de son intercession et de sa juridiction. Mais l'Église catholique n'a pas les bornes que vous lui croyez en la mesurant aux contours extérieurs de son existence visible. Partout, même dans les branches ostensiblement séparées de leur tige primordiale, l'Église entretient une séve régénératrice et produit des effets dont l'honneur lui appartient. C'est elle qui est encore le lien du schisme, le ciment tel quel de l'hérésie; ce qui y reste de substance et de cohésion vient du sang qu'elle y a répandu et qui n'est pas encore desséché, comme on voit des rameaux tombés à terre sous le tronc qui les porta conserver encore une végétation sensible à la lumière et à la rosée. La mort ne se fait pas en un jour au sein des esprits que la vérité illumina. Ils en gardent longtemps des reflets qui les éclairent, des impulsions qui les animent; et les opposer à la source d'où ils sont sortis et qui agit encore sur eux, c'est attribuer à un fils ingrat les mérites qu'il tient de sa race, et dont la trahison ne l'a pas tout à fait dépouillé. Ainsi l'Angleterre, dont vous venez de parler comme d'une exception à la décadence sociale des pays chrétiens, l'Angleterre, qui l'a faite ce qu'elle est? Est-ce de-

puis son schisme qu'elle a fondé les institutions à qui elle doit la paix dans la liberté, l'honneur dans l'obéissance, et la sécurité jusque dans l'agitation? Il n'en est rien, vous le savez. Les institutions britanniques sont le monument d'un âge où l'Angleterre payait au Siége apostolique le tribut qu'elle appelait elle-même *le denier de saint Pierre*, et la main d'un archevêque catholique de Cantorbéry, la main fidèle et magnanime d'Étienne Langton, est à jamais empreinte sur les pages où remontent, de notre siècle à saint Louis, les traditions politiques de la Grande-Bretagne. Son esprit et ses lois se sont formées sous l'influence de l'Église, au même sanctuaire et dans la même foi qui lui avaient donné pour souverain saint Édouard le Confesseur. Les États-Unis, à leur tour, fils de la vieille Angleterre, en ont emporté les mœurs aux champs vierges de l'Amérique, et, n'y trouvant aucune trace d'antiquité qui leur permît de s'y asseoir à l'ombre d'une monarchie héréditaire et d'une aristocratie de naissance, ils ont fait de ce nouveau monde une république animée d'un souffle chrétien, quoique imparfait, montrant par cet exemple que la vie publique n'est pas attachée à une seule forme de gouvernement, mais qu'elle dépend surtout de l'esprit qui anime les peuples et de la sincérité qui coordonne leurs institutions. L'Angleterre règne chez elle et hors d'elle, parce qu'elle a conservé son droit public, en l'appropriant avec lenteur et sagacité au développement des âges, des idées et des besoins; les États-Unis règnent chez eux et sur eux, parce

que, possesseurs d'une terre nouvelle, mais héritiers d'un esprit ancien, ils ont transporté les mœurs de leur illustre métropole aux rivages de leur jeune civilisation. C'est le christianisme qui est le père de ces deux peuples et le gardien de leurs chartes. Aussi le comte de Maistre, parlant de l'avenir du monde, ne souhaitait pas à l'Angleterre de devenir chrétienne, mais seulement catholique, entendant par là, dans son langage à la fois orthodoxe et pénétrant, que ce qui manque à l'Angleterre, ce n'est pas la foi qui inspire, mais l'autorité qui conduit. Il n'en est pas, en effet, d'un peuple voué traditionnellement à l'hérésie comme d'un hérétique qui l'est devenu par un égarement de cœur personnel. Celui-ci s'est révolté, le peuple a reçu son erreur; il ignore la vérité plus qu'il ne la contredit, et, encore que tous ne soient pas innocents de leur ignorance, parce qu'ils pourraient la vaincre, beaucoup n'ont ni le temps ni la lumière qui rendraient leur état criminel devant Dieu. Ils appartiennent, selon l'admirable expression de la doctrine catholique, *à l'âme de l'Église*, enfants inconnus de leur mère, quoique portés dans ses entrailles, et qui vivent encore dans sa substance comme ils sont issus de sa fécondité.

Cette remarque faite, Messieurs, et elle est de la plus haute importance pour apprécier l'action du christianisme sur les destinées humaines, je confesse que la plupart des peuples catholiques sont aujourd'hui dans une crise violente qui ne permet ni à la liberté de s'établir, ni au pouvoir de compter

sur le lendemain. Cela est vrai, il serait puéril de le nier, comme il est puéril de n'en pas voir la cause et d'en accuser le christianisme. A la différence de l'Angleterre, qui a conservé son droit public, les peuples du continent européen ont perdu le leur, et ne l'ont pas encore recouvré ou remplacé. Ils l'ont perdu peu à peu, sous l'influence progressive d'une souveraineté gênée par le droit chrétien, et qui, usant avec une habileté persévérante des fautes et des maux de chaque siècle, a su, à la longue, dépouiller l'Église, la noblesse et les communes de leurs garanties acquises, et les réduire à une impuissance politique absolue, pour ne laisser debout et d'actif que le sommet de la société. Si, cette œuvre une fois close, les peuples modernes l'eussent acceptée, c'eût été l'Orient devenu le maître du monde, le Bas-Empire passé à l'état universel, toute vie publique éteinte, et l'Église elle-même menacée tôt ou tard de ce legs terrible que Constantinople a fait à Saint-Pétersbourg. Cela ne pouvait pas être. La race de Japhet, de Charlemagne et de saint Louis, c'est-à-dire la France, secoua en un seul jour l'œuvre de vingt générations, et l'on vit par terre, après tout le reste, ce qui avait espéré et tenté d'être seul quelque chose. Mais, par un malheur qui dure encore, la ruine du droit public avait entraîné dans la foi des peuples une ruine parallèle; le christianisme avait souffert en Europe une effrayante diminution de son règne, et, lorsque éclata l'effort de la France pour ressaisir son ancienne vie sous un aspect nouveau, l'irréligion conduisit ou plutôt égara

ses coups. Tandis que la révolution d'Angleterre s'était accomplie sous l'empire du christianisme, la nôtre s'inspira du doute et de la négation; elle détruisit le sanctuaire sous prétexte de relever la France, ne se souvenant pas que les Romains avaient placé dans la même enceinte la tribune d'où parlaient leurs orateurs, et les temples d'où parlaient leurs dieux. Cette méprise a, depuis soixante ans, bouleversé le monde et condamné à l'impuissance les plus généreux desseins. Toute cause dont la religion est absente, et à plus forte raison toute cause qui répudie la religion, est une cause où manque le premier fondement de l'humanité. Si la France eût accepté le concours de sa foi séculaire, concours qui vint au-devant d'elle avec un désintéressement dont la postérité n'oubliera pas le mérite, elle eût sans doute beaucoup souffert encore, parce que le rétablissement d'un droit public perdu est l'œuvre la plus laborieuse d'un peuple et d'un âge, mais du moins elle eût gardé dans ses tourmentes l'élément de la tradition et de la stabilité, la présence efficace de Dieu ; l'Europe, au lieu d'être à peine au seuil de son avenir, porterait déjà le noble fardeau d'un édifice sérieusement commencé.

Mais, si malheureuse que soit une telle situation, si féconde en épreuves qu'elle puisse être encore, le christianisme n'en porte point la responsabilité, ou, plutôt, il y puise une nouvelle démonstration de sa généreuse influence sur la vie publique des sociétés humaines. D'une part, les peuples qu'il avait élevés

n'ont pu s'accoutumer à la destinée de l'Orient; après un court sommeil, ils ont réclamé leur droit public, incapables de vivre hors d'une cité régulière et de ployer mollement sous un repos acheté au prix de toutes les libertés qu'ils tenaient de leurs aïeux. Ils en ont appelé de Louis XIV à saint Louis, de Charles-Quint à Charlemagne, comme l'Angleterre en avait appelé de Henri VIII et d'Élisabeth à son antique parlement. D'une autre part, le christianisme ayant été repoussé par une révolution mal conduite, ce mouvement, si juste dans ses causes, n'a pu s'asseoir après plus de soixante ans d'efforts, attestant ainsi par ses chutes qu'il avait trop présumé de lui, et que les peuples chrétiens, quoi qu'ils veulent tenter, ne l'accompliront jamais sans le secours de la foi qui les a faits ce qu'ils sont.

Voici maintenant l'avenir, et le voici, Messieurs, sous une infaillible alternative. Jamais encore une nation n'a recouvré ou remplacé son droit public perdu, si ce n'est une nation chrétienne. Les peuples païens avaient pu mettre au monde d'illustres cités; mais, une fois le premier souffle de leur vie publique évanoui, ils n'ont pu en ressusciter l'inspiration. Ni Athènes, ni Sparte, ni Rome, n'ont ravivé leurs institutions détruites et leur patriotisme éteint; elles ont peut-être encore produit de grands hommes, elles n'ont plus produit de citoyens. La liberté ne renaît pas de ses cendres par sa propre vertu, et, quand l'Angleterre, après les règnes que je citais tout à l'heure, eut reconquis son droit na-

tional, ce fut un miracle qui n'avait pas d'exemple, et qui, à lui seul, est une preuve saisissante de la divinité du christianisme. De même que naître est une chose naturelle, et que ressusciter est une chose miraculeuse, de même aussi, naître à la vie publique est, dans un peuple, l'effet des lois générales qui gouvernent la société; mais ressaisir la vie publique après l'avoir perdue, c'est l'effet d'une régénération qui vient de plus haut. L'Angleterre l'a pu parce qu'elle était chrétienne, et que, tout en gardant l'hérésie que lui avait infligée le pouvoir absolu, elle a rejeté avec horreur le scepticisme et l'incrédulité. C'est là ce qui a fait sa force contre les traditions politiques de Henri VIII et d'Élisabeth, et c'est ce qui la fait encore contre les agitations trop souvent impuissantes où le continent se débat sous ses yeux.

Il arrivera donc l'une de ces deux choses : ou l'Europe rentrera d'elle-même sous la lumière de l'Évangile, et par l'Évangile qui lui avait donné ses institutions, elle en recouvrera le glorieux patrimoine; ou, persévérant dans l'orgueil d'une raison trompée, elle continuera de repousser Jésus-Christ, et, victime d'une corruption qui ne cessera de s'accroître, elle s'en ira, de chimère en chimère et de chute en chute, au repos des générations qui n'ont plus d'autre liberté que celle du déshonneur. Alors aussi le christianisme deviendra le dernier asile des grandes âmes. Dégoûtées du spectacle de la servitude, elles se retireront plus à fond dans la vraie cité du chrétien, qui est l'éternité, et de là

elles répandront sur le monde cette gloire des saints qui fleurit sur toutes les ruines, pour être aux temps les plus malheureux un témoignage et une espérance.

Messieurs, j'ai achevé ce que j'avais à vous dire de général sur la vie et ses différentes formes. Après vous avoir conduits de degrés en degrés jusqu'à la vie surnaturelle, la plus haute de toutes, je devrais vous entretenir des vertus qui en jaillissent comme son fruit et son expression. Mais déjà bien auparavant, dans une autre assemblée que celle-ci, j'ai traité de toutes les vertus surnaturelles, telles que la foi, l'humilité, la chasteté, la charité, la religion et la sainteté, ne négligeant pas non plus de faire ressortir l'influence de ces vertus sur la société humaine quant au droit, à la propriété, à l'autorité, à la famille et à l'économie politique. C'est donc une œuvre accomplie, et il ne me resterait ici qu'à vous parler des moyens établis de Dieu pour nous communiquer la vie surnaturelle, je veux dire les sacrements, que je n'ai envisagés qu'une fois, à propos du commerce de l'homme avec Dieu et sous leur aspect le plus général. Me sera-t-il permis, Messieurs, de vous en exposer la doctrine, et de terminer ainsi, après plus de vingt ans, l'apologie totale de la foi chrétienne? Je l'ignore. Mais, que je doive vous retrouver ici ou ne vous y revoir jamais, que Dieu ferme ma bouche ou daigne l'ouvrir une dernière fois, je ne vous quitterai pas sans m'estimer heureux d'avoir fait une part dans mon ministère à cette ville qui fût le berceau de mon ordre

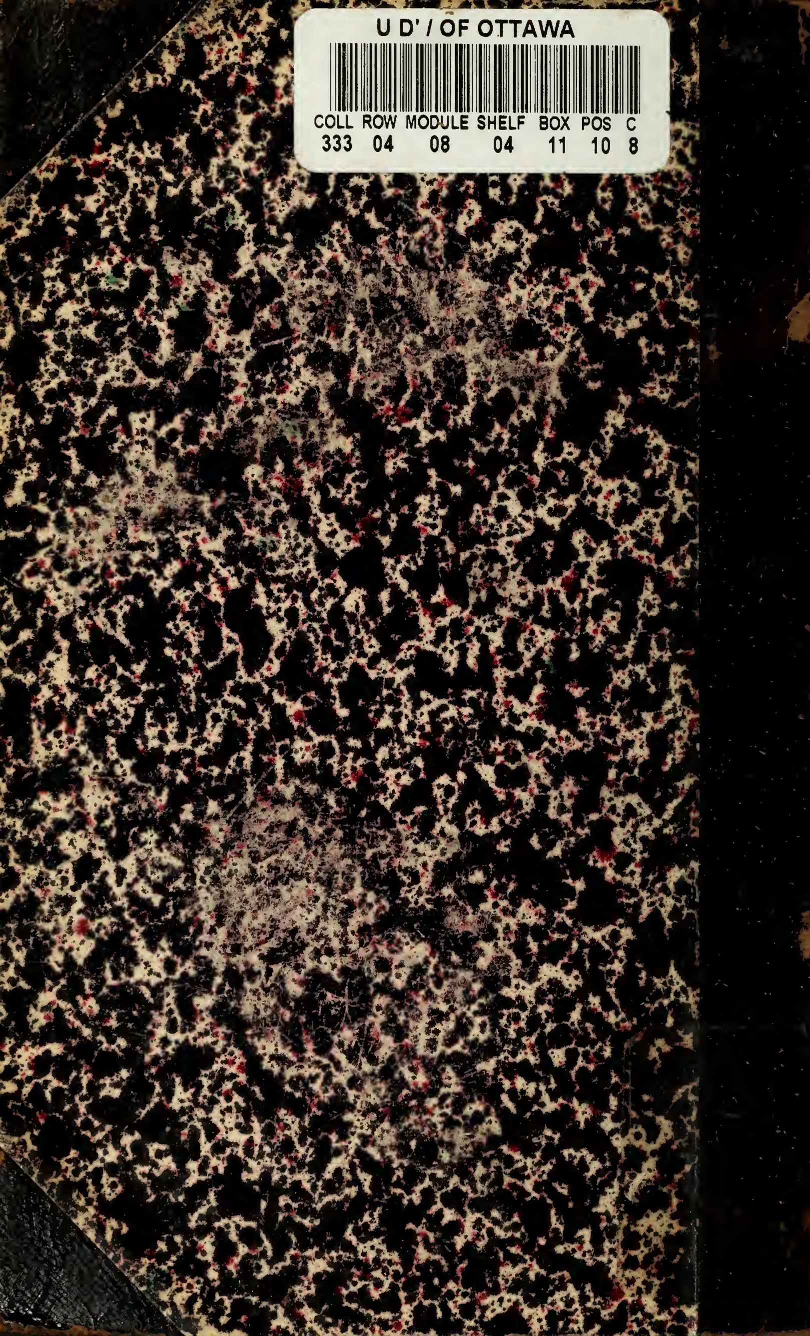
où saint Dominique eut la première vue et les premiers amis de sa pensée, et où j'ai rencontré, dans un digne archevêque, le successeur de cet illustre Foulques, bienfaiteur de mes pères et bouclier de la foi.

TABLE

ANNÉE 1851. — DE L'ÉCONOMIE PROVIDENTIELLE DE LA RÉPARATION

ANNÉE 1854. — CONFÉRENCES DE TOULOUSE

23962. — Tours, impr. Mame.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 08 04 11 10 8